

5/4.

798

80/49



J. Vermeir

LE CYPRIOTE

It adersam puen Post denbourhags 2 distry

OEUVRES
DE BUFFON

AVEC

LES SUPPLÉMENTS DE LACÉPÈDE, CUVIER, RÉAUMUR

ENRICHIES

D'HISTOIRES ET D'ANÉCDOTES EMPRUNTÉES AUX VOYAGEURS FRANÇAIS ET ANGLAIS

PAR M. MORIN

PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE

OISEAUX, INSECTES, REPTILES, POISSONS, ETC.



PARIS

J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR



DE BELLEZ



498

1889

OISEAUX

OISEAUX DE PROIE

On pourrait dire, absolument parlant, que presque tous les oiseaux vivent de proie, puisque presque tous recherchent et prennent les insectes, les vers et les autres petits animaux vivants; mais je n'entends ici par oiseaux de proie que ceux qui se nourrissent de chair et font la guerre aux autres oiseaux; et, en les comparant aux quadrupèdes carnassiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins.

Les oiseaux de proie, étant moins puissants, moins forts et beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnassiers, font aussi beaucoup moins de dégâts sur la terre; mais en revanche, comme si la tyrannie ne perdait jamais ses droits, il existe une grande tribu d'oiseaux qui font une prodigieuse déprédation sur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les castors, les loutres, les phoques et les morses, qui vivent de poisson; au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiseaux qui n'ont pas d'autre subsistance.

Tous les oiseaux de proie sont remarquables par une

singularité dont il est difficile de donner la raison : c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands et moins forts que les femelles, tandis que, dans les quadrupèdes et dans les autres oiseaux, ce sont, comme l'on sait, les mâles qui ont le plus de grandeur et de force.

Ces oiseaux ont tous pour habitude naturelle et commune le goût de la chasse et l'appétit de la proie, le vol très-élevé, l'aile et la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête grosse, la langue charnue, l'estomac simple et membraneux, les intestins moins amples et plus courts que les autres oiseaux. Ils habitent de préférence les lieux solitaires, les montagnes désertes, et font communément leur nid dans les trous des rochers ou sur les plus hauts arbres : l'on en trouve plusieurs espèces dans les deux continents, quelques-uns même ne paraissent pas avoir de climat fixe et bien déterminé. Enfin ils ont encore pour caractères généraux et communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien séparés ; mais on distinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident : l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue et garnie d'un simple duvet ; et on les distinguera tous deux des éperviers, buses, milans et faucons, par un autre caractère qui n'est pas difficile à saisir : c'est que le bec de ces derniers oiseaux commence à se courber dès son insertion, tandis que le bec des aigles et des vautours commence par une partie droite, et ne prend de la courbure qu'à quelque distance de son origine.

Les oiseaux de proie ne sont pas aussi féconds que les autres animaux ; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs.

Tous les oiseaux de proie ont plus de dureté dans le naturel et plus de férocité que les autres oiseaux ; non-seulement ils sont les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore presque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chasser leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres, et dans le temps qu'ils leur devraient encore des soins et des secours pour leur subsistance.

Un autre effet de cette dureté naturelle et acquise est l'insociabilité. Les oiseaux de proie, ainsi que les quadrupèdes carnassiers, ne se réunissent jamais les uns avec les autres ; ils mènent, comme les voleurs, une vie errante et solitaire.

LES AIGLES

Il y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'*aigles* : nos nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces, dont deux sont du Brésil, une d'Afrique, et la dernière des grandes Indes.

Mettant à part les quatre espèces d'aigles étrangers dont nous nous réservons de parler dans la suite, et rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc*, qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paraît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, et que, dans ces six espèces, il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différents des aigles pour exiger un autre nom.

RAPACES

LE GRAND AIGLE

AQUILA CHRYSÆTOS (CUV.)

La première espèce est le grand aigle, que Belon, après Athénée, a nommé l'*aigle royal* ou le *roi des oiseaux*. C'est le plus grand de tous les aigles; la femelle a jusqu'à trois pieds et demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, et plus de huit pieds et demi de vol ou d'envergure : elle pèse seize et même dix-huit livres. Le mâle est plus petit, et ne pèse guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort, et assez semblable à de la corne bleuâtre, les ongles noirs et pointus, dont le plus grand, qui est celui de derrière, a quelquefois jusqu'à cinq pouces de longueur : les yeux sont grands, mais paraissent enfoncés dans une cavité profonde. Cet oiseau est gras, surtout en hiver; sa graisse est blanche; et sa chair, quoique dure et fibreuse, ne sent pas le sauvage comme celle des autres oiseaux de proie.

On trouve cette espèce en Grèce, en France, dans les montagnes du Bugey, en Allemagne, dans les montagnes de Silésie, dans les forêts de Dantzic, dans les monts Krapaks, dans les Pyrénées et dans les montagnes d'Irlande. On le trouve aussi dans l'Asie Mineure et en Perse.

L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion : la force et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes ; la magnanimité : ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert,



d'autre proie que celle qu'il prend lui-même ; la tempérance : il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse, comme le lion, les débris et les restes aux autres animaux. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres ; il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux ; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne que deux familles de lions dans la

même partie de forêt ; ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance ; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelants, et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant. Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers et difficiles à réduire ; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce ; il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force et de l'âge. Nous voyons, par le témoignage des auteurs, qu'anciennement on s'en servait en Orient pour la chasse au vol ; mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries.

C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut ; et c'est par cette raison que les anciens ont appelé l'aigle, *l'oiseau céleste*, et qu'ils le regardaient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence ; mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour : il ne chasse donc qu'à vue ; et, lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol comme pour en éprouver le poids, et la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, surtout lorsqu'il est chargé : il emporte aisément les oies, les grues ; il enlève aussi les lièvres, et même les petits agneaux, les chevreaux ; et, lorsqu'il attaque les faons et les veaux, c'est pour se ras-

sasier, sur le lieu, de leur sang et de leur chair, et en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire*; c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat, et non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux : il le place ordinairement entre deux rochers, dans un lieu sec et inaccessible. On assure que le même nid sert à l'aigle pendant toute sa vie : c'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois, et assez solide pour durer longtemps. Il est construit à peu près comme un plancher, avec de petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts, et traversés par des branches souples, recouvertes de plusieurs lits de jonc et de bruyère. Ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds, et assez ferme, non-seulement pour soutenir l'aigle, sa femelle et ses petits, mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité de vivres. Il n'est point couvert par le haut, et n'est abrité que par l'avancement de parties supérieures du rocher. La femelle dépose ses œufs dans le milieu de cette aire; elle n'en pond que deux ou trois, qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours; mais dans ses œufs il s'en trouve souvent d'inféconds, et il est rare de trouver trois aiglons dans un nid; ordinairement il n'y en a qu'un ou deux. On prétend même que, dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus faible ou le plus vorace de ses petits. La disette seule peut produire ce sentiment dénaturé : le père et mère, n'ayant pas assez pour eux-mêmes, cherchent à réduire leur famille; et, dès que les petits commencent à être assez forts pour voler et se pourvoir d'eux-mêmes, ils les chassent au loin, sans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage aussi fortes que quand ils sont adultes ; ils sont d'abord blancs, ensuite d'un jaune pâle, et deviennent enfin d'un fauve assez vif. La vieillesse, ainsi que les trop grandes diètes, les maladies, et la trop longue captivité, les font blanchir. On assure qu'ils vivent plus d'un siècle, et l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture, leur bec se recourbant si fort avant l'âge, qu'il leur devient inutile. Cependant on a vu sur des aigles gardés dans les ménageries qu'ils aiguisent leur bec, et que l'accroissement n'en était pas sensible pendant plusieurs années. On a aussi observé qu'on pouvait les nourrir avec toute sorte de chair, même avec celle des autres aigles, et que, faute de chair, ils mangent très-bien du pain, des serpents, des lézards, etc. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés, ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, sonore, perçant et lamentable, et d'un son soutenu. L'aigle boit très-rarement, et peut-être point du tout, lorsqu'il est en liberté, parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif.

ADDITION A L'ARTICLE DE L'AIGLE

« On raconte une particularité singulière d'une espèce d'aigle, dit V. de Bomare. L'aigle à tête blanche, si redoutable à tous les oiseaux, ne les trouble cependant pas quand ils font leurs nids, et ne touche jamais à leurs petits. Tous les arbres voisins de celui qu'il a choisi sont souvent

peuplés de hérons, de faucons, et d'autres oiseaux naturellement ses rivaux et ses ennemis, qui y restent avec autant de sécurité que s'il y avait une paix ou une trêve signée avec lui. Mais, dès que les petits volent d'eux-mêmes et que les pères et mères les ont délaissés, les hostilités commencent de la part de l'aigle, et ses voisins deviennent sa pâture. »

Seize moissonneurs étaient occupés à battre leur grain par une chaleur excessive; ils envoyèrent l'un d'entre eux chercher de l'eau à une fontaine voisine; celui-ci partit, tenant toujours d'une main sa faux et de l'autre son urne vide. En arrivant à la fontaine, il voit un aigle qu'un serpent tenait enlacé dans ses replis et allait étouffer. D'un coup de faux le moissonneur abat la tête du reptile et délivre ainsi l'oiseau de Jupiter; puis, revenu vers ses compagnons, il leur verse à boire; comme il ne restait plus rien dans l'urne, il dut aller puiser de nouveau de l'eau à la fontaine; mais il eut à peine rempli son vase que l'aigle se précipita dessus et le brisa. Notre homme furieux reprochait à l'oiseau son ingratitude; il avait tort, comme il le reconnut bientôt : ses compagnons se débattaient dans d'atroces souffrances et mouraient empoisonnés par l'eau de la fontaine, où le serpent avait répandu son venin. Le moissonneur n'eut rien de mieux à faire que de remercier le maître des dieux et l'aigle, son oiseau favori.

(TRADUIT DE GESNER ¹.)

Pennont ² dit que les aigles sont fort remarquables par les longues années qu'ils vivent et par leur facilité à en-

¹ *De Avium natura*, lib. III. — ² *Hist. nat. Poloniz.*

durer la faim. Il en a vu un qui était resté vingt et un jours sans recevoir la moindre nourriture, par suite de la négligence des domestiques auxquels son maître l'avait confié.

Le psalmiste fait allusion au grand âge des aigles quand, en parlant d'un homme fait, il dit : *Que sa jeunesse s'est renouvelée comme celle de l'aigle.*

L'AIGLE COMMUN

AQUILA FULVA (GUV.)

L'espèce de l'aigle commun est moins pure, et la race en paraît moins noble que celle du grand aigle : elle est composée de deux variétés, l'aigle brun et l'aigle noir.

Ils sont tous deux à peu près de la même grandeur ; ils sont de la même couleur brune, seulement plus ou moins foncée ; tous deux ont peu de roux sur les parties supérieures de la tête ou du cou, et du blanc à l'origine des grandes plumes ; les jambes et les pieds également couverts et garnis ; tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noisette ; la peau qui couvre la base du bec, d'un jaune vif ; le bec couleur de corne bleuâtre ; les doigts jaunes et les ongles noirs : en sorte qu'il n'y a de diversité que dans les teintes et dans la distribution de la couleur des plumes ; ce qui ne suffit pas, à beaucoup près, pour constituer deux espèces.

L'espèce de l'aigle commun est plus nombreuse et plus répandue que celle du grand aigle : celui-ci ne se trouve que dans les pays chauds et tempérés de l'ancien continent ; l'aigle commun, au contraire, préfère les pays froids,

et se trouve également dans les deux continents. On le voit en France, en Savoie, en Suisse, en Allemagne, en Pologne et en Écosse; on le retrouve en Amérique, à la baie d'Hudson.

LE PETIT AIGLE

AQUILA NOBIA (CUV.)

La troisième espèce est l'aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle*, et dont Aristote donne une notion exacte, en disant que c'est un oiseau plaintif, dont le plumage est tacheté, et qui est plus petit et moins fort que les autres aigles : et, en effet, il n'a pas deux pieds et demi de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds; et ses ailes sont encore plus courtes à proportion, car elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure. On l'a appelé aigle plaintif, aigle criard; et ces noms ont été bien appliqués, car il pousse continuellement des plaintes ou des cris lamentables. C'est de tous les aigles celui qui s'apprivoise le plus aisément; il est plus faible, moins fier et moins courageux que les autres. La grue est sa plus forte proie; car il ne prend ordinairement que des canards, d'autres moindres oiseaux et des rats. L'espèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est répandue partout, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique, où on la trouve jusqu'au cap de Bonne-Espérance dans ce continent. Si ce petit aigle, qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que les deux autres, et qui est aussi moins lourd sur le poing et moins dangereux pour

son maître, se fût trouvé également courageux, on n'aurait pas manqué de s'en servir pour la chasse : mais il est aussi lâche que plaintif et criard ; un épervier bien dressé suffit pour le vaincre et l'abattre.

LE PYGARGUE

HALIETUS ALBICILLUS (SAV.)

L'espèce du pygargue me paraît être composée de trois variétés ; savoir : le *grand pygargue*, le *petit pygargue*, et le *pygargue à tête blanche*. Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, et le dernier ne diffère presque en rien du premier, la grandeur étant la même, et n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc sur la tête et le cou.

Les différences entre les pygargues et les aigles sont, 1^o la nudité des jambes : les aigles les ont couvertes jusqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2^o la couleur du bec : les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, et les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3^o la blancheur de la queue, qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche*, parce qu'ils ont en effet la queue blanche en dessus et en dessous dans toute son étendue. Ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles : ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes ; les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines et des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paraît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence : on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe.

LE BALBUZARD

FALCION HALIETUS (SAY.)

Le balbuzard est l'oiseau que nos nomenclateurs appellent *aigle de mer*, et que nous appelons en Bourgogne *craupêcherot*, mot qui signifie *corbeau pêcheur*. *Crau* ou *craw* est le cri du corbeau : c'est aussi son nom dans quelques langues, et particulièrement en anglais.

A tout considérer, on doit dire que cet oiseau n'est pas un aigle, quoiqu'il ressemble plus aux aigles qu'aux autres oiseaux de proie. D'abord il est bien plus petit ; il n'a ni le port, ni la figure, ni le vol de l'aigle ; ses habitudes naturelles sont aussi très-différentes, ainsi que ses appétits, ne vivant guère que de poisson qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur ; et ce qui prouve que le poisson est en effet sa nourriture la plus ordinaire, c'est que sa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiseau demeurer pendant plus d'une heure perché sur un arbre à portée d'un étang, jusqu'à ce qu'il aperçût un gros poisson sur lequel il pût fondre, et l'emporter ensuite dans ses serres. Il a les jambes nues, et ordinairement de couleur bleuâtre : cependant il y en a quelques-uns qui ont les jambes et les pieds jaunâtres ; les ongles noirs, très-grands et très-aigus ; les pieds et les doigts si roides, qu'on ne peut les fléchir.

LE GYPAËTE ¹

GYPAETOS (ORNITH.)

Ce vautour présente beaucoup de rapports avec l'aigle ; comme lui, il a la tête tout à fait emplumée ; mais ses mœurs sont celles des vautours.

Pour ne pas confondre le gypaète avec le griffon et le condor, il faut faire attention que le condor a la peau de la tête et du cou glabre et caronculée (Ch. Dumont) ; ces parties sont garnies d'un duvet laineux et très-court chez le griffon.

Le gypaète est répandu dans tout l'ancien continent. On le trouve dans les Pyrénées, dans les Alpes, et surtout dans le Tyrol et en Hongrie. MM. Monge et Berthollet racontent que, dans l'expédition d'Égypte, on en tua un dont les ailes avaient plus de quatorze pieds d'envergure ; son plumage, d'un brun noirâtre, était parsemé de quelques taches grises, surtout au ventre.

Le gypaète attaque les lièvres, les chamois, les chèvres, les agneaux, les enfants et même les hommes ; il mange la chair morte comme la chair vivante.

Bruce, dans son voyage aux sources du Nil, raconte qu'ayant tué un gypaète (*nisser*), il fut très-étonné, en le ramassant, de se voir les mains couvertes d'une poudre jaune qui semblait sortir du lobe même des plumes. Bruce crut que cette poudre était destinée à rendre le plumage

¹ Certains auteurs veulent aujourd'hui faire une classe spéciale des Gypaètes, en les séparant des aigles et des vautours.

de ces oiseaux imperméable aux pluies excessives qui tombent dans ce pays pendant six mois de l'année.

(A. B. MORIN.)

L'ORFRAIE

HALLETUS OSSIFRAGUS (SAY.)

L'orfraie a été appelé par nos nomenclateurs le *grand aigle de mer*. Il est en effet à peu près aussi grand que le grand aigle; il paraît même qu'il a le corps plus long à proportion, mais il a les ailes plus courtes : car l'orfraie a jusqu'à trois pieds et demi de longueur depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles, et en même temps il n'a guère que sept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle, qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit et jusqu'à neuf pieds de vol. Cet oiseau est d'abord très-remarquable par sa grandeur, et il est reconnaissable, 1° par la couleur et la figure de ses ongles, qui sont d'un noir brillant, et forment un demi-cercle entier; 2° par les jambes, qui sont nues à la partie inférieure, et dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3° par une barbe de plumes qui pend sous le menton; ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu*. L'orfraie se tient volontiers près des bords de la mer, et assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs et des rivières poissonneuses : il n'enlève que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne aussi du gibier; et, comme il est très-grand et très-fort, il ravit et emporte

aisément les oies et les lièvres, et même les agneaux et les chevreaux. Aristote assure que non-seulement l'orfraie femelle soigne ses petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chassés par leurs père et mère, et qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenaient. Je ne trouve pas que ce fait, qui est assez singulier, et qui a été répété par tous les naturalistes, ait été vérifié par aucun; et ce qui m'en ferait douter, c'est que cet oiseau ne pond que deux œufs, et n'élève ordinairement qu'un petit, et que par conséquent on doit présumer qu'il se trouverait très-embarrassé s'il avait à soigner et nourrir une nombreuse famille.

Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu, qu'il ne pond que deux œufs une fois par an, et que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part; mais elle est assez répandue : on la trouve presque partout en Europe, et il paraît même qu'elle est commune aux deux continents, et que ces oiseaux fréquentent les lacs de l'Amérique septentrionale.

LE JEAN-LE-BLANC

CIRCAETUS GALLICUS (VIEILL.)

Le jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédents, et il n'a de rapport au pygargue que par ses jambes dénuées de plumes, et par la blancheur de celles du croupion et de la queue; mais il a le corps tout autrement proportionné, et beaucoup plus gros relative-

ment à la grandeur que ne l'est celui de l'aigle ou du pygargue : il n'a que deux pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, et cinq pieds d'envergure, mais avec un diamètre de corps presque aussi grand que celui de l'aigle commun, qui a plus de deux pieds et demi de longueur, et plus de sept pieds de vol.

Il est très-commun en France, et, comme le dit Belon, il n'y a guère de villageois qui ne le connaissent et ne le redoutent pour leurs poules. Ce sont eux qui lui ont donné le nom de *jean-le-blanc*, parce qu'il est en effet remarquable par la blancheur du ventre, du dessous des ailes, du croupion et de la queue. Il est cependant vrai qu'il n'y a que le mâle qui porte évidemment ces caractères ; car la femelle est presque toute grise, et n'a que du blanc sale sur les plumes du croupion. Elle pond ordinairement trois œufs qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise. Le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le temps qu'elle soigne et élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités, et surtout les hameaux et les fermes : il saisit et enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés ; et, lorsque la volaille lui manque, il prend des lapereaux, des perdrix, des cailles, et d'autres moindres oiseaux : il ne dédaigne pas même les mulots et les lézards. Comme ces oiseaux, et surtout la femelle, ont les ailes courtes et le corps gros, leur vol est pesant, et ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur ; on les voit toujours voler bas, et saisir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri est une espèce de sifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement ; ils ne chassent guère que le matin et le soir, et ils se reposent dans le milieu du jour.



Au reste, le jean-le-blanc, qui est très-commun en France, est néanmoins assez rare partout ailleurs.

LES VAUTOURS

On a donné aux aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie : les vautours, au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité; ils ne combattent guère les vivants que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit : les vautours, au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie; car, dans ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre, et plusieurs contre un; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres, au point de les déchiqeter jusqu'aux os : la corruption, l'infection, les attirent, au lieu de les repousser. Les éperviers, les faucons, et jusqu'aux plus petits oiseaux, montrent plus de courage; car ils chassent seuls, et presque tous dédaignent la



chair morte et refusent celle qui est corrompue. Dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le vautour semble réunir la force et la cruauté du tigre avec la lâcheté et la gourmandise du chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes et déterrer les cadavres ; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité et la munificence du lion.

On doit donc d'abord distinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, et on les reconnaîtra à la simple inspection, en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite ; la tête nue, le cou aussi presque nu, couvert d'un simple duvet, ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes ; à la forme des ongles, ceux des aigles étant presque demi-circulaires, parce qu'ils se tiennent rarement à terre, et ceux des vautours étant plus courts et moins courbés ; à l'espèce de duvet fin qui tapisse l'intérieur de leurs ailes, et qui ne se trouve pas dans les autres oiseaux de proie ; à la partie du dessous de la gorge, qui est plutôt garnie de poils que de plumes ; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle, qui se tient fièrement droit, et presque perpendiculairement sur ses pieds ; au lieu que le vautour, dont la situation est à demi horizontale, semble marquer la bassesse de son caractère par la position inclinée de son corps. On reconnaîtra même les vautours de loin, en ce qu'ils sont presque les seuls oiseaux de proie qui volent en nombre, c'est-à-dire plus de deux ensemble, et aussi parce qu'ils ont le vol pesant, et qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'es-

sayer et de s'efforcer à trois ou quatre reprises avant de pouvoir prendre leur plein essor.

LE PERCNOPTÈRE

VULTUR ALPINUS (LAC.)

J'ai adopté ce nom, tiré du grec, pour distinguer cet oiseau de tous les autres. Ce n'est point du tout un aigle, et ce n'est certainement qu'un vautour; ou, si l'on veut suivre le sentiment des anciens, il fera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiseaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles.

Il a les ailes plus courtes et la queue plus longue que les aigles, la tête d'un bleu clair, le cou blanc et nu, c'est-à-dire couvert, comme la tête, d'un simple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches et roides au-dessous du cou en forme de fraise; l'iris des yeux est d'un jaune rougeâtre; le bec et la peau nue qui en recouvre la base sont noirs; l'extrémité crochue du bec est blanche; le bas des jambes et les pieds sont nus et de couleur plombée; les ongles sont noirs, moins longs et moins courbés que ceux des aigles. Il est, de plus, fort remarquable par une tache brune, en forme de cœur, qu'il porte sur la poitrine, au-dessous de sa fraise, et cette tache brune paraît entourée ou plutôt lisérée d'une ligne étroite et blanche. En général, cet oiseau est d'une vilaine figure et mal proportionné; il est même dégoûtant par l'écoulement continu d'une humeur qui sort de ses narines et de deux autres trous qui se trouvent dans son bec, par

lesquels s'écoule la salive. Il a le jabot proéminent, et, lorsqu'il est à terre, il tient toujours les ailes étendues. Enfin il ne ressemble à l'aigle que par la grandeur. L'espèce du percnoptère paraît être plus rare que celle des autres vautours ; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes, et dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en assez petit nombre.

LE GRIFFON

VULTUR FULVUS (GM.)

Cet oiseau est encore plus grand que le percnoptère ; il a huit pieds de vol ou d'envergure, le corps plus gros et plus long que le grand aigle, surtout en y comprenant les jambes, qu'il a longues de plus d'un pied, et le cou, qui a sept pouces de longueur. Il a, comme le percnoptère, au bas du cou un collier de plumes blanches ; sa tête est couverte de pareilles plumes, qui font une petite aigrette par derrière, au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles : le cou est presque entièrement dénué de plumes. Il a les yeux à fleur de tête, avec de grandes paupières, toutes deux également mobiles, et garnies de cils, et l'iris d'un bel orangé ; le bec long et crochu, noirâtre à son extrémité, ainsi qu'à son origine, et bleuâtre dans son milieu. Il est encore remarquable par son jabot rentré, c'est-à-dire par un grand creux qui est au haut de l'estomac, et dont toute la cavité est garnie de poils qui tendent de la circonférence au centre ; ce creux est la place du jabot, qui n'est ni proéminent ni pendant comme celui du

percnoptère. La peau du corps, qui paraît à nu sur le cou et autour des yeux, des oreilles, etc., est d'un gris brun et bleuâtre; les plus grandes plumes de l'aile ont jusqu'à deux pieds de longueur; et le tuyau plus d'un pouce de circonférence; les ongles sont noirâtres, mais moins grands et moins courbés que ceux des aigles.

Il me paraît que l'espèce du griffon est composée de deux variétés : la première, qui a été appelée *vautour fauve*, et la seconde *vautour doré*, par les naturalistes. Les différences entre ces deux oiseaux, dont le premier est le griffon, ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces distinctes et séparées : car tous deux sont de la même grandeur, et en général à peu près de la même couleur; tous deux ont la queue courte relativement aux ailes, qui sont très-longues; et par ce caractère, qui leur est commun, ils diffèrent des autres vautours.

LE VAUTOUR OU GRAND VAUTOUR

VULTUR CINEREUS (GM.)

Le grand vautour est plus gros et plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon, duquel il n'est pas difficile de le distinguer, 1° par le cou, qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long et plus fourni, et qui est de la même couleur que celle des plumes du dos; 2° par une espèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou, et borde de chaque côté un assez large espace d'une couleur noire, et au-dessous duquel il se trouve un collier

étroit et blanc; 5° par les pieds, qui sont, dans le vautour, couverts de plumes brunes, tandis que, dans le griffon, les pieds sont jaunâtres ou blanchâtres; et enfin par les doigts, qui sont jaunes, tandis que ceux du griffon sont bruns ou cendrés.



LE VAUTOUR A AIGRETTES

VAULTOR CRISTATUS (GM.)

Ce vautour, qui est moins grand que les trois premiers, l'est cependant encore assez pour être mis au nombre des grands vautours. Nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Gesner, qui, de tous les naturalistes, est le seul qui ait vu plusieurs de ces oiseaux. Le vautour, dit-il, que les Allemands appellent *hasenyeier* (*vautour aux lièvres*), a le bec noir et crochu par le bout, de vilains yeux, le corps grand et fort, les ailes larges, la queue

longue et droite, le plumage d'un roux noirâtre, les pieds jaunes. Lorsqu'il est en repos, à terre ou perché, il redresse les plumes de la tête, qui lui font alors comme deux cornes, que l'on n'aperçoit plus quand il vole. Il a près de six pieds de vol ou d'envergure; il marche bien, et fait des pas de quinze pouces d'étendue. Il poursuit les oiseaux de toute espèce, et il en fait sa proie; il chasse aussi les lièvres, les lapins, les jeunes renards et les petits faons, et n'épargne pas même le poisson: il est d'une telle férocité, qu'on ne peut l'appriivoiser, non-seulement il poursuit sa proie au vol en s'élançant du sommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé, mais encore à la course. Il vole avec grand bruit; il niche dans les forêts épaisses et désertes, sur les arbres les plus élevés. Il mange la chair, les entrailles des animaux vivants, et même les cadavres: quoique très-vorace, il peut supporter l'abstinence pendant quatorze jours. On prit deux de ces oiseaux en Alsace au mois de janvier 1513, et, l'année suivante, on en trouva d'autres dans un nid qui était construit sur un gros chêne très-élevé, à quelque distance de la ville de Meissenheim.

LE PETIT VAUTOUR

NEOPHRON LEUCOCEPHALUM (SAY.)

Ce vautour, qui est un des plus petits, paraît être en effet d'une espèce différente des deux premiers; car il en diffère en ce qu'il a le bas des jambes et les pieds nus, tandis que les deux autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche est vraisemblablement le petit vau-

tour blanc des anciens, qui se trouve communément en Arabie, en Égypte, en Grèce, en Allemagne, et jusqu'en Norvège, d'où il nous a été envoyé. On peut remarquer qu'il a la tête et le dessous du cou garnis de plumes, et d'une couleur rougeâtre, et qu'il est blanc presque en entier, à l'exception des grandes plumes des ailes, qui sont noires. Ces caractères sont plus que suffisants pour le faire reconnaître.

LE CONDOR

SARCORAMPHUS GRYPHUS (LIN.)

Si la faculté de voler est un attribut essentiel à l'oiseau, le condor doit être regardé comme le plus grand de tous. L'autruche, le casoar, le dronte, dont les ailes et les plumes ne sont pas conformées pour le vol, et qui, par cette raison, ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce sont, pour ainsi dire, des oiseaux imparfaits, des espèces d'animaux terrestres, bipèdes, qui font une nuance mitoyenne entre les oiseaux et les quadrupèdes dans un sens, tandis que les roussettes, les rougettes et les chauves-souris font une semblable nuance, mais en sens contraire, entre les quadrupèdes et les oiseaux. Le condor possède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités, toutes les puissances que la nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres : il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec et les serres à proportion aussi grands et aussi forts, le courage égal à la force, etc.

Le P. d'Abbeville et de Laët assurent que le condor est deux fois plus grand que l'aigle, et qu'il est d'une telle force, qu'il ravit et dévore une brebis entière, qu'il n'épargne pas même les cerfs, et qu'il renverse aisément un homme. Il s'en est vu, disent Acosta et Garcilasso, qui, ayant les ailes étendues, avaient quinze et même seize pieds d'un bout de l'aile à l'autre. Ils ont le bec si fort, qu'ils percent la peau d'une vache; et deux de ces oiseaux



en peuvent tuer et manger une, et même ils ne s'abstiennent pas des hommes. Heureusement il y en a peu; car, s'ils étaient en grande quantité, ils détruiraient tout le bétail. Desmarchais dit que ces oiseaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les serres grosses, fortes et crochues, et que les Indiens de l'Amérique assurent qu'ils empoignent et emportent une biche ou une jeune vache, comme ils feraient d'un lapin; qu'ils sont de la grosseur d'un mouton; que leur chair est co-

riace et sent la charogne ; qu'ils ont la vue perçante, le regard assuré, et même cruel ; qu'ils ne fréquentent guère les forêts, qu'il leur faut trop d'espace pour remuer leurs grandes ailes ; mais qu'on les trouve sur les bords de la mer et des rivières, dans les savanes ou prairies naturelles.

Ray, et presque tous les naturalistes après lui, ont pensé que le condor était du genre des vautours, à cause de sa tête et de son cou dénués de plumes. Cependant on pourrait en douter encore, parce qu'il paraît que son naturel tient plus de celui des aigles. Il est, disent les voyageurs, courageux et très-fier ; il attaque seul un homme, et tue aisément un enfant de dix à douze ans ; il arrête un troupeau de moutons, et choisit à son aise celui qu'il veut enlever ; il emporte les chevreuils, tue les biches et les vaches, et prend aussi de gros poissons. Il vit donc, comme les aigles, du produit de sa chasse ; il se nourrit de proies vivantes, et non pas de cadavres : toutes ces habitudes sont plus de l'aigle que du vautour.

CHAPITRE III

LE MILAN ET LES BUSES

Les milans et les buses, oiseaux ignobles, immondes et lâches, doivent suivre les vautours, auxquels ils ressemblent par le naturel et les mœurs. Ceux-ci, malgré leur peu de générosité, tiennent, par leur grandeur et leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiseaux : les milans et les buses, qui n'ont pas ce même avantage, et

qui leur sont inférieurs en grandeur, y suppléent et les surpassent par le nombre. Partout ils sont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours; ils fréquentent plus souvent et de plus près les lieux habités. Ils font leur nid dans des endroits plus accessibles; ils restent rarement dans les déserts; ils préfèrent les plaines et les collines fertiles aux montagnes stériles. Comme toute proie leur est bonne, que toute nourriture leur convient, et que plus la terre produit de végétaux, plus elle est en même temps peuplée d'insectes, de reptiles, d'oiseaux et de petits animaux, ils établissent ordinairement leur domicile au pied des montagnes, dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poisson. Sans être courageux, ils ne sont pas timides; ils ont une sorte de stupidité féroce qui leur donne l'air de l'audace tranquille, et semble leur ôter la connaissance du danger. On les approche, on les tue bien plus aisément que les aigles ou les vautours. Détenus en captivité, ils sont encore moins susceptibles d'éducation.

LE MILAN

Le milan est aisé à distinguer non-seulement des buses, mais de tous les autres oiseaux de proie, par un seul caractère facile à saisir : il a la queue fourchue. Il ne se repose presque jamais, et parcourt chaque jour des espaces immenses; et ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse ni de poursuite de proie, ni même de découverte, car il ne chasse pas. Il semble plutôt nager que

voler, et reste comme suspendu, ou fixé à la même place pendant des heures entières, sans qu'on puisse s'apercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes.

Il n'y a dans notre climat qu'une seule espèce de milan, que nos Français ont appelé milan royal, parce qu'il servait aux plaisirs des princes, qui lui faisaient donner la chasse et livrer combat par le faucon ou l'épervier. On voit en effet avec plaisir cet oiseau lâche, quoique doué



de toutes les facultés qui devraient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuser de combattre, et fuir devant l'épervier, beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant et s'élevant comme pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres et de bec, et le ramène à terre moins blessé que battu, et plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Le milan, dont le corps entier ne pèse guère que deux

livres et demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure. La peau nue qui couvre la base du bec est jaune, aussi bien que l'iris des yeux et les pieds : le bec est de couleur de corne et noirâtre vers le bout, et les ongles sont noirs. Sa vue est aussi perçante que son vol est rapide : il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux ; et c'est de là qu'il vise et découvre sa proie ou sa pâture, et se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance.

Cette espèce de milan est commune en France, surtout dans les provinces qui sont voisines des montagnes. Ce ne sont pas des oiseaux de passage ; car ils font leur nid dans le pays, et l'établissent dans des creux de rochers. La femelle pond deux ou trois œufs plus ronds que les œufs de poule ; et blanchâtres avec des taches d'un jaune sale.

L'espèce paraît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au Sénégal.

Mais il y a une autre espèce encore plus voisine, et qui se trouve dans nos climats comme oiseau de passage, que l'on a appelée le *milan noir*.

Quoique ce milan soit plus petit que le milan royal, il est néanmoins plus fort et plus agile. L'espèce en est très-commune en Allemagne. Ces oiseaux s'attroupent et passent en files nombreuses sur le Pont-Euxin en automne, et repassent dans le même ordre au commencement d'avril ; ils restent pendant tout l'hiver en Égypte.

LA BUSE

BUTEO VULGARIS (LAC.)

La buse est un oiseau assez commun, assez connu, pour n'avoir pas besoin d'une ample description. Elle n'a guère que quatre pieds et demi de vol, sur vingt ou vingt et un pouces de longueur de corps; sa queue n'a que huit pouces; et ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au delà de son extrémité. L'iris de ses yeux est d'un jaune pâle et presque blanchâtre; les pieds sont jaunes, aussi bien que la membrane qui couvre la base du bec, et les ongles sont noirs.

Cet oiseau demeure pendant toute l'année dans nos forêts. Il paraît assez stupide, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté. Il est assez sédentaire, et même paresseux; il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre. Son nid est construit avec de petites branches, et garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers et mollets. La buse pond deux ou trois œufs, qui sont blanchâtres, tachetés de jaune; elle élève et soigne ses petits plus longtemps que les autres oiseaux de proie, qui, presque tous, les chassent du nid avant qu'ils soient en état de se pourvoir aisément: M. Ray assure même que le mâle de la buse nourrit et soigne ses petits lorsqu'on a tué la mère.

Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol; il reste sur un arbre, un buisson ou une motte de terre, et de là se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée;

il prend les levreaux et les jeunes lapins, aussi bien que les perdrix et les cailles; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux : il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, de serpents, de sauterelles, etc., lorsque le gibier lui manque.



Cette espèce est sujette à varier, au point que si l'on compare cinq ou six buses ensemble, on en trouve à peine deux bien semblables : il y en a de presque entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui sont mélangées différemment les unes des autres, de brun et de blanc.

LA BONDRÉE

FERNIS APIVORA (Cuv.)

Comme la bondrée diffère peu de la buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement com-

parées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caractères communs que de caractères différents ; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, suffisent pour constituer deux espèces, qui, quoique voisines, sont néanmoins distinctes et séparées. La bondrée est aussi grosse que la buse, et pèse environ deux livres ; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, et dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds : ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au delà des trois quarts de la queue ; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure. Son bec est un peu plus long que celui de la buse : la peau nue qui en couvre la base est jaune, épaisse et inégale ; les narines sont longues et courbées : lorsqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large et de couleur jaune : l'iris des yeux est d'un beau jaune ; les jambes et les pieds sont de la même couleur, et les ongles, qui ne sont pas fort crochus, sont forts et noirâtres : le sommet de la tête paraît large et aplati ; il est d'un gris cendré.

Ces oiseaux, ainsi que les buses, composent leur nid avec des bûchettes, et le tapissent de laine à l'intérieur, sur laquelle ils déposent leurs œufs, qui sont d'une couleur cendrée et marquetés de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers ; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourrissent leurs petits de chrysalides, et particulièrement de celles des guêpes.

La bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine pour épier sa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles, et les autres insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre et de buisson en

buisson, toujours bas et sans s'élever comme le milan, auquel, du reste, elle ressemble assez par le naturel, mais dont on pourra toujours la distinguer de loin et de près, tant par son vol que par sa queue, qui n'est pas fourchue comme celle du milan. On tend des pièges à la bondrée, parce qu'en hiver elle est très-grasse, et assez bonne à manger.

L'OISEAU SAINT-MARTIN

CIRCUS CYANEUS (LAC.)

L'oiseau saint-martin est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, et il a proportionnellement le corps plus mince et plus dégagé; il a les jambes longues et menues, en quoi il diffère des faucons, qui les ont robustes et courtes, et encore du lanier, que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun faucon; mais, par ce caractère des longues jambes, il ressemble au jean-le-blanc et à la soubuse. Il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit, et qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiseaux de proie.

Cet oiseau se trouve assez communément en France, aussi bien qu'en Allemagne et en Angleterre.

LA SOUBUSE

CIRCUS PYCARGUS (LAC.)

La soubuse ressemble à l'oiseau saint-martin par le naturel et les mœurs : tous deux volent bas pour saisir des

mulots et des reptiles ; tous deux entrent dans les basses-cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets ; tous deux sont oiseaux ignobles, qui n'attaquent que les faibles, et dès lors on ne doit les appeler ni faucons ni laniers, comme l'ont fait nos nomenclateurs. Je voudrais donc retrancher de la liste des faucons ce faucon à collier, et ne lui laisser que le nom de *soubuse*, comme au lanier cendré, celui d'*oiseau saint-martin*.

LA HARPAYE

CIRCUS RUFUS (LAG.)

Harpaye est un ancien nom générique que l'on donnait aux oiseaux du genre des busards ou busards de marais, et à quelques autres espèces voisines, telles que la *soubuse* et l'*oiseau saint-martin*, qu'on appelait *harpaye épervier* ; nous avons rendu ce nom spécifique, en l'appliquant à l'espèce dont il est ici question, à laquelle les fauconniers d'aujourd'hui donnent le nom de *harpaye-rousseau*. nos nomenclateurs l'ont nommé *busard-roux*, et M. Frisch l'a appelé improprement *vautour lanier moyen*, comme il a de même, et tout aussi improprement, appelé le busard de marais *grand vautour lanier* ; nous avons préféré le nom simple de *harpaye*, parce qu'il est certain que cet oiseau n'est ni un vautour ni un busard. Il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiseaux dont nous avons parlé dans les deux articles précédents : il prend le poisson comme le *jean-le-blanc*, et le tire vivant hors de l'eau.

LE BUSARD

CIRCUS ÆRUGINOSUS (LAC.)

On appelle communément cet oiseau le *busard de marais*; mais, comme il n'existe réellement dans notre climat que cette seule espèce de busard, nous lui avons conservé ce nom simple : on l'appelait autrefois *fau-perdrieux*, et quelques fauconniers le nomment aussi *harpaye à tête blanche*. Cet oiseau est plus vorace et moins paresseux que la buse, et c'est peut-être par cette seule raison qu'il paraît moins stupide et plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, et il est aussi avide de poisson que de gibier. Au lieu d'habiter, comme la buse, les forêts en montagne, il ne se tient que dans les buissons, les haies, les jones, et à portée des étangs, des marais et des rivières poissonneuses ; il niche dans les terres basses, et fait son nid à peu de hauteur de terre, dans des buissons ou même sur des mottes couvertes d'herbes épaisses ; il pond trois œufs, quelquefois quatre ; et, quoiqu'il paraisse produire en plus grand nombre que la buse, qu'il soit, comme elle, oiseau sédentaire et naturel en France, et qu'il y demeure toute l'année, il est néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

Le busard chasse de préférence les poules d'eau, les plongeons, les canards et les autres oiseaux d'eau ; il prend les poissons vivants et les enlève dans ses serres : au défaut de gibier ou de poisson, il se nourrit de reptiles, de crapauds, de grenouilles et d'insectes aquatiques.

L'ÉPERVIER

NISUS VULGARIS (LAC.)

Quoique les nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers, nous croyons qu'on doit les réduire à une seule.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays. L'espèce en est assez nombreuse ; on m'en a apporté plusieurs dans la plus mauvaise saison de l'hiver, qu'on avait tués dans les bois ; ils sont alors très-maigres, et ne pèsent que six onces. Le volume de leur corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie. La femelle est beaucoup plus grosse que le mâle ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts : elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reste, l'épervier, tant mâle que femelle, est assez docile ; on l'apprivoise aisément, et l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux et des cailles : il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, et fait une prodigieuse destruction des pinsons et des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver. L'espèce se trouve répandue dans l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

L'AUTOUR

ASTUR PALUMBARIUS (LAC.)

L'autour est un bel oiseau, beaucoup plus grand que l'épervier, auquel il ressemble néanmoins par les habitudes

naturelles, et par un caractère qui leur est commun, et qui, dans les oiseaux de proie, n'appartient qu'à eux et aux pies-grièches : c'est d'avoir les ailes courtes; en sorte que, quand elles sont pliées, elles ne s'étendent pas, à beaucoup près, à l'extrémité de la queue. Les fauconniers distinguent les oiseaux de chasse en deux classes; savoir : ceux de la fauconnerie proprement dite, et ceux qu'ils appellent de *l'autourserie*; et, dans cette seconde classe, ils comprennent non-seulement l'autour, mais encore l'épervier, les harpayes, les buses, etc.

L'autour, avant sa première mue, c'est-à-dire pendant la première année de son âge, porte, sur la poitrine et sur le ventre, des taches brunes perpendiculairement longitudinales : mais, lorsqu'il a subi ses deux premières mues, ces taches longitudinales disparaissent, et il s'en forme de transversales, qui durent ensuite pour tout le reste de la vie; en sorte qu'il est très-facile de se tromper sur la connaissance de cet oiseau, qui, dans deux âges différents, est marqué si différemment.

Au reste, l'autour a les jambes plus longues que les autres oiseaux qu'on pourrait lui comparer et prendre pour lui, comme le gerfaut, qui est à très-peu près de sa grandeur. Le mâle autour est, comme la plupart des oiseaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle; tous deux sont des oiseaux de poing, et non de leurre : ils ne volent pas aussi haut que ceux qui ont les ailes plus longues à proportion du corps. Ils ont plusieurs habitudes communes avec l'épervier : jamais ils ne tombent à plomb sur leur proie; ils la prennent de côté. On peut prendre les autours de cette manière : on met un pigeon blanc,

pour qu'il soit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, et qui renferment, autour du pigeon qui est au centre, un espace de neuf ou dix pieds de longueur sur autant de largeur; l'autour arrive obliquement, et la manière dont il s'empêtre dans les filets indique qu'ils ne se précipitent point sur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en saisir. Les entraves du filet ne l'empêchent pas de dévorer le pigeon, et il ne fait de grands efforts pour s'en débarrasser que quand il est repu.

L'autour se trouve dans les montagnes de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, et dans les forêts de la province de Bourgogne, et aux environs de Paris; mais il est encore plus commun en Allemagne qu'en France, et l'espèce paraît s'être répandue dans les pays du nord jusqu'en Suède, et dans ceux de l'orient et du midi, jusqu'en Perse et en Barbarie. Ceux de Grèce sont les meilleurs de tous pour la fauconnerie.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il était plus féroce et plus méchant. Ils sont tous deux assez difficiles à priver; ils se battaient souvent, mais plus des griffes que du bec, dont ils ne se servent guère que pour dépecer les oiseaux ou autres petits animaux, ou pour blesser ou mordre ceux qui les veulent saisir. Ils commencent par se défendre de la griffe, se renversent sur le dos en ouvrant le bec, et cherchent beaucoup plus à déchirer avec les serres qu'à mordre avec le bec. L'autour semble manger de préférence les souris, les mulots, et les petits oiseaux: il se jette avidement sur la chair saignante, et refuse assez constamment la

viande cuite; mais, en le faisant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir. Il plume les oiseaux fort proprement, et ensuite les dépèce avant de les manger.

LE GERFAUT

HIEROFALCO ISLANDICUS (CUV.)

Le gerfaut, tant par sa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie, car il les surpasse de beaucoup en grandeur : il est au moins de la taille de l'autour; mais il en diffère par des caractères généraux et constants qui distinguent tous les oiseaux propres à être élevés pour la fauconnerie de ceux auxquels on ne peut pas donner la même éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobereaux, les émerillons et les crécerelles : ils ont tous les ailes presque aussi longues que la queue; la première plume de l'aile, appelée le *cerceau*, presque aussi longue que celle qui la suit; le bout de cette plume en penne, ou en forme de tranchant ou de lame de couteau, sur une longueur d'environ un pouce à son extrémité; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans et les buses, qui ne sont pas oiseaux aussi nobles, ni propres aux mêmes exercices, la queue est plus longue que les ailes, et cette première plume de l'aile est beaucoup plus courte et arrondie par son extrémité; et il diffère encore en ce que la quatrième plume de l'aile est, dans ces derniers oiseaux, la plus longue, au lieu que c'est la seconde dans les premiers. On peut ajouter

que le gerfaut diffère spécifiquement de l'autour par le bec et les pieds qu'il a bleuâtres, et par son plumage qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps, blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures, avec la queue grise, traversée de lignes brunes. Ces oiseaux sont naturels aux pays froids du nord de l'Europe et de l'Asie ; ils habitent en Russie, en Norvège, en Islande, en Tartarie, et ne se trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux de proie ; ce sont aussi les plus chers et les plus estimés de tous ceux de la fauconnerie.

LE LANIER

HIEROFALCO LANIARIUS (N.)

Cet oiseau, qu'Aldrovande appelle *lanarius Gallorum*, et que Belon dit être naturel en France, et plus employé par les fauconniers qu'aucun autre, est devenu si rare, que nous n'avons pu nous le procurer. Ne le connaissant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de les rapporter ici par extrait. « Le lanier ou faucon-lanier, dit-il, fait ordinairement son aire, en France, sur les plus hauts arbres des forêts, ou dans les rochers les plus élevés. Comme il est d'un naturel plus doux et de mœurs plus faciles que les faucons ordinaires, on s'en sert communément à tous propos. Il est de plus petite corpulence que le faucon-gentil, et de plus beau plumage que le sacre, surtout après la mue ; il est aussi

plus court *empiété* que nul des autres faucons. Les fauconniers choisissent le lanier ayant grosse tête, les pieds bleus et ornés. Le lanier vole tant pour rivière que pour les champs; il supporte mieux la nourriture de grosses viandes qu'aucun autre faucon. On le reconnaît sans pouvoir s'y méprendre; car il a le bec et les pieds bleus, les plumes de devant mêlées de noir sur le blanc, avec des taches droites le long des plumes, et non pas traversées comme au faucon....; quand il étend ses ailes et qu'on le regarde par-dessous, les taches paraissent différentes de celles des autres oiseaux de proie; car elles sont semées et rondes comme *petits deniers*. Son cou est court et assez gros, aussi bien que son bec. »

LE SACRE

FALCO SACER (L.)

Le sacre a, comme le lanier, le bec et les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes. Ce caractère, qui paraît spécifique, pourrait même faire croire que le sacre ne serait réellement qu'une variété du lanier; mais il en diffère beaucoup par les couleurs, et constamment par la grandeur. Il paraît que ce sont deux espèces distinctes et voisines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons. Ce qu'il y a de singulier ici, c'est que Belon est encore le seul qui nous ait donné des indications de cet oiseau; sans lui, les naturalistes ne connaîtraient que peu ou point du tout le sacre et le lanier: tous deux sont devenus également rares; et c'est ce qui doit faire présumer

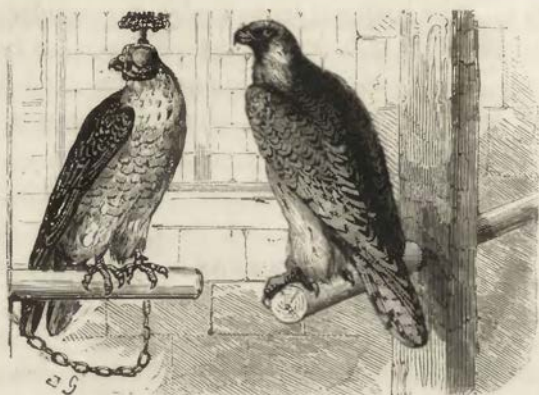
encore qu'ils ont les mêmes habitudes naturelles, et que par conséquent ils sont d'espèces très-voisines. Mais Belon les ayant décrits comme les ayant vus tous deux, et les donnant comme des oiseaux réellement différents l'un de l'autre, il est juste de s'en rapporter à lui, et de citer ce qu'il dit du sacre, comme nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le sacre est de plus laid pennage que nul des oiseaux de fauconnerie; car il est de couleur comme entre roux et enfumé, semblable à un milan : il est court empiété, ayant les jambes et les doigts bleus, ressemblant en ce quelque chose au lanier. Il serait quasi pareil au faucon en grandeur, n'était qu'il est compassé plus rond. Il est oiseau de moult hardi courage, comparé en force au faucon pèlerin. »

LE FAUCON

FALCO COMMUNIS (G.M.)

L'homme n'a point influé sur la nature des faucons; quelque utiles aux plaisirs, quelque agréables qu'ils soient pour le faste des princes chasseurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'espèce. On dompte, à la vérité, le naturel féroce de ces oiseaux par la force de l'art et des privations; on leur fait acheter leur vie par des mouvements qu'on leur commande; chaque morceau de leur subsistance ne leur est accordé que pour un service rendu; on les attache, on les garrotte, on les affuble; on les prive même de la lumière et de toute nourriture, pour les rendre plus dépendants, plus dociles, et ajouter à leur viva-

cité naturelle l'impétuosité du besoin : mais ils servent par nécessité et sans attachement; ils demeurent captifs sans devenir domestiques : l'individu seul est esclave; l'espèce est toujours libre. Comme ils habitent les rochers les plus escarpés des plus hautes montagnes, qu'ils s'approchent très-rarement de terre, qu'ils volent d'une hauteur et d'une rapidité sans égales, on ne peut avoir que peu de faits sur leurs habitudes naturelles.



Le faucon est peut-être l'oiseau dont le courage est le plus franc, le plus grand relativement à ses forces; il fond sans détour et perpendiculairement sur sa proie, au lieu que l'autour et la plupart des autres arrivent de côté. S'il y a quelque faisanderie dans son voisinage, il choisit cette proie de préférence : on le voit tout-à-coup fondre sur un troupeau de faisans, comme s'il tombait des nues. On le voit fréquemment attaquer le milan, soit pour exercer son courage, soit pour lui enlever une proie : mais il lui

fait plutôt la honte que la guerre; il ne le met point à mort.

Le faucon, qui est naturel en France, est gros comme une poule; il a dix-huit pouces de longueur; la queue a un peu plus de cinq pouces de longueur, et il a près de trois pieds et demi de vol ou d'envergure. Ses couleurs changent aux différentes mues et à mesure que l'oiseau avance en âge; seulement la couleur la plus ordinaire des pieds du faucon est verdâtre.

Une seconde variété est le faucon blanc, qui se trouve en Russie, et peut-être dans les autres pays du nord; il y en a de tout à fait blancs et sans taches, à l'exception de l'extrémité des grandes plumes des ailes, qui sont noires. Ce n'est qu'une variété de l'espèce commune produite par l'influence du climat, car il n'y a de différence essentielle entre les faucons de différents pays que par la grosseur. Ceux qui viennent du nord sont ordinairement plus grands que ceux des montagnes des Alpes et des Pyrénées; ceux-ci se prennent, mais dans leurs nids : les autres se prennent au passage dans tous les pays; ils passent en octobre et en novembre, et repassent en février et mars.

Comme les arts n'appartiennent point à l'histoire naturelle, nous n'entrerons point ici dans les détails de l'art de la fauconnerie; on les trouvera dans l'*Encyclopédie*. Un bon faucon, dit M. le Roy, auteur de l'article *Fauconnerie*, doit avoir la tête ronde, le bec court et gros, le cou fort long, la poitrine nerveuse, les mahutes larges, les cuisses longues, les jambes courtes, la main large, les doigts déliés, allongés et nerveux aux articles, les ongles

fermes et recourbés, les ailes longues : les signes de force et de courage sont les mêmes pour le gerfaut et pour le tiercelet, qui est le mâle dans toutes les espèces d'oiseaux de proie, et qu'on appelle ainsi, parce qu'il est d'un tiers plus petit que la femelle : une marque de bonté moins équivoque dans un oiseau, est de chevaucher contre le vent, c'est-à-dire de se roidir contre, et de se tenir ferme sur le poing lorsqu'on l'y expose. Le pennage d'un faucon doit être brun et tout d'une pièce, c'est-à-dire d'une même couleur : la bonne couleur des mains est de vert-d'eau; ceux dont les mains et le bec sont jaunes, ceux dont le plumage est semé de taches, sont moins estimés que les autres. On fait cas des faucons noirs : mais, quel que soit leur plumage, ce sont toujours les plus forts en courage qui sont les meilleurs... Il y a des faucons lâches et paresseux; il y en a d'autres si fiers, qu'ils s'irritent contre tous les moyens de les apprivoiser : il faut abandonner les uns et les autres, etc. »

ADDITION A L'ARTICLE DU FAUCON

On divise les faucons en *rameurs* et en *voiliers*; les rameurs s'élèvent aux plus grandes hauteurs, attaquent et saisissent leur proie hardiment; les voiliers ont le vol plus lent, et, dans leur chasse, usent de ruses et de détours; aussi les appelle-t-on oiseaux de *leurre*. Les rameurs, à l'exception de la crécerelle, sont les oiseaux nobles. Dans la première classe, il faut ranger le faucon, le gerfaut, le sacre, le hobereau; dans la seconde, l'autour et l'épervier.

Aussitôt qu'un de ces oiseaux est pris, on lui met toutes

sortes d'entraves : des sonnettes aux pieds, des anneaux ; on lui couvre la tête d'un chaperon ; on le force, par un jeûne plus ou moins prolongé, à venir avec soumission chercher son pât (sa nourriture) dans la main même de son maître ; suivant qu'on le destine à la chasse du lièvre, du héron, de la buse, on l'habitue à s'élançer, à un signal donné, sur les dépouilles des animaux, placées à une certaine distance de lui.

Le sacre sert à chasser la buse et le milan ; le faucon chasse toutes sortes de volatiles.

Ces oiseaux sont sujets à plusieurs maladies : à la cataracte, au rhume, au panthiis (sorte de phthisie) au crac, aux chorures, aux filandres (vers) à l'enflure des narines, etc.

(A. B. MORIS.)

LE HOBEREAU

FALCO SUBBUTEO (L.)

Le hobereau est bien plus petit que le faucon, et en diffère aussi par les habitudes naturelles. Le faucon est plus fier, plus vif et plus courageux ; il attaque des oiseaux beaucoup plus gros que lui. Le hobereau est plus lâche de son naturel ; car, à moins qu'il ne soit dressé, il ne prend que les alouettes et les cailles ; mais il sait compenser ce défaut de courage et d'ardeur par son industrie. Dès qu'il aperçoit un chasseur et son chien, il les suit d'assez près, ou plane au-dessus de leur tête, et tâche de saisir les petits oiseaux qui s'élèvent devant eux : si le chien fait lever une alouette, une caille, et que le chasseur la manque, il ne

la manque pas. Il a l'air de ne pas craindre le bruit, et de ne pas connaître l'effet des armes à feu; car il s'approche de très-près du chasseur, qui le tue souvent lorsqu'il ravit sa proie. Il fréquente les plaines voisines des bois, et surtout celles où les alouettes abondent; il en détruit un très-grand nombre, et elles connaissent si bien ce mortel ennemi, qu'elles ne l'aperçoivent jamais sans le plus grand effroi, et qu'elles se précipitent du haut des airs, pour se cacher sous l'herbe ou dans les buissons; c'est la seule manière dont elles puissent échapper; car, quoique l'alouette s'élève beaucoup, le hobereau vole encore plus haut qu'elle, et on peut le dresser au leurre comme le faucon et les autres oiseaux du plus haut vol. Il demeure et niche dans les forêts, ou il se perche sur les arbres les plus élevés. Dans quelques-unes de nos provinces, on donne le nom de *hobereau*¹ aux petits seigneurs qui tyrannisent leurs paysans, et plus particulièrement au gentilhomme à lièvre, qui va chasser chez ses voisins sans en être prié, et qui chasse moins pour son plaisir que pour le profit.

LA CRÉCERELLE

FALCO TINNUNCULUS (L.)

La crécerelle est l'oiseau de proie le plus commun dans la plupart de nos provinces de France, et surtout en Bour-

² Ce nom de *hobereau*, appliqué aux gentilshommes de campagne, peut venir aussi de ce qu'autrefois tous ceux qui n'étaient point assez riches pour entretenir une fauconnerie, se contentaient d'élever des hobereaux pour la chasse.

gogue : il n'y a point d'ancien château ou de tour abandonnée qu'elle ne fréquente et qu'elle n'habite ; c'est surtout le matin et le soir qu'on la voit voler autour de ces vieux bâtiments, et on l'entend encore plus souvent qu'on ne la voit ; elle a un cri précipité, *pli, pli*, ou *pri, pri, pri*, qu'elle ne cesse de répéter en volant, et qui effraye tous les petits oiseaux, sur lesquels elle fond comme une flèche, et qu'elle saisit avec ses serres : si, par hasard, elle les manque du premier coup, elle les poursuit sans crainte du danger jusque dans les maisons ; j'ai vu plus d'une fois mes gens prendre une crécerelle et le petit oiseau qu'elle poursuivait, en fermant la fenêtre d'une chambre ou la porte d'une galerie qui étaient éloignées de plus de cent toises des vieilles tours d'où elle était partie. Lorsqu'elle a saisi et emporté l'oiseau, elle le tue et le plume très-proprement avant de le manger : elle ne prend pas tant de peine pour les souris et les mulots ; elle avale les plus petits tout entiers et dépèce les autres. Toutes les parties molles du corps de la souris se digèrent dans l'estomac de cet oiseau : mais la peau se roule et forme une petite pelote qu'il rend par le bec.

La crécerelle est un assez bel oiseau : elle a l'œil vif et la vue très-perçante, le vol aisé et soutenu ; elle est diligente et courageuse : elle approche, par le naturel, des oiseaux nobles et généreux ; on peut même la dresser, comme les émerillons, pour la fauconnerie.

Quoique cet oiseau fréquente habituellement les vieux bâtiments, il y niche plus rarement que dans les bois ; et lorsqu'il ne dépose pas ses œufs dans des trous de murailles ou d'arbres creux, il fait une espèce de nid très-

négligé, composé de bûchettes et de racines, et assez semblable à celui des geais, sur les arbres les plus élevés des forêts : quelquefois il occupe aussi les nids que les corneilles ont abandonnés. Il pond plus souvent cinq œufs que quatre, et quelquefois six, et même sept, dont les deux bouts sont teints d'une couleur rougeâtre ou jaunâtre, assez semblable à celle de son plumage. Ses petits, dans le premier âge, ne sont couverts que d'un duvet blanc; d'abord il les nourrit avec des insectes, et ensuite il leur apporte des mulots en quantité, qu'il aperçoit sur terre du plus haut des airs, où il tourne lentement et demeure souvent stationnaire pour épier son gibier, sur lequel il fonde en un instant : il enlève quelquefois une perdrix rouge beaucoup plus pesante que lui ; souvent aussi il prend des pigeons qui s'écartent de leur compagnie : mais sa proie la plus ordinaire, après les mulots et les reptiles, sont les moineaux, les pinsons et les autres petits oiseaux. On le trouve dans toute l'Europe, depuis la Suède jusqu'en Italie et en Espagne ; on le retrouve même dans les pays tempérés de l'Amérique septentrionale.

LE ROCHIER

FALCO LITHOFALCO (L.)

L'oiseau qu'on a nommé *faucon de roche* ou *rochier*, n'est pas si gros que la crécerelle, et me paraît fort semblable à l'émerillon dont on se sert dans la fauconnerie. Il fait, disent les auteurs, sa retraite et son nid dans les rochers. En considérant attentivement la forme et les ca-

ractères de cet oiseau, et en les comparant avec la forme et les caractères de l'espèce d'émerillon dont on se sert dans la fauconnerie, nous sommes très-portés à croire que le rochier et cet émerillon sont de la même espèce, ou du moins d'une espèce encore plus voisine l'une de l'autre que de celle de la crécerelle.

L'ÉMERILLON

FALCO CESALON (L.)

Cet oiseau est, à l'exception des pies-grièches, le plus petit de tous les oiseaux de proie, n'étant que de la grandeur d'une grosse grive : néanmoins on doit le regarder comme un oiseau noble, et qui tient de plus près qu'un autre à l'espèce du faucon ; il en a le plumage, la forme et l'attitude ; il a le même naturel, la même docilité, et tout autant d'ardeur et de courage. On peut en faire un bon oiseau de chasse pour les alonettes, les cailles, et même les perdrix, qu'il prend et transporte, quoique beaucoup plus pesantes que lui ; souvent il les tue d'un seul coup, en les frappant à l'estomac sur la tête ou sur le cou.

L'émerillon vole bas, quoique très-vite et très-légerement ; il fréquente les bois et les buissons pour y saisir les petits oiseaux, et chasse seul sans être accompagné de sa femelle : elle niche dans les forêts en montagnes, et produit cinq ou six petits.

NYCTÉRINS

LES OISEAUX DE PROIE NOCTURNES

Les yeux de ces oiseaux sont d'une sensibilité si grande, qu'ils paraissent être éblouis par la clarté du jour, et entièrement offusqués par les rayons du soleil ; il leur faut une lumière plus douce, telle que celle de l'aurore naissante ou du crépuscule tombant ; c'est alors qu'ils sortent de leurs retraites pour chasser, ou plutôt pour chercher leur proie, et ils font cette quête avec grand avantage ; car ils trouvent dans ce temps les autres oiseaux et les petits animaux endormis, ou prêts à l'être. Les nuits où la lune brille sont pour eux les beaux jours, les jours de plaisir, les jours d'abondance, pendant lesquels ils chassent plusieurs heures de suite, et se pourvoient d'amples provisions : les nuits où la lune fait défaut sont beaucoup moins heureuses ; ils n'ont guère qu'une heure le soir et une heure le matin pour chercher leur subsistance : car il ne faut pas croire que la vue de ces oiseaux, qui s'exerce si parfaitement à une faible lumière, puisse se passer de toute lumière, et qu'elle perce en effet dans l'obscurité la plus profonde ; dès que la nuit est bien close, ils cessent de voir, et ne diffèrent pas à cet égard des autres animaux, tels que les lièvres, les loups, les cerfs, qui sortent le soir

des bois pour repaître ou chasser pendant la nuit : seulement ces animaux voient encore mieux le jour que la nuit, au lieu que la vue des oiseaux nocturnes est si fort offusquée pendant le jour, qu'ils sont obligés de se tenir dans le même lieu sans bouger, et que quand on les force à en sortir, ils ne peuvent faire que de très-petites courses, des vols courts et lents, de peur de se heurter : les autres oiseaux, qui s'aperçoivent de leur crainte ou de la gêne de leur situation, viennent à l'envi les insulter ; les mésanges, les pinsons, les rouge-gorges, les merles, les geais, les grives, etc., arrivent à la file : l'oiseau de nuit, perché sur une branche, immobile, étonné, entend leurs mouvements, leurs cris qui redoublent sans cesse, parce qu'il n'y répond que par des gestes bas, en tournant sa tête, ses yeux et son corps, d'un air ridicule ; il se laisse même assaillir et frapper sans se défendre ; les plus petits, les plus faibles de ses ennemis, sont les plus ardents à le tourmenter, les plus opiniâtres à le huer. C'est sur cette espèce de jeu de moquerie ou d'antipathie naturelle qu'est fondé le petit art de la pipée ; il suffit de placer un oiseau nocturne, ou même d'en contrefaire la voix, pour faire arriver les oiseaux à l'endroit où l'on a tendu les gluaux : il faut s'y prendre une heure avant la fin du jour, pour que cette chasse soit heureuse ; car si l'on attend plus tard, ces mêmes petits oiseaux, qui viennent pendant le jour provoquer l'oiseau de nuit avec autant d'audace que d'opiniâtreté, le fuient et le redoutent dès que l'obscurité lui permet de se mettre en mouvement, et de déployer ses facultés.

On peut diviser en deux genres principaux les oiseaux de proie nocturnes, le genre du hibou et celui de la

chouette, qui contiennent chacun plusieurs espèces différentes : le caractère distinctif de ces deux genres, c'est que tous les hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, droites, de chaque côté de la tête, tandis que les chouettes ont la tête arrondie, sans aigrettes et sans aucune plume proéminente.

LE DUC OU GRAND DUC

BUBO MAJUS (CUV.)

Les poètes ont dédié l'aigle à Jupiter et le duc à Junon : c'est en effet l'aigle de la nuit, et le roi de cette tribu d'oiseaux qui craignent la lumière du jour et ne volent que quand elle s'éteint. Le duc paraît être au premier coup d'œil aussi gros, aussi fort que l'aigle commun ; cependant il est réellement plus petit, et les proportions de son corps sont toutes différentes : il a les jambes, le corps et la queue plus courtes que l'aigle, la tête beaucoup plus grande, les ailes bien moins longues, l'étendue du vol ou l'envergure n'étant que d'environ cinq pieds. On distingue aisément le duc à sa grosse figure, à son énorme tête, aux larges et profondes cavernes de ses oreilles, aux deux aigrettes qui surmontent sa tête ; et qui sont élevées de plus de deux pouces et demi ; à son bec court, noir et crochu ; à ses grands yeux fixes et transparents ; à ses larges prunelles noires et environnées d'un cercle de couleur orangée ; à sa face entourée de poil, ou plutôt de petites plumes blanches et décomposées, qui aboutissent à une circonférence d'autres petites plumes frisées ; à ses ongles noirs,

très-forts et très-crochus ; à son cou très-court ; à son plumage d'un roux brun taché de noir et de jaune sur le dos, et de jaune sur le ventre, marqué de taches noires et traversé de quelques bandes brunes, mêlées assez confusément ; à ses pieds couverts d'un duvet épais et de plumes roussâtres jusqu'aux ongles ; enfin, à son cri effrayant *hüihou, houhou, bouhou, pouhou*, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se



taisent ; et c'est alors qu'il les éveille, les inquiète, les poursuit et les enlève, on les met à mort pour les dépecer et les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite : aussi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées et situées au-dessus des montagnes. Il descend rarement dans les plaines, et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées et sur les vieux châteaux. Sa chasse la plus ordinaire, sont les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les

souris, qu'il avale tout entières, et dont il digère la substance charnue, vomit les poils, les os et la peau en pelottes arrondies; il mange aussi les chauves-souris, les serpents, les lézards, les crapauds, les grenouilles, et en nourrit ses petits : il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions; il en rassemble plus qu'aucun autre oiseau de proie.

On garde ces oiseaux dans les ménageries à cause de leur figure singulière : l'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres hiboux ; et il n'est pas sûr qu'ils restent au pays toute l'année; ils y nichent cependant quelquefois sur des arbres creux, et plus souvent dans des cavernes de rochers, ou dans des trous de hautes et vieilles murailles : leur nid a près de trois pieds de diamètre, et est composé de petites branches de bois sec entrelacées de racines souples et garni de feuilles en dedans. On ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, et rarement trois : la couleur de ces œufs tire un peu sur celle du plumage de l'oiseau; leur grosseur excède celle des œufs de poules. On se sert du duc dans la fauconnerie pour attirer le milan : on attache au duc une queue de renard, pour rendre sa figure encore plus extraordinaire; il vole à fleur de terre, et se pose dans la campagne, sans se percher sur aucun arbre; le milan, qui l'aperçoit de loin, arrive et s'approche du duc, non pas pour le combattre ou l'attaquer, mais comme pour l'admirer, et il se tient auprès de lui assez longtemps pour se laisser tirer par le chasseur, ou prendre par les oiseaux de proie qu'on lâche à sa poursuite. La plupart des faisandiers tiennent aussi dans leur faisanderie un duc qu'ils mettent

toujours en cage sur des juchoirs, dans un lieu découvert, afin que les corbeaux et les corneilles s'assemblent autour de lui, et qu'on puisse tirer et tuer un plus grand nombre de ces oiseaux criards qui inquiètent beaucoup les jeunes faisans ; et pour ne pas effrayer les faisans on tire les corneilles avec une sarbacane.

LE HIBOU ou MOYEN DUC

OTUS VULGARIS (CUV.)

Le hibou, *otus*, ou moyen duc, a, comme le grand duc, les oreilles fort ouvertes, et surmontées d'une aigrette composée de six plumes tournées en avant : mais ces aigrettes sont plus courtes que celles du grand duc, et n'ont guère plus d'un pouce de longueur ; elles paraissent proportionnées à sa taille, car il ne pèse qu'environ dix onces, et n'est pas plus gros qu'une corneille : il forme donc une espèce évidemment différente de celle du grand duc, qui est gros comme une oie, et de celle du scops ou petit duc, qui n'est pas plus grand qu'un merle, et qui n'a au-dessus des oreilles que des aigrettes très-courtes. Je fais cette remarque, parce qu'il y a des naturalistes qui n'ont regardé le moyen et le petit duc que comme de simples variétés d'une seule et même espèce. Le moyen duc a environ un pied de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'aux ongles, trois pieds de vol ou d'envergure, et cinq ou six pouces de longueur de queue : il a le dessus de la tête, du cou, du dos et des ailes, rayé de gris, de roux et de brun ; la poitrine et le ventre sont

roux, avec des bandes brunes, irrégulières et étroites; le bec est court et noirâtre; les yeux sont d'un beau jaune; les pieds sont couverts de plumes rousses jusqu'à l'origine des ongles, qui sont assez grands et d'un brun noirâtre: on peut observer de plus qu'il a la langue charnue et un peu fourchue; les ongles très-aigus et très-tranchants, le doigt extérieur mobile et pouvant se tourner en arrière. L'espèce en est commune et beaucoup plus nombreuse en nos climats que celle du grand duc, qu'on n'y rencontre que rarement en hiver; au lieu que le moyen duc y reste toute l'année, et se trouve même plus aisément en hiver qu'en été: il habite ordinairement dans les anciens bâtimens ruinés, dans les cavernes des rochers, dans le creux des vieux arbres, dans les forêts en montagnes, et ne descend guère dans les plaines. Lorsque d'autres oiseaux l'attaquent, il se sert très-bien et des griffes et du bec; il se retourne aussi sur le dos pour se défendre, quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Il paraît que cet oiseau, qui est commun dans nos provinces d'Europe, se trouve aussi en Asie; car Belon dit en avoir rencontré un dans les plaines de Cilicie.

Il y a dans cette espèce plusieurs variétés.

Ces oiseaux se donnent rarement la peine de faire un nid, ou se l'épargnent en entier; car tous les œufs et les petits qu'on m'a apportés, ont toujours été trouvés dans des nids étrangers, souvent dans des nids de pies, qui, comme l'on sait, abandonnent chaque année leur nid pour en faire un nouveau: quelquefois dans des nids de buses; mais jamais on n'a pu me trouver un nid construit par un hibou. Ils pondent ordinairement quatre ou cinq œufs; et

leurs petits, qui sont blancs en naissant, prennent des couleurs au bout de quinze jours.

On se sert du hibou et du chat-huant pour attirer les oiseaux à la pipée ; et l'on a remarqué que les gros oiseaux viennent plus volontiers à la voix du hibou qui est une espèce de cri plaintif ou de gémissement grave et allongé, *cowl, cloud*, qu'il ne cesse de répéter pendant la nuit, et que les petits oiseaux viennent en plus grand nombre à celle du chat-huant, qui est une voix haute ; une espèce d'appel *hoho, hoho*. Tout deux font pendant le jour des gestes ridicules et bouffons en présence des hommes et des autres oiseaux.

ADDITION A L'ARTICLE DU HIBOU

On raconte qu'un hibou avait établi son séjour dans le tronc d'un vieil arbre pourri ; que cet arbre ayant été abattu ou étant tombé, on découvrit ce nid, dans lequel on trouva un amas de grain fait par l'oiseau nocturne, et parmi ce grain, il y avait plusieurs souris encore vivantes. Ce qu'il y a d'admirable dans ce récit est que toutes ces souris avaient les pattes coupées et avaient été mises par là hors d'état de prendre la fuite. On laisse au lecteur à comprendre les raisons qui avaient dû porter l'oiseau de nuit à faire cette mutilation et à la croire nécessaire.

(M. GUGU.)

LE SCOPS OU PETIT DUC

SCOPS MINUS (SAY.)

Voici la dernière espèce du genre des hiboux, c'est-à-dire des oiseaux de nuit qui portent des plumes élevées au-dessus de la tête; et elle est aisée à distinguer de la précédente, d'abord par la petitesse même du corps de l'oiseau, qui n'est pas plus gros qu'un merle, et ensuite par le raccourcissement très-marqué de ces aigrettes qui surmontent les oreilles, lesquelles, dans cette espèce, ne s'élèvent pas d'un demi-pouce, et ne sont composées que d'une seule petite plume. Quoique les petits ducs habitent de préférence les terrains élevés, ils se rassemblent volontiers dans ceux où les mulots se sont le plus multipliés, et y font un grand bien par la destruction de ces animaux qui se multiplient toujours trop, et qui, dans de certaines années, pullulent à un tel point, qu'ils dévorent toutes les graines et toutes les racines des plantes les plus nécessaires à la nourriture et à l'usage de l'homme. On a souvent vu, dans les temps de cette espèce de fléau, les petits ducs arriver en troupe, et faire si bonne guerre aux mulots, qu'en peu de jours ils en purgent la terre. Les hiboux ou moyens ducs se réunissent aussi quelquefois en troupe de plus de cent; nous en avons été informés deux fois par des témoins oculaires: mais ces assemblées sont rares, au lieu que celle des scops ou petits ducs se font tous les ans. D'ailleurs c'est pour voyager qu'ils semblent se rassembler, et il n'en reste point au pays; au lieu

qu'on y trouve des hiboux ou moyens ducs en tout temps : il est même à présumer que les petits ducs font des voyages de long cours, et qu'ils passent d'un continent à l'autre. Au reste, quoiqu'il voyage par troupes nombreuses, cet oiseau est assez rare partout, et difficile à prendre.

La couleur de ces oiseaux varie beaucoup, suivant l'âge et le climat : ils sont tous gris dans le premier âge ; il y en a de plus bruns les uns que les autres, quand ils sont adultes.

LA HULOTTE

SYRNIUM ALUCO (SAV.)

La hulotte, qu'on peut appeler aussi la *chouette noire*, et que les Grecs appelaient *nycticorax*, ou le *corbeau de nuit*, est la plus grande de toutes les chouettes ; elle a près de quinze pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles : elle a la tête très-grosse, bien arrondie et sans aigrettes ; la face enfoncée et comme encaillée dans sa plume ; les yeux aussi enfoncés et environnés de plumes grisâtres et décomposées ; l'iris des yeux noirâtres, ou plutôt d'un brun foncé, ou couleur de noisette obscure ; le bec d'un blanc jaunâtre ou verdâtre ; le dessus du corps couleur de gris-de-fer foncé, marqué de taches noires et de taches blanchâtres ; le dessous du corps blanc, croisé de bandes noires transversales et longitudinales ; la queue d'un peu plus de six pouces ; les ailes s'étendant un peu au delà de son extrémité ; l'étendue du vol de trois pieds ; les jambes couvertes, jusqu'à l'origine des doigts.

des plumes blanches tachetées de points noirs. Ces caractères sont plus que suffisants pour faire distinguer la hulotte de toutes les autres chouettes; elle vole légèrement et sans faire de bruit avec ses ailes, et toujours de côté, comme toutes les autres chouettes : c'est son cri *hou ou ou ou ou ou*, qui ressemble assez au hurlement du loup, qui lui a fait donner par les Latins le nom d'*ulula*, qui vient d'*ululare*, hurler ou crier comme le loup.

La hulotte se tient pendant l'été dans les bois, toujours dans des arbres creux : quelquefois elle s'approche en hiver de nos habitations. Elle chasse et prend les petits oiseaux, et plus encore les mulots et les campagnols; elle les avale tout entiers, et en rend aussi par le bec les peaux roulées en pelotons. Lorsque la chasse de la campagne ne lui produit rien, elle vient dans les granges pour y chercher des souris et des rats : elle retourne au bois de grand matin, à l'heure de la rentrée des lièvres, et elle se fourre dans les taillis les plus épais, ou sur les arbres les plus feuillés, et y passe tout le jour sans changer de lieu.

LE CHAT-HUANT

STERNUM STRIDULUM (SAY.)

Après la hulotte, qui est la plus grande de toutes les chouettes, et qui a les yeux noirâtres, se trouvent le chat-huant qui les a bleuâtres, et l'effraie qui les a jaunes : tous deux sont à peu près de la même grandeur; ils ont environ douze à treize pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds : ainsi ils n'ont guère

que deux pouces de moins que la hulotte ; mais ils parasitent sensiblement moins gros à proportion. On reconnaît le chat-huant d'abord à ses yeux bleuâtres, et ensuite à la beauté et à la variété distincte de son plumage ; et enfin à son cri *hoho, hoho, hoho, hoho*. par lequel il semble huer, hâler ou appeler à haute voix.

Comme le chat-huant se trouve en Suède et dans les autres terres du nord, il a pu passer d'un continent à l'autre : aussi le retrouve-t-on en Amérique jusque dans les pays chauds.

L'EFFRAIE OU LA FRESAIE

STRIX FLAMMEA (L.)

L'effraie, qu'on appelle communément la *chouette des clochers*, effraye en effet par ses soufflements *che, chei, cheu, chiou*, ses cris âpres et lugubres *grei gre, crei*, et sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit. Elle est, pour ainsi dire, domestique, et habite au milieu des villes les mieux peuplées : les tours, les clochers, les toits des églises et des autres bâtiments élevés, lui servent de retraite pendant le jour, et elle en sort à l'heure du crépuscule. Son soufflement réitéré sans cesse ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte ; elle pousse aussi, en volant et en se reposant, différents sons aigres, tous si désagréables, que cela, joint à l'idée du voisinage des cimetières et des églises, et encore à l'obscurité de la nuit, inspire de l'horreur et de la crainte aux enfants, aux femmes, et même aux hommes soumis

aux mêmes préjugés et qui croient aux revenants, aux sorciers, aux augures : ils regardent l'effraie comme l'oiseau funèbre, comme le messager de la mort ; ils croient que quand il se fixe sur une maison, et qu'il y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires, c'est pour appeler quelqu'un au cimetière.

On la distingue aisément des autres chouettes par la beauté de son plumage : elle est à peu près de la même grandeur que le chat-huant, plus petite que la hulotte, et plus grande que la chouette proprement dite, dont nous parlerons dans l'article suivant ; elle a un pied ou treize pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a que cinq pouces de longueur. Elle a le dessus du corps jaune, ondé de gris et de brun, et taché de points blancs ; le dessous du corps blanc, marqué de points noirs ; les yeux environnés très-régulièrement d'un cercle de plumes blanches et si fines, qu'on les prendrait pour des poils ; l'iris d'un beau jaune ; le bec blanc, excepté le bout du crochet, qui est brun ; les pieds couverts de duvet blanc, les doigts blancs et les ongles noirâtres.

J'ai eu plusieurs de ces chouettes vivantes : il est fort aisé de les prendre, en opposant un petit filet, une trouble à poisson, aux trous qu'elles occupent dans les vieux bâtiments. Elles vivent dix ou douze jours dans les volières où elles sont renfermées ; mais elles refusent toute nourriture, et meurent d'inanition au bout de ce temps : le jour elles se tiennent sans bouger au bas de la volière ; le soir elles montent au sommet des juchoirs, où elles font entendre leur soufflement *che, chei*, par lequel elles semblent

appeler les autres. J'ai vu plusieurs fois, en effet, d'autres effraies arriver au soufflement de l'effraie prisonnière, se poser au-dessus de la volière, y faire le même soufflement, et s'y laisser prendre au filet. Je n'ai jamais entendu leur cri âcre (*stridor*) *crei, grei*, dans les volières ; elles ne poussent ce cri qu'en volant et lorsqu'elles sont en pleine liberté.

L'espèce de l'effraie est nombreuse, et partout très commune en Europe : comme on la voit en Suède, aussi bien qu'en France, elle a pu passer d'un continent à l'autre ; aussi la trouve-t-on en Amérique, depuis les terres du nord jusqu'à celle du midi.

L'effraie ne va pas, comme la hulotte et le chat-huant, pondre dans les nids étrangers : elle dépose ses œufs à cru dans des trous de murailles, ou sur des solives sous les toits, et aussi dans des creux d'arbres ; elle n'y met ni herbes ni racines, ni feuilles pour les recevoir. Elle pond de très-bonne heure au printemps, c'est-à-dire dès la fin de mars ou le commencement d'avril ; elle fait ordinairement cinq œufs, et quelquefois six et même sept, d'une forme allongée et de couleur blanchâtre. Elle nourrit ses petits d'insectes et de morceaux de chair de souris : ils sont tout blancs dans le premier âge, et ne sont pas mauvais à manger au bout de trois semaines, car ils sont gras et bien nourris. Les pères et mères purgent les églises de souris ; ils boivent aussi assez souvent ou plutôt mangent l'huile des lampes, surtout si elle vient à se figer : ils avalent les souris et les mulots, les petits oiseaux tout entiers, et en rendent par le bec les os, les plumes et les peaux roulées. Dans la belle saison, la plupart de ces oiseaux vont le soir

dans les bois voisins ; mais ils reviennent tous les matins à leur retraite ordinaire, où ils dorment et ronflent jusqu'aux heures du soir ; et quand la nuit arrive, ils se laissent tomber de leur trou, et volent en culbutant presque jusqu'à terre. Lorsque le froid est rigoureux, on les trouve quelquefois cinq ou six dans le même trou, ou cachées dans les fourrages ; elles y cherchent l'abri, l'air tempéré et la nourriture : les souris sont en effet alors en plus grand nombre dans les granges que dans tout autre temps.

LA CHOUETTE ou LA GRANDE CHEVÊCHE

OTUS ULULA (GM.)

Cette espèce, qui est la chouette proprement dite, et qu'on peut appeler la *chouette des rochers* ou la *grande chevêche*, est assez commune : mais elle n'approche pas aussi souvent de nos habitations que l'effraie ; elle se tient plus volontiers dans les carrières, dans les rochers, dans les bâtiments ruinés et éloignés des lieux habités : il semble qu'elle préfère les pays de montagnes, et qu'elle cherche les précipices escarpés et les endroits solitaires ; cependant on ne la trouve pas dans les bois, et elle ne se loge pas dans des arbres creux. On la distinguera aisément de la hulotte et du chat-huant par la couleur des yeux, qui sont d'un très-beau jaune, au lieu que ceux de la hulotte sont d'un brun presque noir, et ceux du chat-huant d'une couleur bleuâtre.

En Sologne on l'appelle *chevêche* et plus communément

caboché. Elle pond trois œufs tout blancs, parfaitement ronds et gros comme ceux d'un pigeon ramier.



Il paraît que cette grande chevêche, qui est assez commune en Europe, surtout dans les pays de montagnes, se retrouve en Amérique dans celles du Chili.

LA CHEVÊCHE OU PETITE CHOUETTE

SCOTEA PASSERINA (SAY.)

La chevêche et le scops ou petit duc sont à peu près de la même grandeur ; ce sont les plus petits oiseaux du genre des hiboux et des chouettes : ils ont sept ou huit pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles, et ne sont que de la grosseur d'un merle ; mais on ne les prendra pas l'un pour l'autre, si l'on se souvient que le petit duc a des aigrettes, qui sont, à la vérité, très-

courtes et composées d'une seule plume, et que la chevêche a la tête dénuée de ces deux plumes éminentes. D'ailleurs elle a l'iris des yeux d'un jaune plus pâle ; le bec brun à la base, et jaune vers le bout, au lieu que le petit duc a tout le bec noir. Elle a un cri ordinaire *poupou, poupou*, qu'elle pousse et répète en volant, et un autre cri qu'elle ne fait entendre que quand elle est posée, qui ressemble beaucoup à la voix d'un jeune homme qui s'écrierait *aime, heme, esme*, plusieurs fois de suite ¹. Elle se tient rarement dans les bois ; son domicile ordinaire est dans les masures écartées des lieux peuplés, dans les carrières, dans les ruines des anciens édifices abandonnés ; elle ne s'établit pas dans les arbres creux, et ressemble par toutes ses habitudes à la grande chevêche. Elle n'est pas absolument oiseau de nuit : elle voit pendant le jour beaucoup mieux que les autres oiseaux nocturnes, et souvent elle s'exerce à la chasse des hirondelles et des autres petits oiseaux, quoique assez infructueusement ; car il est rare qu'elle en prenne : elle réussit mieux avec les souris et les petits mulots, qu'elle ne peut avaler entiers, et qu'elle déchire avec le bec et les ongles ; elle plume aussi très-

¹ Étant couché dans une des vieilles tours du château de Montbard, une chevêche vint se poser un peu avant le jour, à trois heures du matin, sur la tablette de la fenêtre de ma chambre, et m'éveilla par son cri, *hème, edme*. Comme je prêtais l'oreille à cette voix, qui me parut d'abord d'autant plus singulière qu'elle était tout près de moi, j'entendis un de mes gens, qui était couché dans la chambre au-dessus de la mienne, ouvrir sa fenêtre, et, trompé par la ressemblance du son bien articulé *edme*, répondre à l'oiseau : *Qui es-tu, là-bas ? je ne m'appelle pas Edme, je m'appelle Pierre*. Ce domestique croyait, en effet, que c'était un homme qui en appelait un autre, tant la voix de la chevêche ressemble à la voix humaine et articule distinctement ce mot.

proprement les oiseaux avant de les manger, au lieu que les hiboux, la hulotte et les autres chouettes les avalent avec la plume, qu'elles vomissent ensuite, sans pouvoir la digérer. Elle pond cinq œufs, qui sont tachetés de blanc et de jaunâtre, et fait son nid presque à cru dans des trous de rochers ou de vieilles murailles. Comme cette petite chouette cherche la solitude, qu'elle habite communément les églises, les voûtes, les cimetières où l'on construit des tombeaux, quelques-uns l'ont nommée *oiseau d'église* ou *de cadavre*, et comme on a remarqué aussi qu'elle voltigeait quelquefois autour des maisons où il y avait des mourants... le peuple superstitieux l'a appelé *oiseau de mort* ou *de cadavre*, s'imaginant qu'elle présageait la mort des malades.



MERLES

LES PIES-GRIÈCHES

Ces oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps et de membres, doivent néanmoins, par leur courage, par leur large bec, fort et crochu, et par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiseaux de proie, même des plus fiers et des plus sanguinaires. On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies, les corneilles, les crécerelles, tous oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle : non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque, et toujours avec avantage, surtout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapine. Elles n'attendent pas qu'ils approchent.

Rien dans la nature ne peint mieux la puissance et les droits du courage, que de voir ce petit oiseau, qui n'est guère plus gros qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers, les faucons et tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter, et chasser dans leur domaine sans craindre d'en être puni ; car, quoique les pies-grièches se nourrissent communément d'insectes, elles aiment la chair de préférence : elles poursuivent au vol tous les petits oi-

seaux ; on en a vu prendre des perdreaux et de jeunes levreaux.

Le genre de ces oiseaux est composé d'un assez grand nombre d'espèces : mais nous pouvons réduire à trois principales ceux de notre climat ; la première est celle de la pie-grièche grise, la seconde celle de la pie-grièche rousse, et la troisième celle de la pie-grièche appelée vulgairement *l'écorcheur*.

LA PIE-GRIÈCHE GRISE

LANIUS EXCUBITOR (L.)

Cette pie-grièche grise est très-commune dans nos provinces de France, et paraît être naturelle à notre climat ; car elle y passe l'hiver et ne le quitte en aucun temps : elle habite les bois et les montagnes en été, et vient dans les plaines et près des habitations en hiver ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des bois ou des terres en montagnes. Ce nid est composé au dehors de mousse blanche entrelacée d'herbes longues, et au dedans il est bien doublé et tapissé de laine ; ordinairement il est appuyé sur une branche à double et triple fourche. La femelle, qui ne diffère pas du mâle par la grosseur, mais seulement par la teinte des couleurs plus claires que celles du mâle, pond ordinairement cinq ou six, et quelquefois sept, ou même huit œufs gros comme ceux d'une grive ; elle nourrit ses petits de chenilles et d'autres insectes dans les premiers jours, et bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que leur père leur apporte avec

un soin et une diligence admirables. Bien différente des autres oiseaux de proie, qui chassent leurs petits avant qu'ils soient en état de se pourvoir d'eux-mêmes, la pie-grièche garde et soigne les siens tout le temps du premier âge; et quand ils sont adultes, elle les soigne encore : la famille ne se sépare pas; on les voit voler ensemble pendant l'automne entier, et encore en hiver, sans qu'ils se réunissent en grandes troupes. Chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement composée du père, de la mère, et de cinq ou six petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix et chassent de concert.

Il est aisé de reconnaître les pies-grièches de loin, non-seulement à cause de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol, qui n'est ni direct ni oblique à la même hauteur, et qui se fait toujours du bas en haut et de haut en bas alternativement et précipitamment; on peut aussi les reconnaître, sans les voir, à leur cri aigu *troui troui*, qu'on entend de fort loin, et qu'elles ne cessent de répéter lorsqu'elles sont perchées au sommet des arbres.

Il y a, dans cette première espèce, variété pour la grandeur, et variété pour la couleur.

LA PIE-GRIÈCHE ROUSSE

LASIUS RUFUS (GM.)

Cette pie-grièche rousse est un peu plus petite que la grise, et très-aisée à reconnaître par le roux qu'elle a sur la tête, qui est quelquefois rouge, et ordinairement d'un roux vif; on peut aussi remarquer qu'elle a les yeux d'un gris blanchâtre ou jaunâtre, au lieu que la pie-grièche grise les a bruns; elle a aussi le bec et les jambes plus noirs. Le naturel de cette pie-grièche rousse est à très-peu près le même que celui de la pie-grièche grise : toutes deux sont aussi hardies, aussi méchantes l'une que l'autre; mais ce qui prouve que ce sont néanmoins deux espèces différentes, c'est que la première reste au pays toute l'année, au lieu que celle-ci le quitte en automne, et ne revient qu'au printemps : la famille, qui ne se sépare pas à la sortie du nid, et qui demeure toujours rassemblée, part vers le commencement de septembre, sans se réunir avec d'autres familles, et sans faire de longs vols; ces oiseaux ne vont que d'arbre en arbre, et ne volent pas de suite, même dans le temps de leur départ : ils restent pendant l'été dans nos campagnes, et font leur nid sur quelque arbre touffu; au lieu que la pie-grièche grise habite les bois dans cette même saison, et ne vient guère dans nos plaines que quand la pie-grièche rousse est partie. On prétend aussi que de toutes les pies-grièches, celle-ci est la meilleure, ou, si l'on veut, la seule qui soit bonne à manger.

Le mâle et la femelle sont à très-peu près de la même grosseur; mais ils diffèrent par les couleurs, assez pour paraître des oiseaux de différente espèce : nous observerons, au sujet de cette espèce et de la suivante, appelée *l'écorcheur*, que ces oiseaux font leur nid avec beaucoup d'art et de propreté, à peu près avec les mêmes matériaux qu'emploie la pie-grièche grise. Ils produisent ordinairement cinq ou six œufs.

L'ÉCORCHEUR

LANIUS COLLURIO (GM.)

L'écorcheur est un peu plus petit que la pie-grièche rousse, et lui ressemble assez par les habitudes naturelles. On ne peut trouver aucune différence essentielle entre eux, sinon la grandeur, la distribution et les nuances des couleurs, qui paraissent être constamment différentes dans chacune de ces espèces.

LES GOBE-MOUCHES

LES MOUCHEROLLES ET LES TYRANS

Au-dessous du dernier ordre de la grande classe des oiseaux carnassiers, la nature a établi un petit genre d'oiseaux chasseurs plus innocents et plus utiles, et qu'elle a rendus très-nombreux. Ce sont tous ces oiseaux qui ne vivent pas de chair, mais qui se nourrissent de mouches,

de moucherons et d'autres insectes volants, sans toucher ni aux fruits ni aux graines.

On les a nommés *gobe-mouches*, *moucheolles* et *tyrans*. C'est un des genres d'oiseaux le plus nombreux en espèces : les unes sont plus petites que le rossignol, et les plus grandes approchent de la pie-grièche ou l'égalent.

Les terres du Midi, où jamais les insectes ne cessent d'éclorre et de voler, sont la véritable patrie de ces oiseaux : aussi contre deux espèces de gobe-mouches que nous trouvons en Europe, en comptons-nous plus de huit dans l'Afrique et les régions chaudes de l'Asie, et près de trente en Amérique, où se trouvent aussi les plus grandes espèces; comme si la nature, en multipliant et agrandissant les insectes dans ce nouveau continent, avait voulu y multiplier et fortifier les oiseaux qui devaient s'en nourrir.

LE GOBE-MOUCHE

MUSCICAPA GHSOLA (GM.)

Nous conserverons le nom générique de *gobe-mouche* à celui d'Europe, comme étant généralement connu sous ce seul et même nom; d'ailleurs ce gobe-mouche nous servira de terme de comparaison pour toutes les autres espèces. Celui-ci a cinq pouces huit lignes de longueur, huit pouces et demi de vol; l'aile pliée s'étend jusqu'au milieu de la queue, qui a deux pouces de longueur; le bec est aplati, large à sa base, long de huit lignes, environné de poils; tout le plumage n'est que de trois couleurs, le gris, le blanc et le cendré noirâtre; la gorge est blanche; la poi-

trine et le cou, sur les côtés, sont tachetés d'un brun faible et mal terminé; le reste du dessous du corps est blanchâtre; le dessus de la tête paraît varié de gris et de brun; toute la partie supérieure du corps, la queue et l'aile, sont brunes; les pennes et leurs couvertures sont légèrement frangées de blanchâtre.

Les gobe-mouches arrivent en avril, et partent en septembre. Ils se tiennent communément dans les forêts, où ils cherchent la solitude et les lieux couverts et fourrés; on en rencontre aussi quelquefois dans les vergers épais. Ils ont l'air triste, le naturel sauvage, peu animé, et même assez stupide. Ils placent leur nid tout à découvert, soit sur les arbres, soit sur les buissons: aucun oiseau faible ne se cache aussi mal, aucun n'a l'instinct si peu décidé. Ils travaillent leurs nids différemment: les uns le font entièrement de mousse, et les autres y mêlent de la laine.

Ces oiseaux prennent le plus souvent leur nourriture en volant, et ne se posent que rarement et par instants à terre, sur laquelle ils ne courent pas. Tout degré de froid qui abat les insectes volants dont cet oiseau fait son unique nourriture devient mortel pour lui; aussi abandonne-t-il nos contrées avant les premiers froids de l'automne.

LE GOBE-MOUCHE NOIR A COLLIER ou GOBE-MOUCHE DE LORRAINE

MUSCICAPA ALBICOLLIS (TEM.)

Le gobe-mouche noir à collier est la seconde des deux espèces de gobe-mouches d'Europe. Il est un peu moins

grand que le précédent, n'ayant guère que cinq pouces de longueur. Il n'a d'autres couleurs que du blanc et du noir, par plaques et taches bien marquées; néanmoins son plumage varie plus singulièrement que celui d'aucun autre oiseau.

Suivant les différentes saisons, l'oiseau mâle paraît porter quatre habits différents : l'un, qui est celui d'automne ou d'hiver, n'est guère ou point différent de celui de sa femelle, laquelle n'est pas sujette à ces changements de couleur; leur plumage ressemble alors à celui du murier, vulgairement *petit pinson des bois* : dans le second état, lorsque ces oiseaux arrivent en Provence ou en Italie, le plumage du mâle est tout pareil à celui du bec-figue : le troisième état est celui qu'il prend quelque temps après son arrivée dans notre pays, et qu'on peut appeler son *habit de printemps* : c'est comme la nuance par laquelle il passe au quatrième, qui est celui d'été.

Cet oiseau arrive en Lorraine vers le milieu d'avril. Il se tient dans les forêts, surtout dans celles de haute futaie; il y niche dans des trous d'arbre quelquefois assez profonds, et à une distance de terre assez considérable. Son nid est composé de petits brins d'herbe et d'un peu de mousse qui couvre le fond du trou où il s'est établi. Il pond jusqu'à six œufs. Lorsque les petits sont éclos, le père et la mère ne cessent d'entrer et de sortir pour leur porter à manger; et, par cette sollicitude, ils décèlent eux-mêmes leur nichée, que, sans cela, il ne serait pas facile de découvrir.

Ils ne se nourrissent que de mouches et autres insectes volants; on ne les voit pas à terre, et presque toujours ils

se tiennent fort élevés, voltigeant d'arbre en d'arbre. Leur voix n'est pas un chant, mais un accent plaintif très-aigu, roulant sur une consonne aigre, *cri, cri*. Ils paraissent sombres et tristes.

LE ROI DES GOBE-MOUCHES

MUSCIPETA REGIA (GM.)

On a donné à cet oiseau le nom de *roi des gobe-mouches*, à cause de la belle couronne qu'il porte sur la tête, et qui est posée transversalement, au lieu que les huppés de tous les autres oiseaux sont posés longitudinalement. Elle est composée de quatre à cinq rangs de petites plumes arrondies, étalées en éventail sur dix lignes de largeur, toutes d'un rouge bai très-vif, et toutes terminées par un petit œil noir, en sorte qu'on la prendrait pour la miniature d'une queue de paon.

LES GOBE-MOUCHERONS

MUSCICAPA MINUTA ET PYGMEA (LAC.)

Ici la nature a proportionné le chasseur à la proie : les moucherons sont celle de ces petits oiseaux, que telle grosse mouche ou scarabée d'Amérique attaquerait avec avantage. Le gobe-moucherons est plus petit qu'aucun gobe-mouche ; il l'est plus que le souci, le plus petit des oiseaux de notre continent : il en a aussi à peu près la figure et même les couleurs ; un gris d'olive un peu plus foncé que celui du souci et sans jaune sur la tête, fait le fond de la couleur de son plumage.

Sans ces gobe-moucherons, l'homme ferait de vains efforts pour écarter les tourbillons d'insectes volants dont il serait assailli : comme la quantité en est innombrable et leur pullulation très-prompte, ils envahiraient notre domaine, ils rempliraient l'air et dévasteraient la terre, si les oiseaux n'établissaient pas l'équilibre de la nature vivante, en détruisant ce qu'elle produit de trop.

LE SAVANA

TYRANNUS SAVANA (LAC.)

Ce moucherolle approche des tyrans par la grandeur. Néanmoins son bec, plus faible et moins crochu que celui des tyrans, le réunit à la famille des moucherolles. Comme il se tient toujours dans les savanes noyées, le nom de *savana* nous a paru lui convenir. On le voit, perché sur les arbres, descendre à tout moment sur les mottes de terre ou les touffes d'herbes qui surnagent, hochant sa longue queue comme les lavandières. Il est gros comme l'alouette huppée.

LES TITIRIS OU PIPIRIS

TYRANNUS PIPIRI (LAC.)

La première espèce des tyrans est le titiri ou pipiri : il a la taille et la force de la pie-grièche grise ; huit pouces de longueur, treize pouces de vol ; le bec aplati, mais épais, long de treize lignes, hérissé de moustaches, et droit jusqu'à

la pointe, où il forme le crochet; la langue est aiguë et cartilagineuse. Les plumes du sommet de la tête, jaunes à la racine, sont terminées par une moucheture noirâtre qui en couvre le reste lorsqu'elles sont couchées; mais, quand dans la colère l'oiseau les relève, sa tête paraît alors comme couronnée d'une large huppe du plus beau jaune.

A Cayenne, ce tyran s'appelle *titiri*, d'après son cri qu'il prononce d'une voix aiguë et criarde. On voit ordinairement le mâle et la femelle ensemble dans les abatis des forêts; ils se perchent sur les arbres élevés, et sont en grand nombre à la Guyane: ils nichent dans des creux d'arbre ou sur la bifurcation de quelque branche, sous le rameau le plus touffu. Lorsqu'on cherche à enlever leurs petits, ils les défendent, ils combattent, et leur audace naturelle devient une fureur intrépide; ils se précipitent sur le ravisseur, ils le poursuivent; et lorsque, malgré tous leurs efforts, ils n'ont pu sauver leurs chers petits, ils viennent les chercher et les nourrir dans la cage où ils sont enfermés.

Cet oiseau, quoique assez petit, ne paraît redouter aucune espèce d'animal.

Les pipiris se nourrissent de chenilles, de scarabées, de papillons, de guêpes. On les voit perchés sur la plus haute pointe des arbres, et surtout sur les palmistes: c'est de là qu'ils s'élancent sur leur proie, qu'une vue perçante leur fait discerner dans le vague de l'air: l'oiseau ne l'a pas plutôt saisie qu'il retourne sur son rameau.

Aucun oiseau n'est plus matinal que le pipiri, et l'on est assuré, quand on entend sa voix, que le jour commence à poindre.

LE LORIOT

ORIOLES CALBULA (L.)

Quelque répandu que soit cet oiseau, il y a des pays qu'il semble éviter : on ne le trouve ni en Suède, ni en Angleterre, ni dans les montagnes du Bugey, ni même à la hauteur de Nantua, quoiqu'il se montre régulièrement en Suisse deux fois l'année.

Quoi qu'il en soit, le loriot est un oiseau très-peu sédentaire, qui change continuellement de contrées. Les loriot font leur nid sur des arbres élevés, quoique souvent à une hauteur fort médiocre; ils le façonnent avec une singulière industrie, et bien différemment de ce que font les merles, quoiqu'on ait placé ces deux espèces dans le même genre. Ils l'attachent ordinairement à la bifurcation d'une petite branche. Ce nid étant préparé, la femelle y dépose quatre ou cinq œufs, dont le fond blanc sale est semé de quelques petites taches bien tranchées, d'un brun presque noir, et plus fréquentes sur le gros bout que partout ailleurs; elle les couve avec assiduité l'espace d'environ trois semaines; et, lorsque les petits sont éclos, non-seulement elle leur continue ses soins affectionnés pendant très-longtemps, mais elle les défend contre leurs ennemis, et même contre l'homme, avec plus d'intrépidité qu'on n'en attendrait d'un si petit oiseau. On a vu le père et la mère s'élançer courageusement sur ceux qui leur enlevaient leur couvée; et, ce qui est encore plus rare, on a vu la mère, prise avec le nid, continuer de couver en cage, et mourir sur ses œufs.

Dès que les petits sont élevés, la famille se met en marche pour voyager ; c'est ordinairement vers la fin d'août ou le commencement de septembre : ils ne se réunissent jamais en troupes nombreuses, ils ne restent pas même assemblés en famille ; car on n'en trouve guère plus de deux ou trois ensemble. Quoiqu'ils volent peu légèrement et en battant des ailes, comme le merle, il est probable qu'ils vont passer leur quartier d'hiver en Afrique.

Le loriot est à peu près de la grosseur du merle ; il a neuf à dix pouces de longueur, seize pouces de vol, la queue d'environ trois pouces et demi, et le bec de quatorze lignes. Le mâle est d'un beau jaune sur tout le corps, le cou et la tête, à l'exception d'un trait noir qui va de l'œil à l'angle de l'ouverture du bec. Les ailes sont noires, à quelques taches jaunes près, qui terminent la plupart des grandes pennes et quelques-unes de leurs couvertures ; la queue est aussi mi-partie de jaune et de noir, de façon que le noir règne sur ce qui paraît des deux pennes du milieu, et que le jaune gagne toujours de plus en plus sur les pennes latérales, à commencer de l'extrémité de celles qui suivent immédiatement les deux du milieu.

Lorsqu'ils arrivent au printemps, ils font la guerre aux insectes, et vivent de scarabées, de chenilles, de vermis-seaux, en un mot de ce qu'ils peuvent attraper : mais leur nourriture de choix, celle dont ils sont le plus avides, ce sont les cerises, les figues, les baies de sorbiers, les pois, etc. Il ne faut que deux de ces oiseaux pour dévaster en un jour un cerisier bien garni, parce qu'ils ne font que becqueter les cerises les unes après les autres, et n'entament que la partie la plus mûre.

Les loriots ne sont point faciles à élever et à apprivoiser. On les prend à la pipée, à l'abreuvoir, et avec différentes sortes de filets

Ces oiseaux se sont répandus quelquefois jusqu'à l'extrémité du continent sans subir aucune altération dans leur forme extérieure ni dans leur plumage; car on a vu des loriots du Bengale, et même de la Chine, parfaitement semblables aux nôtres.

LES GRIVES

La famille des grives a sans doute beaucoup de rapports avec celle des merles, mais pas assez néanmoins pour qu'on doive les confondre toutes deux sous une même dénomination. Nous en distinguons quatre espèces principales vivant dans notre climat.

La première espèce sera la grive proprement dite; la seconde espèce sera la *draine*; la troisième espèce sera la *litorne*; la quatrième espèce sera le *mauvis*.

LA GRIVE

TURDUS MUSICUS (L.)

Cette espèce, que je place ici la première, parce qu'elle a donné son nom au genre, n'est que la troisième dans l'ordre de la grandeur. Elle est fort commune en certains

cantons de la Bourgogne, où les gens de la campagne la connaissent sous les noms de *grivette* et de *mawiette*. Elle arrive ordinairement chaque année à peu près au temps des vendanges; elle semble être attirée par la maturité des raisins, et c'est pour cela sans doute qu'on lui a donné le nom de *grive de vigne* : elle disparaît aux gelées, et se remontre aux mois de mars ou d'avril, pour disparaître encore au mois de mai. Chemin faisant, la troupe perd toujours quelques traîneurs qui ne peuvent suivre, ou qui, plus pressés que les autres par les douces influences du printemps, s'arrêtent dans les forêts qui se trouvent sur leur passage pour y faire leur ponte. C'est par cette raison qu'il reste toujours quelques grives dans nos bois, où elles font leur nid sur les pommiers et les poiriers sauvages, et même sur les genévriers et dans les buissons, comme on l'a observé en Silésie et en Angleterre.

La grive chante très-bien, surtout dans le printemps, dont elle annonce le retour : et l'année a plus d'un printemps pour elle, puisqu'elle fait plusieurs pontes; aussi dit-on qu'elle chante les trois quarts de l'année. Elle a coutume, pour chanter, de se mettre tout au haut des grands arbres, et elle s'y tient des heures entières. Son ramage est composé de plusieurs couplets différents, comme celui de la draine : mais il est encore plus varié et plus agréable; ce qui lui a fait donner en plusieurs pays la dénomination de *grive chanteuse*. Au reste, ce chant n'est pas sans intention; et l'on ne peut en douter, puisqu'il ne faut que savoir le contrefaire, même imparfaitement, pour attirer ces oiseaux.

Ces oiseaux se trouvent, ou plutôt voyagent en Italie, en France, en Lorraine, en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, en Suède, où ils se tiennent dans les bois qui abondent en érables : ils passent de Suède en Pologne quinze jours avant la Saint-Michel, et quinze jours après, lorsqu'il fait chaud, et que le ciel est serein.

La grive est un oiseau des bois, et c'est dans les bois qu'on peut lui tendre des pièges avec succès.

LA DRAINE

Turdus viscivorus (L.)

Cette grive se distingue de toutes les autres par sa grandeur, et cependant il s'en faut bien qu'elle soit aussi grosse que la pie; la draine ne pèse guère que cinq onces.

En Bourgogne, les draines arrivent en troupes aux mois d'octobre et de novembre, venant, selon toute apparence, des montagnes de Lorraine : une partie continue sa route, et s'en va, toujours par bandes, dès le commencement de l'hiver, tandis qu'une autre partie demeure jusqu'au mois de mars, et même plus longtemps; car il en reste toujours beaucoup pendant l'été, tant en Bourgogne qu'en plusieurs autres provinces de France et d'Allemagne, de Pologne, etc. Celles qui restent, pondent et couvent avec succès : elles établissent leur nid tantôt sur des arbres de hauteur médiocre, tantôt sur la cime des plus grands arbres, préférant ceux qui sont les plus garnis de mousse; elles le construisent, tant en dehors qu'en dedans, avec des herbes, des feuilles et de la mousse, mais surtout de

la mousse blanche; et ce nid ressemble moins à ceux des autres grives qu'à celui du merle, ne fût-ce qu'en ce qu'il est matelassé en dedans. Elles produisent à chaque ponte quatre ou cinq œufs gris tachetés, et nourrissent leurs petits avec des chenilles, des vermineux, des limaces, et même des limaçons, dont elles cassent la coquille. Pour elles, elles mangent toutes sortes de baies pendant la bonne saison, des cerises, des cornouilles, des raisins, des alizes, des olives, etc. ; pendant l'hiver, des graines de genièvre, de houx, de lierre et de nerprun, des prunelles, de la faine et surtout du gui. Leur cri d'inquiétude est *tré, tré, tré, tré*; d'où paraît formé leur nom bourguignon *draine*, et même quelques-uns de leurs noms anglais.

Ces oiseaux sont tout à fait pacifiques : on ne les voit jamais se battre entre eux.

LA LITORNE

TERDUS PILARIS (L.)

Cette grive est la plus grosse après la draine, et ne se prend guère plus qu'elle à la pipée; mais elle se prend, comme elle, au lacet. Elle diffère des autres grives par son bec jaunâtre, par ses pieds d'un brun plus foncé, et par la couleur cendrée, quelquefois variée de noir, qui règne sur sa tête, derrière son cou et sur son croupion.

Le mâle et la femelle ont le même cri, et peuvent également servir pour attirer les litornes sauvages dans le temps du passage; mais la femelle se distingue du mâle

par la couleur de son bec, laquelle est beaucoup plus obscure. Ces oiseaux, qui nichent en Pologne et dans la basse Autriche, ne nichent point dans notre pays; ils y arrivent en troupes après les mauvis, vers le commencement de décembre, et crient beaucoup en volant : ils se tiennent alors dans les friches où croit le genièvre; et, lorsqu'ils reparaissent au printemps, ils préfèrent le séjour des prairies humides, et en général ils fréquentent beaucoup moins les bois que les deux espèces précédentes.

Plus le temps est froid, plus les litornes abondent : il semble même qu'elles en pressentent la cessation ; car les chasseurs et les habitants de la campagne sont dans l'opinion que, tant qu'elles se font entendre, l'hiver n'est pas encore passé. Elles se retirent l'été dans les pays du Nord, où elles font leur ponte, et où elles trouvent du genièvre en abondance.

LE MAUVIS

TERDUS ILIACUS (L.)

Il ne faut pas confondre le mauvis avec les mauviettes qu'on sert sur les tables à Paris pendant l'hiver, et qui ne sont autre chose que des alouettes ou d'autres petits oiseaux tout différents du mauvis. Cette petite grive est la plus intéressante de toutes, parce qu'elle est la meilleure à manger, du moins dans notre Bourgogne, et que sa chair est d'un goût très-fin; d'ailleurs elle se prend plus fréquemment au lacet qu'aucune autre; ainsi c'est une espèce précieuse et par la qualité et par la quantité. Elle

paraît ordinairement la seconde, c'est-à-dire après la grive et avant la litorne; elle arrive en grandes bandes au mois de novembre, et repart avant Noël. Sa nourriture ordinaire, ce sont les baies et les vermisseaux, qu'elle sait fort bien trouver en grattant la terre. On la reconnaît à ce qu'elle a les plumes plus lustrées, plus polies que les autres grives.

Son cri ordinaire est *tan, tan, kan, kan*; et, lorsqu'elle a aperçu un renard, son ennemi naturel, elle le conduit fort loin, comme font aussi les merles, en répétant toujours le même cri.

LE MERLE

TURDUS MERULA (L.)

Le mâle adulte est encore plus noir que le corbeau; il est d'un noir plus décidé, plus pur, moins altéré par des reflets; excepté le bec, le tour des yeux, le talon et la plante du pied, qu'il a plus ou moins jaunes, il est noir partout et dans tous les aspects; aussi les Anglais l'appellent-ils *l'oiseau noir* par excellence. La femelle, au contraire, n'a point de noir décidé dans tout son plumage; mais différentes nuances de brun mêlées de roux et de gris; son bec ne jaunit que rarement; elle ne chante pas non plus comme le mâle, et tout cela a donné lieu de la prendre pour un oiseau d'une autre espèce.

Les merles ne s'éloignent pas seulement du genre des grives par la couleur du plumage et par la différente livrée du mâle et de la femelle, mais encore par leur cri que tout

le monde connaît, et par quelques-unes de leurs habitudes. Ils ne voyagent ni ne vont en troupes comme les grives, et néanmoins, quoique plus sauvages entre eux, ils le sont moins à l'égard de l'homme; car nous les apprivoisons plus aisément que les grives, et ils ne se tiennent pas si loin des lieux habités. Au reste, ils passent communément pour être très-fins, parce qu'ayant la vue perçante ils découvrent les chasseurs de fort loin et se laissent



approcher difficilement; mais, en les étudiant de plus près, on reconnaît qu'ils sont plus inquiets que rusés, plus peureux que défiants, puisqu'ils se laissent prendre aux gluans, aux lacets et à toutes sortes de pièges, pourvu que la main qui les a tendus sache se rendre invisible.

Ces oiseaux font leur première ponte sur la fin de l'hiver; elle est de cinq ou six œufs d'un vert bleuâtre, avec des taches couleur de rouille, fréquentes et peu distinctes. Il est rare que cette première ponte réussisse, à cause de

l'intempérie de la saison : mais la seconde va mieux, et n'est que de quatre ou cinq œufs. Le nid des merles est construit à peu près comme celui des grives, excepté qu'il est matelassé en dedans.

Ces oiseaux ne changent point de contrée pendant l'hiver; mais ils choisissent, dans la contrée qu'ils habitent, l'asile qui leur convient le mieux pendant cette saison rigoureuse : ce sont ordinairement les bois les plus épais, surtout ceux où il y a des fontaines chaudes et qui sont peuplés d'arbres toujours verts, tels que picéas, sapins, lauriers, myrtes, cyprès, genévriers, sur lesquels ils trouvent plus de ressources, soit pour se mettre à l'abri des frimas, soit pour vivre.

Les merles sauvages se nourrissent outre cela de toutes sortes de baies, de fruits et d'insectes; et, comme il n'est point de pays si dépourvu qui ne présente quelque-une de ces nourritures, et que d'ailleurs le merle est un oiseau qui s'accommode à tous les climats, il n'est non plus guère de pays où cet oiseau ne se trouve, au nord et au midi, dans le vieux et dans le nouveau continent, mais plus ou moins différent de lui-même, selon qu'il a reçu plus ou moins fortement l'empreinte du climat où il s'est fixé.

Ceux que l'on tient en cage mangent aussi de la viande cuite ou hachée, du pain, etc. ; mais on prétend que les pepins de pomme de grenade sont un poison pour eux comme pour les grives. Quoi qu'il en soit, ils aiment beaucoup à se baigner, et il ne faut pas leur épargner l'eau dans les volières. Leur chair est un fort bon manger, et ne le cède point à celle de la draine ou de la litorne; il paraît même qu'elle est préférée à celle de la grive et du

mauvis dans les pays où ils se nourrissent d'olives qui la rendent succulente, et de baies de myrte qui la parfument. Les oiseaux de proie en sont aussi avides que les hommes, et leur font une guerre presque aussi destructive.

ADDITION A L'ARTICLE DU MERLE

J'ai vu fréquemment des merles dans des jardins au centre de Paris, dit Mauduit, et, pendant quinze ans que j'ai logé au Marais, j'ai constamment vu, toutes les années, un nid de merles dans un jardin au-dessous de mes fenêtres, sur des tilleuls d'une médiocre hauteur; mais, pendant l'hiver, je ne voyais dans ces jardins qu'un couple de merles; ce qui m'a fait conjecturer que les petits étaient obligés de céder le canton à leur père, et de se choisir un autre domaine. Cette conjecture, à l'égard du merle, est confirmée par l'exemple de quelques oiseaux et par sa manière de vivre : en effet, il ne s'en va pas par bandes, mais il est toujours solitaire, et l'on ne voit que quelques merles à la fois dans un canton d'une certaine étendue. Dans les pays où il y a des fontaines chaudes ou des arbres qui ne perdent point leur feuillage, les merles s'en approchent en hiver, et se réunissent plus près les uns des autres pour jouir en commun de ces avantages, mais sans former de société.

C'est une opinion sans fondement qu'il n'y a rien de si rare que de trouver des merles blancs; il est, au contraire, assez ordinaire d'en voir de tout blancs ou qui sont au moins variés de cette couleur; le blanc de ceux dont le

plumage est uniforme, est sale et grisâtre, et il est, au contraire, net et très-pur sur ceux qui n'en sont que variés, ou qui n'ont de blanc que sur quelques parties.

(*Hist. nat. des Oiseaux.*)

LE MERLE DE ROCHE

TURDUS SAXATILIS (L.)

Le nom qu'on a donné à cet oiseau indique assez les lieux où il faut le chercher : il habite les rochers et les montagnes ; on le trouve sur celles du Bugey et dans les endroits les plus sauvages. Il se pose ordinairement sur les grosses pierres, et toujours à découvert : il est très-rare qu'il se laisse approcher à la portée du fusil ; dès qu'on s'avance un peu trop, il part et va se poser à une juste distance sur une autre pierre située de manière qu'il puisse dominer ce qui l'environne. Il semble qu'il n'est sauvage que par défiance, et qu'il connaît tous les dangers du voisinage de l'homme. Ce voisinage a cependant moins de dangers pour lui que pour bien d'autres oiseaux : il ne risque guère que sa liberté ; car, comme il chante bien naturellement et qu'il est susceptible d'apprendre à chanter encore mieux, on le recherche bien moins pour le manger, quoiqu'il soit un fort bon morceau, que pour jouir de son chant, qui est doux, varié, et fort approchant de celui de la fauvette : d'ailleurs il a bientôt fait de s'approprier le ramage des autres oiseaux, et même celui de notre musique. Il commence tous les jours à se faire entendre un peu avant l'aurore, qu'il annonce par quelques

sons éclatants, et il fait de même au coucher du soleil. Lorsqu'on s'approche de sa cage au milieu de la nuit avec une lumière, il se met aussitôt à chanter; et pendant la journée, lorsqu'il ne chante point, il semble s'exercer à demi-voix et préparer de nouveaux airs.

Par une suite de leur caractère défiant, ces oiseaux cachent leurs nids avec grand soin, et l'établissent dans des trous de rocher, près du plafond des cavernes les plus inaccessibles; ce n'est qu'avec beaucoup de risque et de peine qu'on peut grimper jusqu'à leur couvée, et ils la défendent avec courage contre les ravisseurs, en tâchant de leur crever les yeux.

Chaque ponte est de trois ou quatre œufs.

LES FOURMILIERS

Les fourmiliers sont des oiseaux de la Guyane qui ne ressemblent à aucun de ceux de l'Europe.

En général, les fourmiliers se tiennent en troupes et se nourrissent de petits insectes, et principalement de fourmis, lesquelles, pour la plupart, sont assez semblables à celles d'Europe. On rencontre presque toujours ces oiseaux à terre, c'est-à-dire sur les grandes fourmilières, qui communément, dans l'intérieur de la Guyane, ont plus de vingt pieds de diamètre. Ces insectes, par leur multitude presque infinie, sont très-nuisibles aux progrès de la culture, et même à la conservation des denrées dans cette partie de l'Amérique méridionale.

Tous ces oiseaux ont les ailes et la queue fort courtes, ce qui les rend peu propres pour le vol; elles ne leur servent que pour courir et sauter légèrement sur quelques branches peu élevées. On ne les voit jamais voler en plein air : ce n'est pas faute d'agilité, car ils sont très-vifs et presque toujours en mouvement; mais c'est faute des organes ou plutôt des instruments nécessaires à l'exécution du vol, leurs ailes et leur queue étant trop courtes pour pouvoir les soutenir et les diriger dans un vol élevé et continu.

La chair de la plupart de ces oiseaux n'est pas bonne à manger; elle a un goût bilieux et désagréable, et le mélange digéré des fourmis et des autres insectes qu'ils avalent exhale une odeur infecte lorsqu'on les ouvre.

LE ROI DES FOURMILIERS

MYOTHEA GRALLARIA (ILLIG.)

Celui-ci est le plus grand et le plus rare de tous les oiseaux de ce genre : on ne les voit jamais en troupes, et très-rarement par paires; et, comme il est presque toujours seul parmi les autres qui sont en nombre, et qu'il est plus grand qu'eux, on lui a donné le nom de *roi des fourmiliers*. Nous avons d'autant plus de raison d'en faire une espèce particulière et différente de toutes les autres, que cette affectation avec laquelle il semble fuir tous les autres oiseaux, et même ceux de son espèce, est assez extraordinaire : et si un observateur aussi exact que M. de Manoncourt ne nous avait pas fait connaître les mœurs de cet

oiseau, il ne serait guère possible de le reconnaître, à la simple inspection, pour un fourmilier; car il a le bec d'une grosseur et d'une forme différentes de celles du bec de tous les autres fourmiliers: mais, comme il a plusieurs habitudes communes avec ces mêmes oiseaux, nous sommes fondés à présumer qu'il est du même genre. Ce roi des fourmiliers se tient presque toujours à terre, et il est beaucoup moins vif que les autres qui l'entourent en sautillant; il fréquente les mêmes lieux, et se nourrit de même d'insectes, et surtout de fourmis; sa femelle est, comme dans toutes les autres espèces de ce genre, plus grosse que le mâle.

LE GRAND TANGARA

HABIA MAGNA (VIEILL.)

M. Sonini de Manoncourt nous a informés que ce tangara, non-seulement habitait les grandes forêts de la Guyane, mais que souvent aussi on le voyait dans les endroits découverts, et qu'il se tenait sur les buissons. Le mâle et la femelle, qui se ressemblent beaucoup, s'accompagnent ordinairement; ils se nourrissent de petits fruits, et mangent aussi quelquefois de petits insectes qu'ils trouvent sur les plantes.

Ce grand tangara est une espèce nouvelle, et qui n'a été indiquée par aucun naturaliste.

GROS-BECS

L'ORTOLAN

EMBERIZA HORTULANUS (L.)

Les ortolans ne sont pas toujours gras lorsqu'on les prend; mais il y a une méthode assez sûre pour les engraisser. On les met dans une chambre parfaitement obscure, c'est-à-dire dans laquelle le jour extérieur ne puisse pénétrer; on l'éclaire avec des lanternes entretenues sans interruption, afin que les ortolans ne puissent point distinguer le jour de la nuit; on les laisse courir dans cette chambre, où l'on a soin de répandre une quantité suffisante d'avoine et de millet: avec ce régime ils s'engraissent extraordinairement, et finiraient par mourir de gras-fondu, si l'on ne prévenait cet accident en les tuant à propos.

On ne peut nier que la délicatesse de leur chair, ou plutôt de leur graisse, n'ait plus contribué à leur célébrité que la beauté de leur ramage: cependant, lorsqu'on les tient en cage, ils chantent au printemps, à peu près comme le bruant ordinaire, et chantent la nuit comme le jour, ce que ne fait pas le bruant.

Ces oiseaux arrivent ordinairement avec les hirondelles ou peu après, et ils accompagnent les cailles ou les pré-

cèdent de fort peu de temps. Ils viennent de la basse Provence, et remontent jusqu'en Bourgogne, surtout dans les cantons les plus chauds où il y a des vignes : ils ne touchent cependant point aux raisins, mais ils mangent les insectes qui courent sur les pampres et sur les tiges de la vigne. Ils font leurs nids sur les ceps, et les construisent assez négligemment, à peu près comme ceux des allouettes : la femelle y dépose quatre ou cinq œufs grisâtres, et fait ordinairement deux pontes par an.

La jeune famille commence à prendre le chemin des provinces méridionales dès les premiers jours du mois d'août; les vieux ne partent qu'en septembre et même sur la fin.

LE BRUANT DE FRANCE

ENHERIZA CITRINELLA (L.)

Le bruant fait plusieurs pontes; la dernière en septembre. Il pose son nid à terre, sous une motte, dans un buisson, sur une touffe d'herbe; et dans tous ces cas il le fait assez négligemment : quelquefois il l'établit sur les basses branches des arbustes; mais alors il le construit avec un peu plus de soin. La paille, la mousse et les feuilles sèches, sont les matériaux qu'il emploie pour le dehors; les racines et la paille plus menue, le crin et la laine, sont ceux dont il se sert pour matelasser le dedans. Ses œufs, le plus souvent au nombre de quatre ou cinq, sont tachetés de brun de différentes nuances, sur un fond blanc; mais les taches sont plus fréquentes au gros bout.

La femelle couve avec tant d'affection, que souvent elle se laisse prendre à la main, en plein jour. Ces oiseaux nourrissent leurs petits de graines, d'insectes, et même de hannetons, ayant la précaution d'ôter à ceux-ci les enveloppes de leurs ailes, qui seraient trop dures. Leur vol est rapide; ils se posent au moment où on s'y attend le moins, et presque toujours dans le plus épais du feuillage, rarement sur une branche isolée. Leur cri ordinaire est composé de sept notes, dont les six premières égales et sur le même ton, et la dernière plus aiguë et plus traînée, *tî, tî, tî, tî, tî, tî, tî*.

Les bruants sont répandus dans toute l'Europe, depuis la Suède jusqu'à l'Italie inclusivement.



LES VEUVES

Toutes les espèces de veuves se trouvent en Afrique; mais elles n'appartiennent pas exclusivement à ce climat, puisqu'on en a vu en Asie jusqu'aux îles Philippines : toutes ont le bec des granivores, de forme conique, plus ou moins raccourci, mais toujours assez fort pour casser les graines dont elles se nourrissent; toutes sont remarquables par leur longue queue, ou plutôt par les longues plumes qui, dans la plupart des espèces, accompagnent la véritable queue du mâle.

Les voyageurs disent que les veuves font leur nid avec du coton; que ce nid a deux étages; que le mâle habite l'étage supérieur, et que la femelle couve au rez-de-chaussée. Il serait possible de vérifier ces petits faits en Europe et même en France, où, par des soins bien entendus, on pourrait faire pondre et couver les veuves avec succès, comme on l'a fait en Hollande.

Ce sont des oiseaux très-vifs, très-remuants, qui lèvent et baissent sans cesse leur longue queue : ils aiment beaucoup à se baigner, ne sont point sujets aux maladies, et vivent jusqu'à douze ou quinze ans. On les nourrit avec un mélange d'alpiste et de millet, et on leur donne pour rafraîchissement des feuilles de chicorée.

Au reste, il est assez singulier que ce nom de *veuves*, sous lequel ils sont généralement connus aujourd'hui, et qui paraît si bien leur convenir, soit à cause du noir qui domine dans leur plumage, soit à cause de leur queue

trainante, ne leur aît été néanmoins donné que par pure méprise : les Portugais les appelaient d'abord *oiseaux d'O-nidah*, parce qu'ils sont très-communs sur cette côte d'Afrique. La ressemblance de ce mot avec celui qui signifie *veuve* en langue portugaise, aura pu tromper des étrangers; quelques-uns auront pris l'un pour l'autre, et cette erreur se sera accréditée d'autant plus aisément, que le nom de *veuves* paraissait, à plusieurs égards, fait pour ces oiseaux.

LA VEUVE AU COLLIER D'OR

VIDUA PARADISEA (CUV.)

Le cou de cette veuve est ceint par derrière d'un demi-collier fort large, d'un beau jaune doré : elle a la poitrine orangée; le ventre et les cuisses blanches; le bas-ventre et les ouvertures du dessous de la queue, noirâtres, la tête, la gorge, le devant du cou, le dos, les ailes et la queue, noirs.

ADDITION À L'ARTICLE DE LA VEUVE

La veuve, dit Vieillot, intéresse autant par sa gaieté et sa vivacité que par sa belle robe. A ces attributs elle joint une forme élégante et un joli ramage. Mais, pour jouir de tous les agréments dont l'a douée la nature, il faut la placer dans une grande volière où elle soit à portée de développer la souplesse et les grâces de ses mouvements. Comme rien ne la réjouit tant que le bain, il est convenable de lui présenter souvent de l'eau fraîche et

limpide; elle s'y plaît tellement que ce n'est pas dans le silence comme les autres oiseaux, mais en répétant plusieurs fois de suite sa petite chansonnette.

Autant le mâle est pétulant et babillard dans la belle saison, autant il est tranquille et silencieux dans la mauvaise. Cet oiseau, qui réunit tout ce qui peut plaire, vit en France pendant dix ans lorsqu'il est acclimaté. C'est à quoi l'on parvient sans peine, si on le tient, pendant la



première année de son séjour, dans un endroit où il soit à l'abri des atteintes du froid.

Toutes les veuves se nourrissent de millet et d'alpiste; mais des plantes tendres, de petites graines nouvelles et rafraîchissantes, leur sont nécessaires, surtout lorsqu'elles ont une jeune famille à soigner. Il est rare qu'on les apporte directement de leur pays natal en France; elles nous viennent presque toujours du Portugal, où l'on s'en procure assez facilement.

LE GROS-BEC

COCCOTHAUSTES VULGARIS (Cuv.)

Le gros-bec est un oiseau qui appartient à notre climat tempéré, depuis l'Espagne et l'Italie jusqu'en Suède. L'espèce, quoique assez sédentaire, n'est pas nombreuse. On voit toute l'année cet oiseau dans quelques-unes de nos provinces de France, où il ne disparaît que pour très-peu de temps, pendant les hivers les plus rudes; l'été, il habite ordinairement les bois, quelquefois les vergers, et vient autour des hameaux et des fermes en hiver. C'est un animal silencieux, dont on entend très-rarement la voix, et qui n'a ni chant ni même aucun ramage décidé. Il semble qu'il n'ait pas l'organe de l'ouïe aussi parfait que les autres oiseaux, et qu'il n'ait guère plus d'oreille que de voix; car il ne vient point à l'appau, et, quoique habitant des bois, on n'en prend pas à la pipée. Gessner, et la plupart des naturalistes après lui, ont dit que la chair de cet oiseau est bonne à manger; j'en ai voulu goûter, et je ne j'ai trouvée ni savoureuse ni succulente.

J'ai remarqué qu'en Bourgogne il y a moins de ces oiseaux en hiver qu'en été, et qu'il en arrive un assez grand nombre vers le 10 d'avril: ils volent par petites troupes, et vont en arrivant se percher dans des taillis. Ils nichent sur les arbres, et établissent ordinairement leur nid à dix ou douze pieds de hauteur, à l'insertion des grosses branches contre le tronc; ils le composent, comme les tourterelles, avec des bûchettes de bois sec, et quelques petites

racines pour les entrelacer. Ils pendent communément cinq œufs bleuâtres tachetés de brun.

Le mâle et la femelle sont de la même grosseur et se ressemblent assez. Il n'y a dans notre climat aucune race différente, aucune variété de l'espèce.

LES BENGALIS ET LES SÉNÉGALIS

Tous les voyageurs, et, d'après eux, les naturalistes, s'accordent à dire que ces petits oiseaux sont sujets à changer de couleur dans la mue : quelques-uns même ajoutent des détails qu'il serait à souhaiter qui fussent vérifiés; que ces variations de plumage roulent exclusivement entre cinq couleurs principales, le noir, le bleu, le vert, le jaune et le rouge; que les bengalis n'en prennent jamais plus d'une à la fois.

Cependant les personnes qui ont été à portée d'observer ces oiseaux en France, et de les suivre pendant plusieurs années, assurent qu'ils n'ont qu'une seule mue par an, et qu'ils ne changent point de couleur. Cette contradiction apparente peut s'expliquer par la différence des climats. Celui de l'Asie et de l'Afrique, où les bengalis et les sénégalis se trouvent naturellement, a beaucoup plus d'énergie que le nôtre, et il est possible qu'il ait une influence plus marquée sur leur plumage. D'ailleurs les bengalis ne sont pas les seuls oiseaux qui éprouvent cette influence; car, selon Mérolla, les moineaux d'Afrique deviennent rouges

dans la saison des pluies ; après quoi ils reprennent leur couleur, et plusieurs autres oiseaux sont sujets à de pareils changements. Quoi qu'il en soit, il est clair que ces variations de couleurs qu'éprouvent les bengalis, au moins dans leur pays natal, rendent équivoque toute méthode qui tirerait de ces mêmes couleurs les caractères distinctifs des espèces, puisque ces prétendus caractères ne seraient que momentanés, et dépendraient principalement de la saison de l'année où l'individu aurait été tué. Mais, d'un autre côté, ces caractères, si variables en Asie et en Afrique, devenant constants dans nos climats plus septentrionaux, il est difficile, dans l'énumération des différentes espèces, d'éviter toute méprise, et de ne pas tomber dans l'un de ces deux inconvénients, ou d'admettre comme espèces distinctes de simples variétés, ou de donner pour variétés des espèces vraiment différentes. Dans cette incertitude, je ne puis mieux faire que de me prêter aux apparences, et de me soumettre aux idées reçues : je formerai donc autant d'articles séparés qu'il se trouvera d'individus notablement différents, soit par le plumage, soit à d'autres égards, mais sans prétendre déterminer le nombre des véritables espèces. Ce ne peut être que l'ouvrage du temps : le temps amènera les faits, et les faits dissiperont les doutes.

On se tromperait fort si, d'après les noms de *sénégalis* et de *bengalis*, on se persuadait que ces oiseaux ne se trouvent qu'au Bengale et au Sénégal : ils sont répandus dans la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique, et même dans plusieurs des îles adjacentes, telles que celles de Madagascar, de Bourbon, de France, de Java, etc.

Les bengalis sont des oiseaux familiers et destructeurs, en un mot de vrais moineaux : ils s'approchent des cases, viennent jusqu'au milieu des villages, et se jettent par grandes troupes dans les champs semés de millet ; car ils aiment cette graine de préférence : ils aiment aussi beaucoup à se baigner.

On les prend au Sénégal sous une calebasse qu'on pose à terre, la soulevant un peu, et la tenant dans cette situation par le moyen d'un support léger auquel est attachée une longue ficelle ; quelques grains de millet servent d'appât : les sénégalis accourent pour manger le millet ; l'oiseleur, qui est à portée de tout voir sans être vu, tire la ficelle à propos, et prend tout ce qui se trouve sous la calebasse, bengalis, sénégalis, petits moineaux noirs à ventre blanc, etc. Ces oiseaux se transportent assez difficilement, et ne s'accoutument qu'avec peine à un autre climat ; mais, une fois *acclimatés*, ils vivent jusqu'à six ou sept ans, c'est-à-dire autant et plus que certaines espèces du pays : on est même venu à bout de les faire nicher en Hollande ; et sans doute on aurait le même succès dans des contrées encore plus froides, car ces oiseaux ont les mœurs très-douces et très-sociables.

LE BENGALI

CARDUELIS BENGALA (L.)

Le bengali a, de chaque côté de la tête, une espèce de croissant couleur de pourpre, qui accompagne le bas des

yeux, et donne du caractère à la physionomie de ce petit oiseau.

La gorge est d'un bleu clair; cette même couleur domine sur toute la partie inférieure du corps jusqu'au bout de la queue, et même sur ses couvertures supérieures : tout le dessus du corps, compris les ailes, est d'un joli gris.

ADDITION A L'ARTICLE DU BENGALI

Cet aimable habitant des rives du Niger, dit Vieillot, se trouve non-seulement au Sénégal, mais encore en Abyssinie, au cap de Bonne-Espérance, et dans diverses contrées d'Afrique. Favorisé du rare avantage de réunir à un plumage joli un chant rempli d'agrémens, il est un des oiseaux de la zone torride les plus recherchés en Europe. Quoique très-sensible au froid, il s'acclimate très-facilement en France, si on a la précaution de le tenir chaudement la première année. D'un naturel doux, il se familiarise volontiers, et n'exige pour multiplier dans nos contrées qu'une température convenable et un arbrisseau où il puisse se livrer sans inquiétude à l'éducation de ses petits. En lui procurant, à l'époque de la mue et à celle des couvées, un climat artificiel de 20 à 25 degrés, on est certain d'en tirer de nouvelles générations, et d'en jouir sept à huit ans, terme ordinaire de sa vie.

Le centre d'un arbrisseau, très-garni de feuilles, est l'endroit que préfère la femelle pour y placer le berceau de sa nouvelle progéniture; elle lui donne la forme d'un melon, contourne avec adresse les herbes sèches qui sont

à l'extérieur, et en tapisse le dedans avec des plumes. C'est sur cette couche mollette qu'elle dépose quatre ou cinq œufs blancs. L'entrée du nid est sur les côtés, le bord intérieur est garni de petites touffes de coton attachées de manière qu'en sortant du nid, ces oiseaux les font revenir en dehors pour en cacher l'ouverture, et les font retomber avec eux en y rentrant. Outre l'alpiste, le bengali mange aussi avec plaisir les graines tendres, du mouron, de la laitue et du seneçon.

LE SÉNÉGALI

CARDUELIS SENEGALA (L.)

Deux couleurs principales dominent dans le plumage de cet oiseau : le rouge vineux sur la tête, la gorge et tout le dessous du corps jusqu'aux jambes ; le brun-verdâtre sur le bas-ventre et sur le dos : mais à l'endroit du dos il a une légère teinte de rouge. Les ailes sont brunes, la queue noirâtre, les pieds gris, le bec rougeâtre, à l'exception de l'arête supérieure et inférieure, et de ses bords qui sont bruns, et forment des espèces de cadres à la couleur rouge.

ADDITION A L'ARTICLE DU SÉNÉGALI

Les sénégalis ne changent de plumes qu'une fois l'an, et conservent toujours les mêmes couleurs, à quelques nuances près. Aussi gais, aussi vifs que les bengalis, leur

ramage n'est pas moins agréable ; et lorsqu'ils sont réunis dans la même volière, leur doux gazouillement se renforce par degrés, leurs sons deviennent plus brillants et plus condensés, et forment bientôt un concert universel qui n'est pas dénué d'harmonie.

Le lieu des buissons les plus touffus est l'endroit que la femelle choisit pour y construire son nid avec des herbes menues, de la mousse et des plumes. Sa ponte, qui a lieu au mois de février, est ordinairement composée de quatre œufs blancs. Une chaleur de 22 à 25 degrés lui est de toute nécessité à cette époque et pendant la mue. En tout autre temps, il suffit que ces animaux habitent un local où la température ne soit pas au-dessous de 10 à 15 degrés.



LE BOUVREUIL

PYRRHULA VULGARIS (LAG.)

La nature a bien traité cet oiseau; car elle lui a donné un beau plumage et une belle voix. Le plumage a toute sa beauté, d'abord après la première mue; mais la voix a besoin des secours de l'art pour acquérir sa perfection. Un bouvreuil qui n'a point eu de leçons n'a que trois cris, tous fort peu agréables : le premier, je veux dire celui par lequel il débute ordinairement, est une espèce de coup de filet; il n'en fait d'abord entendre qu'un seul, puis deux de suite, puis trois et quatre, etc. Le son de ce sifflet est pur; et quand l'oiseau s'anime, il semble articuler cette syllabe répétée, *tui, tui, tui*, et ses sons ont plus de force. Le bouvreuil est très-capable d'attachement personnel, et même d'un attachement très-fort et très-durable : on en a vu d'appivoisés s'échapper de la volière, vivre en liberté dans les bois pendant l'espace d'une année, et, au bout de ce temps, reconnaître la voix de la personne qui les avait élevés, et revenir à elle pour ne la plus abandonner; on en a vu d'autres qui, ayant été forcés de quitter leur premier maître, se sont laissés mourir de regret. Ces oiseaux se souviennent fort bien et quelquefois trop bien de ce qui leur a nui : un d'eux ayant été jeté par terre avec sa cage par des gens de la plus vile populace, n'en parut pas fort incommodé d'abord; mais dans la suite on s'aperçut qu'il tombait en convulsion toutes les fois qu'il voyait des gens mal vêtus, et il mourut dans un de ces accès, huit mois après le premier événement.

Les bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes; ils y font leur nid sur les buissons, à cinq ou six pieds de haut, et quelquefois plus bas. Le nid est de mousse en dehors, et de matières plus molletes en dedans; il a, dit-on, son ouverture du côté le moins exposé au mauvais vent : la femelle y pond de quatre à six œufs, d'un blanc sale, un peu bleuâtre, environnés, près du gros bout, d'une zone formée par des taches de deux



couleurs, les unes d'un violet éteint, les autres d'un noir bien tranché. Cette femelle dégorge la nourriture à ses petits, ainsi que les chardonnerets, linottes, etc. Après que l'éducation est finie, les père et mère restent appariés, et le sont encore tout l'hiver; car on les voit toujours deux à deux, soit qu'ils voyagent, soit qu'ils restent : mais ceux qui restent dans le même pays quittent les bois au temps des neiges, descendent de leurs montagnes, abandonnent les vignes, où ils se jettent sur l'arrière-

saison, et s'approchent des lieux habités, ou bien se tiennent sur les haies le long des chemins : ceux qui voyagent partent, avec les bécasses, aux environs de la Tous-saint, et reviennent dans le mois d'avril.

Ces oiseaux passent auprès de quelques personnes pour être attentifs et réfléchis : du moins ils ont l'air pensant, et, à juger par la facilité qu'ils ont d'apprendre, on ne peut nier qu'ils ne soient capables d'attention jusqu'à un certain point; mais aussi, à juger par la facilité avec laquelle ils se laissent approcher et se prennent dans les différents pièges, on ne peut s'empêcher d'avouer que leur attention est souvent en défaut. Quoique vieux, ils s'accoutument facilement à la cage, pourvu que, dans les premiers jours de leur captivité, on leur donne à manger largement. Ils se privent aussi très-bien, mais il faut du temps, de la patience et des soins raisonnés : c'est pourquoi l'on n'y réussit pas toujours. Il est rare que l'on n'en prenne qu'un seul à la fois; le second se fait bientôt prendre, pour peu qu'il entende son camarade : ils redoutent moins l'esclavage qu'ils ne craignent de se séparer.

Ils ont le dessus de la tête, le tour du bec et la naissance de la gorge, d'un beau noir lustré; le devant du cou, la poitrine et le haut du ventre, d'un beau rouge; le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue et des ailes blancs; le dessus du cou, le dos et les scapulaires cendrés; le croupion blanc; la queue d'un beau noir tirant sur le violet; les plumes des ailes d'un cendré noirâtre, la dernière de toutes rouge en dehors.

ADDITION A L'ARTICLE DU BOUVREUIL

Le bouvreuil, dit M. de Chateaubriand, niche dans les aubépines, dans les groseilliers et dans les buissons de nos jardins ; ses œufs sont ardoisés comme la chape de son dos. Nous nous rappelons avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier ; il ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues : une rose pendait au-dessus tout humide : le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer, qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna dans ce petit tableau une idée des grâces dont il a paré la nature.

(CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme.*)

Le bouvreuil est un des oiseaux les plus capables de fidélité et d'attachement. Nous avons vu, il y a quelques années, dans un village des environs de Tours, un bouvreuil qui suivit sa jeune maîtresse morte (une jeune paysanne) jusqu'au cimetière. On ne put l'empêcher de monter sur le cercueil, puis de se percher sur les arbres voisins du tombeau ; le soir de l'enterrement, il revint au logis ; mais vainement on lui offrit les graines et les petites herbes vertes qu'il mangeait d'ordinaire avec avidité ; il ne tarda pas à mourir de faim.

(A. B. MORIN.)

LE PINSON

FRINGILLA COELEBS (L.)

Cet oiseau a beaucoup de force dans le bec : il sait très-bien s'en servir pour se faire craindre des autres petits oiseaux, comme aussi pour pincer jusqu'au sang les personnes qui le tiennent ou qui veulent le prendre ; et c'est pour cela que, suivant plusieurs auteurs, il a reçu le nom de *pinson*.

Les pinsons ne s'en vont pas tous en automne ; il y en a toujours un assez bon nombre qui restent l'hiver avec nous : je dis avec nous, car la plupart s'approchent en effet des lieux habités, et viennent jusque dans nos basses-cours, où ils trouvent une subsistance plus facile ; ce sont de petits parasites qui nous recherchent pour vivre à nos dépens, et qui ne nous dédommagent par rien d'agréable : jamais on ne les entend chanter dans cette saison, à moins qu'il n'y ait de beaux jours ; mais ce ne sont que des moments, et des moments fort rares : le reste du temps, ils se cachent dans des haies fourrées ; sur des chênes qui n'ont pas encore perdu leurs feuilles, sur des arbres toujours verts, quelquefois même dans des trous de rocher, où ils meurent lorsque la saison est trop rude. Ceux qui passent en d'autres climats se réunissent assez souvent en troupes innombrables ; mais où vont-ils ? M. Frisch croit que c'est dans les climats septentrionaux.

Ils sont généralement répandus dans toute l'Europe, depuis la mer Baltique et la Suède, où ils sont fort com-

muns et où ils nichent, jusqu'au détroit de Gibraltar, et même jusque sur les côtes d'Afrique.

Le pinson est un oiseau très vif; on le voit toujours en mouvement; et cela, joint à la gaieté de son chant, a donné lieu sans doute à la façon de parler proverbiale, *gai comme pinson*. Il commence à chanter de fort bonne heure au printemps, et plusieurs jours avant le rossignol; il finit vers le solstice d'été.

On a remarqué que ces oiseaux ne chantaient jamais mieux ni plus longtemps que lorsque, par quelque accident, ils avaient perdu la vue; et cette remarque n'a pas été plutôt faite, que l'art de les rendre aveugles a été inventé : ce sont de petits esclaves à qui nous crevons les yeux, pour qu'ils puissent mieux servir à nos plaisirs. Mais je me trompe, on ne leur crève point les yeux, on réunit seulement la paupière inférieure à la supérieure par une espèce de cicatrice artificielle, en touchant légèrement, et à plusieurs reprises, les bords de ces deux paupières, avec un fil de métal rougi au feu, et prenant garde de blesser le globe de l'œil. Il faut les préparer à cette singulière opération, d'abord en les accoutumant à la cage pendant douze ou quinze jours, et ensuite en les tenant enfermés nuit et jour, avec leur cage, dans un coffre, afin de les accoutumer à prendre leur nourriture dans l'obscurité. Ces pinsons aveugles sont des chanteurs infatigables, et l'on s'en sert, par préférence, comme d'appeaux ou d'*appelants*, pour attirer dans les pièges les pinsons sauvages.

Ces oiseaux font un nid bien rond et solidement tissu : il semble qu'ils n'aient pas moins d'adresse que de force

dans le bec. Ils posent ce nid sur les arbres ou les arbustes les plus touffus.

Les pères et mères nourrissent leurs petits de chenilles et d'insectes; ils en mangent eux-mêmes : mais ils vivent plus communément de petites graines, de celle d'épine blanche, de pavot, de bardane, de rosier, surtout de faine, de navette et de chènevis; ils se nourrissent aussi de blé et même d'avoine, dont ils savent fort bien casser les grains pour en tirer la substance farineuse.



Le pinson est plus souvent posé que perché : il ne marche point en sautillant; mais il coule légèrement sur la terre, et va sans cesse ramassant quelque chose. Son vol est inégal; mais, lorsqu'on attaque son nid, il plane au-dessus en criant.

Cet oiseau est un peu plus petit que notre moineau. On sait qu'il a les côtés de la tête, le devant du cou, la poitrine et les flancs, d'une belle couleur vineuse; le dessus

de la tête et du corps marron, le croupion olivâtre, et une tache blanche sur l'aile.

LE MOINEAU

PYRGITA DOMESTICA (CUV.)

Notre moineau est assez connu de tout le monde pour n'avoir pas besoin de description : mais il y a dans cette même espèce des variétés particulières et accidentelles; car on trouve quelquefois des moineaux blancs, d'autres variés de brun et de blanc, d'autres presque tout noirs, et d'autres jaunes.

Dans quelque contrée qu'il habite, on ne le trouve jamais dans les lieux déserts, ni même dans ceux qui sont éloignés du séjour de l'homme : les moineaux sont, comme les rats, attachés à nos habitations; ils ne se plaisent ni dans les bois ni dans les vastes campagnes; on a même remarqué qu'il y en a plus dans les villes que dans les villages, et qu'on n'en voit point dans les hameaux et dans les fermes qui sont au milieu des forêts : ils suivent la société pour vivre à ses dépens; comme ils sont paresseux et gourmands, c'est sur des provisions toutes faites, c'est-à-dire sur le bien d'autrui qu'ils prennent leur subsistance; nos granges et nos greniers, nos basses-cours, nos colombiers, tous les lieux, en un mot, où nous rassemblons ou distribuons des grains, sont les lieux qu'ils fréquentent de préférence; et comme ils sont aussi voraces que nombreux, ils ne laissent pas de faire plus de tort que leur espèce ne vaut; car leur plume ne

sert à rien, leur chair n'est pas bonne à manger, leur voix blesse l'oreille; leur familiarité est incommode, leur pétulance grossière est à charge; ce sont de ces gens que l'on trouve partout et dont on n'a que faire.

Et ce qui les rendra éternellement incommodes, c'est non-seulement leur très-nombreuse multiplication, mais encore leur défiance, leur finesse, leurs ruses et leur opiniâtreté à ne pas désemparer des lieux qui leur conviennent. Ils sont fins, peu craintifs, difficiles à tromper; ils reconnaissent aisément les pièges qu'on leur tend: ils impatientent ceux qui veulent se donner la peine de les prendre. Leur nid est composé de foin au dehors et de plumes en dedans. Si vous le détruisez, en vingt-quatre heures ils en font un autre; si vous jetez leurs œufs, qui sont communément au nombre de cinq ou six, et souvent davantage, huit ou dix jours après ils en pondent de nouveaux; si vous les tirez sur les arbres ou sur les toits, ils ne s'en recèlent que mieux dans vos greniers. Il faut à peu près vingt livres de blé par an pour nourrir une couple de moineaux; des personnes qui en avaient gardé dans des cages m'en ont assuré. Que l'on juge par leur nombre de la déprédation que ces oiseaux font de nos grains; car, quoiqu'ils nourrissent leurs petits d'insectes dans le premier âge, et qu'ils en mangent eux-mêmes en assez grande quantité, leur principale nourriture est notre meilleur grain. Ils suivent le laboureur dans le temps des semailles, les moissonneurs pendant celui de la récolte, les batteurs dans les granges, la fermière lorsqu'elle jette le grain à ses volailles; ils le cherchent dans les colombiers et jusque dans le jabot des jeunes pigeons, qu'ils percent pour l'en

tirer : ils mangent aussi les mouches à miel, et détruisent ainsi de préférence les seuls insectes qui nous soient utiles.

Lorsqu'ils sont pris jeunes, ils ont assez de docilité pour obéir à la voix, s'instruire et retenir quelque chose du chant des oiseaux auprès desquels on les met. Naturellement familiers, ils le deviennent encore davantage dans la captivité; cependant ce naturel familier ne les porte pas à vivre ensemble dans l'état de liberté. Ils sont assez solitaires, et c'est peut-être là l'origine de leur nom¹. Comme ils ne quittent jamais notre climat et qu'ils sont toujours autour de nos maisons, il est aisé de les observer et de reconnaître qu'ils vont ordinairement seuls ou par couple.

Ces oiseaux nichent ordinairement sous les tuiles, dans les chéneaux, dans les trous de muraille, ou dans des pots qu'on leur offre, et souvent aussi dans les puits et sur les tablettes des fenêtres dont les vitrages sont défendus par des persiennes à claire-voie; néanmoins il y en a quelques-uns qui font leur nid sous les arbres.

ADDITION A L'ARTICLE DU MOINEAU

Parmi les moineaux du Pérou, on en distingue un fort joli, et qui se nomme maragua. Il fait une guerre continuelle aux vipères dont il est très-friand. Dès qu'il en aperçoit une, il cache sa tête sous une de ses ailes, et demeure immobile sous la forme d'une boule. La vipère s'approche; et, comme sa tête n'est pas si couverte qu'il ne puisse voir au travers de ses plumes, il ne se remue que

¹ *Mozog*, moine, moineau.

lorsqu'il est à portée de donner un coup de bec à son ennemie. Elle lui rend aussitôt un coup de langue; mais, dès qu'il se sent blessé, il va manger d'une certaine herbe, appelée l'*herbe au moineau*, qui le guérit dans l'instant. Il se hâte de revenir au combat, et chaque fois qu'il est piqué, il se hâte d'avoir recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la vipère, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Alors le moineau la mange, et, lorsqu'il est rassasié, il fait encore usage de son contre-poison.

(*Histoire des Voyages.*)

LE FRIQUET

PERGITA MONTANA (CUV.)

Cet oiseau est certainement d'une espèce différente de celle du moineau, et par conséquent ne doit pas en porter le nom. Leurs habitudes naturelles sont toutes différentes. Le moineau ne quitte pas nos maisons, se pose sur nos murailles et sur nos toits, y niche et s'y nourrit; le friquet ne s'en approche guère, se tient à la campagne, fréquente les bords des chemins, se pose sur les arbustes et les plantes basses, et établit son nid dans des crevasses, dans des trous, à peu de distance de terre. On prétend qu'il niche aussi dans les bois et dans les creux d'arbre; cependant je n'en ai jamais vu dans les bois qu'en passant : ce sont les campagnes ouvertes et les plaines qu'ils habitent de préférence. Le moineau a le vol pesant et toujours assez court; il ne peut aussi marcher qu'en sautillant

assez lentement et de mauvaise grâce, au lieu que le friquet se tourne plus lestement et marche mieux. L'espèce en est beaucoup moins nombreuse que celle du moineau, et il y a toute apparence que leur ponte, qui n'est que de quatre ou cinq œufs, ne se répète pas et se borne à une seule couvée; car les friquets se rassemblent en grande troupe dès la fin de l'été, et demeurent ensemble pendant tout l'hiver. Il est aisé, dans cette saison, d'en prendre un grand nombre sur les buissons où ils gitent.

Cet oiseau, lorsqu'il est posé, ne cesse de se remuer, de se tourner, de *frétiller*, de hausser et baisser sa queue; et c'est de tous ces mouvements, qu'il fait d'assez bonne grâce, que lui est venu le nom de *friquet*.

Le friquet, quoique plus remuant, est cependant moins pétulant, moins familier, moins gourmand que le moineau; c'est un oiseau plus innocent et qui ne fait pas grand tort aux grains : il préfère les fruits, les graines sauvages, telles que celles des chardons, sur lesquels il se pose volontiers, et mange aussi des insectes. Il fuit le séjour et la rencontre du moineau, et est plus fort et plus méchant que lui. On peut l'élever en cage et l'y nourrir comme le chardonneret; il y vit cinq ou six ans : son chant est assez peu de chose, mais tout différent de la voix désagréable du moineau.

LE SERIN DES CANARIES

CARDUELIS CANARIA (CUV.)

Si le rossignol est le chanteur des bois, le serin est le musicien de la chambre : le premier tient tout de la na-

ture; le second participe à nos arts. Avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire; et comme la différence du caractère (surtout dans les animaux) tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus sociable, plus doux, plus familier; il est capable de connaissance et même d'attachement; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocents, et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous : il se nourrit de graines comme nos autres oiseaux domestiques; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation plus facile est aussi plus heureuse; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments; il applaudit, il accompagne, et nous rend au delà de ce qu'on peut lui donner. Le rossignol, plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté; au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres : ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler; le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature, auquel l'art humain ne peut rien changer, rien ajouter; celui du serin est un modèle de grâces d'une

trempe moins ferme, que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agréments de la société : le serin chante en tout temps, il nous récréé dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur.

C'est dans le climat heureux des Hespérides que cet oiseau charmant semble avoir pris naissance, ou du moins avoir acquis toutes ses perfections : car nous connaissons en Italie une espèce de serin plus petite que celle des Canaries, et en Provence une autre espèce presque aussi grande : toutes deux plus agrestes, et qu'on peut regarder comme les tiges sauvagés d'une race civilisée.

Le venturon ou serin d'Italie se trouve non-seulement dans toute l'Italie, mais en Grèce, en Turquie, en Autriche, en Provence, en Languedoc, en Catalogne, et probablement dans tous les climats de cette température.

Le cini ou serin vert de Provence, plus grand que le venturon, a aussi la voix bien plus grande ; il se trouve non-seulement en Provence, mais encore en Dauphiné, dans le Lyonnais, en Bugey, à Genève, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Espagne.

Dès le commencement de ce siècle, les oiseleurs comptaient déjà, dans la seule espèce des canaris, vingt-neuf variétés ; la tige primitive de ces vingt-neuf variétés, c'est-à-dire celle du pays natal ou du climat des Canaries, est le serin gris commun.

« Les serins sont presque tous, dit M. Hervieux, différents les uns des autres par leurs inclinations ; il y en a d'un tempérament toujours triste, rêveurs, pour ainsi dire, et presque toujours bouffis, chantant rarement et ne chan-

tant que d'un ton lugubre..., qui sont des temps infinis à apprendre, et ne savent jamais que très-imparfaitement ce qu'on leur a montré; et le peu qu'ils savent, ils l'oublient aisément... Ces mêmes serins sont souvent d'un naturel si malpropre, qu'ils ont toujours les pattes et la queue sales. Ils ne peuvent réjouir leur femelle par leur chant, même dans le temps que ses petits viennent d'éclore; et d'ordinaire ces petits ne valent pas mieux que leur père... Il y en a d'autres d'une inclination si barbare, qu'ils cassent et mangent les œufs lorsque la femelle les a pondus; ou si ce père dénaturé les laisse couver, à peine les petits sont-ils éclos, qu'il les saisit avec le bec, les traîne dans la cabane et les tue. D'autres, qui sont sauvages, farouches, indépendants, qui ne veulent être ni touchés ni caressés, qu'il faut laisser tranquilles, et qu'on ne peut gouverner ni traiter comme les autres. Il y en a d'autres enfin qui sont très-paresseux : par exemple, les gris ne font presque jamais de nid; il faut que celui qui les soigne fasse leur nid pour eux, etc. » Tous ces caractères sont, comme l'on voit, très-distincts entre eux, et très-différents de celui de nos serins favoris, toujours gais, toujours chantants, si familiers, si aimables, et en tout d'un caractère si doux, d'un naturel si heureux, qu'ils sont susceptibles de toutes les bonnes impressions, et doués des meilleures inclinations.

On leur donnera, pour faire les nids, de la charpie de linge fin, de la bourre de vache ou de cerf qui n'ait pas été employée à d'autres usages, de la mousse, et du petit foin sec et très-menu.

Pour les nourrir, on établit dans la chambre une trémie percée tout alentour, de manière qu'ils puissent y passer la tête; on mettra dans cette trémie une portion du mélange suivant : trois pintes de navette, deux d'avoine, deux de millet, et enfin une pinte de chènevis, et tous les douze ou treize jours on regarnira la trémie, prenant garde que toutes ces graines soient bien nettes et bien vannées. Voilà leur nourriture tant qu'ils n'ont que des œufs : mais, la veille que les petits doivent éclore, on leur donnera un échaudé sec et pétri sans sel, qu'on leur laissera jusqu'à ce qu'il soit mangé; après quoi on leur donnera des œufs cuits durs.

Dans leur pays natal, les serins se tiennent sur les bords des petits ruisseaux ou des ravines humides; il ne faut donc jamais les laisser manquer d'eau, tant pour boire que pour se baigner. Comme ils sont originaires d'un climat très-doux, il faut les mettre à l'abri de la rigueur de l'hiver : il paraît même qu'étant déjà assez anciennement naturalisés en France, ils se sont habitués au froid de notre pays; car on peut les conserver en les logeant dans une chambre sans feu, dont il n'est pas nécessaire que la fenêtre soit vitrée; une grille maillée pour les empêcher de fuir suffira.

Il est rare que les serins élevés en chambre tombent malades avant la ponte. Si la femelle tombe malade pendant la couvée, il faut lui ôter ses œufs et les donner à une autre; car, quand même elle se rétablirait promptement, elle ne les couvrirait plus. Le premier symptôme de la maladie est la tristesse. Si l'oiseau devient bouffi, on regardera s'il n'a pas un bouton au-dessus de la queue :

lorsque ce bouton est mûr et blanc, l'oiseau le perce souvent lui-même avec le bec ; mais, si la suppuration tarde trop, on pourra ouvrir le bouton avec une grosse aiguille, et ensuite étuver la plaie avec de la salive sans y mêler de sel, ce qui la rendrait trop cuisante sur la plaie.

La maladie la plus funeste et la plus ordinaire, surtout aux jeunes serins, est celle qu'on appelle l'*avalure* ; il semble, en effet, que leurs boyaux soient alors *avalés*, et descendus jusqu'à l'extrémité de leur corps. On voit les intestins à travers la peau du ventre dans un état d'inflammation, de rougeur et de distension : les plumes de cette partie cessent de croître et tombent ; l'oiseau maigrit, ne mange plus, et cependant se tient toujours dans la mangeoire ; enfin il meurt en peu de jours : la cause du mal est la trop grande quantité ou la qualité trop succulente de la nourriture qu'on leur a donnée. Tous les remèdes sont inutiles ; il n'y a que par la diète qu'on peut sauver quelques-uns de ces malades dans un très-grand nombre.

Les mites et la gale, dont ces petits oiseaux sont souvent infectés, ne leur viennent ordinairement que de la malpropreté dans laquelle on les tient : il faut avoir soin de les bien nettoyer, de leur donner de l'eau pour se baigner, de ne jamais les mettre dans des cages ou des cabanes de vieux ou de mauvais bois, ne les couvrir qu'avec des étoffes neuves et propres, où les teignes n'aient point travaillé.

Les serins sont, de plus, sujets à l'épilepsie.

ADDITION A L'ARTICLE DU SERIN

On a vu, dit Valmont de B, à la foire du faubourg Saint-Germain (en 1760), un serin qui connaissait parfaitement toutes les couleurs, et savait assortir les nuances de toutes les étoffes qu'on lui montrait. Il formait ensuite, avec des caractères détachés, tous les mots que les spectateurs demandaient. Il marquait très-exactement, avec des chiffres qu'il allait choisir, l'heure et les minutes d'une montre. Il faisait les quatre règles de l'arithmétique et les fractions.

On a publié en différentes langues, dit M. Lesson¹, plusieurs traités sur l'éducation de ces oiseaux. Il s'est trouvé des gens qui ont fait le métier de les élever, et qui ont retiré un gain honnête de ce commerce. Les Tyroliens se sont distingués dans ce genre d'industrie. Il existe à Inst une société qui envoie chaque année, après le temps de la couvée, des agents qui achètent de côté et d'autre, en Allemagne et en Suisse, des jeunes serins aux personnes qui sont dans l'usage d'en élever. Chaque agent rapporte trois à quatre cents oiseaux, qu'il va revendre non-seulement en Allemagne, mais en Angleterre, en Russie, et jusqu'à Constantinople.

Ils en emportent ordinairement en Angleterre jusqu'à seize cents, et, quoiqu'ils soient obligés de porter ces oiseaux sur leur dos à cent milles d'Allemagne, et de payer pour ce nombre vingt livres sterling aux douanes

¹ *Ornithologie domestique.*

anglaises, ils ne vendent cependant leurs oiseaux que cinq schellings pièce. Ce genre de commerce a commencé depuis peu à s'établir dans la forêt Noire; et il existe même à Göttingen un particulier qui conduit chaque année en Angleterre des canaris et des bouvreuils, et qui revient avec quelques marchandises.

LA LINOTTE

CARDUELIS CANNABINA (CUV.)

Il est peu d'oiseaux aussi communs que la linotte; mais il en est peut-être encore moins qui réunissent autant de qualités: ramage agréable, couleurs distinguées, naturel docile et susceptible d'attachement; tout lui a été donné; tout ce qui peut attirer l'attention de l'homme et contribuer à ses plaisirs: il était difficile, avec cela, que cet oiseau conservât sa liberté; mais il était encore plus difficile qu'au sein de la servitude où nous l'avons réduit, il conservât ses avantages naturels dans toute leur pureté. En effet, la belle couleur rouge dont la nature a décoré sa tête et sa poitrine, et qui, dans l'état de liberté, brille d'un éclat durable, s'efface par degrés et s'éteint bientôt dans nos cages et nos volières: il en reste à peine quelques vestiges obscurs après la première mue.

A l'égard de son chant, nous le dénaturons; nous substituons aux modulations libres et variées que lui inspire le doux printemps les phrases contraintes d'un chant apprêté qu'il ne répète qu'imparfaitement, et où l'on ne retrouve ni les agréments de l'art, ni le charme de la na-

ture. On est parvenu aussi à lui apprendre à parler différentes langues, c'est-à-dire à siffler quelques mots italiens, français, anglais, etc., quelquefois même à les prononcer assez franchement. Plusieurs curieux ont fait exprès le voyage de Londres à Kensington pour avoir la satisfaction d'entendre la linotte d'un apothicaire, qui articulait ces mots, *pretty boy*.

La linotte fait souvent son nid dans les vignes; c'est de là que lui est venu le nom de *linotte de vignes*. Je n'y ai jamais trouvé plus de six œufs.

LE CHARDONNERET

CARDUELIS VULGARIS (CIV.)

Beauté du plumage, douceur de la voix, finesse de l'instinct, adresse singulière, docilité à l'épreuve, ce charmant petit oiseau réunit tout, et il ne lui manque que d'être rare et de venir d'un pays éloigné pour être estimé ce qu'il vaut.

Le rouge cramoyé, le noir velouté, le blanc, le jaune doré, sont les principales couleurs qu'on voit briller sur son plumage.

La femelle a moins de rouge que le mâle, et n'a point du tout de noir. Les jeunes ne prennent leur beau rouge que la seconde année; dans les premiers temps, leurs couleurs sont ternes, indécises, et c'est pour cela qu'on les appelle *grisets*.

Les mâles ont un ramage très-agréable et très-connu : ils commencent à le faire entendre vers les premiers jours

du mois de mars, et ils continuent pendant la belle saison; ils le conservent même l'hiver dans les poêles où ils trouvent la température du printemps.

Ces oiseaux sont, avec les pinsons, ceux qui savent le mieux construire leur nid, en rendre le tissu plus solide, lui donner une forme plus arrondie, je dirais volontiers plus élégante : les matériaux qu'ils y emploient sont, pour le dehors, la mousse fine, les lichens, l'hépatique, les



jones, les petites racines, la bourre des chardons, tout cela entrelacé avec beaucoup d'art; et, pour l'intérieur, l'herbe sèche, le crin, la laine et le duvet. Ils le posent sur les arbres, et, par préférence, sur les pruniers et noyers. La femelle commence à pondre vers le milieu du printemps; cette première ponte est de cinq œufs, tachetés de brun rougeâtre vers le gros bout. Lorsqu'ils ne viennent pas à bien, elle fait une seconde ponte, et même une troisième lorsque la seconde ne réussit pas; mais le nombre

des œufs va toujours en diminuant à chaque ponte.

Ces oiseaux ont beaucoup d'attachement pour leurs petits : ils les nourrissent avec des chenilles et d'autres insectes; et si on les prend tous à la fois et qu'on les renferme dans la même cage, ils continueront d'en avoir soin.

Le chardonneret est un oiseau actif et laborieux; s'il n'a pas quelques têtes de pavots, de chanvre ou de chardons à éplucher pour le tenir en action, il portera et rapportera sans cesse tout ce qu'il trouvera dans sa cage.

A l'égard de la docilité du chardonneret, elle est connue; on lui apprend, sans beaucoup de peine, à exécuter divers mouvements avec précision, à faire le mort, à mettre le feu à un pétard, à tirer de petits seaux qui contiennent son boire et son manger.

L'automne, les chardonnerets commencent à se rassembler; on en prend beaucoup en cette saison, parmi les oiseaux de passage qui fourragent alors les jardins : leur vivacité naturelle les précipite dans tous les pièges.

L'ÉTOURNEAU

STURNUS VULGARIS (L.)

Il est peu d'oiseaux aussi généralement connus que celui-ci, surtout dans nos climats tempérés; car, outre qu'il passe toute l'année dans le canton qui l'a vu naître sans jamais voyager au loin, la facilité qu'on trouve à le priver et à lui donner une sorte d'éducation fait qu'on en nourrit beaucoup en cage.

Les merles sont de tous les oiseaux ceux avec qui l'étourneau a le plus de rapports; les jeunes de l'une et l'autre espèce se ressemblent même si parfaitement, qu'on a peine à les distinguer.

Les uns et les autres se ressemblent encore en ce qu'ils ne changent point de domicile pendant l'hiver : seulement ils choisissent, dans le canton où ils sont établis, les endroits les mieux exposés, et qui sont le plus à portée des



fountaines chaudes, mais avec cette différence que les merles vivent alors solitairement, ou plutôt qu'ils continuent de vivre seuls, ou presque seuls, comme ils font le resté de l'année, au lieu que les étourneaux n'ont pas plutôt fini leur couvée, qu'ils se rassemblent en troupes très-nombreuses : ces troupes ont une manière de voler qui leur est propre, et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, telle que serait celle d'une troupe disciplinée, obéissant avec précision à la voix d'un seul chef. C'est à la voix de l'instinct que les étourneaux obéissent,

et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au delà.

Cette manière de voler a ses avantages et ses inconvénients. Elle a ses avantages contre les entreprises de l'oiseau de proie, qui, se trouvant embarrassé par le nombre de ses faibles adversaires, inquiété par leur battement d'ailes, étourdi par leurs cris, déconcerté par leur ordre de bataille, enfin ne se jugeant pas assez fort pour enfoncer des lignes si serrées, que la peur concentre encore de plus en plus, se voit contraint fort souvent d'abandonner une si riche proie sans avoir pu s'en approprier la moindre partie.

Mais, d'autre côté, un inconvénient de cette façon de voler des étourneaux, c'est la facilité qu'elle offre aux oiseleurs d'en prendre un grand nombre à la fois, en lâchant à la rencontre d'une de ces volées un ou deux oiseaux de la même espèce, ayant à chaque patte une ficelle engluée : ceux-ci ne manquent pas de se mêler dans la troupe, et, au moyen de leurs allées et venues perpétuelles, d'en embarrasser un grand nombre dans la ficelle perfide, et de tomber bientôt avec eux aux pieds de l'oiseleur.

C'est surtout le soir que les étourneaux se réunissent en grand nombre, comme pour se mettre en force et se garantir des dangers de la nuit : ils la passent ordinairement tout entière, ainsi rassemblés, dans les roseaux où ils se jettent vers la fin du jour avec grand fracas. Ils jasant beaucoup le soir et le matin avant de se séparer, mais beaucoup moins le reste de la journée, et point du tout pendant la nuit.

Les étourneaux sont tellement nés pour la société, qu'ils ne vont pas seulement de compagnie avec ceux de leur espèce, mais avec des espèces différentes.

En général, les plumes des étourneaux sont longues et étroites, comme dit Belon; leur couleur est, dans le premier âge, un brun noirâtre, uniforme, sans mouchetures comme sans reflets. Les mouchetures ne commencent à paraître qu'après la première mue, d'abord sur la partie inférieure du corps, vers la fin de juillet; puis sur la tête, et enfin sur la partie supérieure du corps, aux environs du 20 d'août. Je parle toujours des jeunes étourneaux qui étaient éclos au commencement de mai.

Les étourneaux vivent de limaces, de vermisses, de scarabées, surtout de ces jolis scarabées d'un beau vert bronzé luisant, avec des reflets rougeâtres, qu'on trouve au mois de juin sur les fleurs et principalement sur les roses; ils se nourrissent aussi de blé, de sarrasin, de mil, de panais, de chènevis, de graine de sureau, d'olives, de cerises, de raisins, etc.

Ils suivent volontiers les bœufs et autre gros bétail paisant dans les prairies, attirés, dit-on, par les insectes qui voltigent autour d'eux, et en général dans toutes les prairies. On les accuse encore de se nourrir de la chair des cadavres.

Ces oiseaux vivent sept ou huit ans, et même plus, dans l'état de domesticité.

Cet oiseau est fort répandu dans l'ancien continent.

CORACÉS

LE CORBEAU

CORVUS CORAX (L.)

Quoique le nom de *corbeau* ait été donné par les nomenclateurs à plusieurs oiseaux, tels que les corneilles, les choncas, les craves ou coracias, etc., nous en restreindrons ici l'acception, et nous l'attribuerons exclusivement à la seule espèce du grand corbeau, du *corvus* des anciens.

Cet oiseau a été fameux dans tous les temps : mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue; peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres oiseaux, et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y avait de mauvais dans plusieurs espèces. On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtants. Les voiries infectes, les charognes pourries, sont, dit-on, le fonds de sa nourriture; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est celle des animaux faibles ou utiles, comme agneaux, levrauts, etc. On prétend même qu'il attaque quelquefois les grands animaux avec avantage, et que, suppléant à la force qui lui manque par la ruse et l'agilité, il se cramponne sur le dos des buffles, les ronge tout vifs et en détail, après leur

avoir crevé les yeux; et ce qui rendrait cette férocité plus odieuse, c'est qu'elle serait en lui l'effet non de la nécessité, mais d'un appétit de préférence pour la chair et le sang, d'autant qu'il peut vivre de tous les fruits, de toutes les graines, de tous les insectes, et même des poissons morts, et qu'aucun autre animal ne mérite mieux la dénomination d'*omnivore*.

Le corbeau a le talent d'imiter le cri des autres animaux, et même la parole de l'homme; et l'on a imaginé de lui couper le filet, afin de perfectionner cette disposition naturelle. *Colas* est le mot qu'il prononce le plus aisément; et Scaliger en a entendu un qui, lorsqu'il avait faim, appelait distinctement le cuisinier de la maison, nommé *Conrad*.

Les corbeaux, les vrais corbeaux de montagne ne sont point oiseaux de passage, et diffèrent en cela plus ou moins des corneilles, auxquelles on a voulu les associer. Ils semblent particulièrement attachés au rocher qui les a vus naître; on les y voit toute l'année en nombre à peu près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement. S'ils descendent dans la plaine, c'est pour chercher leur subsistance: mais ils y descendent plus rarement l'été que l'hiver, parce qu'ils évitent les grandes chaleurs; et c'est la seule influence que la différente température des saisons paraisse avoir sur leurs habitudes. Ils ne passent point la nuit dans les bois, comme font les corneilles; ils savent se choisir, dans leurs montagnes, une retraite à l'abri du nord, sous des voûtes naturelles, formées par des avances ou des enfoncements de rocher: c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit, au nombre de quinze ou vingt. Ils dor-

ment perchés sur les arbrisseaux qui croissent entre les rochers : ils font leurs nids dans les crevasses de ces mêmes rochers, ou dans les trous de murailles, au haut des vieilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés.



Il paraît assez avéré que cet oiseau vit quelquefois un siècle et davantage : on en a vu, dans plusieurs villes de France, qui avaient atteint cet âge; et dans tous les pays et tous les temps il a passé pour un oiseau très-vivace.

Nous avons remarqué plus haut que le corbeau n'était pas noir en naissant : il ne l'est pas non plus en mourant, du moins quand il meurt de vieillesse ; car, dans ce cas, son plumage change sur la fin, et devient jaune par défaut de nourriture.

Le corbeau est répandu depuis le cercle polaire jusqu'au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Madagascar, plus ou moins abondamment, selon que chaque pays fournit plus

ou moins de nourriture et des rochers qui soient plus ou moins à son gré.

ADDITION A L'ARTICLE DU CORBEAU

Rendons justice au mérite du corbeau, dit Pline¹, mérite senti par le peuple romain, attesté même par son indignation. Sous l'empire de Tibère, un jeune corbeau sortant d'un nid qui était placé sur le temple de Castor et de Pollux vint tomber dans la boutique d'un cordonnier adossé au temple. Le maître de la boutique en prit soin : il croyait en quelque sorte le tenir de la main des dieux. L'oiseau apprit de bonne heure à parler ; tous les matins il s'envolait sur la tribune ; là, tourné vers le Forum, il saluait par leurs noms Tibère, les deux jeunes Césars, Germanicus et Drusus, ensuite le peuple qui passait sur la place ; puis il retournait à la boutique. Il s'acquitta de ce devoir plusieurs années de suite avec une exactitude admirable. Un cordonnier voisin le tua par jalousie, ou, comme il voulut le faire croire, dans un premier moment de colère, parce qu'il lui avait gâté quelque chaussure ; la multitude furieuse commença par pousser ce méchant homme hors du temple, et le mit bientôt en pièces ; on fit des funérailles solennelles au corbeau. Le lit funèbre était porté par deux Éthiopiens, et précédé d'un joueur de flûte, et de couronnes de toute espèce. Une foule innombrable le suivit jusqu'au bûcher construit à la droite de la voie Appia, à deux milles de Rome.

¹ *Histoire naturelle*, (GÉRARD).

J'ai lu dans un autre endroit de Pline qu'un chevalier romain était parvenu à dresser si bien les corbeaux, qu'il s'en servait pour chasser les autres oiseaux.

Le même auteur rapporte qu'un corbeau pressé par la soif et ne pouvant atteindre au fond d'une urne sépulcrale où se trouvait de l'eau, pour faire monter cette eau à la surface, jeta des petits cailloux dedans; ainsi il parvint à se désaltérer.

Non loin d'une maison que j'ai habitée près de Paris, un cordonnier avait deux corbeaux qui tous les matins, sur le dos d'une chaise ou à l'extrémité d'une table, causaient longuement sur toutes sortes de sujets et principalement sur les souliers, sur la poix, sur les cuirs. Je me rappelle que le plus jeune de ces oiseaux ne manquait jamais de dire plusieurs fois par jour à son maître : « Tailleurs voleurs, cordonniers bien plus. Gnaf! gnaf! gnaf! poix! poix! » Ce jeune corbeau n'avait peur ni des chats ni des chiens, et les mettait fort bien à la raison quand ils cherchaient à l'attaquer.

LA CORBINE ou CORNEILLE NOIRE

CORVUS CORONE (L.)

Quoique cette corneille diffère à beaucoup d'égards du grand corbeau, surtout par la grosseur et par quelques-unes de ses habitudes naturelles, cependant il faut avouer que, d'un autre côté, elle a assez de rapports avec lui, tant de conformation et de couleur que d'instinct, pour justifier la dénomination de *corbine*, qui est en usage dans plu-

sieurs endroits, et que j'adopte par la raison qu'elle est en usage.

Les corbines passent l'été dans les grandes forêts, d'où elles ne sortent de temps en temps que pour chercher leur subsistance et celle de leur couvée. Le fonds principal de cette subsistance au printemps, ce sont les œufs de perdrix, dont elles sont très-friandes, et qu'elles savent même percer fort adroitement pour les porter à leurs petits sur la pointe de leur bec. Comme elles en font une grande consommation, et qu'il ne leur faut qu'un moment pour détruire l'espérance d'une famille entière, on peut dire qu'elles ne sont pas les moins nuisibles des oiseaux de proie, quoiqu'elles soient les moins sanguinaires. Heureusement il n'en reste pas un grand nombre pendant l'été; on en trouverait difficilement plus de deux douzaines de paires dans une forêt de cinq ou six lieues de tour aux environs de Paris.

Les anciens assurent que les corbines, ainsi que les corbeaux, continuent leurs soins à leurs petits bien au delà du temps où ils sont en état de voler.

La corbine apprend à parler comme le corbeau, et comme lui elle est omnivore.

Comme cet oiseau est fort rusé, qu'il a l'odorat très-subtil, et qu'il vole ordinairement en grandes troupes, il se laisse difficilement approcher, et ne donne guère dans les pièges des oiseleurs.

Comme il y a des corbeaux blancs et des corbeaux variés, il y a aussi des corbines blanches et des corbines variées de noir et de blanc, lesquelles ont les mêmes mœurs, les mêmes inclinations que les noires.

LA PIE

PICA EUROPEA (CUV.)

La pie a tant de ressemblance à l'extérieur avec la corneille, que M. Linnæus les a réunies toutes deux dans le même genre, et que, suivant Belon, pour faire une corneille d'une pie, il ne faut que raccourcir la queue à celle-ci et faire disparaître le blanc de son plumage.

On a tiré parti de son appétit pour la chair vivante en la dressant à la chasse comme on y dresse les corbeaux. Elle passe ordinairement la belle saison, occupée de la ponte et de ses suites. L'hiver, elle vole par troupes, et s'approche d'autant plus des lieux habités, qu'elle y trouve plus de ressources pour vivre, et que la rigueur de la saison lui rend ces ressources plus nécessaires. Elle s'accoutume aisément à la vue de l'homme; elle devient bientôt familière dans la maison, et finit par se rendre la maîtresse. J'en connais une qui passe les jours et les nuits au milieu d'une troupe de chats, et qui sait leur en imposer.

Elle jase à peu près comme la corneille, et apprend aussi à contrefaire la voix des autres animaux et la parole de l'homme. On en cite une qui imitait parfaitement les cris du veau, du chevreau, de la brebis, et même le flageolet du berger; une autre qui répétait en entier une fanfare de trompettes.

La pie a le plus souvent la langue noire comme le corbeau; elle monte sur le dos des cochons et des brebis, et court après la vermine de ces animaux, avec cette diffé-

LA PIE.

PAR M. DE LAUNAY.

La pie a tout de ressemblance à l'exterieur avec la corneille, que M. Linnæus lui a classée entre deux de sa même genre, et que, suivant Balon, peut être une nouvelle d'une pie, si on veut que ressembler à quelle il celle-ci et faire disparaître le blanc de son plumage.

On a tiré parti de son appétit pour le charc cruante en le donnant à la charce comme on y attire les cochons. Elle passe ordinairement la belle saison, à manger de la paine et de ses oses. L'hiver, elle vole par troupes, et s'approche d'autant plus des lieux habités qu'elle y trouve plus de ressources pour vivre, et que le besoin de la maison lui rend ses ressources plus nécessaires. Elle s'accommode et vient à la vue de l'homme, elle devient bientôt familière dans le maison, et finit par se rendre le maître. Elle croque tout qui passe les joints et les trous au milieu d'une troupe de chats, et qui se leur en impose.

Elle passe à peu près comme le moineau, et apprend aussi à contrefaire le voix des autres animaux et la parole de l'homme. On en vît une qui contait parfaitement les sons de veau, de charron, de la volée, et même le langage de l'herbe; une autre qui copait en volait une fanfare de musettes.

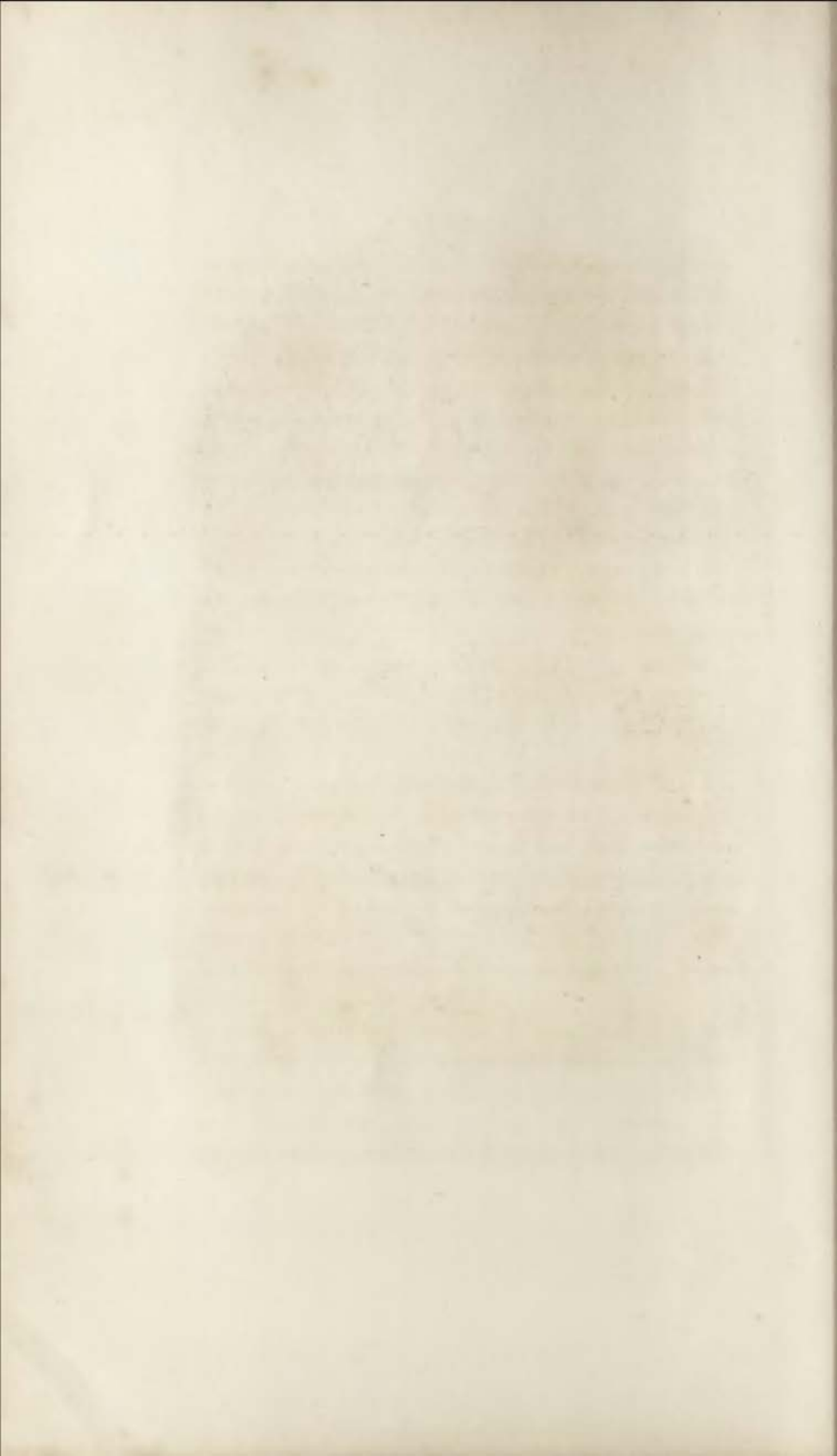
La pie a le plus souvent le bec noir comme le corbeau; elle croque ses freres des corbeaux et des herbes, et croque après la mort de ses semblables, avec cette dili-



J. Vermet.

1870

LA PIE



rence que le cochon reçoit ce service avec complaisance; au lieu que la brebis, sans doute plus sensible, paraît le redouter. Elle happe aussi fort adroitement les mouches et autres insectes ailés qui volent à sa portée.

Enfin on prend la pie dans les mêmes pièges et de la même manière que la corneille, et l'on a reconnu en elle les mêmes mauvaises habitudes, celles de voler et de faire des provisions; habitudes presque toujours inséparables dans les différentes espèces d'animaux. On croit aussi qu'elle annonce la pluie lorsqu'elle jase plus qu'à l'ordinaire.

Elle est beaucoup plus petite et même plus que le choucas, et ne pèse que huit à neuf onces. Elle a les ailes plus courtes et la queue plus longue à proportion; par conséquent son vol est beaucoup moins élevé et moins soutenu: aussi n'entreprend-elle point de grands voyages; elle ne fait guère que voltiger d'arbre en arbre, ou de clocher en clocher. En général, elle montre plus d'inquiétude et d'activité que les corneilles, plus de malice et de penchant à une sorte de moquerie. Elle met aussi plus de combinaisons et plus d'art dans la construction de son nid. Elle multiplie les précautions en raison de sa tendresse et des dangers de ce qu'elle aime: elle place son nid au haut des plus grands arbres, ou du moins sur de hauts buissons, et n'oublie rien pour le rendre solide et sûr.

Tant de précautions ne suffisent point encore à sa tendresse, ou, si l'on veut, à sa défiance; elle a continuellement l'œil au guet sur ce qui se passe au dehors. Voit-elle approcher une corneille, elle vole aussitôt à sa rencontre, la harcèle et la poursuit sans relâche et avec

de grands cris, jusqu'à ce qu'elle soit venue à bout de l'écarter. Si c'est un ennemi plus respectable, un faucon, un aigle, la crainte ne la retient point, et elle ose encore l'attaquer avec une témérité qui n'est pas toujours heureuse : cependant il faut avouer que sa conduite est quelquefois plus réfléchie, s'il est vrai, ce qu'on dit, que, lorsqu'elle a vu un homme observer trop curieusement son nid, elle transporte ses œufs ailleurs, soit entre ses doigts, soit d'une autre manière encore plus incroyable. Ce que les chasseurs racontent à ce sujet de ses connaissances arithmétiques n'est guère moins étrange, quoique ces prétendues connaissances ne s'étendent pas au delà du nombre cinq.

Elle pond sept ou huit œufs à chaque couvée, et ne fait qu'une seule couvée par an, à moins qu'on ne détruise ou qu'on ne dérange son nid, auquel cas elle en entreprend tout de suite un autre.

Les piats, ou les petits de la pie, sont aveugles et à peine ébauchés en naissant ; ce n'est qu'avec le temps et par degrés que le développement s'achève et que leur forme se décide : la mère non-seulement les élève avec sollicitude, mais leur continue ses soins longtemps après qu'ils sont élevés.

Cet oiseau est très-commun en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, et dans toute l'Europe, excepté en Laponie, et dans les pays de montagnes, où il est rare : d'où l'on peut conclure qu'il craint le grand froid.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA PIE

La pie, dit Mauduit¹, sait ce qu'elle a à craindre des hommes et des animaux. Les chasseurs racontent, à ce sujet, que, si une pie a vu entrer un homme dans une hutte près de l'arbre sur lequel elle couve, elle ne quittera pas le nid qu'elle n'ait vu sortir l'homme qui est dans la hutte; que si cinq y sont entrés, elle les aura comptés, et qu'elle ne quittera pas sa couvée qu'elle ne les ait vus se retirer tous; mais que, s'ils sont six, elle se méprend dans son calcul, et se lève après la sortie du cinquième; on en conclut que la pie a l'idée des nombres jusqu'à cinq, sans pouvoir compter au delà. Cette singulière observation mériterait d'être vérifiée, et il serait curieux d'examiner si la sortie et la rentrée du même homme ou de plusieurs, ne dérangerait pas la pie dans son calcul; mais, avant de compliquer le fait, il faudrait s'en assurer.

On a remarqué qu'à la mue, les plumes qui couvrent le corps de la pie tombent successivement, comme c'est l'ordinaire, mais qu'elle perd à la fois toutes celles de la tête, c'est ce qui la fait paraître chauve tous les ans en un temps déterminé.

On sait bien des histoires de pies fameuses par leurs vols et leurs rapines. Je me rappelle avoir lu dans un recueil de vieilles légendes anglaises que, le jour où un juge allait envoyer à la mort un homme, il fut obligé de différer l'exécution de la sentence, parce qu'il ne trouva

¹ *Histoire naturelle des Oiseaux*

pas son sceau qu'il fallait apposer sur le fatal parchemin. Le condamné, au lieu d'être conduit à la potence, fut ramené dans son cachot. Deux jours s'écoulèrent, des témoins, demandés par lui, qui, demeurant dans des pays éloignés, n'avaient pas pu venir à jour fixe, parurent devant le juge. Ils fournirent les preuves irrécusables de l'innocence du condamné. Mais comment le sceau de juge avait-il disparu de la chambre du conseil, chambre fermée de toutes parts et gardée par plusieurs soldats? La pie apprivoisée d'un monastère voisin, étant entrée par une fenêtre entr'ouverte de la salle de justice, avait emporté ce sceau dans sa cage, où on le retrouva une semaine après l'arrivée des témoins libérateurs.

La pie fut portée en triomphe dans sa cage par toute la ville; n'avait-elle pas, par son heureux larcin, sauvé un homme innocent de la mort?

(A. B. Montx.)



LE GEAI

GARRULUS GLANDARIUS (CUV.)

Presque tout ce qui a été dit de l'instinct de la pie peut s'appliquer au geai; et ce sera assez faire connaître celui-ci que d'indiquer les différences qui le caractérisent.

L'une des principales, c'est cette marque bleue, ou plutôt émaillée de différentes nuances de bleu, dont chacune de ses ailes est ornée, et qui suffirait seule pour le distinguer de presque tous les autres oiseaux de l'Europe. Il a de plus sur le front un toupet de petites plumes noires, bleues et blanches : en général, toutes ses plumes sont singulièrement douces et soyeuses au toucher; et il sait, en relevant celles de sa tête, se faire une huppe qu'il rabaisse à son gré. Il est d'un quart moins gros que la pie; il a la queue plus courte et les ailes plus longues à proportion, et, malgré cela, il ne vole guère mieux qu'elle.

Les geais sont fort pétulants de leur nature; ils ont les sensations vives, les mouvements brusques; et, dans leurs fréquents accès de colère, ils s'emportent et oublient le soin de leur propre conservation, au point de se prendre quelquefois la tête entre deux branches, et ils meurent ainsi suspendus en l'air.

Leur cri ordinaire est très-désagréable, et ils le font entendre souvent; ils ont aussi de la disposition à contre-faire celui de plusieurs oiseaux qui ne chantent pas mieux, tels que la crécerelle, le chat-huant, etc.

Les geais nichent dans les bois, et loin des lieux habités, préférant les chênes les plus touffus, et ceux dont le tronc est entouré de lierre; mais ils ne construisent pas leurs nids avec autant de précaution que la pie.

Dans l'état de domesticité, auquel ils se façonnent aisément, ils s'accoutument à toutes sortes de nourritures, et vivent ainsi huit à dix ans; dans l'état sauvage, ils se nourrissent non-seulement de glands et de noisettes,



mais de châtaignes, de pois, de fèves, de sorbes, de groseilles, de cerises, de framboises, etc. Ils dévorent aussi les petits des autres oiseaux, quand ils peuvent les surprendre dans le nid en l'absence des vieux, et quelquefois les vieux, lorsqu'ils les trouvent pris au lacet.

On trouve cet oiseau en Suède, en Écosse, en Angleterre, en Allemagne, en Italie; et je ne crois pas qu'il soit étranger à aucune contrée de l'Europe, ni même à aucune des contrées correspondantes de l'Asie.

Une variété généralement connue dans l'espèce du geai, c'est le geai blanc; il a la marque bleue aux ailes, et ne diffère du geai ordinaire que par la blancheur presque universelle de son plumage.

ADDITION A L'ARTICLE DU GEAI

Cette espèce se nourrit assez indistinctement de toutes sortes de fruits, de graines huileuses, d'insectes, et même de chair; car, dans l'état de domesticité, elle avale très-gloutonnement de fort gros morceaux de viande, et, dans l'état sauvage, elle attaque fort souvent les jeunes oiseaux, et les dévore. Comme elle passe l'hiver dans le pays, et que dans cette saison elle ne trouve pas toujours les aliments qui lui sont nécessaires, elle a la prévoyance de faire des provisions, et de les cacher dans des trous d'arbres ou même dans des terriers abandonnés. Cet instinct, qui, même dans l'état de domesticité, les porte à cacher des provisions alimentaires, leur fait aussi déplacer quantité d'objets qui ne peuvent leur être d'aucune utilité; et c'est de là qu'est née cette comparaison *voleur comme un geai* ou *comme une pie*, car celle-ci en fait autant. Quoique les geais vivent dans les bois, ils s'approchent souvent des habitations voisines des forêts, de celles surtout autour desquelles il se trouve des noyers, car ils aiment beaucoup les noix, qu'ils emportent tout entières pour leurs provisions d'hiver; ils profitent pour cela du moment où elles se dégagent de leur enveloppe, et tombent naturellement. Aussi, pendant l'automne, trouve-t-on toujours des geais à terre au pied des noyers, et ramassant toutes

les noix tombées : cela fait, ils savent aussi reconnaître celles dont le brou commence à se fendre, et les abattre d'un coup de bec.

La meilleure manière de prendre les geais et tous autres oiseaux est d'avoir une chouette vivante, ou même empaillée, qu'on attache sur une grosse branche, au bas d'un arbre chargé de gluaux; on se cache très-soigneusement, on froue (*frouer*, souffler dans le tranchant d'une feuille), à petit bruit pour seulement faire approcher un oiseau quelconque; le premier qui arrive, n'importe lequel, se met, en voyant la chouette, à faire un cri d'effroi qui appelle tous les autres oiseaux. Vous voyez alors accourir les geais, les grives, les merles, tous les oiseaux d'alentour, même les plus rusés, jusqu'à la méfiante pie, le plus rusé des volatiles. Restez caché jusqu'au moment où tous vos gluaux sont à bas; puis ramassez tous les oiseaux pris, qui lorsqu'ils n'ont vu personne se montrer, surpris de se trouver englués et arrêtés, restent ordinairement assez tranquilles dans l'endroit où ils tombent : si vous vous montrez un instant, vous gâtez la chasse, vous perdez tout le fruit de vos peines; et ce n'en est pas une petite que de préparer un arbre à recevoir les gluaux et de les y placer.

(LEVAILLANT.)

L'OISEAU DE PARADIS

PARADISEA APODA (L.)

Cette espèce est plus célèbre par les qualités fausses et imaginaires qui lui ont été attribuées, que par ses pro-

priétés réelles et vraiment remarquables. Le nom d'*oiseau de paradis* fait naître encore dans la plupart des têtes l'idée d'un oiseau qui n'a point de pieds, qui vole toujours, même en dormant, ou se suspend tout au plus pour quelques instants aux branches des arbres, par le moyen des longs filets de sa queue.

Ce tissu d'erreurs grossières n'est qu'une chaîne de conséquences assez bien tirées de la première erreur, qui sup-



pose que l'oiseau de paradis n'a point de pieds, quoiqu'il en ait d'assez gros; et cette erreur primitive vient elle-même de ce que les marchands indiens qui font le commerce des plumes de cet oiseau, ou les chasseurs qui les leur vendent, sont dans l'usage, soit pour les conserver et les transporter plus commodément, ou peut-être afin d'accréditer une erreur qui leur est utile, de faire sécher l'oiseau même en plumes, après lui avoir arraché les cuisses et les entrailles.

Au reste, si quelque chose pouvait donner une apparence de probabilité à la fable du vol perpétuel de l'oiseau de paradis, c'est sa grande légèreté produite par la quantité et l'étendue considérable de ses plumes.

On fait grand cas de ses plumes dans les Indes, et elles y sont fort recherchées. Il n'y a guère qu'un siècle qu'on les employait aussi en Europe aux mêmes usages que celles d'autruche; et il faut convenir qu'elles sont très-propres, soit par leur légèreté, soit par leur éclat, à l'ornement et à la parure.

GRIMPEREAUX

LA HUPPE

EPUPA EPOPS (L.)

Un auteur de réputation en ornithologie (Belon) a dit que cet oiseau avait pris son nom de la grande et belle huppe qu'il porte sur la tête : il aurait dit tout le contraire s'il eût fait attention que le nom latin de ce même oiseau, *upupa*, d'où s'est évidemment formé son nom français, est non-seulement plus ancien de quelques siècles que le mot générique *huppe*, qui signifie dans notre langue une touffe de plumes dont certaines espèces d'oiseaux ont

la tête surmontée, mais encore plus ancien que notre langue elle-même, laquelle a adopté le nom propre de l'espèce dont il s'agit ici, pour exprimer en général son attribut le plus remarquable.

La situation naturelle de cette touffe de plumes est d'être couchée en arrière, soit lorsque la huppe vole, soit lorsqu'elle prend sa nourriture, en un mot lorsqu'elle est exempte de toute agitation intérieure.



En Égypte, les huppes se rassemblent, dit-on, par petites troupes ; et lorsqu'une d'entre elles est séparée des autres, elle rappelle ses compagnes par un cri fort aigu à deux temps, *zi, zi*. Dans la plupart des autres pays, elles vont seules, ou tout au plus par paires.

La femelle pond depuis deux jusqu'à sept œufs, mais plus communément quatre ou cinq : ces œufs sont grisâtres, un peu moins gros que ceux de perdrix, et ils n'éclosent pas tous, à beaucoup près, au même terme ; car on m'a apporté une couvée de trois jeunes huppes

prises dans le même nid, qui différaient beaucoup entre elles par la taille.

Le cri du mâle est *bou, bou, bou*; c'est surtout au printemps qu'il le fait entendre, et on l'entend de très-loin. Ceux qui ont écouté ces oiseaux avec attention prétendent avoir remarqué dans leur cri différentes inflexions, différents accents appropriés aux différentes circonstances, tantôt un gémissement sourd qui annonce la pluie prochaine, tantôt un cri plus aigu qui avertit de l'apparition d'un renard.

On prétend que cet oiseau ne va jamais aux fontaines pour y boire, et que par cette raison il se prend rarement dans les pièges, surtout à l'abreuvoir.

Selon quelques-uns, la huppe était, chez les Égyptiens, l'emblème de la piété filiale : les jeunes prenaient soin, dit-on, de leurs père et mère devenus caducs ; ils les réchauffaient sous leurs ailes ; ils leur aidaient, dans le cas d'une mue laborieuse, à quitter leurs vieilles plumes ; ils soufflaient sur leurs yeux malades et y appliquaient des herbes salutaires ; en un mot, ils leur rendaient tous les services qu'ils en avaient reçus dans leur bas âge. On a dit quelque chose de pareil de la cigogne ; eh ! que n'en peut-on dire autant de toutes les espèces d'animaux !

La huppe ne vit que trois ans, suivant Olina ; mais cela doit s'entendre de la huppe domestique.

Comme elle a beaucoup de plumes, elle paraît plus grosse qu'elle n'est en effet ; sa taille approche de celle d'une grive.

Les huppes sont répandues dans presque tout l'ancien continent.

LE GRIMPEREAU

CERITHIA FAMILIARIS (L.)

L'extrême mobilité est l'apanage ordinaire de l'extrême petitesse. Le grimpereau est presque aussi petit que le roitelet, et, comme lui, presque toujours en mouvement ; mais tout son mouvement, toute son action porte, pour ainsi dire, sur le même point. Il reste toute l'année dans le pays qui l'a vu naître ; un trou d'arbre est son habitation ordinaire : c'est de là qu'il va à la chasse des insectes de l'écorce et de la mousse ; c'est aussi le lieu où la femelle fait sa ponte et couve ses œufs.

Les grimpereaux ne sont guère communs qu'en Angleterre.

L'OISEAU-MOUCHE

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur : *Maxime miranda in minimis*. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de

la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses et paraissent confinées



entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour : ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*.

Le nid qu'ils construisent répond à la délicatesse de

leur corps ; il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse recueillie sur des fleurs : ce nid est fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse. La femelle se charge de l'ouvrage, et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux : on la voit, empressée à ce travail chéri, chercher, choisir, employer brin à brin les fibres propres à former le tissu de ce doux berceau de sa progéniture ; elle en polit les bords avec sa gorge, le dedans avec sa queue ; elle le revêt à l'extérieur de petits morceaux d'écorce de gommiers qu'elle colle alentour pour le défendre des injures de l'air, autant que pour le rendre plus solide : le tout est attaché à deux feuilles ou à un seul brin d'oranger, de citronnier, ou quelquefois à un fêtu qui pend de la couverture de quelque case. Ce nid n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot, et fait de même en demi-coupe : on y trouve deux œufs tout blancs, et pas plus gros que de petits pois ; le mâle et la femelle les couvent tour à tour pendant douze jours ; les petits éclosent au treizième jour, et ne sont alors pas plus gros que des mouches. « Je n'ai jamais pu remarquer, dit le P. du Tertre, quelle sorte de becquée la mère leur apporte, sinon qu'elle leur donne à sucer sa langue encore tout emmiellée du sucre tiré des fleurs. »

On conçoit aisément qu'il est comme impossible d'élever ces petits volatiles ; ceux qu'on a essayé de nourrir avec des sirops ont dépéri dans quelques semaines.

LE COLIBRI

La nature, en prodiguant tant de beautés à l'oiseau-mouche, n'a pas oublié le colibri son voisin et son proche parent ; elle l'a produit dans le même climat, et formé sur le même modèle. Aussi brillant, aussi léger que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont d'éclatant, de moelleux, de suave ; et ce que nous avons dit de la beauté de l'oiseau-mouche, de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au colibri : un même instinct anime ces deux charmants oiseaux ; et comme ils se ressemblent presque en tout, souvent on les a confondus sous un même nom. Cependant ils diffèrent les uns des autres par un caractère évident et constant : cette différence est dans le bec. Celui des colibris, égal et filé, légèrement renflé par le bout, n'est pas droit comme dans l'oiseau-mouche, mais courbé dans toute sa longueur : il est aussi plus long à proportion.

LE MARTIN-PÊCHEUR OU L'ALCYON

ALCEDO ISPIDA (L.)

Le nom de *martin-pêcheur* vient de *martinet-pêcheur*, qui était l'ancienne dénomination française de cet oiseau, dont le vol ressemble à celui de l'hirondelle-martin.

lorsqu'elle file près de terre ou sur les eaux. Son nom ancien, *alcyon*, était bien plus noble, et on aurait dû le lui conserver ; car il n'y eut pas de nom plus célèbre chez les Grecs : ils appelaient *alcyoniens* les jours de calme vers le solstice, où l'air et la mer sont tranquilles, jours précieux aux navigateurs, durant lesquels les routes de la mer sont aussi sûres que celles de la terre ; ces mêmes jours étaient aussi le temps donné à l'alcyon pour élever



ses petits. L'imagination, toujours prête à enluminer de merveilleux les beautés simples de la nature, acheva d'altérer cette image en plaçant le nid de l'alcyon sur la mer aplanie : c'était Éole qui enchaînait les vents en faveur de ses petits-enfants ; *Alyone*, sa fille, plaintive et solitaire, semblait encore redemander aux flots son infortuné Célyx, que Neptune avait fait périr.

C'est le plus bel oiseau de nos climats, et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse comparer au martin-pêcheur

pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs ; elles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie : tout le milieu du dos, avec le dessus de la queue, est d'un bleu clair et brillant, qui, aux rayons du soleil, a le jeu du saphir et de la turquoise ; le vert se mêle sur les ailes au bleu, et la plupart des plumes y sont terminées et ponctuées par une teinte d'aigue-marine ; la tête et le dessus du cou sont pointillés de même de taches plus claires sur un fond d'azur.

ADDITION A L'ARTICLE DU MARTIN-PÊCHEUR

Dans quelques provinces de la Sibérie et de la Russie d'Europe, les paysans attachent une très-grande vertu aux plumes de cet oiseau ; mais il y en a qui sont bonnes, d'autres qui sont mauvaises. Or, comment les distinguer ? Ils les prennent une par une entre leurs doigts, avec gravité, ou plutôt avec religion et terreur, puis, s'avancant à pas comptés vers un étang ou vers un fleuve, ils jettent les plumes dans l'eau. Celles qui surnagent sont les bonnes : pourvu que vous en portiez une ou deux sur vous, soyez sûr que vous ne devez plus rien craindre des malins esprits ni des maladies ; permis même à vous de croire que ces plumes merveilleuses seront plus tard pour vous la source de grandes prospérités, d'héritages inattendus, etc.

(A. B. MOBIN.)

LE NID DU MARTIN-PÊCHEUR DE MER OU ALCYON

« Aucune surlisance n'a encore pu atteindre à la cognissance de cette merveilleuse fabrique de quoi l'hal-

cyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matière. Plutarque, qui en avoit veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arrestes de quelque poisson, qu'elle conjoint et lie ensemble, les entrelacéant, les unes de long, les autres de travers, et adjoustant des courbes et des arrondissements tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prêt à voguer; puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer le battant tout doucement, lui enseigne à radoubler ce qui n'est pas bien lié et à mieulx fortifier aux endroits où elle veoid que sa structure se desmet et se lasche par les coups de mer; et au contraire, ce qui est bien joint le battement de mer le vous estreint et vous le serre de sorte qu'il se peult ny rompre, n'y dissouldre ou endommager à coups de pierre, ny de fer si ce n'est à toute peine; et ce qui plus est à admirer c'est la proportion et figure de concavité du dedans; car elle est composée et proportionnée de manière qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie. »

(MONTAIGNE.)

MOTACILLES

LES MÉSANGES

Tous les oiseaux de cette famille sont faibles en apparence, parce qu'ils sont très-petits; mais ils sont en même

temps vifs, agissants et courageux : on les voit sans cesse en mouvement ; sans cesse ils voltigent d'arbre en arbre, ils sautent de branche en branche, ils grimpent sur l'écorce, ils gravissent contre les murailles ; ils s'accrochent, se suspendent de toutes les manières, souvent même la tête en bas, afin de pouvoir fouiller dans toutes les petites fentes, et y chercher les vers, les insectes ou leurs œufs. Ils vivent aussi de graines : mais au lieu de les casser dans leur bec, comme font les linottes et les chardonnerets, presque toutes les mésanges les tiennent assujetties sous leurs petites serres, et les percent à coups de bec ; elles percent de même les noisettes, les amandes, etc.

En général, toutes les mésanges, quoiqu'un peu féroces, aiment la société de leurs semblables, et vont par troupes plus ou moins nombreuses. Lorsqu'elles ont été séparées par quelque accident, elles se rappellent mutuellement et sont bientôt réunies ; cependant elles semblent craindre de s'approcher de trop près. Lorsqu'elles se sentent prises, elles mordent vivement les doigts de l'oiseleur, les frappent à coups de bec redoublés, et rappellent à grands cris les oiseaux de leur espèce, qui accourent en foule, se prennent à leur tour, et en font venir d'autres qui se prendront de même.

Elles pondent jusqu'à dix-huit ou vingt œufs, plus ou moins : les unes dans des trous d'arbre, se servant de leur bec pour arrondir, lisser, façonner ces trous à l'intérieur, et leur donner une forme convenable à leur destination ; les autres dans des nids en boule, et d'un volume très-disproportionné à la taille d'un si petit oiseau.

LE ROSSIGNOL

SYLVIA LUSCINIA (LAC.)

Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire, attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chanteur des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs dont la voix le dispute, à certains égards, à celle du rossignol. Les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir lorsque le rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs ; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ses talents divers et par la prodigieuse variété de son ramage, en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement : s'il reedit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments ; il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles,

presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent : mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe.

Ses différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodie, concourent si puissamment aux grands effets : on jouit des beaux sons



que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille ; on en jouit mieux, parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles. Bientôt on entend, on désire une autre reprise ; on espère que ce sera celle qui plaît : si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront.

Aristote, et Plinè d'après lui, disent que le chant du rossignol dure dans toute sa force quinze jours et quinze nuits sans interruption, dans le temps où les arbres se couvrent de verdure; ce qui doit ne s'entendre que des rossignols sauvages, et n'être pas pris à la rigueur, car ces oiseaux ne sont pas muets avant ni après l'époque fixée par Aristote; à la vérité, ils ne chantent pas alors avec autant d'ardeur ni aussi constamment. Ils commencent d'ordinaire au mois d'avril, et ne finissent tout à fait qu'au mois de juin, vers le solstice.

Cet oiseau est capable à la longue de s'attacher à la personne qui a soin de lui : lorsqu'une fois la connaissance est faite, il distingue son pas avant de la voir, il la salue d'avance par un cri de joie; et s'il est en mue, on le voit se fatiguer en efforts inutiles pour chanter, et suppléer par la gaieté de ses mouvements, par l'âme qu'il met dans ses regards, à l'expression que son gosier lui refuse. Lorsqu'il perd sa bienfaitrice, il meurt quelquefois de regret.

Chaque couple commence à faire son nid vers la fin d'avril et au commencement de mai : ils le construisent de feuilles, de jones, de brins d'herbe grossière en dehors ; de petites fibres, de racines, de crin, et d'une espèce de bourre en dedans : ils le placent à une bonne exposition, un peu tournée au levant, et dans le voisinage des eaux ; ils le posent ou sur les branches les plus basses des arbustes, tels que les groseilliers, épines blanches, pruniers sauvages, charmilles, etc., ou sur une touffe d'herbe, et même à terre, au pied de ces arbustes.

Dans notre climat, la femelle pond ordinairement cinq œufs, d'un brun verdâtre uniforme, excepté que le brun

domine au gros bout, et le verdâtre au petit bout. La femelle couve seule ; elle ne quitte son poste que pour chercher à manger, et elle ne le quitte que sur le soir, et lorsqu'elle est pressée par la faim : pendant son absence, le mâle semble avoir l'œil sur le nid. Au bout de dix-huit ou vingt jours d'incubation, les petits commencent à éclore. Le nombre des mâles est communément plus que double de celui des femelles.

Les rossignols qu'on tient en cage ont coutume de se baigner après qu'ils ont chanté.

Ces oiseaux ont une espèce de balancement du corps, qu'ils élèvent et abaissent tour à tour, et presque parallèlement au plan de position.

Les rossignols se cachent au plus épais des buissons : ils se nourrissent d'insectes aquatiques et autres, de petits vers, d'œufs, ou plutôt de nymphes de fourmis ; ils mangent aussi des figues, des baies, etc. ; mais, comme il serait difficile de fournir habituellement ces sortes de nourriture à ceux que l'on tient en cage, on a imaginé différentes pâtées dont ils s'accoutument fort bien.

On a reconnu que les drogues échauffantes et les parfums excitaient les rossignols à chanter ; que les vers de farine et ceux du fumier leur convenaient lorsqu'ils étaient trop gras, et les figues lorsqu'ils étaient trop maigres ; enfin que les araignées étaient pour eux un purgatif.

Tous les pièges sont bons pour les rossignols ; ils sont peu défiants, quoique assez timides. Ils sont curieux et même badauds ; ils admirent tout et sont dupes de tout.

Il s'en faut bien que le plumage de cet oiseau réponde

à son ramage : il a tout le dessus du corps d'un brun plus ou moins roux ; la gorge, la poitrine et le ventre d'un gris blanc ; le devant du cou d'un gris plus foncé ; les couvertures inférieures de la queue et des ailes d'un blanc roussâtre, plus roussâtre dans les mâles ; les penes des ailes d'un gris brun tirant au roux ; la queue d'un brun plus roux ; le bec brun ; les pieds aussi, mais avec une teinte de couleur de chair ; le fond des plumes cendré foncé.

ADDITION A L'ARTICLE DU ROSSIGNOL

Voici la traduction d'une lettre que l'illustre Gessner reçut d'un de ses amis sur trois rossignols merveilleux que ce dernier avait vus et entendus dans une auberge allemande.

« Comme je sais que vous travaillez sur les oiseaux, je vais vous parler de rossignols qui contrefont les entretiens des hommes ; c'est quelque chose qui vous paraîtra presque incroyable, quoiqu'il n'y ait rien de plus vrai puisque je l'ai éprouvé moi-même et que je les ai entendus de mes propres oreilles à la dernière diète de Ratisbonne. En 1546, étant logé à l'auberge de la *Couronne d'Or*, mon hôte avait trois rossignols enfermés séparément chacun dans sa cage. Nous étions alors dans la saison du printemps, que ces oiseaux sont accoutumés de chanter continuellement, et comme j'étais malade, je ne pouvais dormir. Vers le minuit, que tout était tranquille, j'entends avec étonnement deux rossignols causer ensemble en allemand et répéter tout ce qu'ils avaient ouï dire pendant le jour. Ces deux rossignols n'étaient éloignés de mon lit que de

deux pieds tout au plus; mais le troisième était trop loin pour que je pusse l'entendre. J'étais donc bien étonné de voir comment ces deux oiseaux conversaient entre eux sans se confondre. Ils contaient entre autres choses deux histoires assez longues pour durer jusqu'au jour, et cela avec des inflexions de voix si naturelles qu'on n'aurait jamais pu s'attendre à un pareil événement. Je demandai à mon hôte s'il leur avait coupé le filet ou appris à parler, et s'il avait remarqué ce qu'ils chantaient la nuit; il me répondit que non, ainsi que toute la famille. Pour moi, obligé à passer souvent les nuits entières sans dormir, j'écoutai avidement et toujours avec une nouvelle surprise les contestations de ces petits animaux. Une autre matière de conversation roulait sur le garçon de cabaret et sur sa femme qui n'avait pas voulu suivre son mari à la guerre; car le mari, à ce que nos rossignols me faisaient entendre, tâchait de persuader à sa femme par l'espérance du bulin, de quitter l'auberge et la servitude et de le suivre à la guerre, mais elle refusait de prendre ce parti, préférant de rester à Ratisbonne ou de s'en aller à Nuremberg. C'était un long débat qui se passait en secret et à l'insu du maître et que ces oiseaux me rendaient tout entier.

« Or cette dispute revenait souvent sur le tapis, parce qu'ils l'avaient apparemment bien méditée. Une troisième histoire concernait la guerre que l'empereur menaçait alors de faire contre les protestants; et nos rossignols semblaient prédire tout ce qui arriva peu de temps après; ils y mêlaient aussi ce qui avait été fait peu auparavant contre le duc de Brunswick. Mais je pense qu'ils avaient puisé tout dans les entretiens secrets des gentilshommes officiers

ou capitaines qui se trouvaient fréquemment à mon auberge et dans l'appartement où étaient ces oiseaux. Ils racontaient ces sortes d'histoires dans le silence le plus profond de la nuit, étant presque muets durant le jour, qu'ils employaient à réfléchir sur ce qu'ils entendaient dire aux allants et venants. J'avoue que je n'aurais jamais cru tant d'histoires merveilleuses que Pline nous a laissées touchant le rossignol, si je n'avais pas vu de mes yeux et entendu de mes oreilles ce que je viens de vous raconter. Il serait trop long, et je n'aurais pas le loisir de vous en donner un détail plus circonstancié. »

On raconte que Drusus et Britannicus, fils de Claude, avaient des rossignols parlant grec et latin. Ils se taisaient durant le jour, mais faisaient entendre leur chant pendant la nuit. On s'en servit, dit un auteur, pour apprendre le complot de quelques conjurés, dont ces oiseaux surent retenir les paroles secrètes.

Lorsqu'on voudra avoir toute l'année l'agrément d'entendre chez soi chanter des rossignols, dit l'auteur du *Traité du Rossignol*, on mettra au commencement du mois de décembre un vieux mâle dans une cage enfermée dans un cabinet qu'il faudra rendre de jour en jour plus obscur, en fermant par degrés les volets jusqu'à n'y laisser entrer aucun rayon de lumière. On y tiendra l'oiseau pendant les mois de décembre, janvier, février, mars, avril et mai; et à la fin de mai on donnera peu à peu du jour au cabinet, comme on le lui a ôté.

Le rossignol étant à l'air commencera à chanter en juin, qui est le temps que les autres cessent leur chant.

On aura soin en même temps de mettre un autre rossignol dans une pareille cage et de la même manière au mois de juin et de ne le retirer de la chambre obscure qu'à la fin de novembre. Ainsi, moyennant deux vieux rossignols apprivoisés, on pourra en avoir toujours un qui chante, parce que celui qui sera enfermé réservera son chant tandis que l'autre chantera.

Les rossignols, dit Pline, luttent entre eux avec opiniâtreté pour le prix du chant. Le vaincu perd la vie avant de perdre la voix. Les jeunes apprennent des vers et les récitent. Le disciple écoute attentivement et répète la leçon. Comment s'étonnerait-on de voir que ces oiseaux se payent aussi cher que des esclaves, et même plus cher qu'autrefois les écuyers? Je sais qu'un rossignol blanc, chose fort rare, a été vendu six mille sesterces (près de 1,400 fr.), et devait être donné en présent à Agrippine femme de l'empereur Claude.

(TRADUIT DU LATIN. B. M.)

LA FAUVETTE A TÊTE NOIRE

SYLVIA ATRICAPILLA (L.)

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu : il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit bien plus longtemps; car plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modu-

lations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées. Ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur.

Le mâle a pour sa femelle les plus tendres soins : non-seulement il lui apporte sur le nid, des mouches, des vers et des fourmis, mais il la soulage de l'incommodité de sa situation, il couve alternativement avec elle. Le nid est



placé près de terre, dans un taillis soigneusement caché, et contient quatre ou cinq œufs, fond verdâtre avec des taches d'un brun léger. Les petits grandissent en peu de jours; et pour peu qu'ils aient de plumes, ils sautent du nid dès qu'on les approche, et l'abandonnent. Cette fauvette ne fait communément qu'une ponte dans nos provinces.

On l'élève aussi en cage; et de tous les oiseaux qu'on peut mettre en volière, dit Olin, cette fauvette est un des

plus aimables. L'affection qu'elle marque pour son maître est touchante ; elle a pour l'accueillir un accent particulier, une voix plus affectueuse ; à son approche, elle s'élance vers lui contre les mailles de sa cage, comme pour s'efforcer de rompre cet obstacle et de le joindre ; et avec un continuel battement d'ailes, accompagné de petits cris, elle semble exprimer l'empressement et la reconnaissance.

Cet oiseau se trouve communément en Italie, en France, en Allemagne, et jusqu'en Suède : cependant on prétend qu'il est assez rare en Angleterre.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA FAUVETTE

Selon Olina, la fauvette, presque égale au rossignol pour la beauté de son chant, l'emporte sur lui par ses qualités aimables, par ses mœurs douces, par l'attachement qu'elle a pour ses maîtres. Ne s'élance-t-elle pas vers lui, ne fait-elle pas à son approche tous ses efforts pour sortir de sa cage ? Mais elle ne peut briser les barreaux de fer de son étroite prison ; elle se contente donc de le saluer de ses chants, de lui montrer sa joie par les battements de son aile frémissante. J'ai eu moi-même une fauvette qui, attachée au-dessus de mon lit, épiait le moment de mon réveil pour me saluer par de petits cris tendres et affectueux qu'elle ne faisait entendre ni à d'autres heures, ni devant d'autres personnes. Quand je chantais elle chantait, quand j'étais triste elle devenait triste et gardait le silence.

(A. B. MORIS.)

« La fauvette des roseaux, dit Mauduit, habite les marais et le bord des eaux ; on la voit s'élancer du milieu des

joncs et des herbes pour saisir les demoiselles et les autres insectes qui voltigent au-dessus des eaux ; elle fait, comme le rossignol, entendre son chant dans les belles nuits du printemps ; elle niche sous les roseaux, les buissons, au milieu des marécages, ou sur des taillis au bord des eaux ; son nid est fait avec art, composé de feuilles, de brins d'herbes sèches, et garni d'un peu de crin en dedans.

LE ROUGE-GORGE

FICEDULA RUBECULA (BECH.)

Ce petit oiseau passe tout l'été dans nos bois, et ne vient alentour des habitations qu'à son départ en automne et à son retour au printemps ; mais, dans ce dernier passage, il ne fait que paraître, et se hâte d'entrer dans les forêts. Il place son nid près de terre sur les racines des jeunes arbres ou sur des herbes assez fortes pour le soutenir : il le construit de mousse entremêlée de crins et de feuilles de chêne, avec un lit de plumes au dedans ; souvent, dit Willoughby, après l'avoir construit, il le comble de feuilles accumulées, ne laissant sous cet amas qu'une entrée droite oblique, qu'il bouche encore d'une feuille en sortant. On trouve ordinairement dans le nid du rouge-gorge cinq et jusqu'à sept œufs de couleur brune. Pendant tout le temps des nichées, le mâle fait retentir les bois d'un chant léger et tendre ; c'est un ramage suave et délié. Il poursuit avec vivacité tous les oiseaux de son espèce, et les éloigne du petit canton qu'il s'est choisi : jamais le même buisson ne logea deux paires de ces oiseaux.

Le rouge-gorge cherche l'ombrage épais et les endroits humides. Il se nourrit dans le printemps de vermisseaux et d'insectes qu'il chasse avec adresse et légèreté : on le voit voltiger comme un papillon autour d'une feuille sur laquelle il aperçoit une mouche ; à terre, il s'élançe par petits sauts et fond sur sa proie en battant des ailes. Il va souvent aux fontaines, soit pour s'y baigner, soit pour boire.

Il n'est pas d'oiseau plus matinal que celui-ci. Le rouge-gorge est le premier éveillé dans les bois, et se fait entendre dès l'aube du jour : il est aussi le dernier qu'on y entende et qu'on y voie voltiger le soir.

ADDITION A L'ARTICLE DU ROUGE-GORGE

« Les rouges-gorges quittent nos pays en hiver, dit Mauduit, mais il en reste toujours un assez grand nombre qui fréquentent nos jardins et nos potagers, rôdent autour de nos habitations, entrent même dans nos maisons, y ramassent des mics de pain, des petits morceaux de viande et même des grains ; ceux qui sont alors dans les bois suivent les bûcherons et ramassent presque entre leurs jambes les miettes qui tombent pendant qu'ils prennent leur repas ; ce sont des oiseaux on ne peut plus aisés à apprivoiser ; j'en ai entendu chanter dès le jour même de leur détention ; on peut les conserver longtemps en leur donnant la même nourriture qu'au rossignol ou simplement du pain émietté, du chènevis écrasé et d'autres petits grains. Ils ont en hiver un chant fort lent et qu'on n'entend que de très-près ; ils en ont un plus vif et plus fort dans

la saison de la ponte ; l'un et l'autre sont composés de sons doux et agréables. »

LE ROITELET

REGULUS VULGARIS (Cuv.)

Le roitelet est si petit, qu'il passe à travers les mailles des filets ordinaires, qu'il s'échappe facilement de toutes les cages, et que lorsqu'on le lâche dans une chambre que l'on croit bien fermée, il disparaît au bout d'un certain temps, et se fond en quelque sorte, sans qu'on en puisse trouver la moindre trace ; il ne faut, pour le laisser passer, qu'une issue presque invisible. Lorsqu'il vient dans nos jardins, il se glisse subtilement dans les charmilles : et comment ne le perdrait-on pas bientôt de vue ? la plus petite feuille suffit pour le cacher. Lorsqu'on est parvenu à le prendre, soit aux gluaux, soit avec le trébuchet des mésanges, ou bien avec un filet assez fin, on craint de trop presser dans ses doigts un oiseau si délicat ; mais comme il n'est pas moins vif, il est déjà loin qu'on croit encore le tenir. Son cri aigu et perçant est celui de la sauterelle, qu'il ne surpasse pas de beaucoup en grosseur. La femelle pond six ou sept œufs, qui ne sont guère plus gros que des pois, dans un petit nid fait en boule creuse, tissu solidement de mousse et de toile d'araignée, garni en dedans du duvet le plus doux, et dont l'ouverture est dans le flanc ; elle l'établit le plus souvent dans les forêts, et quelquefois dans les ifs et les charmilles de nos jardins ou sur des pins à portée de nos maisons.

Les plus petits insectes font la nourriture ordinaire de ces très-petits oiseaux : l'été, ils les attrapent lestement en volant ; l'hiver, ils les cherchent dans leurs retraites, où ils sont engourdis, demi-morts et quelquefois morts tout à fait. Ils s'accrochent aussi de leur larve et de toutes sortes de vermineux. Ils sont si habiles à trouver et à saisir cette proie, ils en sont si friands, qu'ils s'en gorgent quelquefois jusqu'à étouffer. Ils mangent pendant l'été de petites baies, de petites graines, telles que celles du fenouil.

ADDITION A L'ARTICLE DU ROITELET

Le roitelet apprivoisé, dit V. de Bomare, chante d'une voix agréable et même plus forte et plus sonore que ne semble comporter un si petit corps ; son chant ou son cri est cependant uniforme, très-court, beaucoup plus fréquent à l'approche des frimas et des mauvais temps : son ramage se fait moins entendre au mois de mars ; le soin de se bâtir un nid, de fournir aux besoins de sa famille naissante, semble occuper tous ses loisirs. Ses petits sont fort difficiles à élever pour les nourrir en cage.

« Nous avons été témoin que dans certaines provinces de France, les gens de la campagne se font un scrupule non-seulement de tuer cet oiseau, mais même un cas de conscience de toucher à son nid ; ailleurs on le regarde comme un spécifique contre la pierre des reins ou de la vessie, si on en mange la chair toute crue ou si on le brûle et qu'on en prenne les cendres dans du vin blanc. On assure même que rôti c'est un mets si délicat que les

gourmets en préfèrent le goût au meilleur gibier; on prétend aussi que l'excès d'une telle nourriture deviendrait funeste à la santé; mais la petitesse de l'oiseau, la difficulté d'en trouver en abondance, forceront les gourmands à la tempérance. »

LA LAVANDIÈRE

ET LES BERGERETTES OU BERGERONNETTES

On a souvent confondu la lavandière et les bergeronnettes; mais la première se tient ordinairement au bord des eaux, et les bergeronnettes fréquentent le milieu des prairies et suivent les troupeaux : les unes et les autres voltigent souvent dans les champs autour du laboureur, et accompagnent la charrue pour saisir les vermisseaux qui fourmillent sur la glèbe fraîchement renversée. Dans les autres saisons, les mouches que le bétail attire, et tous les insectes qui peuplent les rives des eaux dormantes, sont la pâture de ces oiseaux, véritables *gobe-mouches*, à ne les considérer que par leur manière de vivre, mais différents des *gobe-mouches* proprement dits, qui attendent et chassent leur proie sur les arbres, au lieu que la lavandière et les bergeronnettes la cherchent et la poursuivent à terre. Elles forment ensemble une petite famille d'oiseaux à bec fin, à pieds hauts et menus, et à longue queue qu'elles balancent sans cesse.

LA BERGERONNETTE GRISE

MOTACILLA CINEREA (L.)

L'espèce de la lavandière est simple; mais nous trouvons trois espèces bien distinctes dans la famille des bergeronnettes : la *bergeronnette grise*, la *bergeronnette de printemps*, et la *bergeronnette jaune*.



L'espèce d'affection que les bergeronnettes marquent pour les troupeaux; leur habitude à les suivre dans la prairie; leur manière de voltiger, de se promener au milieu du bétail paissant, de s'y mêler sans crainte, jusqu'à se poser quelquefois sur le dos des vaches et des moutons; leur air de familiarité avec le berger, qu'elles précèdent, qu'elles accompagnent sans défiance et sans

danger, qu'elles avertissent même de l'approche du loup ou de l'oiseau de proie, leur ont fait donner un nom approprié, pour ainsi dire, à cette vie pastorale. Compagne d'hommes innocents et paisibles, la bergeronnette semble avoir pour notre espèce ce penchant qui rapprocherait de nous la plupart des animaux, s'ils n'étaient repoussés par notre barbarie, et écartés par la crainte de devenir nos victimes. Dans la bergeronnette, l'affection est plus forte que la peur : il n'est point d'oiseau libre dans les champs qui se montre aussi privé, qui fuie moins et moins loin, qui soit aussi confiant, qui se laisse approcher de plus près, qui revienne plus tôt à portée des armes du chasseur, qu'elle n'a pas l'air de redouter, puisqu'elle ne sait pas même fuir.

Les mouches sont sa pâture pendant la belle saison : mais, quand les frimas ont abattu les insectes volants et renfermé les troupeaux dans l'étable, elle se retire sur les ruisseaux, et y passe presque toute la mauvaise saison ; du moins la plupart de ces oiseaux ne nous quittent pas pendant l'hiver.

L'ALOUETTE

ALAUDA ARVENSI (L.)

L'alouette est du petit nombre des oiseaux qui chantent en volant; plus elle s'élève, plus elle force la voix, et souvent elle la force à tel point, que, quoiqu'elle se soutienne au haut des airs et à perte de vue, on l'entend encore

distinctement. Elle chante rarement à terre, où néanmoins elle se tient toujours lorsqu'elle ne vole point; car elle ne se perche jamais sur les arbres, et on doit la compter parmi les oiseaux pulvérateurs.

Chaque femelle pond quatre ou cinq petits œufs qui ont des taches brunes sur un fond grisâtre : elle ne les couve que pendant quinze jours au plus, et elle emploie encore moins de temps à conduire et à élever ses petits.



La nourriture la plus ordinaire des jeunes alouettes sont les vers, les chenilles, les œufs de fourmis et même des sauterelles; ce qui leur a attiré, et à juste titre, beaucoup de considération dans les pays qui sont exposés aux ravages de ces insectes destructeurs.

HIRONDELLES

L'ENGOULEVENT

CAPRIMULGUS EUROPEUS (L.)

J'ai rejeté les noms de *tête-chèvre*, de *crapaud volant*, de *grand merle*, de *corbeau de nuit*, et d'*hirondelle à queue carrée*, donnés par le peuple ou par les savants à l'oiseau dont il s'agit ici. J'ai conservé à cet oiseau le nom d'*engoulevent* qu'on lui donne en plusieurs provinces, parce que ce nom, quoiqu'un peu vulgaire, peint assez bien l'oiseau, lorsque, les ailes déployées, l'œil hagard et le gosier ouvert de toute sa largeur, il vole, avec un bourdonnement sourd, à la rencontre des insectes, dont il fait sa proie, et qu'il semble *engouler* par aspiration.

Il n'a pas besoin de fermer le bec pour arrêter les insectes qui y sont entraînés; l'intérieur de ce bec est enduit d'une espèce de glu qui paraît filer de la partie supérieure, et qui suffit pour retenir toutes les phalènes et même les scarabées dont les ailes s'y engagent.

Les engoulevents sont très-répandus, et cependant ne sont communs nulle part; ils se trouvent, ou du moins ils passent dans presque toutes les régions de notre continent, depuis la Suède et les pays encore plus septen-

trionaux jusqu'en Grèce et en Afrique d'une part, de l'autre jusqu'aux grandes Indes. Ils ne se donnent pas la peine de construire un nid ; un petit trou qui se trouve en terre ou dans des pierrailles, au pied d'un arbre ou d'un



rocher, et que le plus souvent ils laissent comme ils l'ont trouvé, leur suffit. La femelle y dépose deux ou trois œufs plus gros que ceux du merle et plus rembrunis.

La saison où l'on voit plus souvent voler ces oiseaux, c'est l'automne.

**L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE OU L'HIRONDELLE
DOMESTIQUE**

HIRUNDO RUSTICA (L.)

Elle est en effet domestique par instinct ; elle recherche la société de l'homme par choix ; elle la préfère, malgré ses inconvénients, à toute autre société. Elle niche dans nos cheminées, et jusque dans l'intérieur de nos maisons, surtout de celles où il y a peu de mouvement et de bruit : la foule n'est point la société. Toutes les fois qu'un voyageur égaré aperçoit dans l'air quelques-uns de ces oiseaux, il peut les regarder comme des oiseaux de bon augure, et qui lui annoncent infailliblement quelque habitation prochaine. Nous verrons qu'il n'en est pas tout à fait de même de l'hirondelle de fenêtre.

Celle de cheminée est la première qui paraisse dans nos climats : c'est ordinairement peu après l'équinoxe du printemps. Elle arrive plus tôt dans les contrées plus méridionales.

Il semble que l'homme devrait accueillir, bien traiter un oiseau qui lui annonce la belle saison, et qui d'ailleurs lui rend des services réels ; il semble au moins que ses services devraient faire sa sûreté personnelle, et cela a lieu à l'égard du plus grand nombre des hommes, mais il s'en trouve trop souvent qui se font un amusement inhumain de le tuer à coups de fusil, sans autre motif que celui d'exercer ou de perfectionner leur adresse sur un but très-inconstant, très-mobile, par conséquent très-difficile

à atteindre; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces oiseaux innocents paraissent plutôt attirés qu'effrayés par les coups de fusil, et qu'ils ne peuvent se résoudre à fuir l'homme, lors même qu'il leur fait une guerre si cruelle et si ridicule. Elle est plus que ridicule, cette guerre; car elle est contraire aux intérêts de celui qui la fait, par cela seul que les hirondelles nous délivrent du fléau des cousins, des charançons et de plusieurs autres insectes destructeurs de nos potagers, de nos moissons, de nos forêts.

Les mêmes hirondelles reviennent aux mêmes endroits : elles n'arrivent que pour faire leur ponte, et se mettent tout de suite à l'ouvrage. Elles construisent chaque année un nouveau nid, et l'établissent au-dessus de celui de l'année précédente, si le local le permet. J'en ai trouvé dans un tuyau de cheminée qui étaient ainsi construits par étages; j'en comptai jusqu'à quatre les uns sur les autres, tous quatre égaux entre eux, maçonnés de terre gâchée avec de la paille et du crin.

L'hirondelle fait deux pontes par an. Lorsque les petits sont éclos, les père et mère leur portent sans cesse à manger, et ont grand soin d'entretenir la propreté dans le nid, jusqu'à ce que les petits, devenus plus forts, sachent s'arranger de manière à leur épargner cette peine. Mais ce qui est plus intéressant, c'est de voir les vieux donner aux jeunes les premières leçons de voler, en les animant de la voix, leur présentant d'un peu loin la nourriture, et s'éloignant encore à mesure qu'ils s'avancent pour la recevoir, les poussant doucement, et non sans quelque inquiétude, hors du nid, jouant devant eux et avec eux dans l'air, comme pour leur offrir un secours

toujours présent, et accompagnant leur action d'un gazouillement si expressif, qu'on croirait en entendre le sens.

L'hirondelle de cheminée a la gorge, le front et deux espèces de sourcils d'une couleur aurore; tout le reste du dessous du corps blanchâtre avec une teinte de ce même aurore; tout le reste de la partie supérieure de la tête et du corps, d'un noir bleuâtre éclatant.



ADDITION A L'ARTICLE DE L'HIRONDELLE

HISTOIRE D'UNE HIRONDELLE ET D'UN MOINEAU

Le P. Bougeont raconte qu'un moineau, trouvant à sa bienséance un nid qu'une hirondelle venait de construire, s'en empara. L'hirondelle, voyant chez elle l'usurpateur, appelle du secours pour le chasser; mille hirondelles arrivent à tire-d'aile et attaquent le moineau; mais celui-ci, couvert de tous côtés et ne présentant que son gros bec

par la petite entrée du nid, était invulnérable et faisait repentir les plus habiles qui osaient s'en approcher. Après un quart d'heure de combat toutes les hirondelles disparurent. Le moineau se croyait vainqueur et les spectateurs jugèrent qu'elles abandonnaient l'entreprise. Point du tout : un moment après, on les voit revenir à la charge ; et, chacune s'étant pourvue de cette terre détrempée dont elles font leurs nids, elles fondirent toutes ensemble sur le moineau et le claquemurèrent dans le nid afin qu'il y pérît, parce qu'elles n'avaient pu l'en chasser.

NIDS COMESTIBLES D'HIRONDELLES

En Chine et aux Indes orientales on fait un grand commerce de nids d'hirondelles ; ces nids sont d'excellents comestibles. Voici ce qu'un voyageur célèbre, M. Poivre, raconte sur ces nids : « En 1741 je m'embarquai sur un navire qui allait en Chine, et dans le mois de juillet de la même année nous atteignimes le détroit de la Sonde. Le vent nous força de nous arrêter ; tandis que le reste de la compagnie gravissait les précipices, je me promenais seul le long du bord pour ramasser des écailles et des grains de corail, que l'on y trouve en grande quantité. Le matelot qui m'accompagnait découvrit une caverne profonde sur le bord de la mer ; il se fut à peine avancé de trois pas, qu'il m'appela à haute voix. Je m'approchai vers l'entrée de la caverne, et je la trouvai obscurcie d'un nuage de petits oiseaux qui se précipitaient dehors comme un essaim (c'étaient des hirondelles) : pénétrant plus avant, je vis le toit entièrement couvert de petits nids, ayant la

forme de bénitiers ; chacun d'eux contenait deux ou trois petits posés mollement sur des plumes. Comme ces nids s'amollissent dans l'eau, ils ne peuvent résister à la pluie ni supporter l'exposition près de la surface de la mer. Le matelot remplit son frac tant de nids que de petits oiseaux ; j'en détachai aussi quelques-uns qui étaient fortement collés après les rochers, et, la nuit s'avançant, nous retournâmes au navire chargés des fruits de notre excursion. Plusieurs des gens du bord, qui avaient fait différents voyages en Chine, reconnurent ces nids pour être les mêmes que ceux dont on fait tant de cas dans ce pays. Le matelot en garda plusieurs livres qu'il vendit à Canton, à très-bon compte. Je remarquai plus tard, dans nos voyages, que dans les mois de mars et d'avril les mers qui s'étendent de l'île de Java à la Cochinchine et du promontoire de Sumatra à la Nouvelle-Guinée sont couvertes de frai de poisson qui flotte sur l'eau comme la forte glu à moitié fondue. J'ai appris des Malais, des Cochinchinois, des natifs des Philippines et des Moluques, que ce frai est précisément la substance dont se sert la salangane pour construire son nid. Elle amasse ce frai, ou en écumant la surface de la mer, ou en montant sur les rochers après lesquels il est collé. On a vu des fils de cette matière gluante pendus au bec de cet oiseau : ce qui a fait supposer, mais sans fondement, qu'il les tirait de son estomac dans la saison des couvées. Tous s'accordent sur ce point.

« En passant les Moluques dans le mois d'avril et le détroit de la Sonde dans le mois de mars, je pêchai un peu de frai dans un baquet, et, après en avoir fait égoutter

l'eau et l'avoir fait sécher, je le trouvai exactement semblable à la substance de ces nids. »

Les nids de ces hirondelles se vendent à la livre sur les marchés chinois; les prix varient de deux à cinq francs la livre, suivant la qualité.

LE MARTINET NOIR

CYPSELUS APUS (ILIG.)

Les oiseaux de cette espèce sont de véritables hirondelles, et, à bien des égards, plus hirondelles, si j'ose ainsi parler, que les hirondelles mêmes; car non-seulement ils ont les principaux attributs qui caractérisent ce genre, mais ils les ont à l'excès: leur cou, leur bec et leurs pieds sont plus courts; leur tête et leur gosier plus larges; leurs ailes plus longues; ils ont le vol plus élevé, plus rapide que ces oiseaux, qui volent déjà si légèrement. Ils volent par nécessité, car d'eux-mêmes ils ne se posent jamais à terre; et, lorsqu'ils y tombent par quelque accident, ils ne se relèvent que très-difficilement dans un terrain plat; à peine peuvent-ils, en se trainant sur une petite motte, en grim pant sur une taupinière ou sur une pierre, prendre leurs avantages assez pour mettre en jeu leurs longues ailes.

Ces oiseaux sont assez sociables entré eux; mais ils ne le sont point du tout avec les autres espèces d'hirondelles, avec qui ils ne vont jamais de compagnie.

PICS

LE PIC VERT

PICUS VIRIDIS (L.)

Le pic vert est le plus connu des pics, et le plus commun dans nos bois. Il arrive au printemps, et fait retentir



les forêts des cris aigus et durs, *tiacacan*, *tiacacan*, que l'on entend de loin, et qu'il jette surtout en volant par élans et par bonds. Il plonge, se relève et trace en l'air des arcs ondulés, ce qui n'empêche pas qu'il ne s'y soutienne assez longtemps ; et, quoiqu'il ne s'élève qu'à une petite hauteur, il franchit d'assez grands intervalles de terres découvertes pour passer d'une forêt à l'autre.

Le pic vert se tient à terre plus souvent que les autres pics, surtout près des fourmilières, où l'on est assez sûr de le trouver, et même de le prendre avec des lacets. Il attend les fourmis au passage, couchant sa longue langue dans le petit sentier qu'elles ont coutume de tracer et de suivre à la file; et, lorsqu'il sent sa langue couverte de ces insectes, il la retire pour les avaler : mais, si les fourmis ne sont pas assez en mouvement, et lorsque le froid les tient encore renfermées, il va sur la fourmilière, l'ouvre avec les pieds et le bec, et, s'établissant au milieu de la brèche qu'il vient de faire, il les saisit à son aise, et avale aussi leurs chrysalides.

Dans tous les autres temps, il grimpe contre les arbres, qu'il attaque et qu'il frappe à coups de bec redoublés : travaillant avec la plus grande activité, il dépouille souvent les arbres secs de toute leur écorce; on entend de loin ses coups de bec, et l'on peut les compter.

La femelle pond ordinairement cinq œufs, qui sont verdâtres, avec de petites taches noires. Les jeunes pics commencent à grimper tout petits, et avant de pouvoir voler.

ADDITION A L'ARTICLE DU PIC VERT

On attribue au pic vert le même trait que le Père Bougeant rapporte de l'hirondelle, qui, secondée de mille autres de ses compagnes, claquemura un moineau dans le nid dont celui-ci s'était emparé. Le jardinier de la comtesse de Bérulle, à Saint-Mandé, près Paris, se donnait pour témoin oculaire de la vengeance du pic vert. Quel-

qu'un lui proposa de clouer une petite planche au haut de l'arbre qui servait de nid à l'oiseau, promettant de lui faire voir une chose plus surprenante que la première. La planche fut clouée, et le pic vert enfermé de manière à ne pouvoir s'échapper. Qu'arriva-t-il? Au grand étonnement des spectateurs, d'autres piverts, attirés par les cris du prisonnier, firent entre eux une espèce de conseil, et parurent l'assurer d'une prompte délivrance. Un d'eux se détacha de la troupe, et revint peu de temps après avec une herbe, dit-on, dans le bec. Elle fut appliquée sur les clous de la planche qui tomba aussitôt, et laissa le passage libre au reclus, que ses libérateurs emmenèrent en triomphe.

(DELACROIX.)

LE COUCOU

CUCULUS CANORUS (L.)

Dès le temps d'Aristote, on disait communément que jamais personne n'avait vu la couvée du coucou : on savait dès lors que cet oiseau pond comme les autres, mais qu'il ne fait point de nid; on savait qu'il dépose ses œufs ou son œuf (car il est rare qu'il en dépose deux au même endroit) dans les nids des autres oiseaux, plus petits ou plus grands, tels que les fauvelles, les verdiers, les alouettes, les ramiers, etc. ; qu'il mange souvent les œufs qu'il y trouve; qu'il laisse à l'étrangère le soin de couvrir, nourrir, élever sa géniture; que cette étrangère, et notamment la fauvelle, s'acquitte fidèlement de tous ces soins, et avec tant de succès, que les élèves deviennent

très-gras, et sont alors un morceau succulent : on savait que leur plumage change beaucoup lorsqu'ils arrivent à l'âge adulte ; on savait enfin que les coucous commencent à paraître et à se faire entendre dès les premiers jours du printemps, qu'ils ont l'aile faible en arrivant, qu'ils se taisent pendant la canicule ; et l'on disait que certaine espèce faisait sa ponte dans des trous de rochers escarpés.

C'est cette habitude bien constatée qu'il a de pondre



dans le nid d'autrui, qui est la principale singularité de son histoire, quoiqu'elle ne soit pas absolument sans exemple.

Une autre singularité de son histoire, c'est qu'il ne pond qu'un œuf, du moins qu'un seul œuf dans chaque nid.

Tout le monde connaît le chant du coucou, du moins son chant le plus ordinaire ; il est si bien articulé et répété si souvent, que dans presque toutes les langues il a influé

sur la dénomination de l'oiseau ; ce chant appartient exclusivement au mâle.

ADDITION A L'ARTICLE DU COUCOU

Ce n'est point par indifférence, dit V. de Bomare, mais par nécessité, que le coucou va pondre son œuf dans le nid de quelque petit oiseau, comme linotte, mésange, pinson, alouette, etc. La structure de son estomac rendrait l'incubation périlleuse pour sa progéniture. Dans tous les autres oiseaux, l'estomac est presque joint au dos, et totalement recouvert par les intestins, qui, portant immédiatement sur les œufs, sont capables de se prêter sans danger à la compression qu'ils doivent éprouver ; au lieu que, dans le coucou, l'estomac se trouve dans la partie inférieure du ventre et recouvre absolument les intestins, ce qui rend cette partie pesante, dure et sans élasticité. D'après cette connaissance de son incapacité pour l'incubation, le coucou s'empare d'un nid étranger, et en écarte quelquefois les œufs, s'il y en trouve, pour mettre le sien à la place, après quoi il l'abandonne. Alors l'oiseau à qui appartient le nid couve l'œuf du coucou, soigne le petit lorsqu'il est éclos, et le nourrit jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour prendre l'essor.

PSITTACÉS

LES OISEAUX BARBUS

Les naturalistes ont donné le nom de *barbus* à plusieurs oiseaux qui ont la base du bec garnie de plumes effilées, longues, roides comme des soies, et toutes dirigées en avant.

LE BARBU A GORGE NOIRE

BUCCO NIGER (SONN.)

Cette espèce, qui se trouve aux Philippines, a été décrite par M. Sonnerat dans les termes suivants :

« Cet oiseau est un peu plus gros et surtout plus allongé que le gros-bec d'Europe. Le front ou la partie antérieure de la tête est d'un beau rouge ; le sommet, le derrière de la tête, la gorge et le cou sont noirs. Il y a au-dessus de l'œil une raie demi-circulaire jaune ; cette raie est continuée par une autre raie toute droite et blanche, qui descend jusque vers le bas du cou, sur le côté ; au-dessous de la raie jaune et de la raie blanche qui la continue, il y a une raie verticale noire ; et entre celle-ci et la gorge est une raie longitudinale blanche, qui se continue et se confond à sa base avec la poitrine, qui, ainsi que le ventre, les côtés, les cuisses et le dessous de la queue, est blanche.

Le milieu du dos est noir ; mais les plumes de côté entre le cou et le dos sont noires, mouchetées chacune d'une tache ou point jaune.

LE BARBICAN

POGONIAS DUBIUS (ILLIG.)

Comme cet oiseau tient du barbu et du toucan, nous avons cru pouvoir le nommer *barbican*. C'est une espèce nouvelle, qui n'a été décrite par aucun naturaliste, et qui néanmoins n'est pas d'un climat fort éloigné ; car elle nous a été envoyée des côtes de Barbarie, mais sans nom et sans aucune notice sur ses habitudes naturelles.

Cet oiseau a les doigts disposés deux en avant et deux en arrière, comme les barbuis et les toucans. Il ressemble à ceux-ci par la distribution des couleurs, par la forme de son corps et par son gros bec, qui cependant est moins long, beaucoup moins large et bien plus solide que celui des toucans ; mais il en diffère par sa langue épaisse, et qui n'est pas une plume comme celle des toucans. Il ressemble en même temps aux barbuis par les longs poils qui sortent de la base du bec, et s'étendent bien au delà des narines.

LES TOUCANS

Si quelqu'un voyait un toucan pour la première fois, il prendrait sa tête et son bec, vus de face, pour un de ces masques à long nez dont on épouvante les enfants ; mais,

considérant ensuite sérieusement la structure et l'usage de cette production démesurée, il ne pourra s'empêcher d'être étonné que la nature ait fait la dépense d'un bec aussi prodigieux pour un oiseau de médiocre grandeur ; et l'étonnement augmentera en reconnaissant que ce bec mince et faible, loin de servir, ne fait que nuire à l'oiseau, qui ne peut en effet rien saisir, rien entamer, rien diviser, et qui, pour se nourrir, est obligé de gober et d'avalier sa nourriture en bloc, sans la broyer ni même la concasser.

Le bec excessif du toucan renferme une langue dont la structure est très-extraordinaire : ce n'est point un organe charnu ou cartilagineux comme la langue de tous les animaux ou des autres oiseaux, c'est une véritable plume bien singulièrement placée, comme l'on voit, et renfermée dans le bec comme dans un étui. Le nom même de *toucan* signifie *plume* en langue brésilienne.

Les toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale, et ne se trouvent point dans l'ancien continent.

Ces oiseaux vont ordinairement par petites troupes de six à dix ; leur vol est lourd, et s'exécute péniblement, vu leurs courtes ailes et leur énorme bec, qui fait pencher le corps en avant.

On les apprivoise très-aisément en les prenant jeunes ; on prétend même qu'on peut les faire nicher en domesticité. Ils ne sont pas difficiles à nourrir, car ils avalent tout ce qu'on leur jette, pain, chair ou poisson.

LES PERROQUETS

Les animaux que l'homme a le plus admirés sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature ; il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu quelques-uns faire ou contre-faire des actions humaines : le singe par la ressemblance des formes extérieures, et le perroquet par l'imitation de la parole, lui ont paru des êtres privilégiés, intermédiaires entre l'homme et la brute ; faux jugement produit par la première apparence, mais bientôt détruit par l'examen et la réflexion.

LES KAKATOËS

Les plus grands perroquets de l'ancien continent sont les kakatoès ; ils en sont tous originaires, et paraissent être naturels aux climats de l'Asie méridionale. Nous ne savons pas s'il y en a dans les terres de l'Afrique ; mais il est sûr qu'il ne s'en trouve point en Amérique. Ils paraissent répandus dans les régions des Indes méridionales et dans toutes les îles de l'Océan Indien, à Ternate, à Banda, à Céram, aux Philippines, aux îles de la Sonde. Leur nom de *kakatoès*, *catacua* et *cacatou*, vient de la ressemblance de ce mot à leur cri. On les distingue aisément des autres perroquets par leur plumage blanc et par leur bec plus

crochu et plus arrondi, et particulièrement par une huppe de longues plumes dont leur tête est ornée, et qu'ils élèvent et abaissent à volonté.



Ces perroquets kakatoës apprennent difficilement à parler ; il y a même des espèces qui ne parlent jamais : mais on en est dédommagé par la facilité de leur éducation. On les apprivoise tous aisément.

LE JACO OU PERROQUET CENDRÉ

PSITTACUS ERITHACUS (L.)

C'est le perroquet que l'on apporte le plus communément en Europe aujourd'hui, et qui s'y fait le plus aimer, tant par la douceur de ses mœurs que par son talent et sa docilité, en quoi il égale au moins le perroquet vert, sans avoir ses cris désagréables. Le mot de *jaco*, qu'il paraît se plaire à

prononcer, est le nom qu'ordinairement on lui donne. Tout son corps est d'un beau gris de perle et d'ardoise, plus foncé sur le manteau, plus clair au-dessus du corps, et blanchissant au ventre ; une queue d'un rouge de vermillon termine et relève ce plumage lustré, moiré, et comme poudré d'une blancheur qui le rend toujours frais ; l'œil est placé dans une peau blanche, nue et farineuse, qui couvre la joue ; le bec est noir ; les pieds sont gris ; l'iris de l'œil est couleur d'or. La longueur totale de l'oiseau est d'un pied.



La plupart de ces perroquets nous sont apportés de la Guinée : ils viennent de l'intérieur des terres de cette partie de l'Afrique. On les trouve aussi au Congo et sur la côte d'Angola. On leur apprend fort aisément à parler, et ils semblent imiter de préférence la voix des enfants, et recevoir d'eux plus facilement leur éducation à cet égard.

Non-seulement cet oiseau a la facilité d'imiter la voix de

l'homme, il semble encore en avoir le désir : il le manifeste par son attention à écouter, par l'effort qu'il fait pour répéter, et cet effort se réitère à chaque instant ; car il gazouille sans cesse quelques-unes des syllabes qu'il vient d'entendre, et il cherche à prendre le dessus de toutes les voix qui frappent son oreille, en faisant éclater la sienne.

Le perroquet apprête à peu près également toute espèce de nourriture. Dans son pays natal, il vit de presque toutes les sortes de fruits et de graines. On a remarqué que le perroquet de Guinée s'engraisse de celle de *carthame*, qui néanmoins est pour l'homme un purgatif violent. En domesticité, il mange presque de tous nos aliments : mais la viande, qu'il préférerait, lui est extrêmement contraire ; elle lui donne une maladie qui est une espèce de *pica* ou d'appétit contre nature, qui le force à sucer, à ronger ses plumes ou à les arracher brin à brin partout où son bec peut atteindre.

LES PERRUCHES A COURTE QUEUE

DE L'ANCIEN CONTINENT

Il y a une grande quantité de ces perruches dans l'Asie méridionale et en Afrique : elles sont toutes différentes des perruches de l'Amérique ; et, s'il s'en trouve quelques-unes dans ce nouveau continent qui ressemblent à celles de l'ancien, c'est que probablement elles y ont été transportées. Pour les distinguer par un nom générique, nous avons laissé celui de *perruches* à celles de l'ancien conti-

ment, et nous appelons *perriches* celles du nouveau. Au reste, les espèces de perruches à queue courte sont bien plus nombreuses dans l'ancien continent que dans le nouveau : elles ont de même quelques habitudes naturelles aussi différentes que le sont les climats ; quelques-unes, par exemple, dorment la tête en bas et les pieds en haut, accrochées à une petite branche d'arbre, ce que ne font pas les perriches d'Amérique.

En général, tous les perroquets du nouveau monde font leurs nids dans des creux d'arbre, et spécialement dans les trous abandonnés par les pies, nommés aux îles *charpentiers*.

LA PERRUCHE A TÊTE NOIRE

PSITTACULUS PELLARIUS (KUBL.)

Cette perruche est connue par les oiseleurs sous le nom de *moineau de Guinée*. Elle est fort commune dans cette contrée, d'où on l'apporte souvent en Europe, à cause de la beauté de son plumage, de sa familiarité et de sa douceur ; car elle n'apprend point à parler, et n'a qu'un cri assez désagréable. Ces oiseaux périssent en grand nombre dans le transport. Il paraît que l'espèce en est répandue dans presque tous les climats méridionaux de l'ancien continent ; car on les trouve en Abyssinie, aux Indes orientales, dans l'île de Java, aussi bien qu'en Guinée.

Cette petite perruche a le corps tout vert, marqué par une tache d'un beau bleu sur le croupion, et par un masque

rouge de feu mêlé de rouge aurore qui couvre le front, engage l'œil, descend sous la gorge, et au milieu duquel perce un bec blanc rougeâtre; la queue est très-courte, et paraît toute verte étant pliée.

LES ARAS

De tous les perroquets, l'ara est le plus grand et le plus magnifiquement paré; le pourpre, l'or et l'azur brillent sur son plumage. Il a l'œil assuré, la contenance ferme, la démarche grave, et même l'air désagréablement dédaigneux, comme s'il sentait son prix et connaissait trop sa beauté; néanmoins son naturel paisible le rend aisément familier et même susceptible de quelque attachement. On peut le rendre domestique sans en faire un esclave, il n'abuse pas de la liberté qu'on lui donne; la douce habitude le rappelle auprès de ceux qui le nourrissent, et il revient assez constamment au domicile qu'on lui fait adopter.

Tous les aras sont naturels aux climats du nouveau monde situés entre les deux tropiques, dans le continent comme dans les îles.

Nous connaissons quatre espèces d'aras; savoir, le rouge, le bleu, le vert et le noir.

Les caractères qui distinguent les aras des autres perroquets du nouveau monde, sont, 1° la grandeur et la grosseur du corps, étant du double au moins plus gros que les autres; 2° la longueur de la queue, qui est aussi beaucoup plus longue, même à proportion du corps; 3° la peau nue,

au milieu de laquelle sont situés les yeux, qui donne à ces oiseaux une physionomie désagréable; leur voix l'est aussi, et n'est qu'un cri qui semble articuler *ara*, d'un ton rauque, grasseyant, et si fort, qu'il offense l'oreille.

ADDITION A L'ARTICLE DES ARAS

Un de nos religieux, dit le Père Labat, avait un ara qui lui était extrêmement attaché. Cet oiseau nous donna un jour une scène des plus plaisantes : il s'échappa pendant qu'on faisait la barbe à quelques-uns de nous, et, ayant trouvé son maître dans le même lieu, il se plaça suivant sa coutume, et demeura en repos jusqu'à ce que son maître s'assit pour se faire raser; il commença aussitôt à dresser les plumes; on le caressa, on lui donna à manger, et l'on fit si bien, qu'il souffrit que le barbier se disposât à raser son maître; mais, quand il vit qu'il prenait le rasoir et s'approchait, il se mit à crier de toutes ses forces et se jeta à une de ses jambes qu'il mordit si furieusement, que le sang en coulait en abondance; quoique nous fussions fâchés de la disgrâce du barbier, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'empressement que l'ara témoignait pour défendre son maître. Il sauta d'abord sur ses genoux, puis sur son épaule, d'où il semblait menacer tout le monde, en criant, ouvrant le bec et tenant toutes ses plumes hérissées. Son maître le porta dans sa chambre et l'enferma pour donner le temps au barbier de panser sa jambe et de lui faire la barbe. C'était quelque chose d'étonnant d'entendre les cris de l'oiseau, et les efforts qu'il faisait en rongéant sa porte pour sortir. J'avais un gros dogue qui caressait souvent le maître de l'ara, il en devint jaloux au

point que, dès qu'il le voyait, il courait ou volait vers lui, se jetait sur son dos et le mordait. Je ne crois pas qu'on pût voir au monde un second animal plus affectionné à son maître.

GALLINACEES

LE PIGEON

Le biset ou pigeon sauvage est la tige primitive de tous les autres pigeons : communément il est de la même grandeur et de la même forme, mais d'une couleur plus bise que le pigeon domestique, et c'est de cette couleur que lui vient son nom.

Le biset ou pigeon sauvage, et l'*ænas* ou le pigeon déserteur, qui retourne à l'état de sauvage, se perchent, et par cette habitude se distinguent du pigeon de muraille, qui déserte aussi nos colombiers, mais qui semble craindre de retourner dans les bois, et ne se perche jamais sur les arbres. Après ces trois pigeons, dont les deux derniers sont plus ou moins près de l'état de nature, vient le pigeon de nos colombiers, qui n'est qu'à demi domestique, et retient encore de son premier instinct l'habitude de voler en troupe : s'il a perdu le courage intérieur d'où dépend le sentiment de l'indépendance, il a acquis d'autres qualités qui, quoique moins nobles, paraissent plus agréables par leurs effets.

Après le pigeon de nos colombiers, qui n'est qu'à demi domestique, se présentent les pigeons de volière, qui le sont entièrement.

Les pigeons pondent, à deux jours de distance, presque toujours deux œufs.



ADDITION A L'ARTICLE DU PIGEON

Plusieurs naturalistes parlent de voyages de cent et deux cents lieues faits par des pigeons messagers. Des généraux romains se servirent de ces oiseaux pour donner des ordres à leurs lieutenants et pour demander du renfort.

Les pigeons sont très-sensibles à la musique ; non-seulement ils s'arrêtent ravis, comme en extase, à écouter le chant des autres oiseaux, le murmure du zéphyr dans les arbres, le bruit de l'eau qui roule sur les cailloux ou tombe dans le bassin sonore, mais les sons d'une flûte ou

des instruments à corde les attirent si puissamment, qu'ils en abandonnent leurs nids. On a vu un pigeon ramier qui, malgré les coups de fusil des chasseurs, malgré les poursuites des oiseaux de proie, venait plusieurs fois durant le jour, aux approches de la nuit, se poser sur la fenêtre d'une jeune fille pour l'entendre jouer du piano ou répéter une chanson.

Un autre pigeon ne manquait jamais de se pencher sur une fenêtre d'église dès que l'orgue retentissait.

LE RAMIER

COLUMBA PALUMBUS (L.)

Comme cet oiseau est beaucoup plus gros que le biset, et que tous deux tiennent de très-près au pigeon domestique, on pourrait croire que les petites races de nos pigeons de volière sont issues des bisets, et que les plus grandes viennent des ramiers.

Les ramiers arrivent dans nos provinces au printemps, un peu plus tôt que les bisets, et partent en automne un peu plus tard. C'est au mois d'août qu'on trouve en France les ramereaux en plus grande quantité; et il paraît qu'ils viennent d'une seconde ponte qui se fait sur la fin de l'été; car la première ponte, qui se fait de très-bonne heure au printemps, est souvent détruite, parce que le nid, n'étant pas encore couvert par les feuilles, est trop exposé. Il reste des ramiers pendant l'hiver dans la plupart de nos provinces. Ils perchent comme les bisets : mais ils n'établissent pas, comme eux, leurs nids dans des trous d'arbres ;

ils les placent à leur sommet, et les construisent assez légèrement avec des bûchettes. Les ramiers ont un roucoulement plus fort que celui des pigeons, mais qui ne se fait entendre que dans les jours sereins; car, dès qu'il pleut, ces oiseaux se taisent, et on ne les entend que très-rarement en hiver. Ils se nourrissent de fruits sauvages, de glands, de faines, de fraises, dont ils sont très-avides, et aussi de fèves et de grains de toute espèce : ils font un grand dégât dans les blés lorsqu'ils sont versés; et, quand ces aliments leur manquent, ils mangent de l'herbe.

LA TOURTERELLE

COLUMBA TURTUR (L.

La tourterelle aime peut-être plus qu'aucun autre oiseau la fraîcheur en été et la chaleur en hiver : elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, et le quitte dès la fin du mois d'août, au lieu que les bisets et les ramiers arrivent un mois plus tôt, et ne partent qu'un mois plus tard; plusieurs même restent pendant l'hiver. Toutes les tourterelles, sans en excepter une, se réunissent en troupe, arrivent, partent et voyagent ensemble; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois : pendant ce court espace de temps, elles nichent, pondent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir; elles placent leur nid, qui est presque tout plat, sur les plus hauts arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. On les trouve presque partout

dans l'ancien continent ; on les retrouve dans le nouveau, et jusque dans les îles de la mer du Sud.

LE TETRAS ou LE GRAND COQ DE BRUYÈRE

TETRAO ERGALLUS (L.)

Le tetras ou grand coq de bruyère a près de quatre pieds de vol ; son poids est communément de douze à quinze livres.

Cet oiseau gratte la terre comme tous les frugivores ; il a le bec fort et tranchant, la langue pointue, et dans le palais un enfoncement proportionné au volume de la langue ; les pieds sont aussi très-forts et garnis de plumes par devant : le jabot est excessivement grand.

Le tetras vit de feuilles ou de sommités de sapin, de genévrier, de cèdre, de saule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de myrtille, de ronces, de chardons, de pommes de pin, des feuilles et des fleurs du blé sarrasin, de la gesse, de la millefeuille, du pissenlit, du trèfle, de la vesce et de l'orobe, principalement lorsque ces plantes sont encore tendres.

La femelle ne diffère du mâle que par la taille et par le plumage, étant plus petite et moins noire : au reste, elle l'emporte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs.

La femelle du tetras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, et huit ou neuf au plus ; ils sont blancs, marquetés de jaune, et plus gros que ceux des poules ordinaires : elle les dépose sur la mousse en un lieu sec, où elle les couve seule et sans être aidée par le mâle.

Dès que les petits sont éclos, ils se mettent à courir avec beaucoup de légèreté ; ils courent même avant qu'ils soient tout à fait éclos, puisqu'on en voit qui vont et viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps : la mère les conduit avec beaucoup de sollicitude et d'affection ; elle les promène dans les bois, où ils se nourrissent d'œufs de fourmis, de mûres sauvages, etc.

Les tetras se trouvent dans les Alpes, dans les Pyrénées, sur les montagnes d'Auvergne, de Savoie, de Suisse, de Westphalie, de Souabe, de Russie, d'Écosse, sur celles de Grèce et d'Italie, etc.

ADDITION A L'ARTICLE DES TETRAS

Les deux principaux moyens employés pour chasser les tetras consistent à les attirer à l'aide d'un tetras empaillé qu'on place sur un poteau ou sur une branche peu élevée de terre, ou bien à les enfermer dans un cercle d'hommes à cheval qui battent les buissons à coups de fouet et forcent ainsi ces oiseaux à se rendre à l'endroit où les tireurs les attendent. Mais, s'il faut en croire les récits de certains naturalistes, les tetras ne sont pas dupes de ces ruses. Comme ils ont des chefs, ceux-ci se dévouent courageusement, et, pour empêcher les tetras jeunes et sans expérience d'être victimes des chasseurs, les vieillards de la nation mettent en morceaux le perfide oiseau empaillé, ou, par un signal convenu, avertissent leurs sujets de rester immobiles dans les taillis et dans les buissons malgré les cris, les coups de fouet, et les piétinements des chevaux. On en a vu même se faire poursuivre volontaire-

ment dans des directions opposées pour rompre le cercle fatal qui enveloppe leurs compagnons.

(A. B. MORIN.)

LA GÉLINOTTE

TETRAO BONASIA (L.)

Les gélinottes ont, comme les tetras, les sourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes; l'ongle du doigt du milieu tranchant, et les pieds garnis de plumes par devant, mais seulement jusqu'au milieu du tarse.

Leur nourriture, soit en été, soit en hiver, est à peu près la même que celle des tetras. On nourrit aussi les gélinottes qu'on tient captives dans les volières avec du blé, de l'orge, d'autres grains. Mais elles ont encore cela de commun avec le tetras, qu'elles ne survivent pas longtemps à la perte de leur liberté, soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites et peu convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plutôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année, au printemps et en automne; mais elle réussit surtout dans cette dernière saison.

LA PERDRIX GRISE

PERDIX CINEREA LAG.

Les perdrix grises ne sont pas également communes dans toutes les parties de l'Europe; et il paraît en général

qu'elles fuient la grande chaleur comme le grand froid, car on n'en voit point en Afrique ni en Laponie; et les provinces les plus tempérées de la France et de l'Allemagne sont celles où elles abondent le plus.

La perdrix grise est d'un naturel plus doux que la rouge, et n'est point difficile à apprivoiser; lorsqu'elle n'est point tourmentée, elle se familiarise aisément avec l'homme: cependant on n'en a jamais formé de troupeaux



qui sussent se laisser conduire comme font les perdrix rouges; car Oline nous avertit que c'est de cette dernière espèce qu'on doit entendre ce que les voyageurs nous disent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques îles de la Méditerranée. Les perdrix grises ont aussi l'instinct plus social entre elles, car chaque famille vit toujours réunie en une seule bande, qu'on appelle *volée* ou *compagnie*.

Ces oiseaux se plaisent dans les pays à blé, et surtout

dans ceux où les terres sont bien cultivées et marnées, sans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante, soit en grains, soit en insectes, ou peut-être aussi parce que les sels de la marne, qui contribuent si fort à la fécondité du sol, sont analogues à leur tempérament ou à leur goût. Les perdrix grises aiment la pleine campagne, et ne se réfugient dans les taillis et les vignes que lorsqu'elles sont poursuivies par le chasseur ou par l'oiseau de proie ; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts.

En général, les perdrix font leurs nids sans beaucoup de soins et d'appâts ; un peu d'herbe et de paille grossièrement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage. Elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, et quelquefois jusqu'à vingt-cinq. La durée de l'incubation est d'environ trois semaines.

Les perdrix grises sont des oiseaux sédentaires, qui non-seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils peuvent du canton où ils ont passé leur jeunesse, et qui y reviennent toujours.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA PERDRIX

Les perdrix grises, dit V. de Bomare, usent souvent finesse pour soustraire leurs petits aux recherches des chasseurs. Lorsque quelqu'un approche de leur nid, elles le quittent et s'en éloignent en boitant pour engager adroitement le chasseur à les suivre, et, après l'avoir écarté

assez loin, elles se sauvent rapidement. Quand tout est tranquille, elles appellent aussitôt leurs petits, qui s'assemblent à leur cri. Les perdrix rouges emploient les mêmes ruses que les grises. Lorsqu'elles voient que les chasseurs s'approchent d'elles avec les chiens, elles s'enfuient en faisant de petits vols, comme si elles étaient estropiées ou avaient une aile rompue : c'est ce que les chasseurs appellent *trainer*. On en a vu, après s'être enfuies en traîneuses, revenir à plein vol et avoir la hardiesse de se défendre contre les chiens qui mangeaient leurs perdreaux.

LA PERDRIX ROUGE D'EUROPE

PERDRIX RUBRA (LAG.)

On trouve cette perdrix dans la plupart des pays montagneux et tempérés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Les perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères et de broussailles, et pondent quelquefois sur les mêmes montagnes où se trouvent certaines gélinottes, mal à propos appelées *perdrix blanches*, mais dans des parties moins élevées. L'hiver, elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés, et se répandent peu.

Elles volent pesamment et avec effort, comme font les grises; et on peut les reconnaître de même sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée. Leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, et de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise.

Les perdrix rouges diffèrent encore des grises par le naturel et les mœurs ; elles sont moins sociables : à la vérité, elles vont par compagnies ; mais il ne règne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite.

LA CAILLE

COTURNIX VULGARIS (N.)

Les perdrix et les cailles ont beaucoup de rapports entre elles : les unes et les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes et queue courtes, et courant fort vite, à bec de gallinacés, à plumage gris moucheté de brun et quelquefois tout blanc ; du reste, se nourrissant, construisant leur nid, couvant leurs œufs, menant leurs petits, à peu près de la même manière.

La caille a les inclinations moins sociales ; car elle ne se réunit guère par compagnies, si ce n'est lorsque la couvée, encore jeune, demeure attachée à la mère, dont les secours lui sont nécessaires, ou lorsqu'une même cause agissant sur toute l'espèce à la fois et dans le même temps, on en voit des troupes nombreuses traverser les mers et aborder dans le même pays.

L'inclination de voyager et de changer de climat dans certaines saisons de l'année est une des affections les plus fortes de l'instinct des cailles.

Les cailleteaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux.

Les cailles se nourrissent de blé, de millet, de chènevis, d'insectes, de toutes sortes de graines, même de celles

d'ellébore; ce qui avait donné aux anciens de la répugnance pour leur chair, joint à ce qu'ils croyaient que c'était le seul animal avec l'homme qui fût sujet au mal caduc; mais l'expérience a détruit ces préjugés.

On dit qu'elles ne vivent guère au delà de quatre ou cinq ans.



ADDITION A L'ARTICLE DE LA CAILLE

VOYAGE EN MER

On sait que les cailles sont des oiseaux de passage. Lorsqu'elles quittent un pays pour aller dans un autre, ce qu'elles ne font que quand elles sont grasses, elles sont quelquefois obligées de traverser de longs trajets de mer; mais cet obstacle n'est pas capable de les arrêter. Lorsqu'elles se sentent fatiguées, elles se laissent tomber dans l'eau, sur laquelle elles se soutiennent aisément à cause de leur graisse; ensuite, pour ne point interrompre leur

course, elles étendent une de leurs ailes en forme de voiles que le vent enflé et pousse, jusqu'à ce qu'elles aient repris des forces par le repos ou gagné quelque rivage.

LE PAON

PAVO CRISTATUS (L.)

Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux ; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger ; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence ; elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les

plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année.



Quoique le paon soit depuis longtemps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas originaire : ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze, qui doit être regardé comme son pays natal.

La femelle ne fait qu'une ponte par an.

LE FAISAN

PHASIANUS COLCHICUS (L.)

Il suffit de nommer cet oiseau pour se rappeler le lieu de son origine : le faisan, c'est-à-dire l'oiseau du Phase, était, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes ; ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux

répandus sur les bords du fleuve, et qui, en les rapportant dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la toison d'or.

Le faisán est de la grosseur du coq ordinaire, et peut en quelque sorte le disputer au paon pour la beauté; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, et le plumage presque aussi distingué : celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes; mais il n'a pas, comme le paon, la faculté d'étaler son beau plumage, ni de relever les longues plumes de sa queue, faculté qui suppose un appareil particulier de muscles moteurs dont le paon est pourvu, qui manquent au faisán, et qui établissent une différence assez considérable entre les deux espèces : d'ailleurs, ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni sa double queue.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, et deux bouquets de plumes d'un vert doré, qui s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles.

La faisane fait son nid à elle seule; elle choisit pour cela le recoin le plus obscur de son habitation; elle y emploie la paille, les feuilles et autres choses semblables; et, quoiqu'elle le fasse fort grossièrement en apparence, elle le préfère, ainsi fait, à tout autre mieux construit, mais qui ne le serait point par elle-même. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats : cette ponte est de vingt œufs selon les uns, et de quarante à cinquante selon les autres, surtout quand on exempte la faisane du soin de couvrir.

LE FAISAN DORÉ OU LE TRICOLOR HUPPÉ DE LA CHINE

PHASIANUS PICTUS (L.)

On peut regarder ce faisan comme une variété du faisan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis longtemps, qui même ont formé deux races distinctes, et qui cependant se reconnaissent encore, car elles s'allient, se mêlent et produisent ensemble : mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la stérilité des mulets; ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la séparation des deux races.

Le tricolor huppé de la Chine est plus petit que notre faisan; la beauté frappante de cet oiseau lui a valu d'être cultivé et multiplié dans nos faisanderies, où il est assez commun aujourd'hui. Son nom de *tricolor huppé* indique le rouge, le jaune doré et le bleu qui dominent dans son plumage, et les longues et belles plumes qu'il a sur la tête, et qu'il relève quand il veut en manière de huppe.

LE COQ

GALLUS VULGARIS (TEMM.)

Cet oiseau, quoique domestique, quoique le plus commun de tous, n'est peut-être pas encore assez connu.

C'est un oiseau pesant, dont la démarche est grave et lente, et qui, ayant les ailes fort courtes, ne vole que rare-

ment, et quelquefois avec des cris qui expriment l'effort. Il chante indifféremment la nuit et le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures. Il gratte la terre pour chercher sa nourriture; il avale autant de petits cailloux que de grains, et n'en digère que mieux, il boit en prenant de l'eau dans son bec et levant la tête à chaque fois pour l'avaler. Il dort le plus souvent un pied en l'air, et en cachant sa tête sous l'aile du même côté.

Son front est orné d'une crête rouge et charnue.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvements, et toutes les proportions qui annoncent la force.

On doit choisir les poules qui ont l'œil éveillé, la crête flottante et rouge, et qui n'ont point d'éperons.

Le coq a beaucoup de soin et même d'inquiétude et de souci pour ses poules : il ne les perd guère de vue; il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par les différentes inflexions de sa voix et par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différents langages. Quand il les perd, il donne des signes de regrets.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue, qui dure ordinairement six semaines ou deux mois, sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver.

Dès que les poussins sont éclos, leur mère, sans cesse occupée d'eux, ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses on-

gles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur : elle les appelle lorsqu'ils s'égarerent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses



petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes trainantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés,

ses battements d'ailes et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si, par hasard, on lui a donné à couvrir des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne*, et non pas leur mère ; lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine, sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner du secours.

Les poules peuvent subsister partout avec la protection de l'homme ; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité.

ADDITION A L'ARTICLE DU COQ

On vit en Angleterre, dit V. de Bomare, dans un combat de coqs, un exemple extraordinaire de sympathie entre deux de ces animaux. Il y avait à Chester deux coqs très-beaux, et qui s'étaient souvent signalés dans ce cirque ; mais on ne les avait point encore présentés l'un

contre l'autre. On voulut enfin savoir lequel des deux était le plus fort. Chacun des spectateurs s'intéressa pour l'un des combattants. Mais les deux coqs se regardèrent sans charger l'un contre l'autre. On leur jeta quelques grains de blé pour les irriter; ils mangèrent ensemble et se promenèrent ensuite paisiblement. Le directeur des jeux les sépara, et leur teignit les plumes, afin que, sous ce déguisement, ils ne se reconnussent plus. Cet expédient ne réussit pas mieux. Les deux coqs ne violèrent pas la paix qui les unissait. On présenta, pour dernière ressource, de nouveaux coqs à chacun d'eux; ils devinrent furieux, combattirent à outrance, et battirent leurs adversaires. Quand on les vit bien irrités, on retira les coqs étrangers, et on ne laissa plus qu'eux sur l'arène; mais ils demeurèrent encore amis, et parurent tout aussi paisibles qu'ils l'avaient été dans le commencement.

Le terme moyen auquel les poulets éclosent, dit Réaumur, est le vingt-et-unième jour de l'incubation; la naissance de quelques-uns devance pourtant ce terme d'un ou deux et même de huit jours; et celle de quelques autres arrive deux ou trois jours après le même terme.

Les poulets naissent d'ordinaire par leurs propres forces; mais il y a des circonstances où il faut les aider à se tirer de leur coquille, sans quoi ils périeraient avant d'avoir pu y parvenir. On sait que le poulet attaque à coups de bec les coquilles d'où il veut sortir, ce qu'on appelle *bêcher*. Quand il reste enfermé vingt-quatre heures ou

plus après qu'elle a commencé à paraître béchée, c'est un signe que le poulet a besoin d'un secours étranger qui l'en dégage. Il peut être trop faible pour achever l'ouvrage qui lui reste à faire; alors on lui rendra un grand service en cassant la coquille dans toute la circonférence de l'endroit où elle a commencé à être brisée, et cela en donnant plusieurs petits coups d'un corps dur, comme d'une clef. Alors les efforts du poulet suffisent pour séparer l'une de l'autre les deux parties de la coquille qui ne tiennent plus ensemble.

Il y a un cas, qui même n'est pas rare, où il est impossible au poulet le plus vigoureux de se tirer de sa prison: ce cas arrive lorsque le poulet, après avoir fait une ouverture assez grande à sa coquille, est resté tranquille pendant un temps qui a suffi pour permettre à ses plumes de se coller près des bords de l'ouverture, et même en des endroits qui en sont assez éloignés. Alors il faut non-seulement casser la coquille dans toute la circonférence où elle a été ouverte en partie; il faut la trouser et la détacher par petits morceaux pour dégager le poulet peu à peu.

DE LA CONSERVATION DES ŒUFS¹

La quantité d'œufs que donnent les poules fournit peut-être plus aux aliments des hommes, que n'y fournissent toutes les espèces d'oiseaux ensemble par leur propre chair. Il serait à désirer que nous puissions avoir les œufs en toute saison pour le même prix, qu'ils ne fussent pas plus chers vers la fin de l'automne et en hiver

¹ Réaumur, *l'Art de faire éclore et d'élever les oiseaux domestiques*

qu'au printemps et en été. Pour cela, il suffit que les marchands, chaque jour, graissent ou huilent les œufs qui ont été pondus dans ce même jour. Huile, graisse y peuvent être employées, ou du saindoux, du beurre, etc. Il ne faut pour chaque œuf qu'environ comme un pois de graisse ou de beurre. Après que l'œuf a été soigneusement graissé, on peut hardiment l'essuyer avec un torchon blanc, ôter à sa coquille, autant qu'il est possible, toute apparence de graisse, afin que les gens les plus propres n'aient point la plus légère répugnance à le manger.

LE DINDON

MELEAGRIS GALLOPAVO (L.)

Si le coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour, le dindon domestique est le plus remarquable, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles qui ne lui sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces. Sa tête, qui est fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiseaux; car elle est presque entièrement dénuée de plumes, et seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, et de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs clair-semés entre les mamelons, et de petites plumes plus rares au haut du cou. Cet oiseau, qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple, se rengorge souvent avec fierté; sa

tête et son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie, s'allonge et descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif; en même temps les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre.



La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire; il faut lui donner de temps en temps du chènevis, de l'avoine, du sarrasin, pour l'exciter à pondre; et avec cela, elle ne fait guère qu'une seule ponte par an, d'environ quinze œufs; lorsqu'elle en fait deux, ce qui est très-rare, elle commence la première sur la fin de l'hiver, et la seconde dans le mois d'août : ces œufs sont blancs avec quelques petites taches d'un jaune rougeâtre; et, du reste, ils sont organisés à peu près comme ceux de la poule ordinaire.

Le temps venu où les œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme : mais cette coquille est quelquefois si dure, ou les dindonneaux si faibles, qu'ils périraient si on ne les aidait à la briser; ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonspection, et en suivant, autant qu'il est possible, les procédés de la nature. Ils périraient encore bientôt, pour peu que, dans ces commencements, on les maniât avec rudesse, qu'on leur laissât endurer la faim, ou qu'on les exposât aux intempéries de l'air : le froid, la pluie, et même la rosée les morfondent; le grand soleil les tue presque subitement; quelquefois même ils sont écrasés sous les pieds de leur mère.

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer mieux prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière : on juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend *piauler*, et cela leur arrive fréquemment; il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour.

L'Amérique est le pays natal des dindons.

LA PINTADE

NUMIDA MELEAGRIS (L.)

La pintade a un trait marqué de ressemblance avec le dindon, c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou. Son plumage, sans avoir des couleurs riches et éclatantes, est cependant très-distingué : c'est un fond gris bleuâtre plus ou moins foncé, sur

lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles; d'où quelques modernes ont donné à cet oiseau le nom de *poule perlée*. Ses plumes sont duvetées depuis leur racine jusqu'à environ la moitié de leur longueur; et cette partie duvetée est recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle est composée de barbes fermes et accrochées les unes aux autres.

La pintade a les ailes courtes et la queue pendante, comme la perdrix; ce qui, joint à la disposition de ses plumes, la fait paraître bossue: mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, et il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé.

Sa grosseur est à peu près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui est venu le nom de perdrix de *Terre-Neuve*.

La pintade est un oiseau très-criard, et ce n'est pas sans raison que Browne l'a appelée *gallus clamosus*: son cri est aigre et perçant; et à la longue il devient tellement incommode, que, quoique la chair de la pintade soit un excellent manger et bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever. Elle est d'origine africaine.

LE HOCCO

CRAX ALECTOR (L.)

Le hocco approche de la grosseur du dindon. L'un de ses plus remarquables attributs, c'est une huppe noire, et

quelquefois noire et blanche, haute de deux à trois pouces, qui s'étend depuis l'origine du bec jusque derrière la tête, et que l'oiseau peut coucher en arrière et relever à son gré, selon qu'il est affecté différemment; cette huppe est composée de plumes étroites et comme étagées, un peu inclinées en arrière; mais dont la pointe revient et se courbe en avant. La couleur dominante du plumage est le noir, qui le plus souvent est pur et comme velouté sur la tête et sur le cou, et quelquefois semé de mouchetures blanches; sur le reste du corps il a des reflets verdâtres, et dans quelques sujets il se change en marron foncé. Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il est un peu plus fort.

Le hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en rapporte à la signification de son nom mexicain *tepetototl*, qui veut dire *oiseau de montagne*. On le nourrit, dans la volière, de pain, de pâtée et autres choses semblables; dans l'état de sauvage, les fruits sont le fonds de sa subsistance. Il aime à se percher sur les arbres, surtout pour y passer la nuit.

L'OUTARDE

OTIS TAREA (L.)

Cet oiseau se distingue de l'autruche, du touyou, du casoar et du dronte, par ses ailes, qui, quoique peu proportionnées au poids de son corps, peuvent cependant l'élever et le soutenir quelque temps en l'air, au lieu que celles des quatre autres oiseaux que j'ai nommés sont

absolument inutiles pour le vol : elle se distingue de presque tous les autres par sa grosseur, ses pieds à trois doigts isolés et sans membranes, son bec de dindon, son duvet couleur de rose, et la nudité du bas de la jambe ; non point par chacun de ces caractères, mais par la réunion de tous.

L'outarde est un oiseau granivore : elle vit d'herbe, de grains et de toutes sortes de semences ; de feuilles de choux, de dent de lion, de navets, de *myosotis* ou oreille de souris, d'ache, etc.

L'outarde ne construit point de nid ; mais elle creuse seulement un trou en terre, et y dépose ses deux œufs, qu'elle couve pendant trente jours, comme font tous les gros oiseaux, selon Aristote.

C'est un très-bon gibier : la chair des jeunes, un peu gardée, est surtout excellente.

La petite outarde ne diffère de la grande que par sa taille et quelques nuances dans son plumage.

BRACHYPTÈRES

L'AUTRUCHE

STRUTHIO CAMELUS (L.)

L'autruche est un oiseau très-anciennement connu, puisqu'il en est fait mention dans le plus ancien des li-

vres : il fallait même qu'il fût très-connu, car il fournit aux écrivains sacrés plusieurs comparaisons tirées de ses mœurs et de ses habitudes; et plus anciennement encore, sa chair était, selon toute apparence, une viande commune, au moins parmi le peuple, puisque le législateur des Juifs la leur interdit comme une nourriture immonde.

La race de l'autruche est donc une race très-ancienne, puisque l'on en parle dès les premiers temps; mais elle n'est pas moins pure qu'elle est ancienne : elle a su se conserver pendant cette longue suite de siècles, et toujours dans la même terre, sans altération comme sans mésalliance; en sorte qu'elle est dans les oiseaux, comme l'éléphant dans les quadrupèdes, une espèce entièrement isolée et distinguée de toutes les autres espèces par des caractères aussi frappants qu'invariables.

L'autruche passe pour être le plus grand des oiseaux; mais elle est privée, par sa grandeur même, de la principale prérogative des oiseaux, je veux dire la puissance de voler. A vrai dire, elle n'a point d'ailes, puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes effilées, décomposées, et que leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres, et ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage, ce qui est la principale fonction des pennes de l'aile. Aussi l'autruche est attachée à la terre comme par une double chaîne, son excessive pesanteur et la conformation de ses ailes; et elle est condamnée à en parcourir laborieusement la surface, comme les quadrupèdes, sans pouvoir jamais s'élever dans l'air. Ses grands pieds nerveux et charnus, qui n'ont que

deux doigts, ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau, qui, lui-même, est un animal singulier entre les quadrupèdes par la forme de ses pieds; ses ailes, armées de deux piquants semblables à ceux du porc-épic, sont moins des ailes que des espèces de bras, qui lui ont été donnés pour se défendre; l'orifice des oreilles est à découvert, et seulement garni de poil dans la partie intérieure où est le canal auditif; sa paupière supérieure est



mobile comme dans presque tous les quadrupèdes, et bordée de longs cils comme dans l'homme et l'éléphant; la forme totale de ses yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des oiseaux, et ils sont disposés de manière qu'ils peuvent voir tous deux à la fois le même objet; enfin les espaces calleux et dénués de plumes et de poils, qu'elle a, comme le chameau, au bas du *sternum*, en déposant de sa grande pesanteur, la mettent de niveau avec les bêtes de somme les plus terrestres, les

plus lourdes par elles-mêmes, et qu'on a coutume de surcharger des plus rudes fardeaux.

Le temps de la ponte des autruches dépend du climat qu'elles habitent, et c'est toujours aux environs du solstice d'été. Quoique les autruches ne couvent point ou que très-peu leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent; au contraire, elles veillent assidûment à leur conservation et ne les perdent guère de vue; c'est de là qu'on a pris occasion de dire qu'elles les couvaient des yeux, à la lettre.

Ces œufs sont très-durs, très-pesants et très-gros; mais on se les représente quelquefois encore plus gros qu'ils ne sont en effet, en prenant des œufs de crocodile pour des œufs d'autruche.

Dès que les jeunes autruches sont écloses, elles marchent et cherchent leur nourriture. Elles sont d'un gris cendré la première année, et ont des plumes partout; mais ce sont de fausses plumes qui tombent bientôt d'elles-mêmes, pour ne plus revenir sur les parties qui doivent être nues, comme la tête, le haut du cou, les cuisses, les flancs, et le dessous des ailes.

Les autruches vivent principalement de matières végétales; elles avalent fort souvent du fer, du cuivre, des pierres, du verre, du bois, et tout ce qui se présente.

L'autruche est un oiseau propre et particulier à l'Afrique, aux îles voisines de ce continent, et à la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique.

Les autruches, quoique habitantes du désert, ne sont pas aussi sauvages qu'on l'imaginerait: tous les voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'appriivoisent facilement, sur-

tout lorsqu'elles sont jeunes. On fait plus que de les apprivoiser; on en a dompté quelques-unes, au point de les monter comme on monte un cheval.

ADDITION A L'ARTICLE DE L'AUTRUCHE

La femelle de l'autruche dépose ses œufs dans le sable, et s'établit à quelque distance, le regard fixé sur eux; elle les couve, pour ainsi dire, des yeux, qu'elle ne détourne jamais du nid. Elle reste ainsi immobile toute la journée jusqu'à ce que le mâle vienne la relever. Alors elle va chercher sa nourriture pendant que celui-ci fait la garde à son tour. Le chasseur, lorsqu'il a découvert des œufs, forme une espèce d'abri en pierre pour se cacher, et attend derrière le moment favorable. Lorsque la femelle est seule, et que le mâle est assez loin pour ne pas prendre l'alarme au coup de fusil, il tire à balle, court ramasser l'oiseau atteint du coup mortel, essuie son sang, et le replace dans la même position près des œufs. Quand le mâle revient, il s'approche sans défiance pour recommencer sa faction. Le chasseur, resté en embuscade, le tue, et emporte ainsi une double proie. Si le mâle a eu quelque sujet d'alarme, il s'éloigne en courant avec rapidité; on le poursuit alors; mais il se défend en lançant des pierres par derrière lui avec une grande force. Il serait d'ailleurs dangereux de l'approcher trop quand il est en colère, car son extrême vigueur et sa taille élevée rendraient ce combat périlleux, surtout pour les yeux du chasseur.

(M. DE LAMARTINE. *Voyage en Orient, Récit de Fatalla Sayeghir.*)

La mantèque, dit Mauduit, mets fort estimé, est le sang

de l'autruche mêlé à la graisse. Pour l'obtenir, lorsque les chasseurs ont pris une autruche, ils la ressassent comme on ferait à une outre qu'on veut rincer ; puis, par une ouverture pratiquée à la gorge, ils reçoivent la man-tèque qui coule avec la consistance d'une huile figée; il paraît que c'est le sang mêlé à la graisse qui couvre les intestins; on en obtient quelquefois jusqu'à vingt livres d'une seule autruche. Leur chair est estimée par les habitants de la Libye et de la Numidie.

LE CASOAR

CASUARIUS INDICUS (BÉL.)

Le casoar, sans être aussi grand ni même aussi gros que l'autruche, paraît plus massif aux yeux, parce qu'avec un corps d'un volume presque égal, il a le cou et les pieds moins longs et beaucoup plus gros à proportion, et la partie du corps plus renflée, ce qui lui donne un air plus lourd.

Le trait le plus remarquable dans la figure du casoar, est cette espèce de casque conique, noir par devant, jaune dans tout le reste, qui s'élève sur le front, depuis la base du bec jusqu'au milieu du sommet de la tête, et quelquefois au delà : ce casque est formé par le renflement des os du crâne en cet endroit, et il est recouvert d'une enveloppe dure, composée de plusieurs couches concentriques, et analogues à la substance de la corne de bœuf. La tête et le haut du cou n'ont que quelques petites plumes, ou plutôt quelques poils noirs et clair-semés, en

sorte que dans ces endroits la peau paraît à découvert : elle est de différentes couleurs, bleue sur les côtés, d'un violet ardoisé sous la gorge, rouge par derrière en plusieurs places, mais principalement vers le milieu.

Le casoar a les ailes encore plus petites que l'autruche et tout aussi inutiles pour le vol; elles sont armées de piquants, et même en plus grand nombre que celles de l'autruche.



Son allure est bizarre; mais, malgré la mauvaise grâce de sa démarche, on prétend qu'il court plus vite que le meilleur coureur. La vitesse est tellement l'attribut des oiseaux, que les plus pesants de cette famille sont encore plus légers à la course que les plus légers d'entre les animaux terrestres.

Le midi de la partie orientale de l'Asie paraît être le vrai climat du casoar.

LES OISEAUX AQUATIQUES

Les oiseaux d'eau sont les seuls qui réunissent à la jouissance de l'air et de la terre la possession de la mer; de nombreuses espèces, toutes très-multipliés, en peuplent les rivages et les plaines; ils voguent sur les flots avec autant d'aisance et plus de sécurité qu'ils ne volent dans leur élément naturel; partout ils y trouvent une subsistance abondante, une proie qui ne peut les fuir; et pour la saisir, les uns fendent les ondes et y plongent, d'autres ne font que les effleurer en rasant leur surface par un vol rapide ou mesuré sur la distance et la quantité des victimes. Tous s'établissent sur cet élément mobile, comme dans un domicile fixe; ils s'y rassemblent en grande société, et vivent tranquillement au milieu des orages; ils semblent même se jouer avec les vagues, lutter contre les vents, et s'exposer aux tempêtes, sans les redouter ni subir de naufrage.

ÉCHASSIERS

LES PLUVIERS

Les pluviers paraissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France, pendant les pluies d'automne;

et c'est de leur arrivée dans la saison des pluies qu'on les a nommés *pluviers*. Ils fréquentent, comme les vanneaux, les fonds humides et les terres limoneuses, où ils cherchent des vers et des insectes. Ils vont à l'eau le matin pour se laver le bec et les pieds, qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant; et cette habitude leur est commune avec les bécasses, les vanneaux, les courlis et plusieurs autres oiseaux qui se nourrissent de vers. Ils frappent la terre avec leurs pieds pour les faire sortir, et ils les saisissent souvent même avant qu'ils ne soient hors de leur retraite. Quoique les pluviers soient ordinairement fort gras, on leur trouve les intestins si vides, qu'on a imaginé qu'ils pouvaient vivre d'air : mais apparemment la substance fondante du ver se tourne toute en nourriture, et donne peu d'excréments. D'ailleurs ils paraissent capables de supporter un long jeûne.

Rarement les pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le même lieu. Ils se dispersent le soir sur un certain espace où chacun gîte à part : mais, dès le point du jour, le premier éveillé ou le plus soucieux, celui que les oiseleurs nomment l'*appelant*, mais qui est peut-être la sentinelle, jette le cri de réclame, *hui, hieu, huit*; et dans l'instant tous les autres se rassemblent à cet appel.

LE GRAND PLUVIER OU COURLIS DE TERRE

(*EDICNEMUS CREPITANS* (TEM.))

Il est peu de chasseurs et d'habitants de la campagne, dans nos provinces de Picardie, d'Orléanais, de Beauce, de

Champagne et de Bourgogne, qui, se trouvant sur le soir, dans les mois de septembre, d'octobre et novembre, au milieu des champs, n'aient entendu les cris répétés *türr-lui, türrlui*, de ces oiseaux; c'est leur voix de rappel, qu'ils font souvent retentir d'une colline à l'autre, et c'est probablement de ce son articulé, et semblable au cri des vrais courlis, qu'on a donné à ce grand pluvier le nom de *courlis de terre*.

Cet oiseau a l'aile grande; il part de loin, surtout pendant le jour, et vole alors assez bas près de terre; il court sur les pelouses et dans les champs aussi vite qu'un chien; et c'est de là qu'en quelques provinces, comme en Beauce, on lui a donné le nom d'*arpenteur*. Il se met en mouvement à la chute du jour.

Ses habitudes nocturnes sembleraient indiquer qu'il voit mieux la nuit que le jour : cependant il est certain que sa vue est très-perçante pendant le jour.

LE VANNEAU

VANELLUS VULGARIS (CUV.)

Le vanneau paraît avoir tiré son nom, dans notre langue et en latin moderne, du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au bruit d'un van qu'on agite pour purger le blé. On a aussi donné au vanneau le nom de *dix-huit*, parce que ces deux syllabes, prononcées faiblement, expriment assez bien son cri, que, dans plusieurs langues, on a cherché à rendre également par des sons imitatifs.

Cet oiseau est fort gai; il est sans cesse en mouvement, folâtre et se joue de mille façons en l'air : il s'y tient par instants dans toutes les situations, même le ventre en haut ou sur le côté, et les ailes dirigées perpendiculairement, et aucun oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement.

Les vanneaux arrivent dans nos prairies en grandes troupes au commencement de mars, ou même dès la fin de février, après le dernier dégel, et par le vent du Sud. On les voit alors se jeter dans les blés verts, et couvrir, le matin, les prairies marécageuses pour y chercher les vers, qu'ils font sortir de terre par une singulière adresse. Le vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets que le ver a rejetés en se vidant, le débarrasse d'abord légèrement, et ayant mis le trou à découvert, il frappe à côté la terre de son pied, et reste l'œil attentif et le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver, qui, dès qu'il se montre, est enlevé d'un coup de bec. Le soir venu, ces oiseaux ont un autre manège; ils courent dans l'herbe, et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur : ils en font ainsi une ample pâture, et vont ensuite se laver le bec et les pieds dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

La ponte se fait en avril; elle est de trois ou quatre œufs oblongs, d'un vert sombre, fort tachetés de noir. La femelle les dépose dans les marais, sur les petites buttes ou mottes de terre élevées au-dessus du niveau du terrain; précaution qu'elle semble prendre pour les mettre à l'abri de la crue des eaux, mais qui néanmoins lui ôte les moyens de cacher son nid, et le laisse entièrement à découvert.

LES COMBATTANTS ou PAONS DE MER

MACHETES PEGNAX (CUV.)

Il est peut-être bizarre de donner à des animaux un nom qui ne paraît fait que pour l'homme en guerre; mais ces oiseaux nous imitent : non-seulement ils se livrent entre eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps; mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées, et marchant l'une contre l'autre.

Chaque printemps, ces oiseaux arrivent par grandes bandes sur les côtes de Hollande, de Flandre et d'Angleterre; et, dans tous ces pays, on croit qu'ils viennent des contrées plus au nord. On ne sait pas où ces oiseaux se retirent pour passer l'hiver.

Les combattants sont de la taille du chevalier aux pieds rouges, un peu moins hauts sur jambes; ils ont le bec de la même forme, mais plus court. Les femelles sont ordinairement plus petites que les mâles, et se ressemblent par le plumage, qui est blanc, mélangé de brun sur le manteau; mais les mâles sont au printemps si différents les uns des autres, qu'on les prendrait chacun pour un oiseau d'espèce particulière.

LA FOULQUE

FULICA ATRA (L.)

L'espèce de la foulque, qui, dans notre langue, se nomme aussi *morelle*, doit être regardée comme la pre-

mière famille par où commence la grande et nombreuse tribu des véritables oiseaux d'eau. La foulque, sans avoir les pieds entièrement palmés, ne le cède à aucun des autres oiseaux nageurs, et reste même plus constamment sur l'eau qu'aucun d'eux, si l'on en excepte les plongeurs. Il est très-rare de voir la foulque à terre; elle y paraît si dépaysée, que-souvent elle se laisse prendre à la main. Elle se tient tout le jour sur les étangs, qu'elle préfère aux rivières.

Les foulques, comme plusieurs autres oiseaux d'eau, voient très-bien dans l'obscurité, et même les plus vieilles ne cherchent leur nourriture que pendant la nuit. Elles restent retirées dans les joncs pendant la plus grande partie du jour; et lorsqu'on les inquiète dans leur retraite, elles s'y cachent, et s'enfoncent même dans la vase, plutôt que de s'envoler. Il semble qu'il leur en coûte pour se déterminer au mouvement du vol, si naturel aux autres oiseaux, car elles ne partent de la terre ou de l'eau qu'avec peine.

On trouve la foulque dans toute l'Europe, depuis l'Italie jusqu'en Suède; on la connaît également en Asie.

La foulque est grande comme la poule domestique.

LA POULE D'EAU

HYDROGALLINA CHLOROPUS (LAC.)

Les habitudes de la poule d'eau répondent à sa conformation : elle va à l'eau plus que le râle, sans cependant y nager beaucoup, si ce n'est pour traverser d'un bord à

l'autre; cachée durant la plus grande partie du jour dans les roseaux, ou sous les racines des aunes, des saules et des osiers, ce n'est que sur le soir qu'on la voit se promener sur l'eau, elle fréquente moins les marécages et les marais que les rivières et les étangs. Son nid, posé tout au bord de l'eau, est construit d'un assez gros amas de débris de roseaux et de jones entrelacés; la mère quitte son nid tous les soirs, et couvre ses œufs auparavant avec des brins de jones et d'herbes : dès que les petits sont éclos, ils courent comme ceux du râle, et suivent de même leur mère, qui les mène à l'eau.

Les poules d'eau quittent en octobre les pays froids et les montagnes, et passent tout l'hiver dans nos provinces tempérées, où on les trouve près des sources et sur les eaux vives qui ne gèlent pas.

Quoique peu voyageuse, et partout assez peu nombreuse, la poule d'eau paraît avoir été placée par la nature dans la plupart des régions connues.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA POULE D'EAU

La poule d'eau se montre au bout des jones, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparait et disparaît encore, en poussant un petit cri sauvage; elle se promène dans les fossés du château; elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason, tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées. Une racine de saule, minée

par les eaux, lui offre un asile; elle s'y dérobe à tous les yeux. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau, suspendent devant son nid des draperies de verdure; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate; l'eau murmure doucement à son oreille; de beaux insectes occupent ses regards, et les naïades des ruisseaux, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

(M. DE CHATEAUBRIAND.)

LA POULE SULTANE OU LE PORPHYRION

ANTIQUORUM PORPHYRIO (N.)

Les modernes ont appelé *poule sultane* un oiseau fameux chez les anciens sous le nom de *porphyrion*. Cet oiseau est très-doux, très-innocent, et en même temps timide, fugitif, aimant, cherchant la solitude et les lieux écartés, se cachant tant qu'il peut pour manger. Lorsqu'on l'approche, il a un cri d'effroi, d'une voix d'abord assez faible, ensuite plus aiguë, et qui se termine par deux ou trois coups d'un son sourd et intérieur. J'éleve un de ces oiseaux. Il paraît préférer les fruits et les racines, particulièrement celles des chicorées, à tout autre aliment, quoiqu'il puisse vivre aussi de graines : mais lui ayant fait présenter du poisson, le goût naturel s'est marqué; il l'a mangé avec avidité. Souvent il trempe ses aliments à plusieurs fois dans l'eau; pour peu que le morceau soit gros, il ne manque pas de le prendre à sa patte et de l'assujettir

entre ses longs doigts, en ramenant contre les autres celui de derrière, et tenant le pied à demi élevé. Il mange en morcelant.

Il n'y a guère d'oiseaux plus beaux par les couleurs : le bleu de son plumage moelleux et lustré est embelli de reflets brillants; ses longs pieds et la plaque du sommet de la tête avec la racine du bec, sont d'un beau rouge, et une touffe de plumes blanches sous la queue relève l'éclat de sa belle robe bleue. La femelle ne diffère du mâle qu'en ce qu'elle est un peu plus petite. Celui-ci est plus gros qu'une perdrix, mais un peu moins qu'une poule.

LE COURLIS

NUMENIUS ARCUATUS (CIV.)

Les noms composés de sons imitatifs de la voix, du chant, des cris des animaux, sont, pour ainsi dire, les noms de la nature; ce sont aussi ceux que l'homme a imposés les premiers. Les noms français *courlis*, *curlis*, *turlis*, sont des mots imitatifs de la voix de cet oiseau. Les Grecs modernes l'ont appelé *macrimiti* ou long nez, parce qu'il a le bec très-long relativement à la grandeur de son corps. Ce bec est assez grêle, sillonné de rainures, également courbé dans toute sa longueur, et terminé en pointe mousse; il est faible et d'une substance tendre, et ne paraît propre qu'à tirer les vers de la terre molle. Par ce caractère, les courlis pourraient être placés à la tête de la nombreuse tribu d'oiseaux à long bec effilé, tels que les bécasses, les barges, les chevaliers, etc., qui sont autant

d'oiseaux de marais que de rivage, et qui, n'étant point armés d'un bec propre à saisir ou percer les poissons, sont obligés de s'en tenir aux vers et aux insectes, qu'ils fouillent dans la vase et dans les terres humides et limoneuses.

Le courlis a le cou et les pieds longs, les jambes en partie nues, et les doigts engagés vers leur jonction par une portion de membrane. Il est à peu près de la grosseur d'un chapon. Sa longueur totale est d'environ deux pieds; celle de son bec, de cinq à six pouces; et son envergure, de plus de trois pieds. Tout son plumage est un mélange de gris blanc, à l'exception du ventre qui est entièrement blanc.

L'IBIS

On doit placer l'ibis entre la cigogne et le courlis. Cet oiseau a un appétit véhément de la chair des serpents, et une forte antipathie contre tous les reptiles; il leur fait la plus cruelle guerre. Belon assure qu'il va toujours les tuant, quoique rassasié. Diodore de Sicile dit que jour et nuit l'ibis se promène sur la rive des eaux, guettant les reptiles, cherchant leurs œufs, et détruisant en passant les scarabées et les sauterelles. Accoutumés au respect qu'on leur marquait en Égypte, ces oiseaux venaient sans crainte au milieu des villes. Strabon rapporte qu'ils remplissaient les rues et les carrefours d'Alexandrie jusqu'à l'importunité et à l'incommodité, consommant, à la vérité, les immondices, mais attaquant aussi ce qu'on mettait en réserve,

et souillant tout de leur fiente; inconveniens qui pouvaient en effet choquer un Grec délicat et poli, mais que des Égyptiens souffraient avec plaisir.

Ces oiseaux posent leur nid sur les palmiers, et le placent dans l'épaisseur des feuilles piquantes, pour le mettre à l'abri de l'assaut des chats leurs ennemis. Il paraît que la ponte est de quatre œufs; c'est du moins ce que l'on peut inférer de l'explication de la Table Isiaque, par Pi-



gnorius. Il est dit que l'ibis marque sa ponte par les mêmes nombres que la lune marque ses temps, ce qui ne paraît pouvoir s'entendre autrement qu'en disant, avec le docteur Shaw, que l'ibis fait autant d'œufs qu'il y a de phases de la lune, c'est-à-dire quatre. *Ælien*, expliquant pourquoi cet oiseau est consacré à la lune, indique la durée de l'incubation, en disant qu'il met autant de jours à faire éclore ses petits que l'astre d'Isis en met à parcourir le cercle de ses phases.

ADDITION A L'ARTICLE DE L'IBIS

Il y a en Arabie, dit Hérodote¹, assez près de la ville de Buto, un lieu où je me rendis pour m'informer des serpents ailés. Je vis à mon arrivée une quantité prodigieuse d'os et d'épines du dos de ces serpents. Il y en avait des tas épars de tous côtés : de grands, de moyens, de petits. Le lieu où sont ces os amoncelés se trouve à l'endroit où une gorge, resserrée entre des montagnes, débouche dans une autre plaine qui touche à celle de l'Égypte. On dit que ces serpents ailés volent d'Arabie en Égypte dès le commencement du printemps, mais que les ibis, allant à leur rencontre à l'endroit où ce défilé aboutit à la plaine, les empêchent de passer, et les tuent. Les Arabes assurent que c'est en reconnaissance de ce service que les Égyptiens ont une grande vénération pour l'ibis; et les Égyptiens conviennent eux-mêmes que c'est la raison pour laquelle ils honorent ces oiseaux.

La chasse des ibis en Égypte, dit Savigny², occupe les Arabes. Ces mêmes hommes, qui ont en horreur tous les animaux carnassiers indistinctement, ne réputent point l'ibis immonde, et ils en estiment la chair autant que celle d'aucun oiseau. Ils en tuent peu au fusil, mais ils en prennent beaucoup au filet; et, pendant l'automne, on trouve dans les marchés de la basse Égypte, surtout dans celui de Damiette, quantité de ces ibis auxquels on a retranché la tête.

¹ Traduction de Larcher.

² *Histoire naturelle et mythologique de l'Ibis.*

LA GRUE

GRUS VULGARIS (LAC.)

De tous les oiseaux voyageurs, c'est la grue qui entreprend et exécute les courses les plus lointaines et les plus hardies. Originnaire du nord, elle visite les régions tempé-



rées, et s'avance dans celles du midi. On la voit en Suède, en Écosse, aux îles Orcades, dans la Lithuanie et dans toute l'Europe septentrionale. En automne, elle vient s'abattre sur nos plaines marécageuses et nos terres ensemencées; puis elle se hâte de passer dans des climats plus méridionaux.

Les grues portent leur vol très-haut, et se mettent en ordre pour voyager; elles forment un triangle à peu près isocèle, comme pour fendre l'air plus aisément. Quand le vent se renforce et menace de les rompre, elles se resserrent en cercle; ce qu'elles font aussi quand l'aigle les

attaque. Leur passage se fait le plus souvent dans la nuit.

Le vol de la grue est toujours soutenu, quoique marqué par diverses inflexions : ses vols différents ont été observés comme des présages des changements du ciel et de la température.

Le port de la grue est droit, et sa figure est élancée. Tout le champ de son plumage est d'un beau cendré clair, ondé, excepté les pointes des ailes et la coiffure de la tête; les grandes plumes de l'aile sont noires.

Avec ses grandes puissances pour le vol et son instinct voyageur, il n'est pas étonnant que la grue se montre dans toutes les contrées et se transporte dans tous les climats; cependant nous doutons que, du côté du midi, elle passe le tropique.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA GRUE

Quand les grues sont à terre, dit Plutarque, il y en a toujours quelques-unes qui font le guet : posées sur une seule patte, elles tiennent dans l'autre une pierre qu'elles serrent avec force pour s'empêcher de dormir; mais quand enfin le sommeil les gagne, elles laissent échapper la pierre, et le bruit que cette pierre fait en tombant les éveille immédiatement.

On prétend, dit Mauduit, que le cri des grues pendant le jour indique la pluie, leur cri tumultueux la tempête; que si elles s'élèvent paisiblement c'est un signe de sérénité; lorsqu'elles sont à terre, soit pour prendre de la nourriture, soit pour se reposer par le sommeil, une d'entre elles ne cesse pas de faire la garde; elle observe

ce qui se passe et en avertit par un cri dont la signification est connue de ses compagnes.

Leur chair était estimée des anciens et en particulier des Romains ; très-peu de personnes pourraient chez nous l'apprécier d'après leur expérience. Nous voyons peu de grues ; on les approche difficilement ; on ne les peut tirer qu'à balle. Elles se nourrissent de reptiles, d'insectes et de grains.

On les apprivoise aisément et elles sont susceptibles d'être instruites et réglées dans des mouvements alternativement légers et par bonds, graves et sautillants, qu'elles affectent d'elles-mêmes.

A Smyrne les grues sont très-familières et construisent leurs nids sur les terrasses des maisons et dans les lieux élevés. Les habitants prennent un singulier et cruel plaisir à enlever les œufs de ces oiseaux en les remplaçant par des œufs de poules ordinaires. Dès que les petits sortent de ces œufs, le mâle donne les signes de la plus violente colère et jette les intrus à bas du nid ; les grues des alentours volent vers lui en entendant ses exclamations de rage et de fureur ; elles tuent la grue femelle, en présence du père indigné de voir que des étrangers ont été introduits dans son nid.

L'OISEAU ROYAL

GRUS PAVONINA (LAC.)

L'oiseau royal doit son nom à l'espèce de couronne qu'un bouquet de plumes, ou plutôt de soies épanouies,

lui forme sur la tête. Il a de plus le port noble, la figure remarquable, et la taille haute de quatre pieds lorsqu'il se redresse. Ses pieds et ses jambes sont encore plus hautes que celles de la grue, avec laquelle notre oiseau a beaucoup de rapports dans la conformation : mais il en diffère par de grands caractères, il s'en éloigne aussi par son origine ; il est des climats chauds, et les grues viennent des pays froids.

L'Afrique et particulièrement les terres de la Gambia, de la côte d'Or, d'Ouidah, du cap Vert, sont les contrées qu'il habite.

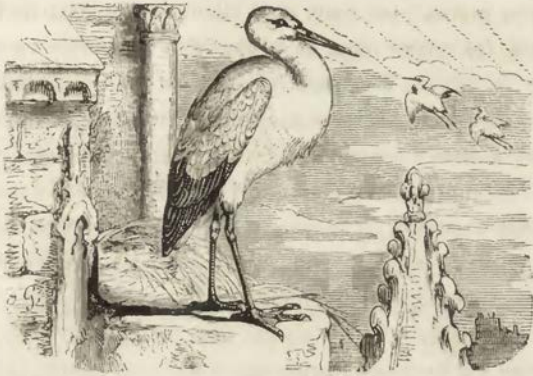
LA CIGOGNE

CICONIA VULGALIS (LAC.)

Entre les oiseaux terrestres qui peuplent les campagnes, et les oiseaux navigateurs à pieds palmés, qui reposent sur les eaux, on trouve la grande tribu des oiseaux de rivage, dont le pied sans membranes, ne pouvant avoir un appui sur les eaux, doit encore porter sur la terre, et dont le long bec enté sur un long cou s'étend en avant pour chercher la pâture sous l'élément liquide. Dans les nombreuses familles de ce peuple amphibie des rivages de la mer et des fleuves, celle de la cigogne, plus connue, plus célébrée qu'aucune autre, se présente une des premières. Elle est composée de deux espèces, qui ne diffèrent que par la couleur : la cigogne blanche et la cigogne noire. La cigogne noire cherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les marécages écartés, et niche dans l'épaisseur des forêts. La cigogne blanche choisit au

contraire nos habitations pour domicile; elle s'établit sur les tours, sur les cheminées et les combles des édifices.

Cette cigogne blanche, moins grande que la grue, l'est plus que le héron : sa longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est de trois pieds et demi. Le corps est d'un blanc éclatant, et les ailes sont noires; les pieds et le bec sont rouges, et son long cou est arqué : voilà ses traits principaux.



La cigogne a le vol puissant et soutenu, comme tous les oiseaux qui ont des ailes très-amples et la queue courte; elle porte en volant la tête roide en avant, et les pattes étendues en arrière comme pour lui servir de gouvernail; elle s'élève fort haut, et fait de très-longes voyages, même dans les saisons orageuses. On voit les cigognes arriver en Allemagne vers le 8 ou le 10 mai; elles devancent ce temps dans nos provinces. Gesner dit qu'elles précèdent les hirondelles et qu'elles viennent en Suisse dans le mois d'avril, et quelquefois plus tôt.

Dans l'attitude du repos, la cigogne se tient sur un pied, le cou replié, la tête en arrière et couchée sur l'épaule; elle guette les mouvements de quelques reptiles, qu'elle fixe d'un œil perçant; les grenouilles, les lézards, les couleuvres et les petits poissons, sont la proie qu'elle va cherchant dans les marais ou sur les bords des eaux, ou dans les vallées humides.

La cigogne ne pond pas au delà de quatre œufs, et souvent pas plus de deux, d'un blanc sale et jaunâtre, un peu moins gros, mais plus allongés que ceux de l'oie; le mâle les couve dans le temps que la femelle va chercher sa pâture. Les œufs éclosent au bout d'un mois.

La cigogne a presque toujours l'air triste et la contenance morne : cependant elle ne laisse pas de se livrer à une certaine gaieté quand elle y est excitée par l'exemple, car elle se prête au badinage des enfants, en sautant et jouant avec eux. En domesticité elle vit longtemps, et supporte la rigueur de nos hivers.

L'on attribue à cet oiseau des vertus morales, dont l'image est toujours respectable : la tempérance, la fidélité conjugale, la piété filiale et paternelle. On a souvent vu des cigognes jeunes et vigoureuses apporter de la nourriture à d'autres, qui, se tenant sur le bord du nid, paraissaient languissantes et affaiblies, soit par quelque accident passager, soit que réellement la cigogne, comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct de soulager la vieillesse, et que la nature, en plaçant jusque dans des cœurs bruts ces pieux sentiments auxquels les cœurs humains ne sont que trop souvent infidèles, ait voulu nous en donner l'exemple.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA CIGOGNE

Ælien raconte le trait suivant, dont nous nous gardons bien de garantir l'authenticité :

Une femme de Tarente, ayant perdu son mari et ne pouvant plus rester dans la maison où il était mort, s'en alla chercher une demeure parmi les tombeaux afin de n'avoir personne pour témoin de sa douleur et de ses larmes. Un jour d'été, des jeunes cigognes firent, non loin d'elle, essai de leurs ailes et de leurs forces ; l'un de ces oiseaux tomba et se cassa la cuisse. Héraclide (c'est le nom de la veuve) recueillit le pauvre oiseau, le pansa, le guérit et lui donna la liberté. Un an s'écoula, et la cigogne, revenue aux lieux qui l'avaient vue naître, aperçut sa bienfaitrice assise toujours parmi les tombeaux ; d'un vol doux et gracieux elle descendit vers elle et laissa tomber, de son bec, une pierre sur les vêtements d'Héraclide. Cette pierre était un diamant du plus grand prix.

Oppien raconte qu'une cigogne ayant vu deux années de suite sa nichée dévorée par un horrible serpent, revint, la troisième année, en compagnie d'un oiseau à bec long, pointu et tranchant ; celui-ci fut chargé de garder et de défendre la nichée en l'absence du père et de la mère ; et il s'acquitta bien de son devoir. Le serpent fut tué par lui, mais non sans s'être longtemps défendu et avoir arraché beaucoup de plumes aux ailes de son adversaire. Le moment de changer de climat arriva pour les cigognes. Devaient-elles, oubliant les devoirs de la reconnaissance, partir et laisser seul l'oiseau leur défenseur ? Non. Elles attendirent que ses plumes furent repoussées et ne se

mirent en route avec lui que deux années après toutes les autres cigognes.

Un auteur ancien, je ne sais plus lequel, dit que les cigognes ont une haine très-grande contre les chauves-souris, qui, par le seul contact de leur aile membraneuse, sont capables de rendre stériles les œufs des cigognes. Aussi leur défendent-elles vigoureusement l'approche de leurs nids ; et, quand elles doivent le quitter momentanément, elles ont soin de bien le couvrir de feuilles de platanes : ces feuilles passent pour avoir la propriété d'engourdir les chauves-souris et de les faire tomber sans mouvement dès qu'elles les touchent.

(A. B. MORIN.)

LE HÉRON COMMUN

ARDEA MAJOR (L.)

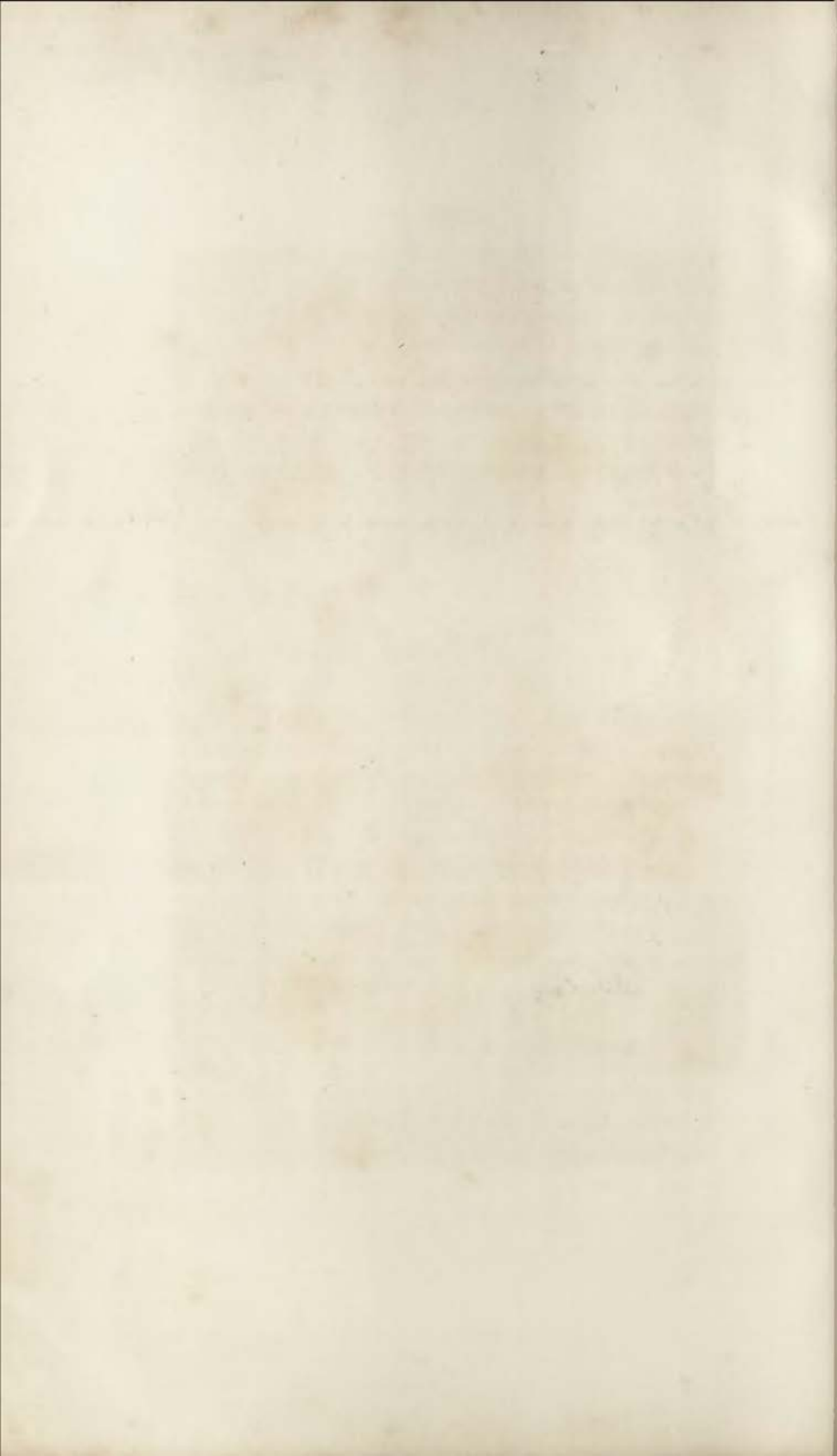
Le héron n'a que l'embuscade pour tout moyen d'industrie ; il passe des heures, des jours entiers, à la même place, immobile au point de laisser douter si c'est un être animé. Lorsqu'on l'observe avec une lunette (car il se laisse rarement approcher), il paraît comme endormi, posé sur une pierre, le corps presque droit et sur un seul pied, le cou replié le long de la poitrine et du ventre, la tête et le bec couchés entre les épaules, qui se haussent et excèdent de beaucoup la poitrine ; et, s'il change d'attitude, c'est pour en prendre une encore plus contrainte en se mettant en mouvement : il entre dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, la tête entre les jambes, pour guetter au passage une grenouille, un poisson. Mais, réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir à lui, et n'ayant qu'un instant



J. Vernier

47

LE HÉRON



pour la saisir, il doit subir de longs jeûnes, et quelquefois périr d'inanition.

Triste et solitaire, hors le temps des nichées, il ne paraît connaître aucun plaisir, ni même les moyens d'éviter la peine. Dans les plus mauvais temps, il se tient isolé, découvert, posé sur un pieu ou sur une pierre, au bord d'un ruisseau, sur une butte, au milieu d'une prairie inondée : tandis que les autres oiseaux cherchent l'abri des feuillages.

Le héron ajoute encore aux malheurs de sa chétive vie le mal de la crainte et de la défiance ; il paraît s'inquiéter et s'alarmer de tout ; il fuit l'homme de très-loin : souvent assailli par l'aigle et le faucon, il n'évade leur attaque qu'en s'élevant au haut des airs et s'efforçant de gagner le dessus ; on le voit se perdre avec eux dans la région des nuages.

C'est au plus haut des grands arbres que les hérons posent leurs nids, souvent auprès de ceux des corneilles ; ce qui a pu donner lieu à l'idée des anciens sur l'amitié établie entre ces deux espèces, si peu faites pour aller ensemble. Les nids du héron sont vastes, composés de bûchettes, de beaucoup d'herbe sèche, de jones et de plumes. Les œufs sont d'un bleu verdâtre, pâle et uniforme, de même grosseur à peu près que ceux de la cigogne, mais un peu plus allongés et presque également pointus par les deux bouts. La ponte, à ce qu'on nous assure, est de quatre ou cinq œufs.

ADDITION A L'ARTICLE DU HÉRON

Les poissons s'effrayent en voyant l'ombre d'un homme ou d'un animal se dessiner à la surface de l'eau ; le héron, l'ennemi des poissons, use de ruse : il ne pêche que

quand le soleil, prêt à se coucher, ne fait plus d'ombre aux objets. Cependant comme il ne veut prendre ces précautions que quand elles sont absolument nécessaires, dès qu'il voit des poissons enfermés de toutes parts dans des petites mares d'eau et laissés là par le flot en se retirant, il poursuit, attrape et saisit sa proie sans s'occuper si elle a peur de l'ombre, de son bec et de ses jambes démesurées; il sait qu'alors elle ne lui échappera pas.

(A. B. MORIN.)

LE BUTOR

ARDEA STELLARIS (L.)

Malgré l'espèce d'insulte attachée à son nom, le butor est moins stupide que le héron, mais il est encore plus sauvage; on ne le voit presque jamais; il n'habite que les marais d'une certaine étendue où il y a beaucoup de joncs.

Ce n'est qu'en automne et au coucher du soleil, selon Willughby, que le butor prend son essor pour voyager ou du moins pour changer de domicile. On le prendrait dans son vol pour un héron, si de moment à moment il ne faisait entendre une voix toute différente, plus retentissante et plus grave, *cob, cob*; et ce cri, quoique désagréable, ne l'est pas autant que la voix effrayante qui lui a mérité le nom de butor (*botaurus, quasi boatus tauri*); c'est une espèce de mugissement *hi rhond* qu'il répète cinq ou six fois de suite au printemps, et qu'on entend d'une demi-lieue.

La femelle butor pond quatre ou cinq œufs dans son nid, posé au milieu des roseaux.

LA BÉCASSE

SCOLOPAX RUSTICOLA (L.)

La bécasse est peut-être de tous les oiseaux de passage celui dont les chasseurs font le plus de cas, tant à cause de l'excellence de sa chair que de la facilité qu'ils trouvent à se saisir de ce bon oiseau stupide, qui arrive dans nos bois vers le milieu d'octobre, en même temps que les grives. La bécasse vient donc, dans cette saison de chasse abondante, augmenter encore la quantité du bon gibier : elle descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été, et d'où les premiers frimas déterminent son départ et nous l'amènent; car ses voyages ne se font qu'en hauteur dans la région de l'air, et non en longueur, comme se font les migrations des oiseaux qui voyagent de contrée en contrée.

La bécasse est à peu près de la grosseur d'une perdrix.

Elle fait son nid par terre, comme tous les oiseaux qui ne se perchent pas : ce nid est composé de feuilles ou d'herbes sèches, entremêlées de petits brins de bois; le tout rassemblé sans art et amoncelé contre un tronc d'arbre, ou sous une grosse racine. On y trouve quatre ou cinq œufs oblongs un peu plus gros que ceux du pigeon commun; ils sont d'un gris roussâtre, marbré d'ondes plus foncées et noirâtres.

L'espèce de la bécasse est universellement répandue; Aldrovande et Gesner en ont fait la remarque. On la trouve

dans les contrées du Midi comme dans celles du Nord, dans l'ancien et dans le nouveau monde.

LA BÉCASSINE

SCOLOPAX GALLINAGO (L.)

La bécassine est très-bien nommée, puisqu'en ne la considérant que par la figure on pourrait la prendre pour une



petite espèce de bécasse. *Ce serait une petite bécasse*, dit Belon, *si elle n'était de mœurs différentes*. En effet, la bécassine a, comme la bécasse, le bec très-long et la tête carrée; le plumage madré de même, excepté que le roux s'y mêle moins, et que le gris-blanc et le noir y dominent; mais ces ressemblances, bornées à l'extérieur, n'ont pas pénétré l'intérieur; le résultat de l'organisation n'est pas le même, puisque les habitudes naturelles sont opposées.

La bécassine ne fréquente pas les bois; elle se tient dans les endroits marécageux des prairies, dans les herbages et les osiers qui bordent les rivières; elle s'élève si haut en volant, qu'on l'entend encore lorsqu'on l'a perdue de vue; elle a un petit cri chevrotant, *mée, mée, mée*, qui lui fait donner par quelques nomenclateurs le surnom de *chèvre volante*; elle jette aussi, en prenant son essor, un petit cri court et sifflé; elle n'habite les montagnes en aucune saison : elle diffère donc de la bécasse par le naturel et par les habitudes, autant qu'elle lui ressemble par le plumage et la figure.

En France, les bécassines paraissent en automne.

PALMIPÈDES

LE CYGNE

CYGNUS OLOR (MEYER.)

Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur; avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de

n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense, il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi ; tous les oi-



seaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature : il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux ; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux : la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent

l'idée de ses plus charmants ouvrages; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles; attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer : libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut, à son gré, parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Le cygne, supérieur en tout à l'oie, qui ne vit guère que d'herbages et de graines, sait se procurer une nourriture plus délicate et moins commune; il ruse sans cesse pour attraper et saisir du poisson; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche, et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa grande force; il sait éviter ses ennemis ou leur résister : un vieux cygne ne craint pas dans l'eau le chien le plus fort; son coup d'aile

pourrait casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent.

Le cygne a de plus l'avantage de jouir jusqu'à un âge extrêmement avancé de sa belle et douce existence. Tous les observateurs s'accordent à lui donner une très-longue vie; quelques-uns même en ont porté la durée jusqu'à trois cents ans, ce qui sans doute est fort exagéré.

La femelle du cygne couve pendant six semaines au moins. Elle commence à pondre au mois de février. Elle met, comme l'oie, un jour d'intervalle entre la ponte de chaque œuf. Elle en produit de cinq à huit, et communément six ou sept. Ces œufs sont blancs et oblongs; ils ont la coque épaisse et sont d'une grosseur très-considérable. Le nid est placé tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage, tantôt sur un tas de roseaux abattus, entassés et même flottants sur l'eau. La mère recueille nuit et jour ses petits sous ses ailes, et le père se présente avec intrépidité pour les défendre contre tout assaillant.

Ils naissent fort laids et seulement couverts d'un duvet gris ou jaunâtre, comme les oisons; leurs plumes ne poussent que quelques semaines après, et sont encore de la même couleur. Ce vilain plumage change à la première mue, au mois de septembre.

Le nord semble être la vraie patrie du cygne.

Les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir.

ADDITION A L'ARTICLE DU CYGNE

Saint Grégoire de Nazianze a composé un gracieux apologue sur les cygnes et les hirondelles¹.

Les hirondelles reprochèrent un jour aux cygnes de ne jamais chanter pour plaire aux hommes, de n'avoir qu'une voix faible qu'ils faisaient entendre seulement dans la solitude, dans les plaines écartées, sur le bord des fleuves rapides, dans les déserts. Nous, au contraire, disaient-elles, nous avons des cités, nous fréquentons les hommes, nous chantons au milieu d'eux, et leur racontons nos antiques malheurs. Ils connaissent les noms fameux d'Athènes, de Pandion, de Térée; ils savent pourquoi nous avons eu la langue coupée, et pourquoi nous voici métamorphosées en oiseaux. Les cygnes, ennuyés de la jactance orgueilleuse des hirondelles, dédaignèrent d'abord de leur répondre; puis, prenant enfin la parole : C'est à tort, dirent-ils, que vous nous blâmez de ne pas chercher le bruit, la foule, le tumulte, pour chanter; que les hommes viennent dans la solitude, ils seront ravis d'entendre le zéphyr murmurer harmonieusement et frémir dans notre aile que nous abandonnons à son doux souffle. Pour vous, sachez-le bien, loin d'être agréables aux hommes, vous les importunez par vos cris aigus; aussi ils vous détestent, c'est donc en vain que, pour vous punir, on vous a coupé la langue; du reste, vous ne sauriez vaincre aucun oiseau par votre chant.

¹ Epistola ad Celeusium præsidem.

LA VÉRITÉ SUR LE CHANT DES CYGNES

Il y avait, dit Wormius¹, dans une maison, un jeune homme fort digne de foi, appelé Rostorphe, Norvégien de nation, qui m'assura par serment avoir entendu un jour, dans le pays de Nidros, sur le rivage de la mer, au lever du soleil, un chant très-harmonieux, mêlé de sifflements et de sons agréables. Surpris, il regarde autour de lui, sans voir qui pouvait produire ces sons; il monte sur un cap avancé, et découvre dans un golfe voisin une multitude de cygnes faisant retentir l'air des accords les plus suaves dont son oreille eût été frappée jusqu'à ce jour. Plusieurs Irlandais m'ont dit qu'il n'était pas rare d'entendre ces magnifiques oiseaux chanter sur les rivages de leur île.

M. Mongez², ayant su qu'un cygne sauvage, pris à Chantilly, chantait admirablement, se transporta sur les lieux, et voici ce qu'il raconte à ce sujet.

On employa, pour me faire entendre le cygne sauvage, un stratagème bien imaginé. On apporta une oie domestique, et on la posa sur le gazon qui entoure le bassin. A peine cet oiseau eut-il touché la terre, que les cygnes s'avancèrent fièrement à la file l'un de l'autre, le mâle le premier, pour combattre ce nouvel hôte. Ils approchèrent de lui lentement en enflant leur cou, lui donnant un mouvement d'ondulation semblable à celui des reptiles, et rendant des sons étouffés. La scène allait être ensan-

¹ Erat in familia mea, etc.

² Mémoires sur des cygnes qui chantent.

glantée, lorsqu'on reprit l'oie par les ailes, et on l'emporta hors de l'enceinte : alors les deux cygnes se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre, se dressèrent sur leurs jambes, étendirent leurs ailes, élevèrent la tête, et se mirent à chanter leur prétendue victoire à plusieurs reprises. Pendant ce temps, ils avaient l'air de se pavaner, de se donner des grâces, à peu près à la manière des pigeons. Ils marquent chaque ton par une inflexion de tête. Leur chant est composé de deux parties alternatives très-distinctes; ils commencent par répéter à mi-voix celui qui est exprimé par ce monosyllabe *couq, couq, couq*, toujours sur le même ton : on l'entendait à peine à cinquante toises. Ils élèvent ensuite la voix, en suivant, selon l'observation de M. l'abbé Arnaud, les quatre notes, *mi, fa, re, mi*, dont les deux premières sont du mâle, et les deux autres de la femelle.

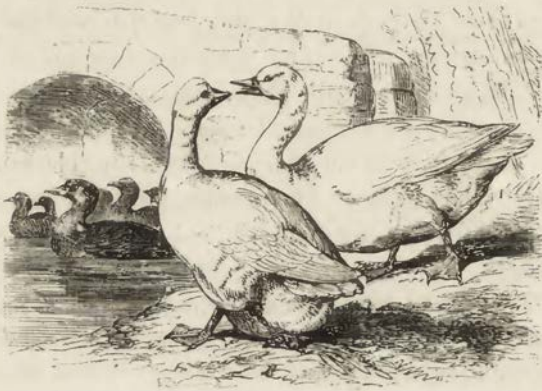
Les cygnes sauvages font entendre leur voix le matin, le soir, et lorsqu'ils sont affectés de quelques sensations fortes ou extraordinaires.

L'OIE

ANSER CINEREUS (MEYER.)

Dans chaque genre, les espèces premières ont emporté tous nos éloges, et n'ont laissé aux espèces secondes que le mépris tiré de leur comparaison. L'oie, par rapport au cygne, est dans le même cas que l'âne vis-à-vis du cheval : tous deux ne sont pas prisés à leur juste valeur; le premier degré de l'infériorité paraissant être une vraie dégrada-

tion, et rappelant en même temps l'idée d'un modèle plus parfait, n'offre, au lieu des attributs réels de l'espèce secondaire, que ses contrastes désavantageux avec l'espèce première. Éloignant donc pour un moment la trop noble image du cygne, nous trouverons que l'oie est encore, dans le peuple de la basse-cour, un habitant de distinction.



On peut nourrir l'oie à peu de frais, et l'élever sans beaucoup de soins : elle s'accommode à la vie commune des volailles, et souffre d'être renfermée avec elles dans la même basse-cour, quoique cette manière de vivre, et cette contrainte surtout, soient peu convenables à sa nature; car il faut, pour qu'elle se développe en entier, et pour former de grands troupeaux d'oies, que leur habitation soit à portée des eaux et des rivages environnés de grèves spacieuses et de gazons ou terres vagues, sur lesquelles ces oiseaux puissent paître et s'ébattre en liberté.

Il faut à l'oie trente jours d'incubation, comme dans la plupart des grandes espèces d'oiseaux, pour faire éclore ses œufs, à moins, comme le remarque Pline, que le temps n'ait été fort chaud, auquel cas il en éclôt dès le vingt-cinquième jour.

Ce que l'oie nous donne de plus précieux, c'est son duvet; on l'en dépouille plus d'une fois l'année.

De tous les habitants de la basse-cour, aucun n'est plus bruyant que l'oie. Cette grande loquacité ou vocifération avait fait donner, chez les anciens, le nom d'*oie* aux indiscrets parleurs, aux méchants écrivains et aux bas délateurs, comme sa démarche gauche et son allure de mauvaise grâce nous font encore appliquer ce même nom aux gens sots et niais. Mais, indépendamment des marques de sentiment, des signes d'intelligence que nous lui reconnaissons, le courage avec lequel elle défend sa couvée, et se défend elle-même contre l'oiseau de proie, et certains traits d'attachement, de reconnaissance même, très-singuliers, que les anciens avaient recueillis, démontrent que ce mépris serait très-mal fondé.

ADDITION A L'ARTICLE DE L'OIE

On a tort, dit V. de Bomare, de regarder l'oie comme une bête stupide : elle est vigilante; son sommeil est léger; elle se réveille au moindre bruit. Elle est même aussi propre que quelques chiens à garder la nuit une maison de campagne : car, dès qu'elle entend quelque chose, elle ne cesse de jeter des cris. On en cite un exemple fameux dans l'histoire romaine, où elle était au rang

des oiseaux sacrés pour avoir averti les Romains de l'approche des Gaulois prêts à s'emparer du Capitole. Il est certain, selon Lemery, que cet oiseau est disciplinable. J'en ai vu une, dit-il, tourner une roue de cheminée pour faire rôtir la viande.

Un paysan normand nous a assuré qu'il avait vu deux oies abattre adroitement d'un coup d'aile des pièges tendus pour des oiseaux, et manger elles-mêmes le grain servant d'appât, sans risque ni péril.

On raconte que les aigles et les oies ont les uns pour les autres une haine si profonde, que cette haine dure même après la mort : si l'on met une plume d'aigle parmi les plumes d'oie, elle les brûle. Est-ce vrai ? Je n'en sais rien.

(A. B. MORIN.)

Willughby dit : Une personne digne de confiance nous a assuré que son père avait eu dans sa basse-cour une oie âgée de quatre-vingts ans, et qui aurait vécu encore longtemps grasse et bien portante, comme elle était, s'il n'eût pas fallu la tuer à cause de sa méchanceté ; elle tourmentait et faisait souffrir les coqs et les poules qui vivaient dans le même lieu.

LE CANARD

ANAS BOSCHAS (L.)

L'espèce du canard et celle de l'oie sont partagées en deux grandes tribus ou races distinctes, dont l'une, depuis

longtemps privée, se propage dans nos basses-cours, en y formant une des plus utiles et des plus nombreuses familles de nos volailles ; et l'autre, sans doute encore plus étendue, nous fuit constamment, se tient sur les eaux, ne fait, pour ainsi dire, que passer et repasser en hiver dans nos contrées, et s'enfonce au printemps dans les régions du nord, pour y nicher sur les terres les plus éloignées de l'empire de l'homme.

C'est vers le 15 d'octobre que paraissent en France les premiers canards : leurs bandes, d'abord petites et peu fréquentes, sont suivies, en novembre, par d'autres plus nombreuses. On reconnaît ces oiseaux dans leur vol élevé, aux lignes inclinées et aux triangles réguliers que leur troupe trace par sa disposition dans l'air ; et, lorsqu'ils sont tous arrivés des régions du nord, on les voit continuellement voler et se porter d'un étang, d'une rivière à une autre ; c'est alors que les chasseurs en font de nombreuses captures, soit à la quête du jour ou à l'embuscade du soir, soit aux différents pièges et aux grands filets.

De toutes nos provinces, la Picardie est celle où l'éducation des canards domestiques est la mieux soignée, et où la chasse des sauvages est la plus fructueuse, au point même d'être pour le pays un objet de revenu assez considérable : cette chasse s'y fait en grand et dans des anses ou petits golfes disposés naturellement, ou coupés avec art le long de la rive des eaux et dans l'épaisseur des roseaux.

Les allures des canards sauvages sont plus de nuit que de jour ; ils paissent, voyagent, arrivent et partent principalement le soir et même la nuit : la plupart de ceux que

l'on voit en plein jour ont été forcés de prendre essor par les chasseurs ou par les oiseaux de proie.

Tant que la saison ne devient pas rigoureuse, les insectes aquatiques et les petits poissons, les grenouilles qui ne sont pas encore fort enfoncées dans la vase, les graines du jonc, la lentille d'eau et quelques autres plantes marécageuses, fournissent abondamment à la pâture des canards : mais, vers la fin de décembre ou au commencement de janvier, si les grandes pièces d'eau stagnante sont glacées, ils se portent sur les rivières encore coulantes, et vont ensuite à la rive des bois ramasser les glands ; quelquefois même ils se jettent dans les champs ensemencés de blé ; et, lorsque la gelée continue pendant huit ou dix jours, ils disparaissent pour ne revenir qu'aux dégels, dans le mois de février. C'est alors qu'on les voit repasser le soir par les vents du sud ; mais ils sont en moindre nombre : leurs troupes ont apparemment diminué par toutes les pertes qu'elles ont souffertes pendant l'hiver.

On trouve ordinairement dans chaque nid de canard dix à quinze et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs ; ils sont d'un blanc verdâtre, et le moyeu est rouge.

Chaque fois que la femelle quitte ses œufs, même pour un petit temps, elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid. Jamais elle ne s'y rend au vol ; elle se pose cent pas plus loin, et, pour y arriver, elle marche avec défiance, en observant s'il n'y a point d'ennemis : mais, lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

L'incubation dure trente jours. Tous les petits naissent

dans la même journée, et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau. Timides ou frileux, ils hésitent, et même quelques-uns se retirent; néanmoins le plus hardi s'élançe après la mère, et bientôt les autres le suivent. Une fois sortis du nid, ils n'y rentrent plus; et, quand il se trouve posé loin de l'eau ou qu'il est trop élevé, le père et la mère les prennent à leur bec, et les transportent l'un après l'autre sur l'eau; le soir la mère les rallie et les retire dans les roseaux, où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit: tout le jour ils guettent, à la surface de l'eau et sur les herbes, les moucherons et autres menus insectes qui font leur première nourriture; on les voit plonger, nager, et faire mille évolutions sur l'eau avec autant de vitesse que de facilité.

Partout on a cherché à priver, à s'approprier une espèce aussi utile que l'est celle de notre canard; et non-seulement cette espèce est devenue commune, mais quelques autres espèces étrangères, et dans l'origine également sauvages, se sont multipliées en domesticité, et ont donné de nouvelles races privées; par exemple, celle du canard musqué, qui, par le double profit de sa plume et de sa chair, et par la facilité de son éducation, est devenue une des volailles les plus utiles et des plus répandues dans le nouveau monde.

Le mâle, non-seulement dans l'espèce du canard proprement dit, mais dans toutes celles de cette nombreuse famille, et en général dans tous les oiseaux d'eau à bec large et à pieds palmés, est toujours plus grand que la femelle.

La chair du canard est, dit-on, pesante et échauffante;

cependant on en fait grand usage, et l'on sait que la chair du canard sauvage est plus fine et de bien meilleur goût que celle du canard domestique.

ADDITION A L'ARTICLE DU CANARD

Par un temps grisâtre d'automne, dit M. de Chateaubriand, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général suivi d'un profond silence s'élève dans les marais. Gardés par une petite lumière qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

J'ai eu sous les yeux, dit Delacroix, pendant six mois, rue Saint-Martin, un singulier canard que mon voisin laissait vivre dans une bouverie perpétuellement remplie de bêtes à cornes, sous la garde d'un chien noir et d'une levrette. L'oiseau ne tarda pas à faire connaissance avec ses nouveaux hôtes, mais le chien noir surtout lui parut mériter une affection particulière. Il la lui témoigna

d'abord par des saluts réitérés à sa manière, et par une assiduité constante à ses côtés. Bientôt après, enhardi par la douceur et par la bonté du compagnon, il prit part aux jeux et aux badinages des deux chiens ; de façon que, quand la levrette poursuivait le chien noir, notre canard fuyait avec celui-ci de toute sa force et qu'il se mettait de moitié dans l'attaque quand, au contraire, le chien noir poursuivait la levrette. Je l'ai vu plusieurs fois de nos fenêtres joindre sa voix cassée et sa course boiteuse aux aboiements, aux élans impétueux de l'animal domestique, pour conduire à la mort les bœufs et les moutons, ou pour les faire passer d'un lieu dans un autre.

LE PÉLICAN

PELECANUS ONOCROTALUS (L.)

Le pélican est plus remarquable, plus intéressant pour un naturaliste, par la hauteur de sa taille et par le grand sac qu'il porte sous le bec, que par la célébrité fabuleuse de son nom, consacré dans les emblèmes religieux de certains peuples. On a représenté sous sa figure la tendresse paternelle se déchirant le sein pour nourrir de son sang sa famille languissante ; mais cette fable, que les Égyptiens racontaient déjà du vautour, ne devait pas s'appliquer au pélican, qui vit dans l'abondance, et auquel la nature a donné de plus qu'aux autres oiseaux pêcheurs une grande poche, dans laquelle il porte et met en réserve l'ample provision du produit de sa pêche.

Le pélican égale ou même surpasse en grandeur le

cygne, et ce serait le plus grand des oiseaux d'eau si l'albatros n'était pas plus épais, et si le flamant n'avait pas les jambes beaucoup plus hautes. Le pélican les a au contraire très-basses, tandis que ses ailes sont tellement étendues, que l'envergure en est de onze ou douze pieds. Il se soutient donc très-aisément et très-longtemps dans l'air; il s'y balance avec légèreté, et ne change de place que pour tomber à plomb sur sa proie, qui ne peut



échapper; car la violence du choc et la grande étendue des ailes, qui frappent et couvrent la surface de l'eau, la font bouillonner, tournoyer, et étourdissent en même temps le poisson, qui dès lors ne peut fuir. C'est de cette manière que les pélicans pêchent lorsqu'ils sont seuls: mais en troupes ils savent varier leurs manœuvres et agir de concert; on les voit se disposer en ligne et nager de compagnie en formant un grand cercle qu'ils resserrent peu à peu pour y renfermer le poisson et se partager la capture à leur aise.

Cet oiseau doit être un excellent nageur : il est parfaitement *palmipède*, ayant les quatre doigts réunis par une seule pièce de membrane; cette peau et les pieds sont rouges ou jaunes suivant l'âge. Il paraît aussi que c'est avec l'âge qu'il prend cette belle teinte de couleur rose tendre et comme transparente, qui semble donner à son plumage le lustre d'un vernis.

Ce gros oiseau paraît susceptible de quelque éducation, et même d'une certaine gaieté, malgré sa pesanteur; il n'a rien de farouche, et s'habitue volontiers avec l'homme.

Les pélicans se trouvent dans toutes les contrées méridionales de notre continent, et en plus grand nombre dans celles du nouveau monde. Ils sont très-communs en Afrique sur les bords du Sénégal et de la Gambie, où les nègres leur donnent le nom de *pokko*.

Le pélican pêche en eau douce comme en mer, et dès lors on ne doit pas être surpris de le trouver sur les grandes rivières; mais il est singulier qu'il ne s'en tienne pas aux terres basses et humides arrosées par de grandes rivières, et qu'il fréquente aussi les pays les plus secs, comme l'Arabie et la Perse, où il est connu sous le nom de *porteur d'eau*. On a observé que, comme il est obligé d'éloigner son nid des eaux trop fréquentées par les caravanes, il porte de très-loin de l'eau douce dans son sac à ses petits. Les bons musulmans disent très-religieusement que Dieu a ordonné à cet oiseau de fréquenter le désert pour abreuver, au besoin, les pèlerins qui vont à la Mecque, comme autrefois il envoya le corbeau qui nourrit Élie dans la solitude. Aussi les Égyptiens, en faisant allusion à la manière dont ce grand oiseau garde de l'eau

dans sa poche, l'ont surnommé le *chameau de la rivière*.

Le nid du pélican se trouve communément au bord des eaux, à plate terre.

Cet oiseau, aussi vorace que grand déprédateur, engloutit dans une seule pêche autant de poisson qu'il en faudrait pour le repas de six hommes. Il avale aisément un poisson de sept ou huit livres.

Il mange de côté; et, quand on lui jette un morceau, il le happe.

ADDITION A L'ARTICLE DU PÉLICAN

Les Chinois et quelques peuples sauvages mettent à profit la faculté dont jouit cet oiseau de conserver le poisson frais dans sa poche membraneuse. Ils en ont d'appri-voisés qu'ils laissent aller à la pêche et qui, de retour, dégorge les poissons capturés par eux. Leurs maîtres leur laissent la quantité nécessaire pour leur entretien. On assure qu'un pélican prend en une seule pêche autant de poisson que six hommes en pourraient consommer en un repas.

Cette poche, passée et préparée, est très-fine et on l'emploie à différents usages dans les pays où ces oiseaux sont fort communs : quelques sauvages s'en font des sortes de bonnets; d'autres, en la laissant adhérente à la portion inférieure du bec et en l'étendant convenablement, s'en servent pour jeter l'eau de leurs pirogues; les matelots européens qui fréquentent des parages où les pélicans sont communs font avec la poche et le haut du cou des blagues à tabac.

Les os du pélican sont peut-être plus minces que ceux d'aucun autre oiseau, ils sont même transparents.

(MADEIT, *Histoire naturelle des Oiseaux.*)

LA FRÉGATE

FREGATA AQUILUS (L.)

Le meilleur voilier, le plus vite de nos vaisseaux, la frégate, a donné son nom à l'oiseau qui vole le plus rapidement et le plus constamment sur les mers. La frégate est en effet de tous ces navigateurs ailés celui dont le vol est le plus fier, le plus puissant et le plus étendu : balancé



sur des ailes d'une prodigieuse longueur, se soutenant sans mouvement sensible, cet oiseau semble nager paisiblement dans l'air tranquille pour attendre l'instant de fondre sur sa proie avec la rapidité d'un trait; et, lorsque les airs sont agités par la tempête, légère comme le vent,

la frégate s'élève jusqu'aux nues, et va chercher le calme en s'élançant au-dessus des orages. Elle voyage en tout sens, en hauteur comme en étendue; elle se porte au large à plusieurs centaines de lieues, et fournit tout d'un vol ces traites immenses, auxquelles la durée du jour ne suffisant pas, elle continue sa route dans les ténèbres de la nuit, et ne s'arrête sur la mer que dans les lieux qui lui offrent une pâture abondante.

Ce n'est qu'entre les tropiques, ou un peu au delà, que l'on rencontre la frégate dans les mers des deux mondes.

La frégate n'a pas le corps plus gros qu'une poule; mais ses ailes étendues ont huit, dix et jusqu'à quatorze pieds d'envergure.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA FRÉGATE

COMBAT ENTRE LES FRÉGATES ET LES FOUS

La foule de ces oiseaux est si grande sur la côte d'Yucatan, dit Dampier, que je ne pouvais passer dans leur quartier sans être incommodé de leurs coups de bec. Une fois je les frappai, mais quelques-unes seulement s'envolèrent et le plus grand nombre restèrent, malgré tous mes efforts pour les contraindre à prendre la fuite. Je remarquai que quand les frégates et les boubies (les fous) partaient pour faire provision d'aliment, elles laissaient toujours des gardes auprès de leurs petits. Si les frégates rencontraient un fou seul, elles lui donnaient plusieurs forts coups de bec sur le dos pour lui faire rendre gorge, et, lorsqu'il avait rejeté un poisson ou deux de la grosseur du poignet, les frégates les avalaient à l'instant. Les fous jouent les

mêmes tours aux vieilles frégates qu'ils trouvent en mer. J'en vis un moi-même, qui vola droit contre une frégate, et qui, d'un seul coup de bec, lui fit rendre un poisson qu'elle venait d'avalier ; il fondit si rapidement dessus, qu'il s'en saisit en l'air, avant qu'il fût tombé dans l'eau. On rencontrait assez de guerriers malades ou estropiés, qui, hors d'état d'aller chercher de quoi se nourrir, étaient exclus de la société ; ils étaient dispersés en divers endroits pour y attendre apparemment l'occasion de piller.

LE CORMORAN

CARBO VULGARIS (LAC.)

Le cormoran est un assez grand oiseau à pieds palmés, aussi bon plongeur que nageur, et grand destructeur de poisson. Il est à peu près de la grandeur de l'oie, mais d'une taille moins fournie, plutôt mince qu'épaisse, et allongée par une grande queue plus étalée que ne l'est communément celle des oiseaux d'eau : cette queue est composée de quatorze plumes roides comme celles de la queue du pic ; elles sont, ainsi que presque tout le plumage, d'un noir lustré de vert.

Cet oiseau est du petit nombre de ceux qui ont les quatre doigts assujettis et liés ensemble par une membrane d'une seule pièce, et dont le pied, muni de cette large rame, semblerait indiquer qu'il est très-grand nageur : cependant il reste moins dans l'eau que plusieurs autres oiseaux aquatiques dont la palme n'est ni aussi continue

ni aussi élargie que la sienne ; il prend fréquemment son essor, et se perche sur les arbres.



ADDITION A L'ARTICLE DU CORMORAN

Un voyageur anglais, qui a séjourné longtemps en Chine, eut souvent occasion d'assister à la pêche des poissons faite sur les étangs, non pas avec des filets, mais avec des cormorans. Ces oiseaux, admirablement dressés, s'élancent, à un signal donné, de la barque où on les a mis, et, se répandant au loin sur la surface de l'eau, plongent, replongent encore, et ne reviennent vers le batelier qu'avec un et quelquefois deux ou trois poissons dans leur bec. Si la proie est trop lourde, ils s'aident mutuellement.

On a vu des cormorans pêcher ainsi jusqu'à quatre et cinq livres de poissons dans une heure.

LE GOËLAND A MANTEAU NOIR

LARUS MARINUS (L.)

C'est le plus grand des goëlands : il a deux pieds et quelquefois deux pieds et demi de longueur. Un grand manteau d'un noir ou noirâtre ardoisé lui couvre son



large dos ; tout le reste du plumage est blanc. Son bec fort et robuste, long de trois pouces et demi, est jaunâtre, avec une tache rouge à l'angle saillant de la mandibule inférieure ; la paupière est d'un jaune aurore ; les pieds, avec leur membrane, sont d'une couleur de chair blanche et comme farineux.

Le cri de ce grand goëland est un son enroué, *qua, qua, qua*, prononcé d'un ton rauque et répété fort vite : mais

l'oiseau ne le fait pas entendre fréquemment ; et, lorsqu'on le prend, il jette un autre cri douloureux et très-aigre.

LE GRAND PLONGEON

URINATOR IMMER (LAC.)

Ce plongeon est presque de la grandeur et de la taille de l'oie. Il est connu sur les lacs de Suisse, et le nom de *studer* qu'on lui donne sur celui de Constance marque, selon Gesner, sa pesanteur à terre et l'impuissance de marcher, malgré l'effort qu'il fait des ailes et des pieds à



la fois. Il ne prend son essor que sur l'eau : mais dans cet élément ses mouvements sont aussi faciles et aussi légers que vifs et rapides ; il plonge à de très-grandes profondeurs, et nage entre deux eaux à cent pas de distance sans reparaitre pour respirer ; une portion d'air renfermé dans la trachée-artère dilatée fournit pendant ce temps à la

respiration de cet amphibie ailé, qui semble moins appartenir à l'élément de l'air qu'à celui des eaux. Il en est de même des autres plongeurs et des grèbes ; ils parcourent librement et en tous sens les espaces dans l'eau : ils y trouvent leur subsistance, leur abri, leur asile ; car, si l'oiseau de proie paraît en l'air ou qu'un chasseur se montre sur le rivage, ce n'est point au vol que le plongeur confie sa fuite et son salut ; il plonge, et, caché sous l'eau, se dérobe à l'œil de tous ses ennemis.

Quelques observateurs ont écrit que ce grand plongeur était fort silencieux : cependant Gesner lui attribue un cri particulier et fort éclatant ; mais apparemment on ne l'entend que rarement.

LE PINGOUIN

ALCA TORDA (CUV.)

Les pingouins, comme les manchots, se tiennent presque continuellement à la mer, et ne viennent guère à terre que pour nicher ou se reposer en se couchant à plat, la marche et même la position debout leur étant également pénibles, quoique leurs pieds soient un peu plus élevés et placés un peu moins à l'arrière du corps que dans les manchots.

Quoique l'aile du pingouin ait encore quelque longueur, et qu'elle soit garnie de plusieurs petites pennes, néanmoins on assure qu'il ne peut point voler, même assez pour se dégager de l'eau. Il a la tête, le cou et tout le dessus du corps noirs ; mais la partie inférieure, plongée dans

l'eau quand il nage, est entièrement blanche; un petit trait de blanc se trace du bec à l'œil, et un autre semblable trait traverse obliquement l'aile.



Les pieds du pingouin n'ont que trois doigts, et cette conformation, ainsi que celle du bec, le distingue bien sensiblement du manchot.

DEUXIÈME PARTIE

OF THE

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON

FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME

BY
NATHANIEL BENTLEY

IN TWO VOLUMES.
VOL. I.
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE YEAR 1700.

INSECTES, REPTILES, POISSONS

ETC.

QUADRUPÈDES OVIPARES

LES TORTUES

Les tortues seules ont reçu en naissant une sorte de domicile durable. Cet asile, capable de résister à de très-grands efforts, n'est pas même fixé à un certain espace. Lorsque la nourriture leur manque dans les endroits qu'elles préfèrent, elles ne sont pas contraintes d'abandonner un toit construit avec peine, de perdre tout le fruit de longs travaux, pour aller, peut-être avec plus de peine encore, arranger une habitation nouvelle sur des bords étrangers; elles portent partout avec elles l'abri que la nature leur a donné; et c'est avec toute vérité qu'on a dit qu'elles traînent leur maison, sous laquelle elles sont d'autant plus à couvert, qu'elle ne peut pas être détruite par les efforts de leurs ennemis.

La plupart des tortues retirent, quand elles veulent, leur tête, leurs pattes et leur queue sous l'enveloppe dure et osseuse qui les revêt par-dessus et par dessous, et dont les ouvertures sont assez étroites pour que les serres des oiseaux voraces ou les dents des quadrupèdes carnassiers n'y pénètrent que difficilement. Demeurant immobiles dans cette position de défense, elles peuvent quelquefois recevoir sans crainte, comme sans danger, les attaques des animaux qui cherchent à en faire leur proie. Ce ne sont plus des êtres sensibles qui opposent la force à la force, qui souffrent toujours par la résistance et qui sont plus ou moins blessés par leur victoire même : mais, ne présentant que leur épaisse enveloppe, c'est en quelque sorte contre une couverture insensible que sont dirigées les armes de leurs ennemis ; les coups qui les menacent ne tombent, pour ainsi dire, que sur la pierre, et elles sont alors aussi à l'abri sous leur bouclier naturel qu'elles pourraient l'être dans le creux profond et inaccessible d'une roche dure. Ce bouclier impénétrable qui les garantit est composé de deux espèces de tables osseuses, plus ou moins arrondies et plus ou moins convexes. L'une est placée au-dessus et l'autre au-dessous du corps. Les côtes et l'épine du dos font partie de la supérieure, que l'on appelle *carapace* ; et l'inférieure, que l'on nomme *plastron*, est réunie avec les os qui composent le *sternum*. Ces deux couvertures ne se touchent et ne sont attachées ensemble que par les côtés ; elles laissent deux ouvertures, l'une devant et l'autre derrière : la première donne passage à la tête et aux deux pattes de devant ; la seconde aux deux pattes de derrière et à la queue. Lorsque les tortues veulent ou marcher ou

nager, elles sont obligées d'étendre leur tête, leur cou et leurs pattes, qui paraissent alors à l'extérieur; et ces divers membres ainsi que la queue, le devant et le derrière du corps, sont couverts d'une peau qui s'attache au-dessous des bords de la carapace et du plastron, qui forme plusieurs plis lorsque les pattes et la tête sont retirées, qui est assez lâche pour se prêter à leurs divers mouvements d'extension, et qui est garnie de petites écailles comme celle des lézards, des serpents et des poissons, avec lesquels elle donne aux tortues un trait de ressemblance.

On distingue les écailles qui revêtent la circonférence de la carapace, d'avec celles qui en recouvrent le milieu. Ce milieu est appelé *disque*; il est le plus souvent couvert de treize ou quinze lames, placées en long sur trois rangs : celui du milieu est de cinq lames, et les deux des côtés sont de quatre. La bordure est communément garnie de vingt-deux ou vingt-cinq lames; le nombre de celles du plastron varie de douze à quatorze dans certaines espèces, et de vingt-deux à vingt-quatre dans d'autres. Ces écailles tombent quelquefois par l'effet d'une grande dessiccation ou de quelque autre accident; elles sont à demi transparentes, pliantes, élastiques : elles présentent dans certaines espèces, telles que le caret, etc., des couleurs assez belles pour être recherchées et servir à des objets de luxe; et ce qui les rend d'autant plus propres à être employées dans les arts, c'est qu'elles se ramollissent et se fondent à un feu assez doux, de manière à être réunies, moulées, et à prendre toutes sortes de figures.

Nous connaissons vingt-quatre espèces de tortues; parlons des principales.

LA TORTUE FRANCHE

TESTUDO MYDAS (L.)

Un des plus beaux présents que la nature ait faits aux habitants des contrées équatoriales, une des productions les plus utiles qu'elle ait déposées sur les confins de la terre et des eaux, est la grande tortue de mer, à laquelle on a donné le nom de *tortue franche*. L'homme emploierait avec bien moins d'avantage le grand art de la navigation, si, vers les rives éloignées où ses désirs l'appellent, il ne trouvait dans une nourriture aussi agréable qu'abondante un remède assuré contre les suites funestes d'un long séjour dans un espace resserré, et au milieu de substances à demi putréfiées, que la chaleur et l'humidité ne cessent d'altérer. Cet aliment précieux lui est fourni par les tortues franches ; et elles lui sont d'autant plus utiles, qu'elles habitent surtout ces contrées ardentes où une chaleur plus vive accélère le développement de tous les germes de corruption. On les rencontre en effet en très-grand nombre sur les côtes des îles et des continents situés sous la zone torride, tant dans l'ancien que dans le nouveau monde. Les bas-fonds qui bordent ces îles et ces continents sont revêtus d'une grande quantité d'algues et d'autres plantes que la mer couvre de ses ondes, mais qui sont assez près de la surface des eaux pour qu'on puisse les distinguer facilement lorsque le temps est calme.

Malgré les ténèbres dont les tortues franches cherchent, pour ainsi dire, à s'envelopper lorsqu'elles vont déposer

leurs œufs, elles ne peuvent se dérober à la poursuite de leurs ennemis. A l'entrée de la nuit, surtout lorsqu'il fait clair de lune, les pêcheurs, se tenant en silence sur la rive, attendent le moment où les tortues sortent de l'eau ou reviennent à la mer après avoir pondu ; ils les assomment à coups de massue, ou ils les retournent rapidement sans leur donner le temps de se défendre, et de les aveugler par le sable qu'elles font quelquefois rejaillir avec leurs nageoires. Lorsqu'elles sont très-grandes, il faut que plusieurs hommes se réunissent et quelquefois même se servent de pieux comme d'autant de leviers pour les renverser sur le dos. La tortue franche a la carapace trop plate pour se remettre sur ses pattes lorsqu'elle a été ainsi *chavirée*, suivant l'expression des pêcheurs. On a voulu rendre touchant le récit de cette manière de prendre les tortues, et on a dit que lorsqu'elles étaient retournées, hors d'état de se défendre, et qu'elles ne pouvaient plus que s'épuiser en vains efforts, elles jetaient des cris plaintifs et versaient un torrent de larmes.

Il paraît que c'est la tortue franche que quelques peuples américains regardent comme un objet sacré, et comme un présent particulier de la Divinité. Ils la nomment *poisson de Dieu*, à cause de l'effet merveilleux que sa chair produit, disent-ils, lorsqu'on a avalé quelque breuvage empoisonné.

Les tortues franches n'atteignent à peu près leur entier développement qu'au bout de vingt ans ou environ. Elles sont répandues en assez grande quantité sur toutes les plages chaudes, tant de l'ancien que du nouveau continent, où les côtes sont basses et sablonneuses ; on les ren-

contre dans l'Amérique septentrionale, jusqu'aux îles de Bahama, et aux côtes voisines du cap de la Floride.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA TORTUE FRANCHE

Les tortues de mer, dit Elien, font leur ponte sur terre : après avoir caché leurs œufs dans le sable, elles s'en retournent. Elles savent parfaitement compter les quarante jours qui suffisent pour faire éclore leurs petits. Au bout de ce temps elles reviennent donc au lieu où elles ont déposé leurs œufs, écartent le sable dont elles les avaient couverts, et, trouvant leurs petits assez faits pour les suivre, elles les emmènent à la mer.

(Cité par DELACROIX.)

Voici un fait bien singulier : lorsque Redi s'occupait à faire quelques remarques sur les oiseaux et sur le mouvement des animaux, il prit, au mois de novembre, une tortue de terre, lui fit une large ouverture dans le crâne, lui enleva exactement tout le cerveau et laissa l'ouverture du crâne à découvert. Il mit la tortue en liberté ; elle ne parut point ressentir le moindre mal ; elle se mouvait, marchait, mais elle allait à tâtons ; car aussitôt qu'elle n'eut plus de cerveau elle ferma les yeux et ne les rouvrit jamais. Cependant l'ouverture du crâne se referma naturellement, et la partie de l'os du crâne qui avait été enlevée fut remplacée en trois jours par une membrane charnue. Cette tortue vécut un mois, conservant toujours la force de marcher et de faire ses autres mouvements.

(VALMONT DE BOMARE.)

LE LUTH

TESTUDO COBIACEA (L.)

On rencontre dans la Méditerranée une tortue qui surpasse même quelquefois par sa longueur les plus grandes tortues franches. On la nomme *le luth*; elle fréquente de préférence, au moins dans le temps de la ponte, les rivages déserts et en partie sablonneux qui avoisinent les États barbaresques; elle s'avance peu dans la mer Adriatique; et si elle parvient rarement jusqu'à la mer Noire, c'est qu'elle doit craindre le froid des latitudes élevées. Elle est distinguée de toutes les autres tortues, tant marines que terrestres, en ce qu'elle n'a point de plastron apparent. Sa carapace est placée sur son dos comme une sorte de grande cuirasse; mais elle ne s'étend pas assez par devant et par derrière pour que la tortue puisse mettre sa tête, ses pattes et sa queue à couvert sous cette sorte d'arme défensive. La tortue luth paraît se rapprocher par là des crocodiles et des autres grands quadrupèdes ovipares qui peuplent les rivages des mers.

C'est une de celles que les anciens Grecs ont le mieux connues, parce qu'elle habitait leur patrie. Tout le monde sait que, dans les contrées de la Grèce ou dans les autres pays situés sur les bords de la Méditerranée, la carapace d'une grande tortue fut employée par les inventeurs de la musique comme un corps d'instrument, sur lequel ils attachèrent des cordes de boyau ou de métal. On a écrit qu'ils choisirent la couverture d'une tortue luth; et elle fut la

première lyre grossière qui servit à faire goûter à des peuples peu civilisés encore le charme d'un art dont ils devaient tant accroître la puissance.

LA BOURBEUSE

TESTUDO LUTARIA (LAC.)

La bourbeuse est une des tortues que l'on rencontre le plus souvent au milieu des eaux douces. Elle est beaucoup plus petite qu'aucune tortue marine, puisque sa longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, n'excède pas ordinairement sept ou huit pouces, et sa largeur trois ou quatre. Elle est aussi beaucoup plus petite que la tortue terrestre appelée *la grecque*. Communément le tour de la carapace est garni de vingt-cinq lames bordées de stries légères; le disque l'est de treize lames striées de même, faiblement pointillées dans le centre, et dont les cinq de la rangée du milieu se relèvent en arête longitudinale. Cette couverture supérieure est noirâtre et plus ou moins foncée.

On la trouve non-seulement dans les climats tempérés et chauds de l'Europe, mais encore en Asie, au Japon, dans les Grandes-Indes, etc. On la rencontre à des latitudes beaucoup plus élevées que les tortues de mer. On l'a pêchée quelquefois dans les rivières de la Silésie; mais cependant elle ne supporterait que très-difficilement un climat très-rigoureux, et du moins elle ne pourrait pas y multiplier. Elle s'engourdit pendant l'hiver, même dans les pays tempérés. C'est à terre qu'elle demeure pendant

sa torpeur. C'est à terre seulement qu'elle pond ses œufs.

Le goût que la tortue d'eau douce a pour les limaçons, pour les vers et pour les insectes dépourvus d'ailes qui habitent les rives qu'elle fréquente, ou qui vivent sur la surface des eaux, l'a rendue utile dans les jardins, qu'elle délivre d'animaux nuisibles, sans y causer aucun dommage.

LA TORTUE SCORPION

TESTUDO SCORPIOIDES (LAC.)

C'est à Surinam qu'habite cette tortue. Sa carapace est ovale, d'une couleur très-foncée, et relevée sur le dos par trois arêtes longitudinales. Ce qui lui a fait imposer son nom, et ce qui sert à la faire reconnaître, c'est une arme dure, en forme de corne ou d'ongle crochu, qu'elle porte au bout de la queue, et qui a une sorte de ressemblance avec l'aiguillon du scorpion.

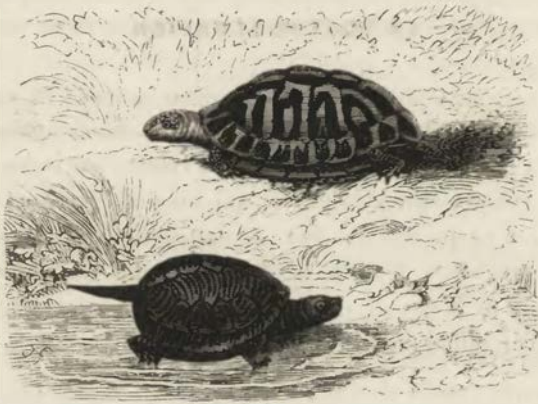
LA GRECQUE ou LA TORTUE DE TERRE COMMUNE

TESTUDO GRECA (L.)

On nomme ainsi la tortue terrestre la plus commune dans la Grèce et dans plusieurs contrées tempérées de l'Europe. On l'a, pendant très-longtemps, appelée simplement *tortue terrestre*; mais comme cette épithète ne désigne que la nature de son habitation, qui est la même que celle de plusieurs autres espèces, nous avons préféré la dénomination adoptée par les naturalistes modernes.

On la rencontre dans les bois et sur les terres élevées : il n'est personne qui ne l'ait vue ou qui ne la connaisse de nom. Depuis les anciens jusqu'à nous, tout le monde a parlé de sa lenteur ; le philosophe s'en est servi dans ses raisonnements, le poète dans ses images, le peuple dans ses proverbes.

Les tortues grecques vivent très-longtemps. M. François Cetti en a vu une en Sardaigne qui pesait quatre



livres, et qui vivait depuis soixante ans dans une maison, où on la regardait comme un vieux domestique. Aux latitudes un peu élevées, les grecques passent l'hiver dans des trous souterrains, qu'elles creusent même quelquefois, et où elles sont plus ou moins engourdies, suivant la rigueur de la saison.

Le temps de la ponte des tortues grecques varie avec la chaleur des contrées où on les trouve. En Sardaigne, c'est vers la fin de juin qu'elles pondent leurs œufs ; ils sont au

nombre de quatre ou cinq, et blancs comme ceux de pigeon. La femelle les dépose dans un trou qu'elle a creusé avec ses pattes de devant, et elle les recouvre de terre. La chaleur du soleil fait éclore les jeunes tortues, qui sortent de l'œuf dès le commencement de septembre, n'étant pas encore plus grosses qu'une coque de noix.

La tortue grecque ne va presque jamais à l'eau; cependant elle est conformée à l'intérieur comme les tortues de mer : si elle n'est point amphibie de fait et par ses mœurs, elle l'est donc jusqu'à un certain point par son organisation.

On trouve la tortue grecque dans presque toutes les régions chaudes et même tempérées de l'ancien continent.

LES LÉZARDS

Le genre des lézards est le plus nombreux de ceux qui forment l'ordre des quadrupèdes ovipares. On peut distinguer facilement les lézards des autres quadrupèdes ovipares, parce qu'ils ne sont pas couverts d'une carapace comme les tortues, et parce qu'ils ont une queue, tandis que les grenouilles, les raines et les crapauds n'en ont point. Leur corps est revêtu d'écailles plus ou moins fortes, ou de tubercules plus ou moins saillants. Leur grandeur varie depuis la longueur de deux ou trois pouces jusqu'à celle de vingt-six ou même trente pieds.

Les habitudes de ces animaux sont aussi diversifiées que leur conformation extérieure.

LE CROCODILE

OU LE CROCODILE PROPREMENT DIT

LACERTA CROCODILUS (L.)

La nature, en accordant à l'aigle les hautes régions de l'atmosphère, en donnant au lion, pour son domaine, les vastes déserts des contrées ardentes, a abandonné au crocodile les rivages des mers et des grands fleuves des zones torrides. Cet animal énorme, vivant sur les confins de la terre et des eaux, étend sa puissance sur les habitants des mers et sur ceux que la terre nourrit. L'emportant en grandeur sur tous les animaux de son ordre, ne partageant sa subsistance ni avec le vautour, comme l'aigle, ni avec le tigre, comme le lion, il exerce une domination plus absolue que celle du lion et de l'aigle; et il jouit d'un empire d'autant plus durable, qu'appartenant à deux éléments, il peut échapper plus aisément aux pièges, qu'ayant moins de chaleur dans le sang, il a moins besoin de réparer des forces qui s'épuisent moins vite, et que pouvant résister plus longtemps à la faim, il livre moins souvent des combats hasardeux.

Il surpasse, par la longueur de son corps, et l'aigle et le lion, ces fiers rois de l'air et de la terre; et si l'on excepte les très-grands quadrupèdes, comme l'éléphant, l'hippopotame, etc., et quelques serpents démesurés, dans lesquels la nature paraît se complaire à prodiguer la matière, il serait le plus grand des animaux, si, dans le fond des mers dont il habite les bords, cette nature puissante

LE CROCODILE

du Crocodile, par M. de Buffon.

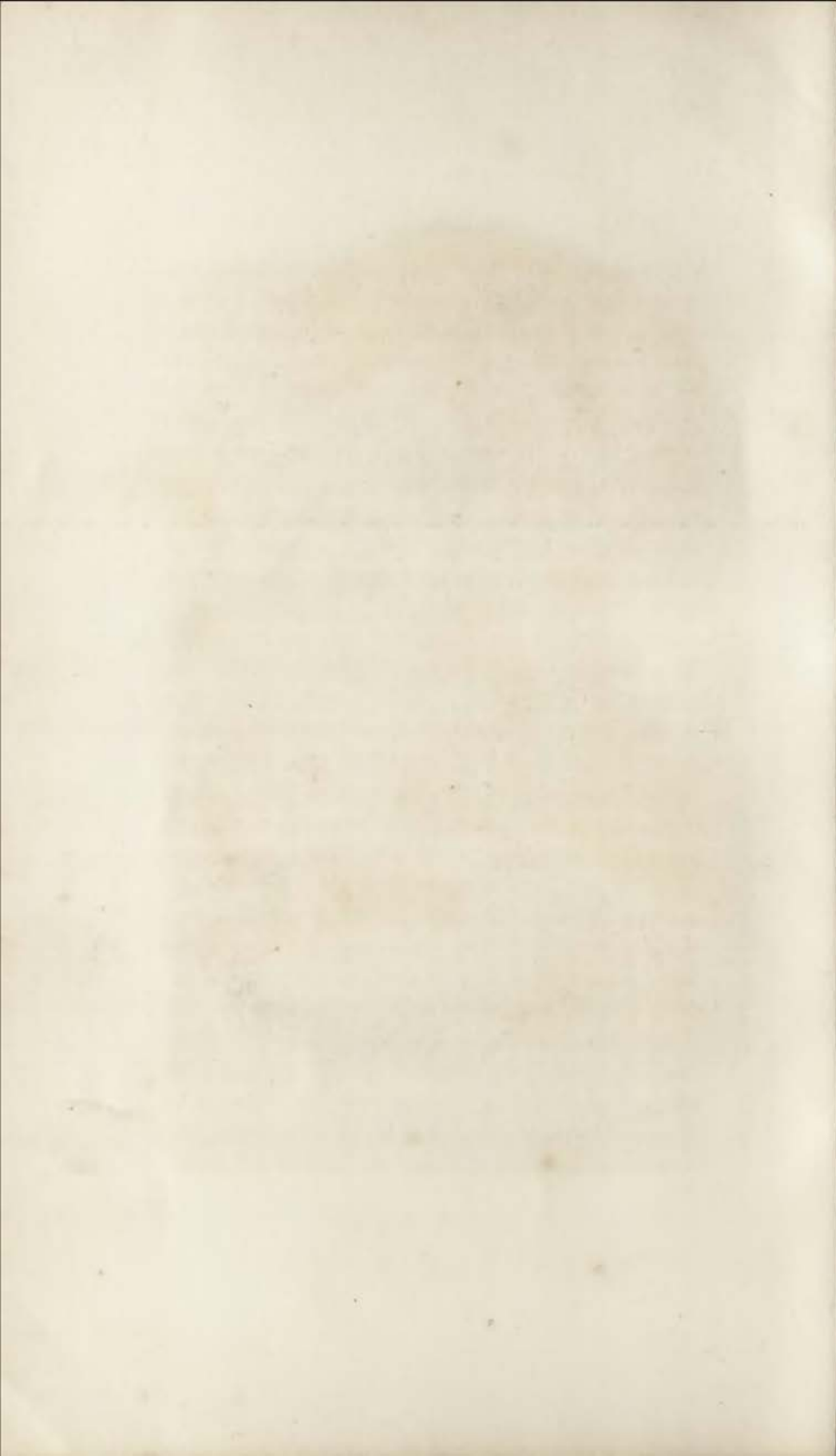
Paris, chez la Citoyenne, 1793.

La nature, en accordant à l'oiseau les hautes régions de l'atmosphère, en faisant au lion, pour son territoire, les vastes déserts des contrées arides, a abandonné au crocodile les rivages des mers et les grands fleuves des terres humides. Cet animal domine, en effet, sur les côtes de la terre et les cours, étendus et profondes, des fleuves, des torrents, des rivières, qui se trouvent en grandeur sur tous les continents de nos jours, et correspondant en substance au rivage le haut-ur, comme l'aigle, et avec le tigre, comme le lion, il exerce une domination plus absolue que celle du lion et de l'aigle : et il jouit d'un empire d'autant plus étendu, qu'appartenant à deux éléments, il peut dévorer plus facilement ses proies, qu'il est en état de résister dans le cours de sa vie à une multitude de dangers qui s'épouvent moins vite, et que pouvant résister plus longtemps à la faim, il livre moins souvent des combats meurtriers.

Il surpasse, par la longueur de son corps, et l'étendue de son front, ces fiéres animaux qui se trouvent dans les déserts, les trépassés quadrupèdes, comme l'éléphant, l'hippopotame, etc., et quelques serpents, et crocodiles, dans lesquels la nature parait se complaire à pousser le volume. Il serait le plus grand des animaux, si, dans le fond des mers, dans il égalait les bords, cette nature puissante



LE CROCODILLE



n'avait placé d'immenses cétacés. Il est à remarquer qu'à mesure que les animaux sont destinés à fendre l'air avec rapidité, à marcher sur la terre, ou à cingler au milieu des eaux, ils sont doués d'une grandeur plus considérable. Les aigles et les vautours sont bien éloignés d'égalier en grandeur le tigre, le lion et le chameau : à mesure même que les quadrupèdes vivent plus près des rivages, il semble que leurs dimensions augmentent, comme dans l'éléphant et dans l'hippopotame, et cependant la plupart des animaux quadrupèdes dont le volume est le plus étendu sont moins grands que les crocodiles qui ont atteint le dernier degré de leur développement. On dirait que la nature aurait eu de la peine à donner à de très-grands animaux des ressorts assez puissants pour les élever au milieu d'un élément aussi léger que l'air, et même pour les faire marcher sur la terre, et qu'elle n'a accordé un volume, pour ainsi dire, gigantesque, aux êtres vivants et animés, que lorsqu'ils ont dû fendre l'élément de l'eau, qui, en leur cédant par sa fluidité, les a soutenus par sa pesanteur. L'art de l'homme, qui n'est qu'une application des forces de la nature, a été contraint de suivre la même progression : il n'a pu faire rouler sur la terre que des masses peu considérables; il n'en a élevé dans les airs que de moins grandes encore; et ce n'est que sur la surface des ondes qu'il a pu diriger des machines énormes.

Mais cependant, comme le crocodile ne peut vivre que dans les climats très-chauds, et que les grandes baleines, etc., fréquentent de préférence, au contraire, les régions polaires, le crocodile ne le cède en grandeur qu'à un petit nombre des animaux qui habitent les mêmes

pays que lui. C'est donc assez souvent sans trouble qu'il exerce son empire sur les quadrupèdes ovipares. Incapable de désirs très-ardents, il ne ressent pas la férocity. S'il se nourrit de proie, s'il dévore les autres animaux, s'il attaque même quelquefois l'homme, ce n'est pas, comme on l'a dit du tigre, pour assouvir un appétit cruel, pour obéir à une soif de sang que rien ne peut étancher, mais uniquement pour satisfaire des besoins d'autant plus impérieux qu'il doit entretenir une masse plus considérable. Roi dans son domaine, comme l'aigle et le lion dans les leurs, il a, pour ainsi dire, leur noblesse en même temps que leur puissance. Les baleines, les premiers des cétacés auxquels nous venons de le comparer, ne détruisent également que pour se conserver ou se reproduire; et voilà donc les quatre grands dominateurs des eaux, des rivages, des déserts et de l'air, qui réunissent à la supériorité de la force une certaine douceur dans l'instinct, et laissent à des espèces inférieures, à des tyrans subalternes, la cruauté sans besoin.

La forme générale du crocodile est assez semblable, en grand, à celle des autres lézards. Mais si nous voulons saisir les caractères qui lui sont particuliers, nous trouverons que sa tête est allongée, aplatie et fortement ridée, le museau gros et un peu arrondi : au-dessus est un espace rond, rempli d'une substance noirâtre, molle et spongieuse, où sont placées les ouvertures des narines ; leur forme est celle d'un croissant, et leurs pointes sont tournées en arrière. La gueule s'ouvre jusqu'au delà des oreilles. Les mâchoires ont quelquefois plusieurs pieds de longueur : l'inférieure est terminée de chaque côté par une

ligne droite : mais la supérieure est comme festonnée ; elle s'élargit vers le gosier de manière à déborder de chaque côté la mâchoire de dessous ; elle se rétrécit ensuite, et la laisse dépasser jusqu'au museau, où elle s'élargit de nouveau, et enferme, pour ainsi dire, la mâchoire inférieure.

Il arrive de là que les dents placées aux endroits où une mâchoire déborde l'autre paraissent à l'extérieur comme des crochets ou des espèces de dents canines : telles sont les dix dents qui garnissent le devant de la mâchoire supérieure. Au contraire, les deux dents les plus antérieures de la mâchoire inférieure, non-seulement s'enfoncent dans la mâchoire de dessus lorsque la gueule est fermée, mais elles y pénètrent si avant qu'elles la traversent en entier, et s'élèvent au-dessus du museau, où leurs pointes ont l'apparence de petites cornes.

Les dents sont quelquefois au nombre de trente-six dans la mâchoire supérieure, et de trente dans la mâchoire inférieure ; mais ce nombre doit souvent varier. Elles sont fortes, un peu creuses, pointues, inégales en longueur, attachées par de grosses racines, placées de chaque côté sur un seul rang, et un peu courbées en arrière, principalement celles qui sont vers le bout du museau. Leur disposition est telle, que, quand la gueule est fermée, elles passent les unes entre les autres.

La mâchoire inférieure est la seule mobile dans le crocodile, ainsi que dans les autres quadrupèdes. Il suffit de jeter les yeux sur le squelette de ce grand lézard, pour en être convaincu, malgré tout ce qu'on a écrit à ce sujet.

Les anciens, et même quelques modernes, ont pensé que le crocodile n'avait pas de langue : il en a une cependant

fort large, et beaucoup plus considérable en proportion que celle du bœuf, mais qu'il ne peut pas allonger ni darder à l'extérieur, parce qu'elle est attachée aux deux bords de la mâchoire inférieure par une membrane qui la couvre.

Le crocodile n'a point de lèvres : aussi, lorsqu'il marche ou qu'il nage avec le plus de tranquillité, montre-t-il ses dents, comme par furie; et ce qui ajoute à l'air terrible



que cette conformation lui donne, c'est que ses yeux étincelants, très-rapprochés l'un de l'autre, placés obliquement, et présentant une sorte de regard sinistre, sont garnis de deux paupières dures, toutes les deux mobiles, fortement ridées, surmontées par un rebord dentelé, et, pour ainsi, par un sourcil menaçant.

Les oreilles, situées très-près et au-dessus des yeux, sont recouvertes par une peau fendue et un peu relevée, de manière à représenter deux paupières fermées.

La queue est très-longue; elle est, à son origine, aussi grosse que le corps, dont elle paraît une prolongation : sa forme aplatie, et assez semblable à celle d'un aviron, donne au crocodile une grande facilité pour se gouverner dans l'eau, et frapper cet élément de manière à y nager avec vitesse. Indépendamment de ce secours, les doigts des pieds de derrière sont réunis par des membranes, dont il peut se servir comme d'espèces de nageoires.

La nature a pourvu à la sûreté des crocodiles, en les revêtant d'une armure presque impénétrable. Tout leur corps est couvert d'écailles, excepté le sommet de la tête, où la peau est collée immédiatement sur l'os.

Ces écailles carrées ont une très-grande dureté, et une flexibilité qui les empêche d'être cassantes : le milieu de ces lames présente une sorte de crête dure, qui ajoute à leur solidité, et, le plus souvent, elles sont à l'épreuve de la balle.

La couleur des crocodiles tire sur le jaune verdâtre, plus ou moins nuancé d'un vert faible, par taches et par bandes ; ce qui représente assez bien la couleur du bronze un peu rouillé.

La taille des crocodiles varie suivant la température des diverses contrées dans lesquelles on les trouve. La longueur des plus grands ne passe guère vingt-cinq ou vingt-six pieds dans les climats qui leur conviennent le mieux; il paraît même que, dans certaines contrées qui leur sont moins favorables, comme les côtes de la Guyane, leur longueur ordinaire ne s'étend pas au delà de treize ou quatorze pieds.

La femelle fait deux et quelquefois trois pontes, éloi-

gnées l'une de l'autre de peu de jours; chaque ponte est de vingt à vingt-quatre œufs.

La femelle dépose ses œufs sur le sable le long des rivages qu'elle fréquente. Elle prépare assez près des eaux qu'elle habite, un petit terrain élevé, et creux dans le milieu; elle y ramasse des feuilles et des débris de plantes, au milieu desquels elle fait sa ponte; elle recouvre ses œufs avec ces mêmes feuilles; il s'excite une sorte de fermentation dans ces végétaux, et c'est la chaleur qui en provient, jointe à celle de l'atmosphère, qui fait éclore les œufs. Dès que les petits sont éclos, ils courent d'eux-mêmes se jeter dans l'eau.

Le crocodile fréquente de préférence les rives des grands fleuves, dont les eaux surmontent souvent leurs bords, et qui, couvertes d'une vase limoneuse, offrent en plus grande abondance les testacés, les vers, les grenouilles, les lézards dont il se nourrit. Il se plaît surtout dans l'Amérique méridionale, au milieu des lacs marécageux et des savanes noyées. Si la faim le presse, il dévore aussi les hommes, et particulièrement les nègres, sur lesquels on a écrit qu'il se jette de préférence.

Quelque redoutable que paraisse le crocodile, les nègres des environs du Sénégal osent l'attaquer pendant qu'il est endormi, et tâchent de le surprendre dans des endroits où il n'a pas assez d'eau pour nager; ils vont à lui audacieusement, le bras gauche enveloppé dans un cuir; ils l'attaquent à coups de lance ou de zagaie; ils le percent de plusieurs coups au gosier et dans les yeux; ils lui ouvrent la gueule, la tiennent sous l'eau et l'empêchent de se fermer, en plaçant leur zagaie entre les mâchoires, jusqu'à ce que

le crocodile soit suffoqué par l'eau qu'il avale en trop grande quantité.

En Égypte, on creuse sur les traces de cet animal démesuré un fossé profond, que l'on couvre de branchages et de terre; on effraye ensuite à grands cris le crocodile, qui, reprenant pour aller à la mer le chemin qu'il avait suivi pour s'écarter de ses bords, passe sur la fosse, y tombe, et y est assommé ou pris dans des filets.

On dit aussi qu'il y a des gens assez hardis pour aller, en nageant jusque sous le crocodile, lui percer la peau du ventre, qui est presque le seul endroit où le fer puisse pénétrer.

Mais l'homme n'est pas le seul ennemi que le crocodile ait à craindre : les tigres en font leur proie; l'hippopotame le poursuit, et il est pour lui d'autant plus dangereux, qu'il peut le suivre avec acharnement jusqu'au fond de la mer. Les couguars, quoique plus faibles que les tigres, détruisent aussi un grand nombre de crocodiles.

Sans ce grand nombre d'ennemis, un animal aussi fécond que le crocodile serait trop multiplié; tous les rivages des grands fleuves des zones torrides seraient infestés par ces animaux monstrueux, qui deviendraient bientôt féroces et cruels par l'impossibilité où ils seraient de trouver aisément leur nourriture.

ADDITION A L'ARTICLE DU CROCODILE

Les crocodiles, dit Plutarque, font leur ponte dans le sable comme les tortues. Mais comment savent-ils si bien reconnaître l'endroit où ils doivent déposer leurs œufs?

Toujours ils placent leur couvée juste à la hauteur où le Nil doit porter ses eaux en débordant, comme s'ils avaient mesuré d'avance l'endroit qui doit être couvert par le fleuve. Aussi le laboureur qui trouve par hasard un nid de crocodile sait infailliblement, et prédit à coup sûr jusqu'où le fleuve doit monter l'été suivant.

LE GAVIAL OU LE CROCODILE A MACHOIRES ALLONGÉES

LACERTA GANGETICA (GM.)

Cette espèce de crocodile se trouve dans les Grandes-Indes : elle y habite les bords du Gange, où on l'a nommée *gavial*. Elle ressemble aux crocodiles du Nil par la couleur, et par les caractères généraux et distinctifs des crocodiles. Le gavial diffère des crocodiles d'Égypte par des caractères particuliers et très-sensibles. Ses mâchoires sont plus allongées et beaucoup plus étroites, au point de paraître comme une sorte de long bec qui contraste avec la grosseur de la tête. Les dents ne sont pas inégales en grosseur et en longueur, comme celles des crocodiles proprement dits; elles sont plus nombreuses.

Le nombre des bandes transversales et tuberculeuses qui garnissent le dessus du corps est plus considérable de plus d'un quart dans les crocodiles du Gange; d'ailleurs elles se touchent toutes, et les écailles carrées qui les composent sont plus relevées dans leurs bords, sans l'être autant dans leur centre, que celles du crocodile du Nil.

LA DRAGONNE

MONITOR CROCODILINUS (MERR.)

La dragonne ressemble beaucoup par sa forme au crocodile; elle a, comme lui, la gueule très-large, des tubercules sur le dos, et la queue aplatie. Sa grandeur égale quelquefois celle des jeunes caïmans. Sa couleur, d'un jaune roux foncé, et plus ou moins mêlé de verdâtre, est semblable aussi à celle de ces animaux; c'est ce qui a fait que, sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, elle a été prise pour une petite espèce de crocodile ou de caïman. Mais la dragonne en diffère principalement, parce que, au lieu d'avoir les pieds palmés, ses doigts, au nombre de cinq à chaque pied, sont très-séparés les uns des autres, comme ceux de presque tous les lézards. Ils sont d'ailleurs tous garnis d'ongles aigus et crochus. La tête, aplatie par dessus, et comprimée par les côtés, a un peu la forme d'une pyramide à quatre faces, dont le museau serait le sommet : elle ressemble par là à celle de plusieurs serpents, ainsi que la langue, qui est fourchue, et qui, loin d'être cachée et presque immobile comme celle du crocodile, peut être dardée avec facilité.

L'IGUANE

IGUANA TUBERCULATA (LAUR.)

Il est aisé de reconnaître l'iguane à la grande poche qu'il a au-dessus du cou, et surtout à la crête dentelée

qui s'étend depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, et qui garnit aussi le devant de la gorge. La longueur de ce lézard, depuis le museau jusqu'au bout de la queue, est assez souvent de cinq ou six pieds.

La tête est comprimée par les côtés, et aplatie par-dessus. Les dents sont aiguës, et assez semblables, par leur forme, à celles des lézards verts de nos provinces méridionales. Le museau, l'entre-deux des yeux et le tour des mâchoires, sont garnis de larges écailles très-colorées, très-unies et très-luisantes : trois écailles plus larges que les autres sont placées de chaque côté de la tête, au-dessous des oreilles ; la plus grande des trois est ovale, et son éclat, semblable à celui des métaux polis, relève la beauté des couleurs de l'iguane. Les yeux sont gros ; l'ouverture des oreilles est grande : des tubercules, qui ont la forme des pointes de diamants, sont placés au-dessus des narines sur le sommet de la tête, et de chaque côté du cou. Une espèce de crête, composée de grandes écailles saillantes, et qui par leur figure ressemblent un peu à des fers de lance, s'étend depuis la pointe de la mâchoire inférieure jusque sous la gorge, où elle garnit le devant d'une grande poche que l'iguane peut gonfler à son gré.

La couleur générale des iguanes est ordinairement verte, mêlée de jaune, ou d'un bleu plus ou moins foncé ; celle du ventre, des pattes et de la queue, est quelquefois panachée, mais les teintes de l'iguane varient suivant l'âge et le pays.

Ce lézard est très-doux, il ne cherche point à nuire ; il ne se nourrit que de végétaux et d'insectes. Il n'est cependant pas surprenant que quelques voyageurs aient trouvé

son aspect effrayant lorsque, agité par la colère et animant son regard, il a fait entendre son sifflement, secoué sa longue queue, gonflé sa gorge, redressé ses écailles, et relevé sa tête hérissée de callosités.

C'est environ deux mois après la fin de l'hiver que les iguanes femelles descendent des montagnes, ou sortent des bois, pour aller déposer leurs œufs sur le sable du bord de la mer. Ces œufs sont presque toujours en nombre impair, depuis treize jusqu'à vingt-cinq. Ils ne sont pas plus gros, mais plus longs que ceux de pigeon ; la coque en est blanche et souple, comme celle des œufs des tortues marines, auxquels ils ressemblent plus qu'à ceux des crocodiles ; le dedans en est blanchâtre et sans glaïre.

L'iguane, suivant plusieurs auteurs, a de la peine à nager, quoiqu'il fréquente de préférence les rivages de la mer ou des fleuves.

Ils se retirent dans des creux de rocher, ou dans des trous d'arbre. On les voit s'élancer avec une agilité surprenante jusqu'au plus haut des branches, autour desquelles ils s'entortillent, de manière à cacher leur tête au milieu des replis de leur corps. Lorsqu'ils sont repus, ils vont se reposer sur les rameaux qui avancent au-dessus de l'eau. C'est ce moment que l'on choisit au Brésil pour leur donner la chasse. Leur douceur naturelle, jointe peut-être à l'espèce de torpeur à laquelle les lézards sont sujets, ainsi que les serpents, lorsqu'ils ont avalé une grande quantité de nourriture, leur donne cette sorte d'apathie et de tranquillité remarquée par les voyageurs, et avec laquelle ils voient approcher le danger, sans chercher à le fuir, quoiqu'ils soient naturellement très-agiles. On a de

la peine à les tuer, même à coups de fusil : mais on les fait périr très-vite, en enfonçant un poinçon ou seulement un tuyau de paille dans leurs naseaux ; on en voit sortir quelques gouttes de sang, et l'animal expire.

On peut garder un iguane plusieurs jours en vie sans lui donner aucune nourriture. La contrainte semble d'abord le révolter ; il est fier, il paraît méchant : mais bientôt il s'apprivoise. Il demeure dans les jardins, il passe même la plus grande partie du jour dans les appartements ; il court pendant la nuit, parce que ses yeux, comme ceux des chats, peuvent se dilater de manière que la plus faible lumière lui suffise, et parce qu'il prend aisément alors les insectes dont il se nourrit. Quand il se promène, il darde souvent sa langue. Il vit tranquille ; il devient familier.

On ne doit pas être surpris de l'acharnement avec lequel on poursuit cet animal doux et pacifique, qui ne recherche que quelques feuilles inutiles ou quelques insectes malfaisants. Sa chair est excellente à manger, surtout celle des femelles, qui est plus tendre et plus grasse.

Les iguanes sont très-communs à Surinam, ainsi que dans les bois de la Guyane, aux environs de Cayenne, et dans la Nouvelle-Espagne.

LE BASILIC

BASILISCUS GUYANENSIS

L'erreur s'est servie de ce nom de *basilic* pour désigner un animal terrible, qu'on a tantôt représenté comme un

serpent, tantôt comme un petit dragon, et dont le regard perçant donnait la mort. Rien de plus fabuleux que cet animal, au sujet duquel on a répandu tant de contes ridicules.

Le lézard basilic habite l'Amérique méridionale. Aucune espèce n'est aussi facile à distinguer, à cause d'une crête très-exhaussée qui s'étend depuis le sommet de la tête jusqu'au bout de la queue, et qui est composée d'écailles en forme de rayons, un peu séparées les unes des autres. Il a d'ailleurs une sorte de capuchon qui couronne sa tête; et c'est de là que lui vient son nom de *basilic*, qui signifie *petit roi*. Cet animal parvient à une taille assez considérable; il a souvent plus de trois pieds de longueur, en comptant celle de la queue. Ses doigts, au nombre de cinq à chaque pied, ne sont réunis par aucune membrane. Il vit sur les arbres, comme presque tous les lézards, qui, ayant les doigts divisés, peuvent y grimper avec facilité, et en saisir aisément les branches. Non-seulement il peut y courir assez vite, mais, remplissant d'air son espèce de capuchon, déployant sa crête, augmentant son volume, et devenant par là plus léger, il saute et voltige, pour ainsi dire, avec agilité de branche en branche. Son séjour n'est cependant pas borné au milieu des bois : il va à l'eau sans peine; et, lorsqu'il veut nager, il enfle également son capuchon, et étend ses membranes.

LE LÉZARD GRIS

LACERTA AGILIS (L.)

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si

commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares ; mais elle lui a donné une parure élégante : sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil ; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris.

Tout est délicat et doux à la vue dans ce petit lézard. La couleur grise que présente le dessus de son corps est variée par un grand nombre de taches blanchâtres, et par trois bandes presque noires qui parcourent la longueur du dos ; celle du milieu est plus étroite que les deux autres. Son ventre est peint de vert changeant en bleu ; il n'est aucune de ses écailles dont le reflet ne soit agréable : et pour ajouter à cette simple, mais riante parure, le dessous du cou est garni d'un collier composé d'écailles, ordinairement au nombre de sept, un peu plus grandes que les voisines, et qui réunissent l'éclat et la couleur de l'or. Au reste, dans ce lézard comme dans tous les autres, les teintes et la distribution des couleurs sont sujettes à varier suivant l'âge.

Il a ordinairement cinq ou six pouces de long, et un demi-pouce de large : et quelle différence entre ce petit animal et l'énorme crocodile ! Aussi ce prodigieux quadrupède ovipare n'est-il presque jamais aperçu qu'avec effroi, tandis qu'on voit avec intérêt le petit lézard gris jouer innocemment parmi les fleurs avec ceux de son espèce, et, par la rapidité de ses agréables évolutions,

mériter le nom d'*agile* que Linné lui a donné. On ne craint point ce lézard doux et paisible; on l'observe de près. Il échappe communément avec rapidité lorsqu'on veut le saisir : mais lorsqu'on l'a pris, on le manie sans qu'il cherche à mordre; les enfants en font un jouet, et, par une suite de la grande douceur de son caractère, il devient familier avec eux. On dirait qu'il cherche à leur rendre caresse pour caresse; il approche innocemment sa bouche de leur bouche; il suce leur salive avec avidité. Les anciens l'ont appelé *l'ami de l'homme*; il aurait fallu l'appeler *l'ami de l'enfance*.

Sa queue, qui va toujours en diminuant de grosseur, et qui se termine en pointe, est à peu près deux fois aussi longue que le corps : elle est tachetée de blanc et d'un noir peu foncé, et les petites écailles qui la couvrent forment des anneaux assez sensibles, souvent au nombre de quatre-vingts.

Le tabac en poudre est presque toujours mortel pour le lézard gris : si l'on en met dans sa bouche, il tombe en convulsion, et le plus souvent il meurt bientôt après. Utile autant qu'agréable, il se nourrit de mouches, de grillons, de sauterelles, de vers de terre, de presque tous les insectes qui détruisent nos fruits et nos grains.

Pour saisir les insectes dont ils se nourrissent, les lézards gris dardent avec vitesse une langue rougeâtre, assez large, fourchue, et garnie de petites aspérités à peine sensibles, mais qui suffisent pour les aider à retenir leur proie ailée. Comme les autres quadrupèdes ovipares, ils peuvent vivre beaucoup de temps sans manger.

La femelle ne couve pas ses œufs, qui sont presque

ronds, et n'ont pas quelquefois plus de cinq lignes de diamètre : mais, comme ils sont pondus dans le temps où la température commence à être très-douce, ils éclosent par la seule chaleur de l'atmosphère.

Le lézard passe tristement cette saison du froid dans des trous d'arbre ou de muraille, ou dans quelques creux sous terre : il y éprouve un engourdissement plus ou moins grand, suivant le climat qu'il habite et la rigueur de la saison ; et il ne quitte communément cette retraite que lorsque le printemps ramène la chaleur.

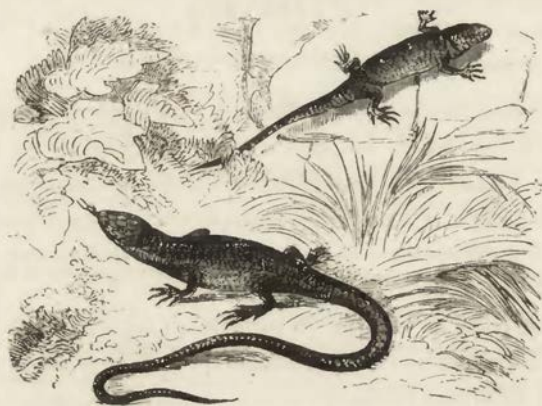
LE LÉZARD VERT

LACERTA VIRIDIS (LAC.)

C'est dans les premiers jours du printemps que le lézard vert brille de tout son éclat, lorsqu'ayant quitté sa vieille peau, il expose au soleil son corps émaillé des plus vives couleurs. Les rayons qui rejaillissent de dessus ses écailles les dorent par reflets ondoyants : elles étincellent du feu de l'émeraude ; et si elles ne sont pas diaphanes comme les cristaux, la réflexion d'un beau ciel qui se peint sur ces lames luisantes et polies compense l'effet de la transparence par un nouveau jeu de lumière. L'œil ne cesse d'être réjoui par le vert qu'offre le lézard dont nous écrivons l'histoire ; il se remplit, pour ainsi dire, de son éclat, sans jamais en être ébloui.

Le dessus du corps de ce lézard est d'un vert plus ou moins mêlé de jaune, de gris, de brun, et même quelquefois de rouge ; le dessous est toujours plus blanchâtre.

La beauté du lézard vert fixe les regards de tous ceux qui l'aperçoivent; mais il semble rendre attention pour attention; il s'arrête lorsqu'il voit l'homme; on dirait qu'il l'observe avec complaisance, et qu'au milieu des forêts qu'il habite il a une sorte de plaisir à faire briller à ses yeux ses couleurs dorées, comme dans nos jardins le paon étale avec orgueil l'émail de ses belles plumes. Les



lézards verts jouent avec les enfants, ainsi que les gris : lorsqu'ils sont pris et qu'on les excite les uns contre les autres, ils s'attaquent et se mordent quelquefois avec acharnement.

Plus fort que le lézard gris, le vert se bat contre les serpents; il est rarement vainqueur. L'agitation qu'il éprouve et le bruit qu'il fait lorsqu'il en voit approcher ne viennent que de sa crainte : mais on s'est plu à tout ennoblir dans cet être distingué par la beauté de ses couleurs; on a regardé ses mouvements comme une marque

d'attention et d'attachement; et l'on a dit qu'il avertis-
sait l'homme de la présence des serpents qui pouvaient
lui nuire. Il recherche les vers et les insectes, et se nourrit
aussi d'œufs de petits oiseaux, qu'il va chercher au haut
des arbres, où il grimpe avec assez de vitesse.

LE CAMÉLÉON

CHAMALEO AFRICANUS (GM.)

Le nom du caméléon est fameux. On l'emploie métapho-
riquement, depuis longtemps, pour désigner la vile flat-
terie: Peu de gens savent cependant que le caméléon est
un lézard; et moins de personnes encore connaissent les
traits qu'il présente et les qualités qui le distinguent. On
a dit que le caméléon changeait souvent de forme, qu'il
n'avait point de couleur en propre, qu'il prenait celle de
tous les objets dont il approchait, qu'il en était par là une
sorte de miroir fidèle, qu'il ne se nourrissait que d'air.
Mais le caméléon des poètes n'a point existé pour la
nature.

On trouve des caméléons de plusieurs tailles assez
différentes les unes des autres. Les plus grands n'ont
guère plus de quatorze pouces de longueur totale.

La tête, aplatie par-dessus, l'est aussi par les côtés :
deux arêtes élevées partent du museau, passent presque
immédiatement au-dessus des yeux, en suivent à peu près
la courbure, et vont se réunir en pointe derrière la tête ;
elles y rencontrent une troisième saillie qui part du
sommet de la tête, et deux autres qui viennent des coins

de la gueule ; elles forment, toutes cinq ensemble, une sorte de capuchon, ou, pour mieux dire, de pyramide à cinq faces, dont la pointe est tournée en arrière. Le cou est très-court. Le dessous de la tête et la gorge sont comme gonflés, et représentent une espèce de poche, mais moins grande de beaucoup que celle de l'iguane.

La peau du caméléon est parsemée de petites éminences comme le chagrin : elles sont très-lisses, plus marquées sur la tête, et environnées de grains presque imperceptibles.

Les deux mâchoires sont composées d'un os dentelé qui tient lieu de véritables dents. Presque tout est particulier dans le caméléon : les lèvres sont fendues même au delà des mâchoires, où leur ouverture se prolonge en bas : les yeux sont gros et très-saillants ; et ce qui les distingue de ceux des autres quadrupèdes, c'est qu'au lieu d'une paupière qui puisse être levée ou baissée à volonté, ils sont recouverts par une membrane chagrinée, attachée à l'œil, et qui en suit tous les mouvements. Cette membrane est divisée par une fente horizontale, au travers de laquelle on aperçoit une prunelle vive, brillante, et comme bordée de couleur d'or.

Non-seulement le caméléon a les yeux enveloppés d'une manière qui lui est particulière, mais ils sont mobiles indépendamment l'un de l'autre : quelquefois il les tourne de manière que l'un regarde en arrière, et l'autre en avant ; ou bien, de l'un il voit les objets placés au-dessus de lui, tandis que de l'autre il aperçoit ceux qui sont situés au-dessous. Il peut par là considérer à la fois un plus grand espace ; et, sans cette propriété singulière, il serait presque privé de la vue malgré la bonté de ses yeux, sa prunelle

pouvant uniquement admettre les rayons lumineux qui passent par la fente très-courte et très-étroite que présente la membrane chagrinée.

Le caméléon est donc unique dans son ordre, par plusieurs caractères très-remarquables : mais ceux dont nous venons de parler ne sont pas les seuls qu'il présente ; sa langue, dont on a comparé la forme à celle d'un ver de terre, est ronde, longue communément de cinq ou six



pouces, terminée par une sorte de gros nœud, creuse, attachée à une espèce de stylet cartilagineux qui entre dans sa cavité et sur lequel l'animal peut la retirer, et enduite d'une sorte de vernis visqueux qui sert au caméléon à retenir les mouches, les scarabées, les sauterelles, les fourmis et les autres insectes dont il se nourrit, et qui ne peuvent lui échapper, tant il la darde et la retire avec vitesse.

Soit que le caméléon grimpe le long des arbres, soit que, caché sous les feuilles, il y attende paisiblement les

insectes dont il se nourrit, soit enfin qu'il marche sur la terre, il paraît toujours assez laid ; il n'offre, pour plaire à la vue, ni proportions agréables, ni taille svelte, ni mouvements rapides. Ce n'est qu'avec une sorte de circonspection qu'il ose se remuer. Il n'aurait été connu que des naturalistes, si la faculté de présenter, suivant ses différents états, des couleurs plus ou moins variées, n'avait attiré sur lui depuis longtemps une attention particulière.

Ces diverses teintes changent en effet avec autant de fréquence que de rapidité ; elles paraissent d'ailleurs dépendre du climat et de l'âge. Il est donc assez difficile d'assigner quelle est la couleur naturelle du caméléon. Il paraît cependant qu'en général ce lézard est d'un gris plus ou moins foncé, ou plus ou moins livide.

Lorsqu'il est à l'ombre et en repos depuis quelque temps, les petits grains de sa peau sont quelquefois d'un rouge pâle ; le dessous de ses pattes est d'un blanc un peu jaunâtre : mais lorsqu'il est exposé à la lumière du soleil, sa couleur change ; la partie de son corps qui est éclairée devient souvent d'un gris plus brun ; et la partie sur laquelle les rayons de soleil ne tombent point directement offre des couleurs plus éclatantes, et des taches qui paraissent isabelles par le mélange du jaune pâle que présentent alors les petites éminences, et du rouge clair du fond de la peau. Dans les intervalles des taches, les grains offrent du gris mêlé de verdâtre et de bleu, et le fond de la peau est rougeâtre. D'autres fois le caméléon est d'un beau vert tacheté de jaune ; lorsqu'on le touche, il paraît souvent couvert tout d'un coup de taches noirâtres assez grandes, mêlées d'un peu de vert ; lorsqu'on l'enveloppe dans un

linge ou dans une étoffe, de quelque couleur qu'elle soit, il devient quelquefois plus blanc qu'à l'ordinaire : mais il est démontré, par les observations les plus exactes, qu'il ne prend point la couleur des objets qui l'environnent.

Il n'a reçu presque aucune arme pour se défendre : ne marchant que très-lentement, ne pouvant point échapper par la fuite à la poursuite de ses ennemis, il est la proie de presque tous les animaux qui cherchent à le dévorer : il doit par conséquent être très-timide, se troubler aisément, éprouver souvent des agitations intérieures plus ou moins considérables.

La crainte, la colère et la chaleur qu'éprouve le caméléon nous paraissent donc les causes des diverses couleurs qu'il présente, et qui ont été le sujet de tant de fables.

Il jouit à un degré très-éminent du pouvoir d'enfler les différentes parties de son corps, de leur donner par là un volume plus considérable, et d'arrondir ainsi celles qui seraient naturellement comprimées.

Cet animal, ainsi que les autres lézards, peut vivre près d'un an sans manger, et c'est vraisemblablement ce qui a fait dire qu'il ne se nourrissait que d'air. Sa conformation ne lui permet pas de pousser de véritables cris ; mais lorsqu'il est sur le point d'être surpris, il ouvre la gueule et siffle comme plusieurs autres quadrupèdes ovipares et les serpents.

Le caméléon se retire dans des trous de rochers, ou d'autres abris, où il se tient caché pendant l'hiver, au moins dans les pays un peu tempérés, et où il y a apparence qu'il s'engourdit.

La ponte de cet animal est de neuf à douze œufs.

LE DRAGON

DRACO VOLANS (L.)

A ce nom de *dragon* l'on conçoit toujours une idée extraordinaire. La mémoire rappelle avec promptitude tout ce qu'on a lu, tout ce qu'on a ouï dire sur ce monstre fameux; l'imagination s'enflamme par le souvenir de grandes images qu'il a présentées au génie poétique : une sorte de frayeur saisit les cœurs timides, et la curiosité s'empare de tous les esprits. Mais, à la place de cet être fantastique, que trouvons-nous dans la réalité? Un animal aussi petit que faible, un lézard innocent et tranquille, un des moins armés de tous les quadrupèdes ovipares, et qui, par une conformation particulière, a la facilité de se transporter avec agilité, et de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite. Les espèces d'ailes dont il a été pourvu, son corps de lézard, et tous ses rapports avec les serpents, ont fait trouver quelque sorte de ressemblance éloignée entre ce petit animal et le monstre imaginaire dont nous avons parlé, et lui ont fait donner le nom de *dragon* par les naturalistes.

Il est remarquable par trois espèces de poches allongées et pointues qui garnissent le dessous de sa gorge, et qu'il peut enfler à volonté pour augmenter son volume, se rendre plus léger, et voler plus facilement. C'est ainsi qu'il peut un peu compenser l'infériorité de ses ailes, relativement à celles des oiseaux, et la facilité avec laquelle ces derniers, lorsqu'ils veulent s'alléger, font par-

venir l'air de leurs poumons dans diverses parties de leur corps.

Bien différent du dragon de la fable, il passe innocemment sa vie sur les arbres, où il vole de branche en branche, cherchant les fourmis, les mouches, les papillons, et les autres insectes dont il fait sa nourriture. Lorsqu'il s'élance d'un arbre à un autre, il frappe l'air avec ses ailes, de manière à produire un bruit assez sensible, et il franchit quelquefois un espace de trente pas. Il habite en Asie, en Afrique et en Amérique. Il peut varier, suivant les différents climats, par la teinte de ses écailles; mais il présente souvent un agréable mélange de couleurs noire, brune, presque blanche ou légèrement bleuâtre, formant des taches ou des raies.

Quoiqu'il ait les doigts très-séparés les uns des autres, il n'est point réduit à habiter la terre sèche et le sommet des arbres; ses poches qu'il développe, et ses ailes qu'il étend, replie et contourne à volonté, lui servent non-seulement pour s'élancer avec vitesse, mais encore pour nager avec facilité. Les membranes qui composent ses ailes peuvent lui tenir lieu de nageoires puissantes, parce qu'elles sont fort grandes à proportion de son corps; et les poches qu'il a sous la gorge doivent, lorsqu'elles sont gonflées, le rendre plus léger que l'eau. Cet animal privilégié a donc reçu tout ce qui peut être nécessaire pour grimper sur les arbres, pour marcher avec facilité, pour voler avec vitesse, pour nager avec force.

LA SALAMANDRE TERRESTRE

SALAMANDRA MACULOSA (LAUR.)

Tandis que les corps les plus durs ne peuvent échapper à la force de l'élément du feu, on a voulu qu'un petit lézard non-seulement ne fût pas consumé par les flammes, mais parvint même à les éteindre; et, comme les fables agréables s'accréditent aisément, l'on s'est empressé d'accueillir celle d'un petit animal si privilégié, si supérieur à l'agent le plus actif de la nature, et qui devait fournir tant d'objets de comparaison à la poésie, tant de brillantes devises à la valeur. Les anciens ont cru à cette propriété de la salamandre, et les modernes ont adopté les fables ridicules des anciens; comme on ne peut jamais s'arrêter quand on a dépassé les bornes de la vraisemblance, on est allé jusqu'à penser que le feu le plus violent pouvait être éteint par la salamandre terrestre.

La salamandre est aisée à distinguer de tous les reptiles dont nous nous sommes occupés, par la conformation particulière de ses pieds de devant, où elle n'a que quatre doigts, tandis qu'elle en a cinq à ceux de derrière. Ses yeux sont placés à la partie supérieure de la tête, qui est un peu aplatie; leur orbite est saillante dans l'intérieur du palais; on remarque, dans la gueule un rang de très-petites dents, semblables à celles qui garnissent les mâchoires. Ces dents établissent un nouveau rapport entre les lézards et les poissons, dont plusieurs espèces ont de même plusieurs dents placées dans le fond de la gueule.

La couleur de ce lézard est très-foncée ; elle prend une teinte bleuâtre sur le ventre, et présente des taches jaunes assez grandes, irrégulières, et qui s'étendent sur tout le corps, même sur les pieds et sur les paupières. Quelques-unes de ces taches sont parsemées de petits points noirs, et celles qui sont sur le dos se touchent souvent sans interruption, et forment deux longues bandes jaunes.



La salamandre terrestre n'a point de côtes, non plus que les grenouilles, auxquelles elle ressemble d'ailleurs par la forme générale de la partie antérieure du corps. Lorsqu'on la touche, elle se couvre promptement de cette espèce d'enduit dont nous avons parlé, et elle peut également faire passer très-rapidement sa peau de cet état humide à celui de sécheresse. Le lait qui sort par les petits trous que l'on voit sur sa surface est très-âcre ; lorsqu'on en a mis sur la langue, on croit sentir une sorte de cicatrice à l'endroit où il a touché.

Les salamandres terrestres aiment les lieux humides et froids, les ombres épaisses, les bois touffus des hautes montagnes, les bords des fontaines qui coulent dans les prés; elles se retirent quelquefois en grand nombre dans les creux des arbres, dans les haies, au-dessous des vieilles souches pourries; et elles passent l'hiver des contrées trop élevées en latitude dans des espèces de terriers où on les trouve rassemblées et entortillées plusieurs ensemble.

La salamandre étant dépourvue d'ongles, n'ayant que quatre doigts aux pieds de devant, et aucun avantage de conformation ne remplaçant ce qui lui manque, ses mœurs doivent être et sont en effet très-différentes de celles de la plupart des lézards. Elle est très-lente dans sa marche : bien loin de pouvoir grimper avec vitesse sur les arbres, elle paraît le plus souvent se traîner avec peine à la surface de la terre. Elle ne s'éloigne que peu des abris qu'elle a choisis; elle passe sa vie sous terre, souvent au pied des vieilles murailles. Pendant l'été, elle craint l'ardeur du soleil, qui la dessécherait, et ce n'est ordinairement que lorsque la pluie est prête à tomber qu'elle sort de son asile secret, comme par une sorte de besoin de se baigner et de s'imbiber d'un élément qui lui est analogue. Peut-être aussi trouve-t-elle alors avec plus de facilité les insectes dont elle se nourrit. Elle vit de mouches, de scarabées, de limaçons et de vers de terre.

M. de Maupertuis s'est aussi occupé de ce lézard : en recherchant ce que pouvait être son prétendu poison, il a démontré, par l'expérience, l'action des flammes sur la salamandre comme sur les autres animaux; il a remarqué qu'à peine elle est sur le feu, qu'elle paraît couverte

de gouttes de son lait, qui, raréfié par la chaleur, s'échappe par tous les pores de la peau, sort en plus grande quantité sur la tête, ainsi que sur les mamelons, et se durcit sur-le-champ.

M. de Maupertuis, dans le cours de ses expériences, irrita en vain plusieurs salamandres : jamais aucune n'ouvrit la bouche, il fallut la leur ouvrir par force.

La salamandre terrestre est vivipare.

GRENOUILLES

LA GRENOUILLE COMMUNE

RANA ESCULENTA (L.)

C'est un grand malheur qu'une grande ressemblance avec des êtres ignobles ! Les grenouilles communes sont en apparence si conformes aux crapauds, qu'on ne peut aisément se représenter les unes sans penser aux autres : on est tenté de les comprendre tous dans la disgrâce à laquelle les crapauds ont été condamnés, et de rapporter aux premières les habitudes basses, les qualités dégoûtantes, les propriétés dangereuses des seconds. Nous aurons peut-être bien de la peine à donner à la grenouille commune la place qu'elle doit occuper dans l'esprit des lecteurs comme dans la nature ; mais il n'en est pas moins vrai que, s'il

n'avait point existé de crapauds, si l'on n'avait jamais eu devant les yeux ce vilain objet de comparaison, qui enlaidit par sa ressemblance autant qu'il salit par son approche, la grenouille nous paraîtrait aussi agréable par sa conformation que distinguée par ses qualités, et intéressante par les phénomènes qu'elle présente dans les diverses époques de sa vie.



Lorsque les grenouilles communes sont hors de l'eau, bien loin d'avoir la face contre terre, et d'être bassement accroupies dans la fange comme les crapauds, elles ne vont que par sauts très-élevés ; leurs pattes de derrière, en se pliant et en se débandant ensuite, leur servent de ressort, et elles y ont assez de force pour s'élancer souvent jusqu'à la hauteur de quelques pieds.

On dirait qu'elles cherchent l'élément de l'air comme le plus pur ; et, lorsqu'elles se reposent à terre, c'est toujours

la tête haute, leur corps relevé sur les pattes de devant, et appuyé sur les pattes de derrière; ce qui donne bien plutôt l'attitude droite d'un animal dont l'instinct a une certaine noblesse, que la position basse et horizontale d'un vil reptile.

Son museau se termine en pointe; les yeux sont gros, brillants et entourés d'un cercle couleur d'or; les oreilles placées derrière les yeux et recouvertes par une membrane; les narines vers le sommet du museau; et la bouche est grande et sans dents; le corps, rétréci par derrière, présente sur le dos des tubercules et des aspérités.

Le dessus du corps de la grenouille commune est d'un vert plus ou moins foncé; le dessous est blanc. Ces deux couleurs, qui s'accordent très-bien et forment un assortiment élégant, sont relevées par trois raies jaunes qui s'étendent le long du dos; les deux des côtes forment une saillie, et celle du milieu présente au contraire une espèce de sillon. A ces couleurs jaune, verte et blanche, se mêlent des taches noires sur la partie inférieure du ventre; et, à mesure que l'animal grandit, ces taches s'étendent sur tout le dessous du corps, et même sur sa partie supérieure. Qu'est-ce qui pourrait donc faire regarder avec peine un être dont la taille est légère, le mouvement preste, l'attitude gracieuse?

Les grenouilles communes ont quatre doigts aux pieds de devant, comme la plupart des salamandres; les doigts des pieds de derrière sont au nombre de cinq et réunis par une membrane: dans les quatre pieds, le doigt intérieur est écarté des autres, et le plus gros de tous.

Elles varient par la grandeur, suivant les pays qu'elles

habitent, la nourriture qu'elles trouvent, la chaleur qu'elles éprouvent, etc. Dans les zones tempérées la longueur ordinaire de ces animaux est de deux à trois pouces.

La grenouille commune sort souvent de l'eau, non-seulement pour chercher sa nourriture, mais encore pour s'imprégner des rayons du soleil. Bien loin d'être presque muette, comme plusieurs quadrupèdes ovipares, et particulièrement comme la salamandre terrestre, avec laquelle elle a plusieurs rapports, on l'entend de très-loin, dès que la belle saison est arrivée, et qu'elle est pénétrée de la chaleur du printemps, jeter un cri qu'elle répète pendant assez longtemps, surtout lorsqu'il est nuit. On dirait qu'il y a quelque rapport de plaisir ou de peine entre la grenouille et l'humidité du serain ou de la rosée, et que c'est à cette cause que l'on doit attribuer ses longues clameurs. Ce rapport pourrait montrer pourquoi les cris des grenouilles sont, ainsi qu'on l'a prétendu, d'autant plus forts que le temps est plus disposé à la pluie, et pourquoi ils peuvent par conséquent annoncer ce météore.

Le coassement des grenouilles, qui n'est composé que de sons rauques, de tons discordants et peu distincts les uns des autres, serait très-désagréable par lui-même, et quand on n'entendrait qu'une seule grenouille à la fois : mais c'est toujours en grand nombre qu'elles coassent ; et c'est toujours de trop près qu'on entend ces sons confus, dont la monotonie fatigante est réunie à une rudesse propre à blesser l'oreille la moins délicate.

Quoique les grenouilles communes se plaisent à des latitudes très-élevées, la chaleur leur est assez nécessaire pour qu'elles perdent leurs mouvements, que leur sensi-

bilité soit très-affaiblie et qu'elles s'engourdissent dès que les froids de l'hiver sont venus. C'est communément dans quelque asile caché très-avant sous les eaux, dans les marais et dans les lacs, qu'elles tombent dans la torpeur à laquelle elles sont sujettes.

Les grenouilles sont sujettes à quitter leur peau, de même que les autres quadrupèdes ovipares ; mais cette peau est plus souple, plus constamment abreuvée par un élément qui la ramollit, plus sujette à être altérée par les causes extérieures.

La femelle pond ses œufs en faisant entendre quelquefois un coassement un peu sourd : ces œufs forment une espèce de cordon, étant collés ensemble par une matière glaireuse dont ils sont enduits. De ces œufs sortent les têtards.

Lorsqu'on ne blesse les grenouilles que dans une seule de leurs parties, il est très-rare que toute leur organisation s'en ressente, et que l'ensemble de leur mécanisme soit dérangé au point de les faire périr. Bien plus, lorsqu'on leur ouvre le corps, et qu'on en arrache le cœur et les entrailles, elles ne conservent pas moins, pendant quelques moments, leurs mouvements accoutumés.

Les grenouilles sont dévorées par les serpents d'eau, les anguilles, les brochets, les taupes, les putois, les loups, les oiseaux d'eau et de rivage, etc. Comme elles fournissent un aliment utile, et que même certaines parties de leur corps forment un mets très-agréable, on les recherche avec soin. On a plusieurs manières de les pêcher : on les prend avec des filets à la clarté des flambeaux, qui les effrayent et les rendent souvent comme immobiles ; ou bien on les pêche à la ligne avec des hameçons qu'on garnit de

vers, d'insectes, ou simplement d'un morceau d'étoffe rouge ou couleur de chair.

La grenouille commune habite presque tous les pays.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA GRENOUILLE

On assure que les grenouilles d'Égypte sont douées d'une sagesse particulière qui les distingue de celles de tous les autres pays. Lorsqu'un de ces animaux est surpris par une hydre, serpent aquatique si commun dans le Nil, aussitôt il saisit un morceau de roseau assez long et le tient obliquement serré dans sa gueule. L'hydre ne pouvant avaler la grenouille avec le roseau de peur de s'étrangler, la laisse passer sans lui faire aucun mal.

(TRADEIT D'ÉLIEN.)

LA ROUSSE

BANA TEMPORARIA (L.)

Il est aisé de distinguer cette grenouille d'avec les autres, par une tache noire qu'elle a entre les yeux et les pattes de devant. Elle paraît, au premier coup d'œil, n'être qu'une variété de la grenouille commune; mais, comme elle habite dans le même pays, comme elle vit, pour ainsi dire, dans les mêmes étangs, et qu'elle en diffère cependant constamment par quelques-unes de ses habitudes et par ses couleurs, on ne peut pas rapporter ses caractères distinctifs à la différence du climat ou de la température, et l'on doit la considérer comme une espèce particulière. Elle a le dessus du corps d'un roux obscur, moins foncé

quand elle a renouvelé sa peau, et qui devient comme marbré vers le milieu de l'été; le ventre est blanc et tacheté de noir à mesure qu'elle vieillit; les cuisses sont rayées de brun.

Elle a au bout de la langue une petite échancrure dont les deux pointes lui servent à saisir les insectes, qu'elle retient en même temps par l'espèce de glu dont sa langue est enduite, et sur lesquels elle s'élançe comme un trait dès qu'elle les voit à sa portée. On l'a appelée la *muette*, par comparaison avec la grenouille commune, dont les cris désagréables et souvent répétés se font entendre de très-loin. Cependant, lorsqu'on la tourmente, elle pousse un cri sourd, semblable à une sorte de grondement.

Les grenouilles rousses passent une grande partie de la belle saison à terre. Ce n'est que vers la fin de l'automne qu'elles regagnent les endroits marécageux; et, lorsque le froid devient plus vif, elles s'enfoncent dans le limon du fond des étangs, où elles demeurent engourdies jusqu'au retour du printemps.

Vers la fin de juillet, lorsque les petites grenouilles sont entièrement écloses et ont quitté leur état de têtard, elles vont rejoindre les autres grenouilles rousses dans les bois et dans les campagnes. Elles partent le soir, voyagent toute la nuit, et évitent d'être la proie des oiseaux voraces en passant le jour sous les pierres et sous les différents abris qu'elles rencontrent, et en ne se remettant en chemin que lorsque les ténèbres leur rendent la sûreté.

LA MUGISSANTE

RANA PIPIENS (L.)

On rencontre en Virginie une grande grenouille dont les yeux ovales sont gros, saillants et brillants; l'iris est rouge, bordé de jaune; tout le dessus du corps est d'un brun foncé, tacheté d'un brun plus obscur, avec des teintes d'un vert jaunâtre, particulièrement sur le devant de la tête; les taches des côtés sont rondes, et font paraître la peau œillée; le ventre est d'un blanc sale, nuancé de jaune, et légèrement tacheté. Les pieds de devant et de derrière ont communément cinq doigts avec un tubercule sous chaque phalange.

Cette espèce est moins nombreuse que les autres espèces de grenouilles. La mugissante vit auprès des fontaines qui se trouvent très-fréquemment sur les collines de la Virginie.

Sa grandeur et sa conformation modifient son coassement et l'augmentent, de manière que, lorsqu'il est réfléchi par les cavités voisines des lieux qu'elle fréquente, il a quelque ressemblance avec le mugissement d'un taureau qui serait très-éloigné.

LA RAÏNE VERTE OU COMMUNE

BUELA VIRIDIS (LATR.)

Il est aisé de distinguer des grenouilles la raine verte, ainsi que toutes les autres raines, par des espèces de pe-

tites plaques visqueuses qu'elle a sous ses doigts, et qui lui servent à s'attacher aux branches et aux feuilles des arbres. Tout ce que nous avons dit de l'instinct, de la souplesse, de l'agilité de la grenouille commune appartient encore davantage à la raine verte; et, comme sa taille est toujours beaucoup plus petite que celle de la grenouille commune, elle joint plus de gentillesse à toutes les qualités de cette dernière. La couleur du dessus de son corps est d'un beau vert; le dessous, où l'on voit de petits tubercules, est blanc. Une raie jaune, légèrement bordée de violet, s'étend de chaque côté de la tête et du dos, depuis le museau jusqu'aux pieds de derrière; et une raie semblable règne depuis la mâchoire supérieure jusqu'aux pieds de devant. La tête est courte, aussi large que le corps, mais un peu rétrécie par devant; les mâchoires sont arrondies, les yeux élevés. Le corps est court, presque triangulaire, très-élargi vers la tête, convexe par-dessus et plat par-dessous. Les pieds de devant, qui n'ont que quatre doigts, sont assez courts et épais; ceux de derrière, qui en ont cinq, sont au contraire déliés et très-longs: les ongles sont plats et arrondis.

La raine verte saute avec plus d'agilité que les grenouilles, parce qu'elle a les pattes de derrière plus longues en proportion de la grandeur du corps. C'est au milieu des bois, c'est sur les branches des arbres qu'elle passe presque toute la belle saison. Sa peau est si gluante, et ses pelotes visqueuses se collent avec tant de facilité à tous les corps, quelque polis qu'ils soient, que la raine n'a qu'à se poser sur la branche la plus unie, même sur la surface inférieure des feuilles, pour s'y attacher de manière à ne

pas tomber. Catesby dit qu'elle a la faculté de rendre ces pelotes concaves, et de former par là un petit vide qui l'attache plus fortement à la surface qu'elle touche. Ce même auteur ajoute qu'elles franchissent quelquefois un intervalle de douze pieds. Ce fait est peut-être exagéré ; mais, quoi qu'il en soit, les raines sont aussi agiles dans leurs mouvements que déliées dans leur forme.

Lorsque les beaux jours sont venus, on les voit s'élancer sur les insectes qui sont à leur portée ; elles les saisissent et les retiennent avec leur langue, ainsi que les grenouilles ; et, sautant avec vitesse de rameau en rameau, elles y représentent jusqu'à un certain point les jeux et les petits vols des oiseaux.

Il en est des raines comme des grenouilles : leur entier développement ne s'effectue qu'avec lenteur.

Les raines ne vivent dans les bois que pendant le temps de leurs chasses ; car c'est aussi au fond des eaux et dans le limon des lieux marécageux qu'elles se cachent pour passer le temps de l'hiver et de leur engourdissement.

On les trouve donc dans les étangs dès la fin du mois d'avril, ou au commencement de mai : mais, comme si elles ne pouvaient pas renoncer, même pour un temps très-court, aux branches qu'elles ont habitées, peut-être parce qu'elles ont besoin d'y aller chercher l'aliment qui leur convient le plus lorsqu'elles sont entièrement développées, elles choisissent les endroits marécageux entourés d'arbres.

On rencontre la raine verte en Europe, en Afrique et en Amérique.

LE CRAPAUD COMMUN

BUFO VULGARIS (LATR.)

Depuis longtemps l'opinion a flétri cet animal dégoûtant, dont l'approche révolte tous les sens. L'espèce d'horreur avec laquelle on le découvre est produite même par l'image que le souvenir en retrace : beaucoup de gens ne se le représentent qu'en éprouvant une sorte de frémissement, et les personnes qui ont le tempérament faible et les nerfs délicats ne peuvent en fixer l'idée sans croire sentir dans leurs veines le froid glacial que l'on a dit accompagner l'attouchement du crapaud.

Cet être ignoble occupe cependant une assez grande place dans le plan de la nature : elle l'a répandu avec bien plus de profusion que beaucoup d'objets chéris de sa complaisance maternelle.

Son corps, arrondi et ramassé, a plutôt l'air d'un amas informe et pétri au hasard, que d'un corps organisé, arrangé avec ordre, et fait sur un modèle. Sa couleur est ordinairement d'un gris livide, tacheté de brun et de jaunâtre; quelquefois, au commencement du printemps, elle est d'un roux sale, qui devient ensuite, tantôt presque noir, tantôt olivâtre, et tantôt roussâtre. Il est encore enlaidi par un grand nombre de verrues ou plutôt de pustules d'un vert noirâtre, ou d'un rouge clair. Une éminence très-allongée, faite en forme de rein, molle et percée de plusieurs pores très-visibles, est placée au-dessus de chaque oreille. Le conduit auditif est fermé par une lame

membraneuse. Une peau épaisse, dure, et très-difficile à percer, couvre son dos aplati; son large ventre paraît toujours enflé; ses pieds de devant sont très-peu allongés et divisés en quatre doigts, tandis que ceux de derrière ont chacun six doigts réunis par une membrane. Au lieu de se servir de cette large patte pour sauter avec agilité, il ne l'emploie qu'à comprimer la vase humide sur laquelle il repose; et au devant de cette masse, qu'est-ce qu'on distingue? Une tête un peu plus grosse que le reste du corps, comme s'il manquait quelque chose à sa difformité; une grande gueule garnie de mâchoires raboteuses, mais sans dents; des paupières gonflées, et des yeux assez gros, saillants, et qui révoltent par la colère qui paraît souvent les animer.

Non-seulement il ne peut point marcher, mais il ne saute qu'à une très-petite hauteur : lorsqu'il se sent pressé, il lance, contre ceux qui le poursuivent, les sucs fétides dont il est imbu; il fait jaillir une liqueur limpide qui, dans certaines circonstances, est plus ou moins nuisible. Il transpire de tout son corps une humeur laiteuse, et il découle de sa bouche une bave qui peut infecter les herbes et les fruits sur lesquels il passe, de manière à incommoder ceux qui en mangent sans les laver. Cette bave et cette humeur laiteuse peuvent être un venin plus ou moins actif, ou un corrosif plus ou moins fort, suivant la température, la saison et la nourriture des crapauds, l'espèce de l'animal sur lequel il agit et la nature de la partie qu'il attaque.

Le crapaud habite pour l'ordinaire dans les fossés, surtout dans ceux où une eau fétide croupit depuis longtemps :

on le trouve dans les fumiers, dans les caves, dans les antres profonds, dans les forêts, où il peut se dérober aisément à la clarté qui le blesse, en choisissant de préférence les endroits ombragés, sombres, solitaires, en s'enfonçant sous les décombres et sous les tas de pierres: et combien de fois n'a-t-on pas été saisi d'une espèce d'horreur, lorsque, soulevant quelque gros caillou dans des bois humides, on a découvert un crapaud accroupi contre terre, animant ses gros yeux, et gonflant sa masse pustuleuse?

Il y a des pays où les crapauds sont si fort répandus, comme auprès de Carthagène et de Porto-Bello en Amérique, que non-seulement lorsqu'il pleut ils y couvrent les terres humides et marécageuses, mais encore les rues, les jardins et les cours.

Pendant l'hiver les crapauds se réunissent plusieurs ensemble, dans les pays où la température, devenant trop froide pour eux, les force à s'engourdir: ils se ramassent dans le même trou, apparemment pour augmenter et prolonger le peu de chaleur qui leur reste encore.

Lorsque les crapauds sont réveillés de leur long assoupissement, ils choisissent la nuit pour errer et chercher leur nourriture: ils vivent, comme les grenouilles, d'insectes, de vers, de scarabées, de limaçons; mais on dit qu'ils mangent aussi de la sauge.

Lorsque les premiers jours chauds du printemps sont arrivés, on les entend, vers le coucher du soleil, jeter un cri assez doux.

On a prétendu que sa vie ordinaire n'était que de quinze ou seize ans: mais sur quoi l'a-t-on fondé? Nous avons un

fait bien constaté, par lequel il est prouvé qu'un crapaud a vécu plus de trente-six ans dans une maison où il a été, pour ainsi dire, élevé et apprivoisé. Il habitait sous un escalier qui était devant la porte de la maison ; il paraissait tous les soirs au moment où il apercevait de la lumière, et levait les yeux comme s'il eût attendu qu'on le prit et qu'on le portât sur une table, où il trouvait des insectes, des cloportes, et surtout de petits vers qu'il préférait peut-être à cause de leur agitation continuelle ; il fixait les yeux sur sa proie ; tout d'un coup il lançait sa langue avec rapidité, et les insectes ou les vers y demeuraient attachés, à cause de l'humeur visqueuse dont l'extrémité de cette langue était enduite.

Un crapaud peut vivre dix-huit mois sans prendre aucune nourriture.

ADDITION A L'ARTICLE DU CRAPAUD

On voit encore, dit-on, au château d'Étioles, à six lieues de Paris, les peaux de deux animaux monstrueux qu'un intérêt commun avait réunis, et dont l'adresse éluda longtemps toutes les recherches. C'étaient un lézard et un crapaud ; ils avaient établi leur demeure sous une pierre qui servait à recevoir les eaux du bâtiment. Toutes les nuits, quand tout le monde était retiré, le crapaud soulevait la pierre avec son dos et donnait passage à son compagnon qui s'introduisait dans l'office et allait prendre quelque morceau de bœuf, de mouton ou de volaille. De retour au gîte, le crapaud soulevait de nouveau la pierre, et ils partageaient ensemble la provision.

Plusieurs fois on s'était aperçu du dégât et l'on avait rejeté la faute sur les gens, dont quelques-uns avaient été mis à la porte. Des précautions pour que personne n'entrât du dehors avaient pareillement été prises, mais inutilement. Les domestiques se soupçonnaient et s'épiaient les uns les autres. Le maître se défiait de tous. Enfin la chose parut si extraordinaire, qu'on résolut de prendre le voleur sur le fait. On plaça plusieurs sentinelles dans différents endroits, avec ordre de ne se point laisser aller au sommeil. Vers minuit on vit entrer le lézard, dont la taille prodigieuse remplit d'effroi le surveillant. La nuit suivante on découvrit sa demeure. Le maître, ayant fait armer tous ses gens, couvrit la pierre de poids énormes ; on fit couler par les jointures une grande quantité d'huile bouillante. Quelques heures après la pierre fut levée, et l'on aperçut les cadavres du lézard et du crapaud, dont la grosseur ne causa pas moins de surprise que leurs ravages avaient causé d'inquiétude.

(DELACROIX.)



J. Veruel

4070

LE SERPENT

SERPENTS

LES SERPENTS

A la suite des nombreuses espèces des quadrupèdes et des oiseaux, se présente l'ordre des serpents; ordre remarquable en ce qu'au premier coup d'œil les animaux qui le composent paraissent privés de tout moyen de se mouvoir et uniquement destinés à vivre sur la place où le hasard les fait naître. Peu d'animaux cependant ont les mouvements aussi prompts et se transportent avec autant de vitesse que le serpent; il égale presque, par sa rapidité, une flèche tirée par un bras vigoureux, lorsqu'il s'élance sur sa proie ou qu'il fuit devant son ennemi : chacune de ses parties devient alors comme un ressort qui se débande avec violence ; il semble ne toucher à la terre que pour en rejaillir, et, pour ainsi dire, sans cesse repoussé par les corps sur lesquels il s'appuie, on dirait qu'il nage au milieu de l'air en rasant la surface du terrain qu'il parcourt. S'il veut s'élever encore davantage, il le dispute à plusieurs espèces d'oiseaux par la facilité avec laquelle il parvient jusqu'au plus haut des arbres, autour desquels il roule et

déroule son corps avec tant de promptitude, que l'œil a de la peine à le suivre.

Placé par la nature à la suite des quadrupèdes ovipares, ressemblant à un lézard qui serait privé de pattes, et pouvant surtout être quelquefois confondu avec les espèces que nous avons nommées *seps* et *chalcide*, ainsi qu'avec les reptiles bipèdes, le serpent réunit cet ordre des quadrupèdes ovipares à celui des poissons, avec plusieurs espèces desquels il a un grand nombre de rapports extérieurs, et dans lesquels il paraît en quelque sorte se dégrader par des nuances successives offertes par les *anguilles*, les *murènes* proprement dites, les *gymnotes*, etc.

Les espèces de serpents sont en grand nombre; nous en comptons plus de cent quarante. Quelques-unes parviennent à une grandeur très-considérable; elles ont plus de trente pieds, et souvent même plus de quarante pieds de longueur. Toutes sont couvertes d'écailles ou de tubercules écailleux, comme les lézards et les poissons, qu'elles lient les uns avec les autres; mais ces écailles varient beaucoup par leur forme et par leur grandeur: les unes, que l'on nomme *plaques*, sont hexagones, étroites et très-allongées; les autres, presque rondes, ou ovales, ou rhomboïdes, ou carrées; celles-ci, entièrement plates; celles-là, relevées par une arête saillante, etc. Toutes ces diverses sortes d'écailles sont différemment combinées dans les espèces particulières de serpents: les uns en ont de quatre sortes, les autres de trois, les autres de deux; les autres n'en ont que d'une seule sorte; et c'est principalement en réunissant les caractères tirés de la forme, du nombre et de la position des écailles que nous avons pu parvenir à

distinguer non-seulement les genres, mais encore les espèces de serpents.

Entre les limites assignées par la nature à la longueur des serpents, c'est-à-dire depuis celle de quarante ou même cinquante pieds jusqu'à celle de quelques pouces, on trouve presque tous les degrés intermédiaires occupés par quelque espèce ou quelque variété de ces reptiles, au moins à compter depuis les plus courts jusqu'à ceux qui ont vingt ou vingt-cinq pieds de longueur.

Toutes les espèces de ces animaux habitent de préférence les contrées chaudes ou tempérées : on en trouve dans les deux mondes, où ils paraissent à peu près également répandus en raison de la chaleur, de l'humidité et de l'espace libre.

Tous les serpents viennent d'un œuf, ainsi que les quadrupèdes ovipares, les oiseaux et les poissons : mais, dans certaines espèces de ces reptiles, les œufs éclosent dans le ventre de la mère, et ce sont celles auxquelles on doit donner le nom de *vipères*; au lieu de celui de *vivipares*, pour les distinguer des animaux vivipares proprement dits.

Les femelles ne couvent point leurs œufs; elles les abandonnent après la ponte; elles les laissent quelquefois sur la terre nue, surtout dans les contrées très-chaudes. Si l'on casse ces œufs avant que les petits soient éclos, on trouve le serpenteau roulé en spirale.

Si nous examinons pour cela les sens dont les serpents ont été pourvus, nous trouverons que celui de l'ouïe doit être très-obtus dans ces animaux. Leur odorat ne doit pas être très-fin, car l'ouverture de leurs narines est petite et environnée d'écailles; mais leurs yeux sont perçants.

Il en est des serpents comme de plusieurs autres ordres d'animaux : ceux qui sont très-grands sont rarement plusieurs ensemble, il leur faut trop de place pour se mouvoir, trop d'espace pour chasser; doués de plus de force et d'armes plus puissantes, ils doivent s'inspirer mutuellement plus de crainte.

Ils éprouvent, pendant l'hiver des latitudes élevées, un engourdissement plus ou moins profond et plus ou moins long, suivant la rigueur et la durée du froid.

On ignore, dans le fait, quelle est la longueur de la vie des serpents. On doit croire qu'elle varie suivant les espèces, et qu'elle est d'autant plus considérable qu'elles parviennent à de plus grandes dimensions : mais on n'a point, à ce sujet, d'observations précises et suivies.

Nous avons réuni les serpents en huit différents groupes, et nous en avons formé huit genres.

Le premier est composé des serpents qui ont un seul rang de grandes écailles sous le ventre, et deux rangs de petites plaques sous la queue. Nous les appelons *couleuvres*.

Nous plaçons dans le second genre les serpents qui n'ont qu'un seul rang de grandes plaques, tant au-dessous du corps qu'au-dessous de la queue; et ce genre présente les plus grandes espèces, auxquelles nous laissons le nom de *boa*.

Le troisième genre est composé des serpents qui ont de grandes plaques sous le ventre et sous la queue, dont l'extrémité est terminée par des écailles articulées et mobiles, auxquelles on a donné le nom de *sonnettes* : nous leur conservons le nom générique de *serpent à sonnette*.

Dans le quatrième genre l'on trouvera les serpents qui

n'ont au-dessous du corps et de la queue que des écailles semblables à celles du dos: nous leur laissons le nom générique d'*anguis*.

Nous comprenons dans le cinquième genre ceux qui sont entourés partout d'anneaux écailleux, et que les naturalistes ont déjà appelés *amphisbènes*.

Nous comptons dans le sixième les serpents dont les côtés du corps sont plissés, et que l'on a nommés *cæciles*.

Dans le septième genre doivent être mis ceux dont le dessous du corps présente, vers la tête, de grandes plaques, ne montre ensuite que des anneaux écailleux, et dont la queue, garnie de ces mêmes anneaux à son origine, n'est revêtue que de simples écailles à son extrémité: nous les appelons *lungaha*.

Et enfin nous plaçons dans le huitième le serpent qui a sa peau revêtue de petits tubercules, et que nous nommons l'*acrochorde de Java*. Parlons de quelques-uns des principaux serpents.

LA VIPERE COMMUNE

VIPERA COMMUNIS

Parmi les serpents dont le venin est plus ou moins funeste, nous citerons la vipère commune, très-multipliée en Europe; elle est aussi petite, aussi faible, aussi innocente en apparence que son venin est dangereux; elle serait presque ignorée, sans le poison funeste qu'elle distille. Sa longueur totale est communément de deux pieds. Sa couleur est d'un gris cendré; et le long de son dos, depuis

la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, s'étend une sorte de chaîne composée de taches noirâtres de forme irrégulière, et qui, en se réunissant en plusieurs endroits les unes aux autres, représentent fort bien une bande dentelée et située en zigzag.

Le nombre des dents varie suivant les individus ; il est souvent de vingt-huit dans la mâchoire supérieure et de vingt-quatre dans l'inférieure ; mais toutes les vipères ont



de chaque côté de la mâchoire supérieure une ou deux et quelquefois trois ou quatre dents, longues d'environ trois lignes, blanches, diaphanes, crochues et très-aiguës ; on les a appelées les *dents canines de la vipère*.

Ces dents canines de la vipère sont creuses ; elles sont renfermées, jusqu'aux deux tiers de leur longueur, dans une espèce de gaine composée de fibres très-fortes et d'un tissu cellulaire ; cette gaine ou tunique est toujours ouverte vers la pointe de la dent.

Le poison de la vipère est contenu dans une vésicule placée de chaque côté de la tête, au-dessous du muscle de la mâchoire supérieure : le mouvement du muscle, pressant cette vésicule, en fait sortir le venin, qui arrive par un conduit à la base de la dent, traverse la gaine qui l'enveloppe, entre dans la cavité de cette dent par le trou situé près de la base, en sort par celui qui est auprès de la pointe et pénètre dans la blessure. Ce poison est la seule humeur malfaisante que renferme la vipère.

Elle a les yeux très-vifs et garnis de paupières ; ils brillent, surtout lorsqu'on l'irrite, et alors non-seulement elle les anime ; mais, ouvrant sa gueule, elle darde sa langue, qui est communément grise, fendue en deux ; l'animal l'agite avec tant de vitesse, qu'elle étincelle, pour ainsi dire, et que la lumière qu'elle réfléchit la fait paraître comme une sorte de petit phosphore. On a regardé pendant longtemps cette langue comme une sorte de dard. La vipère se nourrit de petits insectes qu'elle retient par le moyen de sa langue. Elle mange aussi les petits lézards, les jeunes grenouilles, et quelquefois les petits rats, les petites taupes et d'assez gros crapauds.

Elle peut passer un très-long temps sans manger ; et l'on a même écrit qu'elle pouvait vivre un an et plus sans rien prendre.

On ignore quelle est la durée de la vie des vipères ; mais on doit conjecturer qu'elles vivent, en général, d'autant plus de temps, que leur vie est, pour ainsi dire, très-tenace. Le cœur des vipères palpite longtemps après avoir été arraché, et les muscles de leurs mâchoires ont encore la faculté d'ouvrir la gueule et de la refermer, lorsque

cependant la tête ne tient plus au corps depuis quelque temps.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA VIPÈRE COMMUNE

Il se trouve plus ou moins de vipères dans plusieurs provinces de France, mais surtout dans le Dauphiné, dans le Lyonnais et dans le Poitou. Les vipères les plus noires passent pour les plus venimeuses. On va chercher les vipères au printemps et en automne, parce qu'elles sont alors plus grasses et plus vigoureuses qu'en aucune autre saison. Les paysans les prennent avec des petites pincettes de bois faites exprès et les portent dans des bissacs aux pharmaciens.

La vipère rampe lentement, elle ne recule ni ne bondit jamais. Quand on lui fait du mal et qu'on l'arrête, elle devient furieuse et fait des morsures très-perçantes, mais elle n'attaque jamais ni les hommes ni les gros animaux si elle n'est provoquée. Elle n'attaque que les petits animaux qu'elle veut dévorer, comme les cantharides, les lézards, les scorpions, les souris, les taupes, etc.

Le cœur de la vipère, arraché de son corps, conserve son battement pendant quelques heures.

La vipère peut rester dans l'esprit-de-vin une heure sans y être étouffée; nous conservons dans l'esprit-de-vin deux vipères qui s'entre-mordaient encore au bout de quatre heures après avoir été submergées de cette liqueur.

(VALMONT DE BOMARE.)

REMÈDES CONTRE LA MORSURE DE LA VIPÈRE

Les remèdes vulgaires contre la morsure de la vipère

sont extérieurs et intérieurs. Les extérieurs sont de lier promptement, si l'on peut, la partie au-dessus de la morsure; d'approcher le plus près de cette morsure un morceau de fer rougi au feu, ou de brûler sur la plaie un peu de poudre à canon, ou bien enfin de scarifier la plaie et d'appliquer dessus de l'ail, du sel ammoniac pilés ensemble.

Comme remède intérieur on avale l'alcali-volatile pris à des doses assez fortes.

(VALMONT DE BOMARE.)

LA VIPÈRE NOIRE

Voici encore une espèce de serpent venimeux, assez nombreuse dans plusieurs contrées de l'Europe, et qui a beaucoup de rapport avec notre vipère commune. Il est aisé cependant de l'en distinguer, même au premier coup d'œil, à cause de sa couleur, qui est presque toujours noire, ou du moins très-foncée, avec des points blancs sur les écailles qui bordent les mâchoires. Ces écailles sont quelquefois si luisantes, que leur éclat ressemble à celui de l'acier.

On se sert de la vipère noire dans les pharmacies d'Angleterre, au lieu de la vipère commune. On la trouve aussi en Allemagne. Quelquefois elle menace, pour ainsi dire, son ennemi par des sifflements plusieurs fois répétés; mais d'autres fois elle se jette tout à coup et avec furie sur ceux qui l'attaquent ou sur les animaux dont elle veut faire sa proie.

L'ASPIC

VIPERA OCELLATA (LATR.)

C'est en France, et particulièrement dans nos provinces septentrionales, qu'on trouve ce serpent. Plusieurs grands naturalistes ont écrit qu'il n'était point venimeux ; mais les crochets mobiles, creux et percés, dont nous avons vu sa mâchoire supérieure garnie, nous ont fait préférer l'opinion de Linné, qui le regarde comme contenant un poison très-dangereux. Nous le plaçons donc à la suite de la vipère, avec laquelle il a de si grands rapports de conformation, qu'il pourrait bien n'en être qu'une variété, ainsi que l'a soupçonné aussi Linné ; mais il paraît qu'il est constamment plus grand qu'elle : l'individu conservé au Cabinet du roi a trois pieds de long depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, dont la longueur est de trois pouces huit lignes. Nous avons compté cent cinquante-cinq grandes plaques sous le corps, et trente-sept paires de petites plaques sous la queue. Ce nombre n'est pas le même dans tous les individus, et l'aspic dont on trouve la description dans le *Système de la nature* de Linné avait cent quarante-six grandes plaques, et quarante-six paires de petites.

La mâchoire supérieure de l'aspic est armée de crochets, ainsi que nous venons de le dire ; les écailles qui revêtent le dessus de la tête sont semblables à celles du dos, ovales et relevées dans le milieu par une arête. On voit s'étendre sur le dessus du corps trois rangées longi-

tudinales de taches rousses, bordées de noir : ce qui fait paraître la peau de l'aspic tigrée, et a fait donner à ce reptile, dans plusieurs cabinets, le nom de *serpent tigré*. Les trois rangées de taches se réunissent sur la queue, de manière à représenter une bande disposée en zigzag ; et, par là, les couleurs de l'aspic ont quelque rapport avec celles de la vipère commune, à laquelle il ressemble aussi par les teintes du dessous de son corps, marbré de foncé et de jaunâtre.

Il paraît que les anciens n'ont point connu l'aspic de nos contrées ; car il ne faut pas le confondre avec la *vipère d'Égypte*, que les anciens nommaient aussi *aspic*, et que la mort de Cléopâtre a rendue fameuse. Afin même d'empêcher qu'on ne prit le serpent dont il est ici question pour celui d'Égypte, nous n'aurions pas donné à ce reptile des provinces septentrionales le nom d'*aspic*, attribué par les anciens à une vipère venimeuse des environs d'Alexandrie, si tous les observateurs ne s'étaient accordés à le nommer ainsi.

ADDITION A L'ARTICLE DE L'ASPIC

On reconnaît l'aspic à ce que son cou s'enfle, dit Pline. Il n'y a d'autre remède contre la piqure de ce serpent que l'amputation de la partie blessée. Ces animaux si funestes sont pourtant capables d'un très-grand attachement mutuel. Ils vont toujours par couple ; si on les sépare, ils meurent de désespoir ; si l'on tue l'un d'eux, l'autre entreprend sa vengeance avec un zèle et une ardeur extraordinaire. Il poursuit le meurtrier, sait le débusquer, et l'attaque même au milieu d'une multitude d'hommes. Pour

l'éviter, point d'autre moyen de salut que de fuir en toute hâte et de mettre quelque fleuve entre soi et le serpent.

LE CÉRASTE

VIPERA CERASTES

Le céraste, serpent venimeux, commun en Égypte, est très-remarquable et très-aisé à distinguer par deux espèces de petites cornes qui s'élèvent au-dessus des yeux. C'est apparemment cette conformation qui, jointe à sa qualité venimeuse, l'aura fait observer avec attention par les premiers Égyptiens, et les aura déterminés à faire placer de préférence son image parmi leurs diverses figures hiéroglyphiques.

Le vrai céraste a réellement au-dessus de chaque œil un petit corps pointu et allongé, auquel le nom de *corne* me paraît mieux convenir qu'aucun autre. Chacune de ces cornes est placée précisément au-dessus de l'œil et comme implantée parmi les petites écailles qui forment la partie supérieure de l'orbite.

La tête des cérastes est aplatie, le museau gros et court, l'iris des yeux d'un vert jaunâtre, et la prunelle, lorsqu'elle est contractée, forme une fente perpendiculaire à la longueur du corps.

La couleur générale du dos est jaunâtre, et relevée par des taches irrégulières, plus ou moins foncées, qui représentent de petites bandes transversales. La grandeur ordinaire de cette espèce de serpent est de deux pieds environ.

Le céraste supporte la faim et la soif pendant plus de temps que la plupart des autres serpents; mais il est si goulé, qu'il se jette avec avidité sur les petits oiseaux et les autres animaux dont il fait sa proie.



De quelque manière et avec quelque vitesse qu'il rampe, il lui est difficile d'échapper aux aigles et aux grands oiseaux de proie, qui fondent sur lui avec rapidité. Ces serpents cependant ont toujours été regardés comme très-rusés, tant pour échapper à leurs ennemis que pour se saisir de leur proie.

Les cérastes, ainsi que tous les reptiles, peuvent vivre très-longtemps sans manger; plusieurs auteurs l'ont écrit, et on a même beaucoup exagéré ce fait, puisqu'on a cru qu'ils pouvaient vivre cinq ans sans prendre aucune nourriture.

LE SERPENT A LUNETTES

DES INDES ORIENTALES, OU LE NAJA

NAJA TRIPUDIAN (MÉRV.)

La beauté des couleurs a été accordée à ce serpent, l'un des plus venimeux des contrées orientales. Bien loin que sa vue inspire de l'effroi à ceux qui ne connaissent pas l'activité de son poison, on le contemple avec une sorte de plaisir, on l'admire; et, pendant que le brillant de ses écailles, ainsi que la vivacité des couleurs dont elles sont parées attache les regards, la forme singulière du reptile attire l'attention : on a même cru voir sur sa tête une ressemblance grossière avec les traits de l'homme.

Une raie d'une couleur différente de celle du corps de l'animal, et qui est placée sur le cou du serpent à lunettes, s'y replie en avant des deux côtés, et se termine par deux espèces de crochets tournés en dehors. Ces crochets colorés, quelquefois prolongés de manière à former un cercle, ressemblent imparfaitement à deux yeux, et la ligne recourbée et terminée par deux crochets ressemble assez à des lunettes : c'est ce qui a fait donner le nom à ce serpent.

Les naja adultes paraissent d'un jaune plus ou moins roux, plus ou moins cendré, suivant l'âge, la saison et la force de l'individu. Au-dessus de la partie renflée de leur cou, on voit un collier assez large et d'un brun sombre. Cette belle couleur jaune qui brille sur le dos du serpent

à lunettes s'éclaircit sous le ventre, où elle devient blanchâtre, mêlée quelquefois d'une teinte de rouge.

Les naja ont ordinairement trois ou quatre pieds de longueur totale.



Ils sont féroces ; et, pour peu qu'on diffère de prendre l'antidote de leur venin, leur morsure est mortelle. On expire dans des convulsions, ou la partie mordue contracte une gangrène qu'il est presque impossible de guérir. Malgré ses armes funestes, les jongleurs indiens sont parvenus à les dompter de manière à les faire servir de spectacle à un peuple crédule.

**LA COULEUVRE VERTE ET JAUNE OU LA COULEUVRE
COMMUNE**

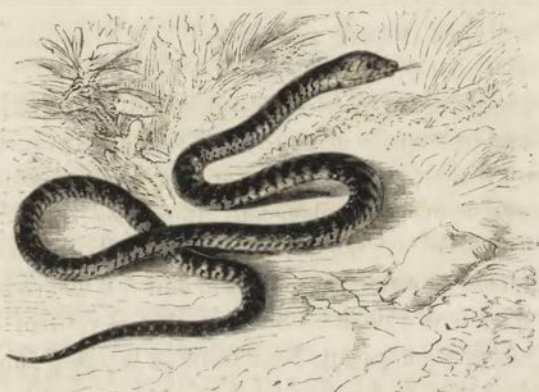
COLUBER ATRORHINEUS

Ce serpent est très-commun dans plusieurs provinces de France, et surtout dans les méridionales; il peuple les bois, les divers endroits retirés et humides. Il paraît confiné dans les pays tempérés de l'ancien continent. Il est aussi innocent que la vipère est dangereuse : paré de couleurs plus vives que ce reptile funeste, doué d'une grandeur plus considérable, plus svelte dans ses proportions, plus agile dans ses mouvements, plus doux dans ses habitudes, n'ayant aucun venin à répandre, il devrait être vu avec autant de plaisir que la vipère avec effroi. Il n'a pas, comme les vipères, des dents crochues et mobiles; il ne vient pas au jour tout formé, et ce n'est que quelque temps après la ponte que ses petits éclosent. Malgré toutes ces dissemblances qui le distinguent des vipères, on l'a regardé longtemps comme venimeux.

Cet animal, aussi doux qu'agréable à la vue, peut être aisément distingué de tous les autres serpents, et particulièrement des dangereuses vipères, par les belles couleurs dont il est revêtu. Les yeux sont bordés d'écailles jaunes et presque couleur d'or, qui ajoutent à leur vivacité. Les mâchoires dont le contour est arrondi, sont garnies de grandes écailles d'un jaune plus ou moins pâle. Le dessus du corps, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, est noir ou d'une couleur verdâtre très-fon-

cée, sur laquelle on voit s'étendre d'un bout à l'autre un grand nombre de raies composées de petites taches jaunâtres.

Cette jolie couleuvre parvient ordinairement à la longueur de trois ou quatre pieds, et alors elle a deux ou trois pouces de circonférence dans l'endroit le plus gros du corps.



Non-seulement elle peut recevoir des blessures considérables sans en périr, mais même vivre un très-long temps, ainsi que les autres reptiles, sans prendre aucune nourriture.

La couleuvre verte et jaune se tient presque toujours cachée; elle cherche à fuir lorsqu'on la découvre. Elle devient docile lorsqu'elle est prise, et subit une sorte de domesticité.

Dans tous les endroits où le froid est rigoureux, la cou-

leuvre commune s'enfonce, dès la fin de l'automne, dans des trous souterrains ou dans d'autres creux, où elle s'engourdit plus ou moins complètement pendant l'hiver. Lorsque les beaux jours du printemps paraissent, ce reptile sort de sa torpeur, et se dépouille comme les autres serpents.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA COULEVRE COMMUNE

On donne le nom de serpents familiers à certaines couleuvres vertes des Indes, qu'on y trouve dans les campagnes, et qui ne sont que de la grosseur du pouce. On leur fait dans un tonneau ou autre chose semblable une espèce de petit lit où elles se reposent, et n'en sortent que quand le besoin de manger le demande. Alors elles montent sur les épaules de leur maître, et leur font mille caresses, en se mettant en cercle, et imitant la figure d'une roue. Et quand on leur a donné à manger, elles se retirent dans leur niche, et y dorment. Nous avons vu la même familiarité dans une couleuvre blanchâtre qui était tellement attachée à sa maîtresse, qu'elle s'entortillait doucement autour de son cou pour dormir. Nous l'avons vu encore, étant dans un petit bateau sur la Seine, suivre, dans l'eau, le bateau où était sa maîtresse qui l'appelait. En hiver, elle venait se réchauffer auprès du feu.

(VALMONT DE BOMARE.)

LA COULEUVRE A COLLIER

COLUBER NATRIX (L.)

C'est encore dans nos contrées que se trouve en très-grand nombre ce serpent aussi doux, aussi innocent, aussi familier que la couleuvre verte et jaune. Ses habitudes ne diffèrent pas à beaucoup d'égards de celles de cette couleuvre. Il paraît cependant qu'il se plaît davantage dans les lieux humides, ainsi qu'au milieu des eaux. Il parvient quelquefois à la longueur de trois ou quatre pieds.

On voit sur son cou deux taches d'un jaune pâle ou blanchâtre, qui forment comme un demi-collier, d'où est venu son nom. Ces deux taches très-semblables sont d'autant plus sensibles, qu'elles sont placées au devant de deux autres triangulaires et très-foncées.

Tout le dessus du corps est d'un gris plus ou moins foncé, marqueté de chaque côté de taches noires irrégulières et plus ou moins grandes, qui aboutissent aux plaques du ventre. Le dessous du ventre est varié de noir, de blanc et de bleuâtre.

La couleuvre à collier ne renfermant aucun venin, on la manie sans danger. Elle ne fait aucun effort pour mordre; elle se défend seulement en agitant rapidement sa queue.

LA COULEUVRE DES DAMES

COLEBER DOMICELLA (LACÉP.)

Voici un des plus jolis et des plus doux serpents. Sa petitesse, ses proportions, plus sveltes encore que celles de la plupart des autres espèces, ses mouvements agiles, quoique modérés, ajoutent au plaisir avec lequel on considère le mélange de ses belles teintes. Il ne présente cependant que deux couleurs, un beau noir et un blanc assez pur; mais elles sont agréablement contrastées ou réunies et animées par le luisant des écailles. Des anneaux noirs traversent le dessus du corps et de la queue, et en interceptent la blancheur. Le dessus de la petite tête de ce serpent présente un mélange gracieux de noir et de blanc, où cependant le noir domine.

Comme plusieurs autres serpents, celui des dames est très-familier; il ne s'enfuit pas, et même il n'éprouve aucune crainte lorsqu'on l'approche. Les femmes de la côte de Malabar, où il est très-commun, ainsi que dans la plupart des autres contrées des Grandes-Indes, cherchent à réchauffer ce petit animal lorsqu'il paraît languir et qu'il est exposé à une trop grande fraîcheur, produite par la saison des pluies, les orages ou d'autres accidents de l'atmosphère.

LE BOA OU DEVIN

LIA CONSTRUCTOR (LACÉP.)

Parmi les boas, les plus grands et les plus forts des

serpents, qui, ne contenant aucun venin, n'attaquent que par besoin et ne domptent que par leur puissance, le devin occupe la première place. La nature l'en a fait roi par la supériorité des dons qu'elle lui a prodigués; elle lui a accordé la beauté, la grandeur, l'agilité, la force, l'industrie; elle lui a en quelque sorte tout donné, hors un poison mortel.

Le devin est donc parmi les serpents comme l'éléphant ou le lion parmi les quadrupèdes. Il parvient communément à la longueur de plus de vingt pieds.

Le devin est remarquable par la forme de sa tête, qui annonce, pour ainsi dire, la supériorité de sa force. Le sommet en est élargi, le front élevé et divisé par un sillon longitudinal; les orbites sont saillantes, et les yeux très-gros; le museau est allongé et terminé par une grande écaille blanchâtre, tachetée de jaune, placée presque verticalement, et échancrée par le bas pour laisser passer la langue; l'ouverture de la gueule est très-grande, les dents sont très-longues; mais le devin n'a point de crochets mobiles. La queue est très-courte en proportion du corps, qui est ordinairement neuf fois aussi long que cette partie; mais elle est très-dure.

Ce serpent énorme est d'ailleurs aussi distingué par la beauté des écailles qui le couvrent et la vivacité des couleurs dont il est peint que par sa longueur prodigieuse. Il a communément sur la tête une grande tache d'une couleur noire ou rousse très-foncée, qui représente une sorte de croix dont la traverse est quelquefois supprimée. Tout le dessus de son dos est parsemé de belles et grandes taches ovales, échancrées à chaque bout en forme de demi-

cercle, et autour desquelles l'on voit d'autres taches plus petites de différentes formes; toutes sont placées avec beaucoup de symétrie. Les taches ovales sont ordinairement d'un fauve doré, quelquefois noires ou rouges et bordées de blanc; et les autres, d'un châtain plus ou moins clair, ou d'un rouge très-vif, semé de points noirs ou roux.

Le dessous du corps du devin est d'un cendré jaunâtre, marbré ou tacheté de noir.

Lorsque l'on considère la taille démesurée du serpent devin, l'on ne doit pas être étonné de la force prodigieuse dont il jouit. Indépendamment de la roideur de ses muscles, il est aisé de concevoir comment un animal qui a quelquefois trente pieds de long peut avec facilité étouffer et écraser de très-gros animaux dans les replis multipliés de son corps.

Cette grande puissance, cette force redoutable, sa longueur gigantesque, l'éclat de ses écailles, la beauté de ses couleurs, ont inspiré une sorte d'admiration mêlée d'effroi à plusieurs peuples encore peu éloignés de l'état sauvage; ce n'est qu'avec une crainte religieuse que les anciens habitants du Mexique ont vu le serpent devin.

Mais ce n'est pas seulement un culte doux et pacifique qu'il a obtenu chez les plus anciens habitants du nouveau monde; son image y a été vénérée non-seulement au milieu de nuages d'encens, mais même de flots de sang humain versés pour honorer le dieu auquel ils l'avaient consacré.

C'est surtout dans les déserts brûlants de l'Afrique qu'exerçant une domination presque absolue, il parvient

à une longueur plus considérable. L'énorme serpent devin s'avance au milieu des herbes hautes et des broussailles, ayant quelquefois plus de dix-huit pouces de diamètre, et semblable à une longue et grosse poutre qu'on remuerait avec vitesse. On voit fuir devant lui les troupeaux de gazelles et d'autres animaux dont il fait sa proie; et le seul parti qui reste à prendre, dans ces solitudes immenses, pour se garantir de sa dent meurtrière et de sa force funeste, est de mettre le feu aux herbes déjà à demi brûlées par l'ardeur du soleil. Il ne peut être en effet arrêté ni par les fleuves ni par les bras de mer, car il nage avec facilité. C'est en vain, d'un autre côté, qu'on voudrait chercher un abri sur de grands arbres; il se roule avec promptitude jusqu'à l'extrémité des cimes les plus hautes. Enveloppant les tiges dans les divers replis de son corps, il se fixe sur les arbres à différentes hauteurs, et y demeure souvent longtemps en embuscade, attendant patiemment le passage de sa proie. Lorsque, pour l'atteindre ou pour sauter sur un arbre voisin, il a une trop grande distance à franchir, il entortille sa queue autour d'une branche, et, suspendant son corps allongé à cette espèce d'auneau, se balançant et tout d'un coup s'élançant avec force, il se jette comme un trait sur sa victime ou contre l'arbre auquel il veut s'attacher.

Lorsqu'il aperçoit un ennemi dangereux, ce n'est point avec ses dents qu'il commence le combat; mais il se précipite avec tant de rapidité sur sa victime, l'enveloppe dans tant de contours, la serre avec tant de force, fait craquer ses os avec tant de violence, que, ne pouvant ni s'échapper ni user de ses armes, et réduite à pousser de

vains mais d'affreux hurlements, elle est bientôt étouffée.

Si le volume de l'animal expiré est trop considérable pour que le devin puisse l'avalcr, il continue de presser sa proie mise à mort; il en écrase les parties les plus compactes; et, lorsqu'il ne peut point les briser avec facilité, il l'entraîne en se roulant avec elle auprès d'un gros arbre, dont il renferme le tronc dans ses replis, et, se servant de la tige noueuse comme d'une sorte de levier, il parvient bientôt à comprimer en tout sens et à moudre, pour ainsi dire, le corps de l'animal qu'il a immolé.

Lorsqu'il a donné ainsi à sa proie toute la souplesse qui lui est nécessaire, il l'allonge en continuant de la presser, et diminue d'autant sa grosseur; il l'imbibe de sa salive; il pétrit, pour ainsi dire, à l'aide de ses replis, cette masse devenue informe. C'est alors qu'il l'avale, en la prenant par la tête et en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées.

Lorsqu'il a assouvi son appétit violent, il perd pour un temps son agilité et sa force; il est plongé dans une espèce de sommeil; il gît sans mouvement, comme un lourd fardeau, le corps prodigieusement enflé; et cet engourdissement, qui dure quelquefois cinq ou six jours, doit être assez profond.

Les habitants de l'Inde, les nègres de l'Afrique, les sauvages du nouveau monde, se réunissent plusieurs autour de l'habitation du serpent devin. Ils attendent le moment où il a dévoré sa proie. Lorsqu'il est repu, il tombe dans l'affaissement et l'insensibilité, et c'est alors qu'ils se jettent sur lui et lui donnent la mort sans crainte comme sans danger. Ils osent, armés d'un simple lacs,

s'approcher de lui et l'étrangler, ou ils l'assomment à coups de branches d'arbres. Le désir de se délivrer d'un animal destructeur n'est pas le seul motif qu'on ait pour en faire la chasse : certains peuples mangent sa chair ; dans d'autres pays, sa peau sert de parure.

Les œufs du devin n'ont que deux ou trois pouces dans leur plus grand diamètre. Ces œufs ne sont point couvés par la femelle ; la chaleur de l'atmosphère les fait seule éclore.

La grande différence qu'il y a entre la petitesse du serpent contenu dans son œuf et la grandeur démesurée du serpent adulte doit faire présumer que ce n'est qu'au bout d'un temps très-long que le devin est entièrement développé ; et n'est-ce pas une preuve que ce serpent vit un assez grand nombre d'années ?

ADDITION A L'ARTICLE DU BOA

Les Mexicains prétendent que lorsqu'ils sont menacés de tempêtes, de grandes maladies, de pestes et d'autres malheurs du même genre, le devin ou boa les annonce par des sifflements singuliers qui font assembler plusieurs autres espèces de serpents. Quand les habitants de la campagne entendent les cris aigus et déchirants de ces reptiles, ils en sont extrêmement alarmés, et s'attendent à toutes sortes de malheurs.

LE SERPENT A SONNETTE OU BOIQUIRA

CROTALES HORREIDUS (LACÉP.)

Ce terrible reptile renferme un poison mortel ; et il

n'est peut-être aucune espèce de serpent qui contienne un venin plus actif. Le boiquira parvient quelquefois à la longueur de six pieds, et sa circonférence est alors de dix-huit pouces.

Sa tête aplatie est couverte, auprès du museau, de six écailles plus grandes que leurs voisines. Les yeux paraissent étincelants, et luisent même dans les ténèbres ; ils sont garnis d'une membrane clignotante. La gueule pré-



sente une grande ouverture. La langue est noire, déliée, partagée en deux, renfermée en partie dans une gaine, et presque toujours l'animal l'étend et l'agite avec vitesse. Les deux os qui forment les deux côtés de la mâchoire inférieure ne sont pas réunis par devant, mais séparés par un intervalle assez considérable, que le serpent peut agrandir lorsqu'il étend la peau de sa bouche pour avaler une proie volumineuse. Chacun de ces os est garni de

plusieurs dents crochues, tournées en arrière. C'est sous la peau qui recouvre cette mâchoire et de chaque côté que sont les vésicules où le poison se ramasse. Lorsque le serpent comprime ces vésicules, le venin se porte à la base de deux crochets très-longs et très-apparents, attachés au devant de la mâchoire supérieure; ces crochets, enveloppés en partie dans une espèce de gaine, d'où ils sortent lorsque l'animal les redresse, sont creux dans presque toute leur longueur; le venin y pénètre par un trou dont ils sont percés à leur base, au-dessous de la gaine, et en sort par une fente longitudinale que l'on voit vers leur pointe.

La couleur du dos est d'un gris mêlé de jaunâtre, et sur ce fond on voit s'étendre une rangée longitudinale de taches noires, bordées de blanc.

Sa queue est terminée, comme dans presque tous les serpents de son genre, par un assemblage d'écailles sonores qui s'emboîtent les unes dans les autres, et qui forment la *sonnette*. Les parties qui la composent étant très-sèches, posées les unes au-dessus des autres et ayant assez de jeu pour se frotter mutuellement lorsqu'elles sont secouées, il n'est pas surprenant qu'elles produisent un bruit assez sensible : ce bruit, qui ressemble à celui du parchemin qu'on froisse, peut être entendu à plus de soixante pieds de distance. Ce serpent est d'autant plus à craindre, que ses mouvements sont souvent très-rapides : en un clin d'œil il se replie en cercle, s'appuie sur sa queue, se précipite comme un ressort qui se débande, tombe sur sa proie, la blesse, et se retire pour échapper à la vengeance de son ennemi.

Ce funeste reptile habite presque toutes les contrées du nouveau monde.

Le boiquira se nourrit de vers, de grenouilles, et même de lièvres : il fait aussi sa proie d'oiseaux et d'écureuils, car il monte avec facilité sur les arbres; ce n'est que dans la plaine qu'il court avec difficulté.

Son haleine empestée, qui trouble quelquefois les petits animaux dont il veut se saisir, peut aussi empêcher qu'ils ne lui échappent.

Il ne pond qu'un assez petit nombre d'œufs; mais, comme il vit plusieurs années, l'espèce n'en est que trop multipliée.

L'antidote contre la morsure du boiquira est le *sénéka* ou *sénéga*.

L'ORVET

ANGUIS FRAGILIS (L.)

Ce serpent est très-commun en beaucoup de pays : il se trouve dans presque toutes les contrées de l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Il ressemble beaucoup au *seps*; il n'en diffère même en quelque sorte à l'extérieur que parce qu'il n'a pas les quatre petites pattes dont le *seps* est pourvu.

La partie supérieure de la tête est couverte de neuf écailles disposées sur quatre rangs. Les écailles qui garnissent le dessus et le dessous de son corps sont très-petites, plates, hexagones, brillantes, bordées d'une couleur blanchâtre, et rousses dans leur milieu; ce qui

produit un grand nombre de très-petites taches sur tout le corps de l'animal. On a écrit que ses yeux étaient si petits, qu'on avait peine à les distinguer; cependant, quoiqu'ils soient moins grands à proportion que ceux de beaucoup d'autres serpents, ils sont très-visibles, et d'ailleurs noirs et très-brillants. Il ne parvient guère à plus de trois pieds de longueur. On a prétendu que sa morsure était très-dangereuse : mais il n'a point de crochets mobiles, et d'après cela seul on aurait dû supposer qu'il n'avait point de venin.

Lorsque la crainte ou la colère contraignent l'orvet à tendre tous ses muscles et à roidir son corps, il n'est pas surprenant qu'on puisse aisément, en le frappant avec un bâton ou même une simple baguette, le diviser et le casser, pour ainsi dire, en plusieurs petites parties : sa fragilité tient à cet état de roideur et de contraction. C'est cette propriété de l'orvet qui l'a fait nommer *serpent de verre*.

Les petits serpents de cette espèce n'éclosent pas hors du ventre de leur mère, comme la plupart des couleuvres non venimeuses; mais ils viennent au jour tout formés.

C'est ordinairement après les premiers jours de juillet que l'orvet paraît revêtu d'une peau nouvelle dans les provinces septentrionales de France. Son dépouillement s'opère comme celui des couleuvres.

L'orvet se nourrit de vers, de scarabées, de grenouilles, de petits rats, et même de crapauds; il les avale le plus souvent sans les mâcher.

Malgré leur avidité naturelle, les orvets peuvent demeurer un très-grand nombre de jours sans manger, ainsi que les autres serpents.

L'ENFUMÉ

AMPHIBËNA FULIGINOSA.

Le dessus et le dessous du corps et de la queue se ressemblent si fort dans les amphibènes, que, lorsque leur tête et leur anus sont cachés, l'on ne peut savoir s'ils sont dans leur position naturelle ou renversés sur le dos; ils peuvent ramper presque avec une égale vitesse en avant et en arrière; et de là vient le nom de *double-marcheur* ou d'*amphibène* qui leur a été donné. Les serpents de ce genre ayant la queue très-grosse et terminée par un bout arrondi, portant souvent en arrière cette extrémité grosse et obtuse, et lui faisant faire des mouvements que la tête seule exécute communément dans beaucoup d'autres reptiles, il n'est pas surprenant qu'on ait cru qu'ils avaient deux têtes, non pas placées l'une à côté de l'autre, mais la première à une extrémité du corps, et la seconde à l'autre.

L'espèce de ces amphibènes la plus anciennement connue est celle de l'Enfumé. Le nom de ce serpent lui vient de sa couleur, qui est en effet très-foncée, presque noire et variée de blanc. Il parvient communément à la longueur d'un pied ou deux. — L'Enfumé habite les Indes orientales, particulièrement l'île de Ceylan.

ADDITION A L'ARTICLE DES SERPENTS

TRAIT DE RECONNAISSANCE D'UN SERPENT

Un enfant de Patros, ville d'Achaïe, acheta un jeune serpent et l'éleva avec beaucoup de soin : il jouait avec lui, lui parlait comme s'il eût été capable de le comprendre,

et le laissait même dormir à son chevet. Cependant, quand ce serpent eut atteint une grosseur vraiment extraordinaire, les habitants le chassèrent de la ville et le forcèrent à se retirer dans une solitude voisine. Or, quelques années après, son maître, devenu alors jeune homme, tomba, en revenant d'une fête, entre les mains des voleurs. Il pousse des cris pour appeler à son secours, le dragon paraît aussitôt, se jette sur les voleurs, fait fuir les uns, tue les autres, et sauve ainsi son bienfaiteur.

C'est surtout, dit Pline, dans les combats que se livrent entre eux le dragon et l'éléphant que nous avons lieu d'admirer l'industrie donnée par la nature à tous les animaux, chacun selon son espèce.

Comme l'embarras du dragon est de pouvoir monter sur un animal de la hauteur de l'éléphant, il l'épie sur la mule ordinaire du pâturage, et, quand il le voit passer il se jette sur lui du haut d'un arbre. L'éléphant connaît qu'il s'efforcerait en vain d'éviter les liens de son adversaire, aussi songe-t-il à gagner promptement le voisinage des arbres et des rochers pour y froisser le dragon. Celui-ci le prévient et commence par lui entortiller les jambes dans les replis de sa queue. Alors l'éléphant, pour se délivrer, emploie le secours de sa trompe; mais le dragon lui enferme la tête dans la trompe même et lui ronge les parties les plus délicates. Si dans un chemin ils se rencontrent vis-à-vis l'un de l'autre, le dragon se dresse contre l'éléphant et l'attaque principalement aux yeux et plus souvent encore à l'oreille, l'oreille est le seul endroit que la trompe ne saurait défendre.

POISSONS

Deux fluides sont les seuls dans le sein desquels il ait été permis aux êtres organisés de vivre, de croître et de se reproduire : celui qui compose l'atmosphère, et celui qui remplit les mers et les rivières. Les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles, ne peuvent conserver leur vie que par le moyen du premier; le second est nécessaire à tous les genres de poissons.

Fécondité, beauté, existence très-prolongée, tels sont les trois attributs remarquables des principaux habitants des eaux.

Faisons connaître la marque constante, et des plus aisées à distinguer, que la nature a empreinte sur tous les véritables poissons; elle est, pour ainsi dire, le sceau de leur essence. La rougeur plus ou moins vive du sang des poissons empêche, dans tous les temps et dans tous les lieux, de les confondre avec les insectes, les vers, et tous les êtres vivants auxquels le nom d'*animaux à sang blanc* a été donné. Il ne faut donc plus que réunir à ce caractère un second signe aussi sensible, aussi permanent. L'homme, les animaux à mamelles, les oiseaux, les quadrupèdes ovipares,

les serpents, ne peuvent vivre, au moins pendant longtemps, qu'au milieu de l'air de l'atmosphère, et ne respirent que par de véritables poumons, tandis que les poissons ont un organe respiratoire auquel le nom de *branchies* a été donné, dont la forme et la nature sont très-différentes de celles des poumons, et qui ne peuvent servir, au moins longtemps, que dans l'eau à entretenir la vie de l'animal. Nous ne donnerons donc le nom de *poissons* qu'aux êtres organisés qui ont le sang rouge et respirent par des branchies.

LA LAMPROIE

PETROMYZON MARINUS (L.)

On dirait que la puissance créatrice a voulu, en produisant le pétromyzon, qu'un être des plus ressemblants au serpent peuplât aussi le sein des mers.

Nous comptons quatre espèces de pétromyzons; la lamproie est la principale.

Au devant d'un corps très-long et cylindrique, est une tête étroite et allongée. L'ouverture de la bouche, n'étant contenue par aucune partie dure et solide, ne présente pas toujours le même contour. Les dents, un peu crochues, creuses, forment vingt rangées, et sont au nombre de cinq ou six dans chacune. Deux autres dents plus grosses sont d'ailleurs placées dans la partie antérieure de la bouche; sept autres sont réunies ensemble dans la partie postérieure; et la langue, qui est courte et échancrée en croissant, est garnie sur ses bords de très-petites dents.

Auprès de chaque œil sont deux rangées de petits trous,

l'une de quatre et l'autre de cinq. Ces petites ouvertures paraissent être les orifices des canaux destinés à porter à la surface du corps cette humeur visqueuse si nécessaire à presque tous les poissons pour entretenir la souplesse de leurs membres.

La peau qui recouvre le corps et la queue, qui est très-courte, ne présente aucune écaille visible, et est toujours enduite d'une mucosité abondante.

La lamproie manque de nageoires pectorales et de nageoires ventrales; elle a deux nageoires sur le dos, une nageoire au delà de l'anus, et une quatrième nageoire arrondie à l'extrémité de la queue; mais ce n'est presque que par la force des muscles de sa queue et de la partie postérieure de son corps qu'elle nage avec constance et avec vitesse.

La couleur générale de la lamproie est verdâtre, quelquefois marbrée de nuances plus ou moins vives.

Derrière chaque œil on voit sept ouvertures disposées en ligne droite comme celles de l'instrument à vent auquel on a donné le nom de *flûte*: ce sont les orifices des branchies ou de l'organe de la respiration. Les lamproies ont l'habitude de s'attacher, par le moyen de leurs lèvres souples et très-mobiles et de leurs cent ou cent vingt dents fortes et crochues, aux rochers des rivages, aux bas-fonds limoneux, aux bois submergés, et à plusieurs autres corps.

Les œufs de la lamproie sont de la grosseur de graines de pavot, et de couleur d'orange. Leur nombre est très-considérable.

Elle se nourrit de vers marins ou fluviaux, de poissons

très-jeunes, et, par un appétit contraire à celui d'un grand nombre de poissons, mais qui est analogue à celui des serpents, elle se contente aisément de chair morte.

Ce qui conserve un grand nombre de lamproies, malgré les ennemis dont elles sont environnées, c'est que des blessures graves, et même mortelles pour la plupart des poissons, ne sont point dangereuses pour les pétromyzons; et même, par une conformité remarquable d'organisation et de facultés avec les serpents, et particulièrement avec la vipère, ils peuvent perdre de très-grandes portions de leur corps sans être à l'instant privés de la vie. Les lamproies sont d'autant plus recherchées par les pêcheurs, qu'elles parviennent à une grandeur assez considérable. On en a pris qui pesaient trois kilogrammes (six livres ou environ).

On pêche quelquefois un si grand nombre de lamproies, qu'on les conserve pour des saisons plus reculées ou des pays plus éloignés, en les faisant griller et en les renfermant ensuite dans des barils de vinaigre avec des épices.

Au reste, presque tous les climats paraissent convenir à la lamproie : on la rencontre dans la mer du Japon aussi bien que dans la Méditerranée.

LA RAIE BATIS

RAIA BATIS (L.)

Les raies, suivant les différentes époques de l'année, changent d'habitation au milieu des flots de l'Océan. Lorsque le temps de la fécondation des œufs est encore

éloigné, et par conséquent pendant que la mauvaise saison règne encore, c'est dans les profondeurs des mers qu'elles se cachent, pour ainsi dire. C'est là que, souvent immobiles sur un fond de sable ou de vase, appliquant leur large corps sur le limon du fond des mers, elles se tiennent en embuscade sous les algues et les autres plantes marines; puis, lorsque, pressées de plus en plus par la faim, ou effrayées par des troupes très-nombreuses d'ennemis dangereux, ou agitées par quelque autre cause puissante, elles s'élèvent vers la surface des ondes, elles s'éloignent souvent de plus en plus des côtes, et, se livrant, au milieu des régions des tempêtes, à une fuite précipitée, mais le plus fréquemment à une poursuite obstinée et à une chasse terrible pour leur proie, elles affrontent les vents et les vagues en courroux.

L'ensemble du corps de la raie batis ou commune présente un peu la forme d'un losange. La pointe du museau est placée à l'angle antérieur; les rayons les plus longs de chaque nageoire pectorale occupent les deux angles latéraux, et l'origine de la queue se trouve au sommet de l'angle de derrière.

L'ouverture de la bouche, placée dans la partie inférieure de la tête, et même à une distance assez grande de l'extrémité du museau, est allongée et transversale, et ses bords sont cartilagineux et garnis de plusieurs rangs de dents très-aiguës et crochues. La langue est très-courte, large et sans aspérités.

L'ouverture de cet organe peut être élargie ou rétrécie à la volonté de l'animal, qui, d'ailleurs, après avoir diminué le diamètre de cette ouverture, peut la fermer en

totalité par une membrane particulière attachée au côté de l'orifice le plus voisin du milieu du museau.

Les yeux sont situés sur la partie supérieure de la tête, et à peu près à la même distance du museau que l'ouverture de la bouche. Ils sont à demi saillants, et garantis en partie par une continuation de la peau qui recouvre la tête, et qui, s'étendant au-dessus du globe de l'œil, forme comme une sorte de petit toit.

Immédiatement derrière les yeux, mais un peu plus vers les bords de la tête, sont deux trous ou événements qui communiquent avec l'intérieur de la bouche. Ces trous, que l'animal a la faculté d'ouvrir ou de fermer par le moyen d'une membrane très-extensible, que l'on peut comparer à une sorte de soupape, servent à la batis au même usage que l'évent de la lamproie. C'est par ces deux orifices que cette raie admet ou rejette l'eau nécessaire ou surabondante à ses organes respiratoires.

Cette raie a deux nageoires ventrales placées à la suite des nageoires pectorales, auprès et de chaque côté de l'anus, que deux autres nageoires, auxquelles nous donnerons le nom de nageoires de l'anus, touchent de plus près; puis se trouve la queue.

La batis remue avec force et avec vitesse sa queue longue, souple et menue, qui peut se fléchir et se contourner en différents sens. Elle l'agite comme une sorte de fouet, non-seulement lorsqu'elle se défend contre ses ennemis, mais encore lorsqu'elle attaque sa proie. Elle s'en sert particulièrement lorsqu'en embuscade dans le fond de la mer, cachée presque entièrement dans le limon et voyant passer autour d'elle les animaux dont elle cherche à se nourrir,

elle emploie alors sa queue, et, la fléchissant avec promptitude, elle atteint sa victime et la frappe souvent à mort. Elle lui fait du moins des blessures d'autant plus dangereuses, que cette queue, mue par des muscles puissants, présente de chaque côté et auprès de sa racine un piquant droit et fort, et que, d'ailleurs, elle est garnie dans sa partie supérieure d'une rangée d'aiguillons crochus.

La peau qui revêt et la tête, et le corps, et la queue, est forte, tenace et enduite d'une humeur gluante qui en entretient la souplesse, et la rend plus propre à résister sans altération aux attaques des ennemis des raies et aux effets du fluide au milieu duquel vivent les batis.

La couleur générale de la batis est, sur le côté supérieur, d'un gris cendré, semé de taches noirâtres, sinuées, irrégulières, les unes grandes, les autres petites, et toutes d'une teinte plus ou moins faible ; le côté inférieur est blanc et présente plusieurs rangées de points noirâtres.

On n'a pas assez observé les raies batis pour savoir dans quelle proportion elles croissent relativement à la durée de leur développement, ni pendant combien de temps elles continuent de grandir ; mais il est bien prouvé qu'elles parviennent à une grandeur assez considérable pour peser plus de deux cents livres, et pour que leur chair suffise à rassasier plus de cent personnes. La chair de la raie, blanche et délicate, est regardée comme un mets excellent.

On pêche un très-grand nombre de batis sur plusieurs côtes, et il est même des rivages où on en prend une si grande quantité, qu'on les y prépare pour les envoyer au loin, comme la morue et d'autres poissons salés.

LA TORPILLE

TORPEDO NARKE (RIS.)

La tête de la torpille est beaucoup moins distinguée du corps proprement dit et des nageoires pectorales que celle de presque toutes les autres raies ; et l'ensemble de son corps, si on en retranchait la queue, ressemblerait assez bien à un cercle. L'ouverture supérieure de ses évents est ordinairement entourée d'une membrane plissée, qui fait paraître cet orifice comme dentelé. Autour de la partie supérieure de son corps et auprès de l'épine dorsale, on voit une assez grande quantité de petits trous d'où s'écoule une liqueur muqueuse, plus ou moins abondante dans tous les poissons. Deux nageoires nommées dorsales sont placées sur la queue ; et l'extrémité de cette partie est garnie d'une nageoire divisée, pour ainsi dire, en deux lobes.

Elle ne parvient pas à une grandeur aussi considérable que la batis et quelques autres raies ; on n'en trouve que très-rarement d'un poids supérieur à cinquante livres.

Ses dents sont très-courtes ; la surface de son corps ne présente aucun piquant ni aiguillon. Petite, faible, indolente, sans armes, elle serait donc livrée sans défense aux voraces habitants des mers dont elle peuple les profondeurs ou dont elle habite les bords ; mais, indépendamment du soin qu'elle a de se tenir presque toujours cachée sous le sable ou sous la vase, elle a reçu de la nature une faculté particulière bien supérieure à la force des dents,

des dards et des autres armes : elle possède la puissance remarquable et redoutable de lancer, pour ainsi dire, la foudre; elle accumule dans son corps et en fait jaillir le fluide électrique avec la rapidité de l'éclair; elle imprime une commotion soudaine et paralysante au bras le plus robuste qui s'avance pour la saisir, à l'animal le plus terrible qui veut la dévorer; elle engourdit pour des instants assez longs les poissons les plus agiles dont elle cherche à se nourrir; elle frappe quelquefois ses coups invisibles à une distance assez grande.

Réaumur parle ainsi de cet engourdissement : « Il est très-différent des engourdissements ordinaires, a écrit ce savant naturaliste; on ressent dans toute l'étendue du bras une espèce d'étonnement qu'il n'est pas possible de bien peindre, mais lequel a quelque rapport avec la sensation douloureuse que l'on éprouve dans le bras lorsqu'on s'est frappé rudement le coude contre quelque corps dur. »

Ce n'est pas seulement dans la Méditerranée et dans la partie de l'Océan qui baigne les côtes de l'Europe que l'on trouve la torpille; on rencontre aussi cette raie dans la mer Pacifique et dans celle des Indes.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA TORPILLE

Aristote, Plin et la plupart des naturalistes assurent que la propriété singulière qu'a la torpille lui est utile pour attraper les poissons.

Lorsque M. de Réaumur se procura des torpilles en vie pour faire quelques expériences, n'ayant point alors de poissons vivants, il mit une torpille et un canard dans un

même vase plein d'eau de mer, ayant seulement recouvert le vase d'un linge pour que le canard ne pût s'envoler. Au bout de quelques heures, le canard se trouva mort. Il avait apparemment touché fréquemment la torpille : il lui en coûta la vie.

Kœmpfer rapporte qu'en faisant des observations sur la torpille, il vit un Africain qui prenait ce poisson sans aucune marque de frayeur et qui le toucha quelque temps avec la même tranquillité; enfin il apprit que le secret de prévenir l'engourdissement était de retenir son haleine. Il en fit aussitôt l'expérience, elle lui réussit parfaitement, et l'on assure que tous ceux qui l'ont répétée depuis ont eu le même succès; ils ont dit que dès qu'ils commençaient à laisser sortir leur haleine de la bouche, l'engourdissement se faisait sentir.

(VALMONT DE BOMARE.)

LA RAIE AIGLE

MYLIOBATUS AQUILA (DUM.)

C'est avec une sorte de fierté que ce grand animal agite sa large masse au milieu des eaux de la Méditerranée et des autres mers qu'il habite. La forme et la disposition de ses nageoires pectorales, terminées de chaque côté par un angle aigu, les ont d'ailleurs fait comparer à des ailes, et, comme leur étendue est très-grande, elles ont rappelé l'idée des oiseaux à la plus grande envergure. Ce qui a paru ajouter à la ressemblance entre l'aigle et le poisson dont nous traitons, c'est que cette raie a la tête assez dis-

tincte du corps, et que cette partie est terminée par un museau allongé et très-souvent peu arrondi. De plus, ses yeux sont assez grands et très-saillants, ce qui lui donne un nouveau trait d'analogie avec le dominateur des airs.



On trouve les raies aigles beaucoup plus rarement dans les mers septentrionales de l'Europe que dans la Méditerranée et d'autres mers situées dans des climats chauds ou tempérés; c'est particulièrement dans ces mers moins éloignées des tropiques que l'on en a pêché du poids de trois cents livres.

LE REQUIN

SQUALUS CARCHARIUS (LACÉP.)

Ce formidable squalo parvient jusqu'à une longueur de plus de dix mètres, il pèse quelquefois près de mille livres.

Mais la grandeur n'est pas son seul attribut : il a reçu aussi la force et des armes meurtrières ; et, féroce autant que vorace, impétueux dans ses mouvements, avide de sang et insatiable de proie, il est véritablement le tigre de la mer. Recherchant sans crainte tout ennemi, poursuivant avec plus d'obstination, attaquant avec plus de rage, combattant avec plus d'acharnement que les autres habitants des eaux : plus dangereux que plusieurs cétacés, qui presque toujours sont moins puissants que lui ; inspirant même plus d'effroi que les baleines ; rapide dans sa course, répandu sous tous les climats, ayant envahi, pour ainsi dire, toutes les mers ; paraissant souvent au milieu des tempêtes ; aperçu facilement par l'éclat phosphorique dont il brille au milieu des ombres des nuits les plus orageuses ; menaçant de sa gueule énorme et dévorante les infortunés navigateurs exposés aux horreurs du naufrage, il n'est pas surprenant qu'il ait reçu le nom sinistre qu'il porte. *Requin* est en effet une corruption de *requiem*, mot qui désigne depuis longtemps, en Europe, la mort et le repos éternel.

Le corps du requin est très-allongé, et la peau qui le recouvre est garnie de petits tubercules très-serrés les uns contre les autres. Comme cette peau tuberculée est très-dure, on l'emploie dans les arts à polir différents ouvrages de bois et d'ivoire ; on s'en sert aussi pour couvrir des étuis et d'autres meubles.

La couleur de son dos et de ses côtés est d'un cendré brun, et celle du dessous de son corps d'un blanc sale.

La tête est aplatie et terminée par un museau un peu arrondi. Au-dessous de cette extrémité on voit les narines,

qui, étant le siège d'un odorat très-fin et très-délicat, donnent au requin la facilité de reconnaître au loin sa proie, et de la distinguer au milieu des eaux les plus agitées par les vents, ou des ombres de la nuit la plus noire, ou de l'obscurité des abîmes les plus profonds de l'Océan.

L'ouverture de la bouche est en forme de demi-cercle et placée transversalement au-dessous de la tête et derrière les narines. Elle est très-grande, et l'on pourra juger facilement de ses dimensions en sachant que le contour d'un côté de la mâchoire supérieure, mesuré depuis l'angle des deux mâchoires jusqu'au sommet de la mâchoire d'en haut, égale à peu près le onzième de la longueur totale de l'animal. Le contour de la mâchoire supérieure d'un requin de trente pieds est donc environ de six pieds de longueur.

Lorsque cette gueule est ouverte, on voit au delà des lèvres, qui sont étroites et de la consistance du cuir, des dents plates, triangulaires, dentelées sur leurs bords, et blanches comme de l'ivoire. Chacun des bords de cette partie émaillée, qui sort hors des gencives, a communément près de deux pouces de longueur dans les requins de trente pieds.

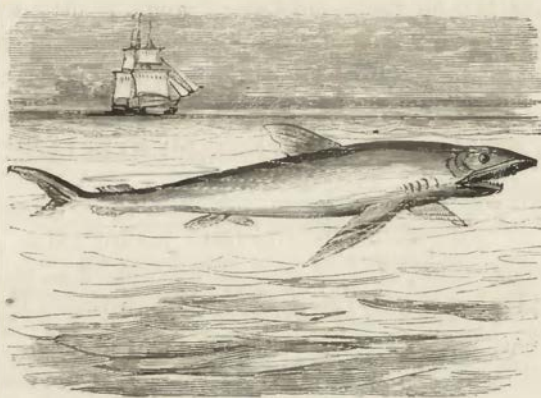
Toute la partie antérieure du museau est criblée, par-dessus et par-dessous, d'une grande quantité de pores répandus sans ordre, très-visibles, et qui, lorsqu'on comprime fortement le devant de la tête, répandent une espèce de gelée épaisse, cristalline et phosphorique.

Les yeux sont petits et presque ronds; l'iris est d'un vert foncé et doré; et la prunelle, qui est bleue, consiste dans une fente transversale.

Toutes les nageoires sont fermes, roides et cartilagineuses. Les pectorales, triangulaires et plus grandes que les autres, s'étendent au loin de chaque côté et n'ajoutent pas peu à la rapidité avec laquelle nage le requin.

Les œufs éclosent à différentes époques dans le ventre de la mère.

Lorsque le requin est sorti de son œuf et qu'il a étendu librement tous ses membres, il n'a encore que quelques



pouces de longueur ; et nous ignorons quel nombre d'années doit s'écouler avant qu'il présente celle de trente pieds.

Quelquefois le défaut d'aliments plus substantiels l'oblige de se contenter de sépies, de mollusques ou d'autres vers marins ; mais ce sont les plus grands animaux qu'il recherche avec le plus d'ardeur ; il est surtout très-empressé de courir partout où l'attirent des corps morts de poissons ou de quadrupèdes et des cadavres humains.

La chair du requin est dure, coriace, de mauvais goût et difficile à digérer. Les nègres de Guinée, et particulièrement ceux de la côte d'Or, s'en nourrissent cependant, et ôtent à cet aliment presque toute sa dureté en le gardant très-longtemps. Les Islandais font un grand usage de la graisse du requin; ils s'en servent à la place du lard de cochon, ou la font bouillir pour en tirer de l'huile.

Les requins sont très-répandus dans toutes les mers. Il n'est donc pas surprenant que leurs dépouilles pétrifiées, et plus ou moins entières, se trouvent dans un si grand nombre de montagnes et d'autres endroits du globe autrefois recouverts par les eaux de l'Océan.

ADDITION A L'ARTICLE DU REQUIN

Toute sorte de chair accomode cet animal; il semble pourtant que celle de l'homme blanc l'attire moins que celle d'un nègre, et celle-ci moins que celle d'un chien. En 1744, un matelot provençal, se baignant dans la Méditerranée près d'Antibes, s'aperçut qu'un requin nageait au-dessous de lui et le suivait; le matelot fit un cri lamentable pour appeler le secours de ses compagnons, qui étaient sur le bord du vaisseau, à côté duquel il se trouvait; ils lui jetèrent une corde avec laquelle il s'attacha au-dessous des bras, et ils l'enlevèrent rapidement: le requin alors s'élança hors de l'eau si vivement, qu'il put encore lui emporter une jambe comme s'il l'eût coupée avec une hache.

On mange le ventre du requin après l'avoir fait mariner pendant vingt-quatre heures et bouillir à l'eau.

(VALMONT DE BOHARÉ.)

LA SCIE

PRISTIS ANTIQUORUM (LATH.)

Le nom que les anciens et les modernes ont donné à cet animal indique l'arme terrible dont sa tête est pourvue, et qui seule le séparerait de toutes les espèces de poissons connues jusqu'à présent. Cette arme forte et redoutable consiste dans une prolongation du museau, qui, au lieu d'être arrondi ou de finir en pointe, se termine par une extension très-ferme, très-longue, très-aplatie de haut en bas, et très-étroite. Cette extension est composée d'une matière osseuse et très-dure. On peut la comparer à la lame d'une épée, et elle est recouverte d'une peau dont la consistance est semblable à celle du cuir. Sa longueur est communément égale au tiers de la longueur totale de l'animal; sa largeur augmente en allant vers la tête. Le bout de cette prolongation du museau ne présente cependant pas de pointe aiguë, mais un contour arrondi; et les deux côtés de cette sorte de lame montrent un nombre plus ou moins considérable de dents très-fortes, très-dures, très-grandes et très-allongées. Le nombre des dents de cette scie varie dans les différents individus, et le plus souvent il y en a de vingt-cinq à trente de chaque côté.

La scie ose se mesurer même avec la baleine; et, ce qui prouve quel pouvoir lui donne sa longue et dure épée, son audace va jusqu'à une sorte de haine implacable. Toutes les fois que ce squalo rencontre une baleine, il lui livre un combat opiniâtre. La baleine tâche en vain de

frapper son ennemi de sa queue, dont un seul coup suffirait pour le mettre à mort : le squalo, réunissant l'agilité à la force, bondit, s'élance au-dessus de l'eau, échappe au coup, et, retombant sur le cétacé, lui enfonce dans le dos sa lame dentelée. Souvent les dents de la lame du squalo pénétrant très-avant dans son corps, elle perd la vie avec son sang, avant d'avoir pu parvenir à frapper mortellement son ennemi.

Mais ce n'est pas seulement dans l'Océan septentrional que la scie donne, pour ainsi dire, la chasse aux baleines ; on la trouve dans presque toutes les mers. On la rencontre particulièrement auprès des côtes d'Afrique.

LA BAUDROIE

BATRACHES PISCATORIUS (KL.)

Ce qui caractérise les lophies, c'est la grande quantité d'éminences, de prolongements et de nageoires qu'elles présentent. Les nageoires inférieures placées sous la gorge sont, chez la baudroie, courtes, fortes, et composées de rayons assez mobiles pour lui servir à s'attacher, et, pour ainsi dire, à s'accrocher au fond des mers. Ces rayons sont d'ailleurs au nombre de cinq, et réunis par une membrane assez lâche : aussi a-t-on cru voir dans chacune de ces deux nageoires ventrales, ou plutôt jugulaires, une sorte de main à cinq doigts et palmée. D'un autre côté, les nageoires pectorales, au lieu de tenir immédiatement au corps, sont situées à l'extrémité d'une prolongation charnue et un peu coudée, que l'on a voulu comparer à

un bras ou à une jambe : en conséquence, la baudroie n'a plus paru qu'une sorte d'animal marin à deux mains et à deux pieds, ou plutôt à quatre mains. On en a fait un quadrumane marin. La baudroie a, de plus, une tête excessivement grosse, et une gueule énorme presque entièrement semblable à celle d'une grenouille.

L'intérieur de la bouche est garni d'un grand nombre de dents longues, crochues et aiguës; on en voit non-seulement à la mâchoire supérieure, où elles forment trois rangées, et à la mâchoire inférieure, où elles sont disposées sur deux rangs, mais encore au palais et sur deux cartilages très-durs et allongés placés auprès du gosier. La langue, qui est large, courte et épaisse, est hérissée de dents semblables; et l'on aperçoit d'autant plus aisément cette multitude de dents plus ou moins recourbées, sur la langue, au gosier, sur le palais et aux mâchoires.

La baudroie est brune par-dessus et blanche par-dessous, et la nageoire de la queue est noire, ainsi que le bord des nageoires pectorales.

La peau de la baudroie est molle et flasque dans beaucoup d'endroits; ses muscles paraissent faibles; sa queue, qui n'est ni très-souple ni déliée, ne peut pas être agitée avec vitesse.

C'est du fond de la vase ou des saillies d'un rocher que la baudroie s'élançe sur sa proie.

LE BALISTE VIEILLE

BALISTES VETULA (BL.)

Le corps des balistes est très-comprimé par les côtés, et

se termine le plus souvent, le long du dos et sous le ventre, par un bord aigu que l'on a comparé à une carène. Il est tout couvert de petits tubercules, ou d'écailles très-dures, réunis par groupes, distribués par compartiments plus ou moins réguliers, et fortement attachés à un cuir épais. Ce tégument particulier revêt non-seulement le corps proprement dit des balistes, mais encore leur tête, qui paraît le plus souvent peu distincte du corps; et il cache ainsi tout l'animal sous une sorte de cuirasse et de casque, que des dents très-acérées ont beaucoup de peine à percer.

Les balistes s'aident, en nageant, d'une vessie à air qu'ils ont auprès du dos; ils ont cependant reçu un autre moyen d'augmenter la facilité avec laquelle ils peuvent s'élever ou s'abaisser au milieu des eaux de la mer. Les téguments qui recouvrent leur ventre sont susceptibles d'une grande extension; et l'animal peut, quand il le veut, introduire dans cette cavité une quantité de gaz assez considérable pour y produire un gonflement très-marqué. En accroissant ainsi son volume par l'admission d'un fluide plus léger que l'eau, il diminue sa pesanteur spécifique, et s'élève au sein des mers.

Tels sont les caractères généraux qui appartiennent à tous les balistes.

La dénomination de *vieille* donnée à celui dont nous nous sommes occupé en particulier vient de la nature du sifflement qu'il produit, et dans lequel on a voulu trouver des rapports avec les sons d'une voix affaiblie par l'âge, et de la forme de ses dents de devant, que l'on a considérées comme un peu semblables à des dents décharnées.

La vieille se nourrit des animaux des coquilles. Elle est

quelquefois la proie de gros poissons, malgré sa grandeur, sa conformation et ses piquants : mais alors elle est presque toujours saisie par la queue, qui, dénuée d'aiguillons, est moins bien défendue que le devant du corps.

LA CHIMÈRE ARCTIQUE

CHIMERA MONSTROSA (L.)

C'est un objet très-digne d'attention que ce grand poisson cartilagineux, dont la conformation remarquable lui a fait donner le nom de *chimère*, et même celui de *chimère monstrueuse* par Linné et par d'autres naturalistes, et dont les habitudes l'ont fait nommer aussi *le singe de la mer*.

Le lion a été nommé *le roi des animaux* : on a donné aussi un empire à la chimère ; et, si l'on n'a pu supposer sa puissance établie que sur une seule espèce, on l'a fait régner sur une des plus nombreuses, et plusieurs auteurs l'ont appelée *le roi des harengs*, dont elle agite et poursuit les immenses colonnes.

On ne connaît encore dans le genre de la chimère que deux espèces : l'arctique, dont nous nous occupons, et celle à laquelle nous avons donné le nom d'*antarctique*. Leurs dénominations indiquent les contrées du globe qu'elles habitent ; et c'est encore un fait digne d'être observé, que ces deux espèces, qui ont de très-grands rapports dans leurs formes et dans leurs habitudes, soient séparées sur le globe par les plus grands intervalles.

La chimère, qui habite dans notre hémisphère, et qui

de loin ressemble beaucoup à un squalé, parvient au moins à trois pieds de longueur.

Le corps de la chimère arctique est un peu comprimé par les côtés, très-allongé, et va en diminuant très-sensiblement de grosseur depuis les nageoires pectorales jusqu'à l'extrémité de la queue. La peau qui la revêt est souple, lisse, et présente des écailles si petites, qu'elles échappent, pour ainsi dire, au toucher, et cependant si argentées, que tout le corps de la chimère brille d'un éclat assez vif. Quelquefois des taches brunes, répandues sur ce fond, en relèvent la blancheur.

La tête est grande, et représente une sorte de pyramide, dont le bout du museau forme la pointe, et dont le sommet est presque à la même hauteur que les yeux. Le tégument mou et flexible qui la couvre est plissé dans une très-grande étendue du côté inférieur, et percé dans cette même partie, ainsi que sur les faces latérales, d'un nombre assez considérable de pores arrondis, grands, et destinés à répandre une mucosité plus ou moins gluante.

Les yeux sont très-gros.

Les nageoires pectorales sont très-grandes, un peu en forme de faux, et attachées à une prolongation charnue. Celle du dos commence par un rayon triangulaire très-allongé, très-dur, et dentelé par derrière : sa hauteur diminue ensuite tout d'un coup ; mais bientôt après elle se relève, et s'étend jusque assez loin au delà de l'anus.

La chimère arctique vit au milieu de l'Océan septentrional. Ce n'est que rarement que cet animal s'approche des rivages. Il se nourrit le plus souvent de crabes, de mollusques et des animaux à coquilles ; et, s'il vient à la surface

de l'eau, ce n'est guère que pendant la nuit, ses yeux grands et sensibles ne pouvant supporter qu'avec peine l'éclat de la lumière du jour, augmenté par la réflexion des glaces boréales. On l'a vu cependant attaquer ces légions innombrables de harengs dont la mer du Nord est couverte à certaines époques de l'année, les poursuivre, et faire sa proie de plusieurs de ces faibles animaux.

L'ESTURGEON

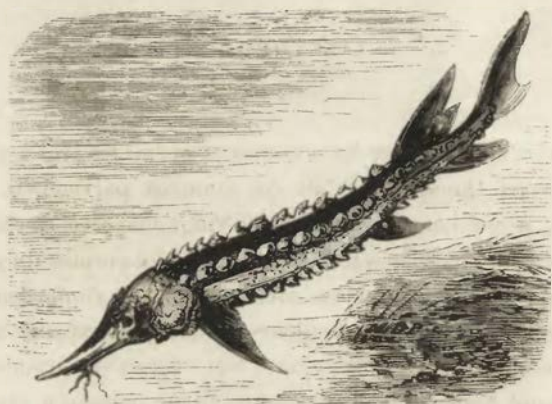
ACIPENSER STURIO (L.)

L'on doit compter les acipensères parmi les plus grands poissons. Quelques-uns de ces animaux parviennent, en effet, à une longueur de plus de vingt-cinq pieds (près de neuf mètres). Mais, s'ils atteignent aux dimensions du plus grand nombre de squales, avec lesquels leur conformation extérieure leur donne d'ailleurs beaucoup de rapport; s'ils voguent, au milieu des ondes, leurs égaux en grandeur, ils sont bien éloignés de partager leur puissance. Ayant reçu une chair plus délicate et des muscles moins fermes, ils ont été réduits à une force bien moindre; et leur bouche plus petite ne présente que des cartilages plus ou moins endurcis, au lieu d'être armée de plusieurs rangs de dents aiguës, longues et menaçantes.

L'ouverture de la bouche est placée, comme dans le plus grand nombre de squales, au-dessous de ce museau avancé. Des cartilages assez durs garnissent les deux mâchoires et tiennent lieu de dents.

Entre cette ouverture de la bouche et le bout du mu-

seau, on voit quatre filaments déliés rangés sur une ligne transversale, aussi éloignés de cette ouverture que de l'extrémité de la tête, et même quelquefois plus rapprochés de cette dernière partie que de la première. Ces barbillons, très-menus, très-mobiles, et un peu semblables à de petits vers, attirent souvent de petits poissons imprudents jusqu'auprès de la gueule de l'esturgeon, qui avait



caché presque toute sa tête au milieu des plantes marines ou fluviales.

La couleur de l'esturgeon est bleuâtre, avec de petites taches brunes sur le dos, et, noires sur la partie inférieure du corps. Sa grandeur est très-considérable, ainsi que nous l'avons déjà annoncé ; et, lorsqu'il a atteint tout son développement, il a plus de dix-huit pieds ou de six mètres de longueur.

LE TÉTRODON PERROQUET

TETRAGON PSITTACUS (PL.)

Les poissons cartilagineux, appelés tétrodons, ont reçu ce nom, qui signifie *quatre dents*, à cause de la conformation particulière de leurs mâchoires. Elles sont, en effet, larges, dures, osseuses, saillantes, quelquefois arrondies sur le devant, et séparées chacune, dans la partie antérieure, par une fente verticale, en deux portions auxquelles le nom de *dents* a été donné. Ces quatre dents, ou ces quatre portions de mâchoires osseuses, qui débordent les lèvres, sont ordinairement dentelées, et ont beaucoup de rapports avec les mâchoires dures et dentelées des tortues. Dans les espèces où leur partie antérieure se prolonge un peu en pointe, ces portions de mâchoires ressemblent un peu aux mandibules du bec d'un perroquet.

Les tétrodons n'ont reçu de la puissance créatrice ni enveloppe solide, ni bouclier impénétrable, mais la surface de leur peau est hérissée de petits piquants dont le nombre compense la brièveté. Ces pointes blessent assez la main qui veut retenir le poisson, ou l'animal qui veut le saisir, pour contraindre souvent à lâcher prise et à cesser de poursuivre le tétrodon; et il est à remarquer que la seule espèce de ce genre que l'on ait vue absolument sans aiguillons a été douée, pour se défendre, de la force et de la grandeur.

Les balistes gonflent une partie de leur corps à vo-

lonté et d'une manière plus ou moins sensible; les tétrodons eussent ainsi leur partie inférieure; mais ils peuvent donner à cette partie une extension si considérable, qu'elle devient comme une grosse boule soufflée, dans la portion supérieure de laquelle disparaît, pour ainsi dire, quelquefois, le corps proprement dit, quelque cylindrique ou quelque conique que soit sa forme.

C'est dans l'Inde qu'habite le tétrodon-perroquet, dont la partie supérieure est communément brune avec des taches blanches et de diverses figures, et dont les côtés sont blancs avec des bandes irrégulières, longitudinales, et de couleurs foncées.

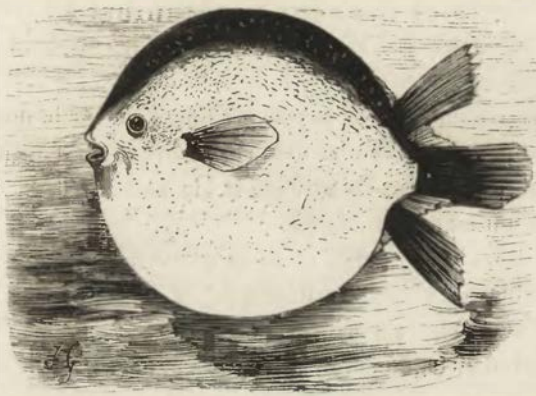
Des aiguillons revêtent la peau du ventre, et sont renfermés presque en entier dans des espèces de petits renfoncements, qui disparaissent lorsque l'animal se gonfle et que la peau est tendue.

LA LUNE DE MER

ORTHOGORISCUS MOLA (SCHN.)

Ce poisson, un des plus remarquables par sa forme, habite non-seulement dans la Méditerranée, où on le trouve très-fréquemment, mais encore dans l'Océan, où on le pêche à presque toutes les latitudes, depuis le cap de Bonne-Espérance jusque vers l'extrémité septentrionale de la mer du Nord. Il est très-aisé de le distinguer d'un très-grand nombre de poissons, et particulièrement de ceux de son genre, par l'aplatissement de son corps, si comprimé latéralement, et ordinairement si arrondi dans

le contour vertical qu'aperçoivent ceux qui regardent un de ses côtés, qu'on a comparé son ensemble à un disque ; et voilà pourquoi le nom de *soleil* lui a été donné, ainsi que celui de *lune*, qui a été cependant plus généralement adopté. Il a d'ailleurs, sur cette grande surface presque circulaire que chaque côté présente, cet éclat blanchâtre qui distingue la lumière de la lune. En effet, si son dos est communément d'une nuance très-foncée et presque noire.



ses côtés et son ventre brillent d'une couleur argentine très-resplendissante, surtout lorsque le tétrodon est exposé aux rayons du soleil. Mais ce n'est pas seulement pendant le jour qu'il répand ainsi cet éclat argentin qu'il ne doit alors qu'à la réflexion d'une clarté étrangère : pendant la nuit, il brille de sa propre lumière ; il montre, de même qu'un très-grand nombre de poissons, et plus vivement que plusieurs de ces animaux, une splendeur phospho-

rique qu'il tient de la matière huileuse dont il est imprégné. Cette splendeur paraît d'autant plus vive que la nuit est plus obscure. Ces tétrodons parviennent à la longueur de quatre mètres, ou un peu plus de douze pieds; et, comme leur hauteur est à peu près égale à leur longueur, on peut dire qu'ils peuvent montrer de chaque côté une surface resplendissante de plus de cent pieds carrés.

LE GYMNOTE ÉLECTRIQUE

GYMNOTES ELECTRICUS (L.)

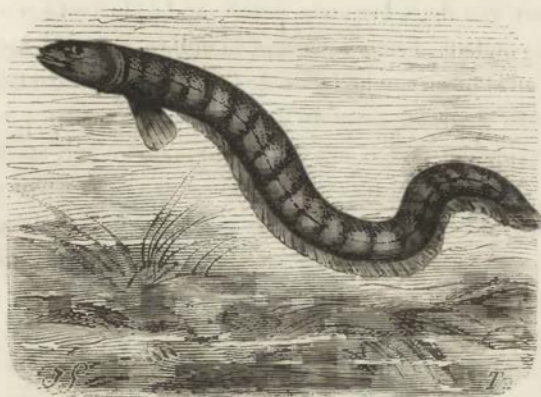
Les gymnotes n'ont pas de nageoires, ni sur le dos, ni au bout de la queue; et c'est ce dénûment qui leur a fait donner le nom qu'ils portent, et qui vient de deux mots grecs qui signifient *dos nu*.

L'ensemble du corps et de la queue des gymnotes est très-allongé, presque cylindrique, et serpentiforme. Les yeux sont voilés par une membrane qui n'est qu'une continuation du tégument le plus extérieur de la tête. Le corps proprement dit est très-court, souvent un peu comprimé, et quelquefois terminé par-dessous en forme de carène.

C'est auprès de Surinam qu'habite le gymnote électrique : il parvient ordinairement jusqu'à la longueur d'un mètre un ou deux décimètres; et la circonférence de son corps, dans l'endroit le plus gros, est alors de trois à quatre décimètres. Sa tête est percée de petits trous ou pores très-sensibles, qui sont les orifices des vaisseaux destinés à répandre sur sa surface une liqueur visqueuse; des ouvertures plus petites, mais analogues, sont dissé-

minées en très-grand nombre sur son corps et sur sa queue. Sa peau ne présente d'ailleurs aucune écaille facilement visible. Son museau est arrondi; sa mâchoire inférieure est plus avancée que la supérieure; ses dents sont nombreuses et acérées, et on voit des verrues sur son palais, ainsi que sur sa langue, qui est large.

La couleur de l'animal est noirâtre et relevée par quelques raies étroites et longitudinales d'une nuance plus



foncée. Il doit jouir d'un toucher plus délicat et présenter un instinct plus relevé que ceux d'un très-grand nombre de poissons. La vitesse de sa natation le transporte dans des temps très-courts auprès de sa proie, ou loin de ses ennemis; et, lorsqu'il n'a plus qu'à immoler des victimes dont il s'est approché, ou à repousser ceux des poissons supérieurs en force auxquels il n'a point échappé par la fuite, il déploie la puissance redoutable qui lui a été accordée, il met en jeu sa vertu engourdissante, il frappe à

grands coups, et répand autour de lui la mort ou la stupeur.

Lorsqu'on touche cet animal avec une seule main, on n'éprouve pas de commotion, ou on n'en ressent qu'une extrêmement faible; mais la secousse est très-forte lorsqu'on applique les deux mains sur le poisson, et qu'elles sont séparées l'une de l'autre par une distance assez grande. Comme dans les expériences électriques, le coup reçu par le moyen de deux mains a pu être assez fort pour donner aux deux bras une paralysie de plusieurs années.

Les métaux, l'eau, les corps mouillés, et toutes les autres substances conductrices de l'électricité, transmettent la vertu engourdissante du gymnote; et voilà pourquoi on est frappé au milieu des fleuves, quoiqu'on soit encore à une assez grande distance de l'animal; et voilà pourquoi encore les petits poissons, pour lesquels cette secousse est beaucoup plus dangereuse, éprouvent une commotion dont ils meurent à l'instant, quoiqu'ils soient éloignés de plus de cinq mètres de l'animal torporifique.

Mais pour que le gymnote jouisse de tout son pouvoir, il faut souvent qu'il se soit, pour ainsi dire, progressivement animé. Ordinairement les premières commotions qu'il fait éprouver ne sont pas les plus fortes, elles deviennent plus vives à mesure qu'il s'évertue, s'agite, s'irrite; elles sont terribles quand il est livré à une sorte de rage.

L'ANGUILLE

MURCENA ANGUILLA (LACÉP.)

De loin on confondrait assez facilement l'anguille avec un véritable serpent : elle a de même le corps très-allongé et presque cylindrique. Sa tête est menue, le museau un peu pointu et la mâchoire inférieure plus avancée que la supérieure.

Les lèvres sont garnies d'un grand nombre de petits orifices par lesquels se répand une liqueur onctueuse ; une rangée de petites ouvertures analogues existe de chaque côté de l'animal, et c'est ainsi que l'anguille est perpétuellement arrosée de cette substance qui la rend si visqueuse. Sa peau est, sur tous les points de son corps, enduite de cette humeur gluante qui la fait paraître comme vernie. Elle est pénétrée de cette sorte d'huile qui rend ses mouvements très-souples ; et l'on voit déjà pourquoi elle glisse si facilement entre des mains inexpérimentées, qui, ne pouvant la saisir par aucune aspérité, la sentent couler et s'échapper comme un fluide. A la vérité, cette même peau est garnie d'écaillés imperceptibles.

Les couleurs que l'anguille présente sont toujours agréables, mais elles varient assez fréquemment, et il paraît que leurs nuances dépendent beaucoup de l'âge de l'animal et de la qualité de l'eau au milieu de laquelle il vit.

Les anguilles parviennent à une grandeur très-considérable : il n'est pas rare d'en trouver en Angleterre,

ainsi qu'en Italie, du poids de huit à dix kilogrammes.

Avec de l'agilité, de la souplesse, de la force dans les muscles, de la grandeur dans les dimensions, il est facile à l'anguille de parcourir des espaces étendus, de surmonter plusieurs obstacles, de faire de grands voyages, de remonter contre des courants rapides. Aussi va-t-elle périodiquement, tantôt des lacs ou des rivages voisins de la source des rivières vers les embouchures des fleuves, et tantôt de la mer vers les sources ou les lacs.



Pendant cette longue course, ainsi que pendant le retour des environs de la mer vers les eaux douces élevées, les anguilles se nourrissent, aussi bien que pendant qu'elles sont stationnaires, d'insectes, de vers, d'œufs et de petites espèces de poissons. Elles attaquent quelquefois des animaux un peu plus gros.

Malgré leur souplesse, leur vivacité, elles ont des ennemis auxquels il leur est très-difficile d'échapper. Les lou-

tres, plusieurs oiseaux d'eau et les grands oiseaux de rivage les pêchent avec habileté et les retiennent avec adresse.

Lorsqu'il fait très-chaud on voit l'anguille s'approcher de la surface de l'eau, se placer au-dessous d'un amas de plantes aquatiques, y demeurer immobile, et paraître se plaire dans cette sorte d'inaction et sous cet abri passer.

On sait depuis longtemps qu'elle peut devenir familière au point d'accourir vers la voix ou l'instrument qui l'appelle et qui lui annonce la nourriture qu'elle préfère.

Les anguilles sont en très-grand nombre partout où elles trouvent l'eau, la température, l'aliment qui leur conviennent et où elles ne sont pas privées de toute sûreté.

Tous les climats peuvent convenir à l'anguille : on la pêche dans des contrées très-chaudes, comme aux Indes Orientales ; elle n'est point étrangère aux régions glacées, à l'Islande, au Groënland.

Dans les temps plus reculés et antérieurs aux dernières catastrophes que le globe a éprouvées, ces mêmes murènes ont dû être aussi très-multipliées dans un grand nombre de contrées, puisqu'on reconnaît leurs restes ou leur empreinte dans presque tous les amas de poissons pétrifiés ou fossiles que les naturalistes ont été à portée d'examiner.

ADDITION A L'ARTICLE DE L'ANGUILLE

« Toute anguille, dit Rondelet, naît dans les eaux douces, et, seule d'entre tous les poissons du même genre, aussi aux étangs de vase et dans la mer même. Les anguilles naissent dans la pourriture, comme les vers en

terre, ce que l'on trouve par expérience. Car autrefois un cheval mort ayant été jeté dans l'étang de Maguelone, un peu après on vit un nombre incalculable d'anguilles dans l'intérieur de la carcasse. On ôte le limon de grands étangs pour le faire sécher dehors; or, dès que la pluie tombe sur ce limon d'abord séché, il en sort une multitude de petites anguilles. Quand les grandes pluies de l'hiver ou la fonte des neiges augmentent les eaux des rivières, on trouve dans les nasses et autres rets une grande quantité d'anguilles, lesquelles on sale pour le prochain carême. Pour cette raison Aristophane compare ceux qui font leur profit des guerres et perturbations des républiques aux pêcheurs d'anguilles, qui ne prennent rien s'ils ne troublent l'eau. De là vient le proverbe *pêcher en eau trouble*, qui se dit de ceux qui ne font leur profit sinon que de mutineries, de noises et de procès. »

LE CONGRE

MORENA CONGER (LACÉP.)

Le congre a beaucoup de rapports avec l'anguille; mais il en diffère par les proportions de ses diverses parties, par la plus grande longueur des petits appendices cylindriques placés sur le museau, ou *barbillons*; par le diamètre de ses yeux, qui sont plus gros; par sa couleur, qui sur sa partie supérieure est blanche ou cendrée ou noire, qui sur sa partie inférieure est blanche, et qui d'ailleurs offre fréquemment des teintes vertes sur la tête, des teintes bleues sur le dos, et des teintes jaunes sous le corps ainsi

que sous la queue; par ses dimensions supérieures à celles de l'anguille, puisqu'il n'est pas très-rare de lui voir atteindre une longueur de plus de cinq mètres; et enfin par la nature de son habitation, qu'il choisit presque toujours au milieu des eaux salées. On le trouve dans toutes les



grandes mers de l'ancien et du nouveau continent; il est très-répandu surtout sur les côtes d'Angleterre et de France. Ses œufs sont enveloppés d'une matière graisseuse très-abondante.

Il est très-vorace; et, comme il est grand et fort, il peut se procurer aisément l'aliment qui lui est nécessaire.

L'ESPADON

XIPHIAS GLADIUS (L.)

Voici un de ces géants de la mer qui réunissent une grande force à des dimensions très-étendues. Au premier

aspect, le xiphias-espardon nous rappelle les énormes squales et même le terrible requin. Il a reçu comme eux une grande taille, des muscles vigoureux, un corps agile, une arme redoutable, un courage intrépide, tous les attributs de la puissance ; lorsqu'il mesure ses forces contre les grands habitants des eaux, ce sont plutôt des ennemis dangereux pour lui qu'il repousse que des victimes qu'il poursuit ; il se contente souvent pour sa nourriture d'algues et d'autres plantes marines.



Sa forme est très-digne d'attention. Sa tête surtout frappe par sa conformation singulière. Les deux os de la mâchoire supérieure se prolongent en avant, se réunissent et s'étendent de manière que leur longueur égale à peu près le tiers de la longueur totale de l'animal. Ils forment une lame étroite et plate, qui s'amincit et se rétrécit de plus en plus jusqu'à son extrémité, et dont les bords sont tranchants comme ceux d'un espardon ou d'un sabre antique.

La mâchoire inférieure est pointue par devant, et, sa longueur égalant le tiers de la longueur de la lame, c'est-à-dire le neuvième de la longueur totale de l'animal, il n'est pas surprenant que l'ouverture de la bouche soit grande ; ses deux bords sont garnis d'un nombre considérable de petites dents tournées vers le gosier.

L'espadon habite dans un grand nombre de mers. On le trouve dans l'Océan d'Europe, dans la Méditerranée, et jusque dans les mers australes.

Les espadons ont des muscles très-puissants : leur intérieur renferme de plus une grande vessie natatoire ; ils nagent avec vitesse ; ils peuvent atteindre avec facilité de très-grands habitants de la mer. Parvenus quelquefois à la longueur de plus sept mètres, frappant leurs ennemis avec un glaive pointu et tranchant de plus deux mètres, ils mettent en fuite ou combattent avec avantage les jeunes et petits cétacés.

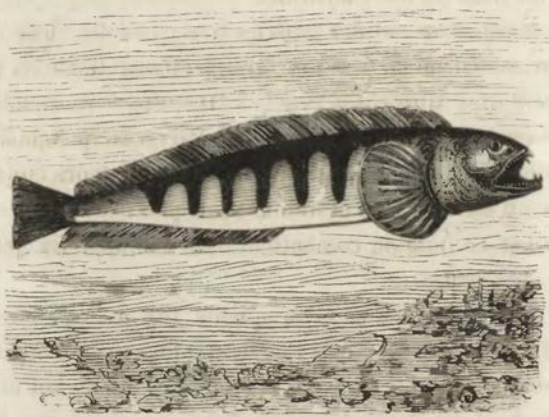
La saveur agréable et la qualité très-nourrissante de la chair de l'espadon font que dans plusieurs contrées on le pêche avec soin. Souvent la recherche qu'on fait de cet animal est d'autant plus infructueuse, qu'avec son long sabre il déchire et met en mille pièces les filets par le moyen desquels on a voulu le saisir.

LE LOUP DE MER

ANARZICHAS LUPUS (L.)

Ce poisson peut figurer avec avantage à côté de l'espadon, et par sa force et par sa grandeur. Il parvient

quelquefois, au moins dans les mers très-profondes, jusqu'à la longueur de cinq mètres; et, s'il n'est point armé d'un glaive, il a reçu des dents redoutables, et par leur nombre, et par leur forme, et par leur dureté. Son organisation intérieure lui donne d'ailleurs une très-grande voracité. Féroce comme les squales, terrible pour la plupart des habitants des mers, vrai loup de l'Océan, il porte le ravage parmi le plus grand nombre de poissons. Son



corps et sa queue sont allongés et comprimés; aussi nage-t-il en serpentant comme les murènes. Sa peau est forte, épaisse, gluante, ce qui lui donne la facilité de s'échapper ainsi que l'anguille lorsqu'on veut le saisir.

La tête du loup de mer est grosse, le museau arrondi, le front un peu élevé, l'ouverture de la bouche très-grande; les lèvres sont membraneuses, mais fortes, et les mâchoires sont doubles: au-devant de ces puissantes mâchoires, on voit, tant en haut qu'en bas, au moins six

dents coniques propres à couper ou plutôt à déchirer. On voit d'ailleurs cinq rangs de dents molaires supérieures, plus ou moins irrégulières, plus ou moins convexes, et trois rangs de molaires inférieures semblables. La langue est courte, lisse et un peu arrondie à son extrémité. Les yeux sont ovales.

C'est dans l'Océan septentrional que se trouve le loup ; mais il se tient communément, pendant une grande partie de l'année, à des distances considérables de toute terre et dans les profondeurs des mers ; il ne se montre pas pendant l'hiver près des rivages septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique.

Le loup est d'un noir cendré par-dessus, et d'un blanc plus ou moins pur par-dessous ; ce qui lui donne un nouveau rapport extérieur avec plusieurs cétacés.

LA MORUE

GADUS MORRHUA (L.)

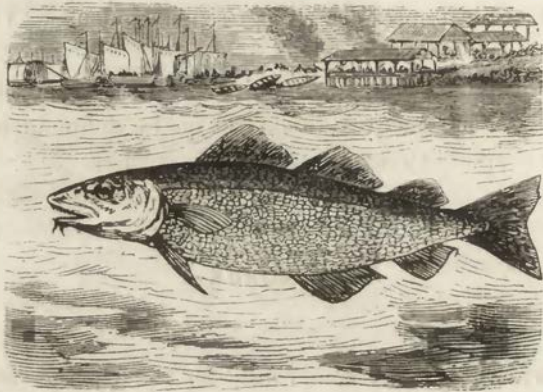
La morue a la tête comprimée ; les yeux, placés sur les côtés, sont très-peu rapprochés l'un de l'autre, très-gros, voilés par une membrane transparente ; et cette dernière conformation donne à l'animal la faculté de nager à la surface des mers septentrionales, sans être ébloui par la grande quantité de lumière réfléchie sur ces plages boréales.

Son corps est allongé, légèrement comprimé et revêtu d'écaillés plus grandes que celles des autres gades. On voit sur la morue trois grandes nageoires dorsales.

Les morues parviennent très-souvent à une grandeur assez considérable pour peser un myriagramme.

L'espèce la plus connue est d'un gris cendré tacheté de jaunâtre sur le dos. La partie inférieure du corps est blanche, et quelquefois rougeâtre, avec des taches couleur d'or dans les jeunes individus.

La morue est si goulue, qu'elle avale souvent des morceaux de bois ou d'autres substances qui ne peuvent pas servir à sa nourriture.



L'eau douce ne paraît pas lui convenir ; on ne la voit jamais dans les fleuves ou les rivières. Elle habite particulièrement dans la portion de l'Océan septentrional comprise entre le quarantième degré de latitude et le soixante-sixième.

Lorsque le besoin de se débarrasser de la laite ou des œufs, ou la nécessité de pourvoir à leur subsistance, chasse les morues vers les côtes, c'est principalement près

des rives et des bancs couverts de crabes ou de moules qu'elles se rassemblent ; et elles déposent souvent leurs œufs sur des fonds rudes au milieu des rochers.

Depuis plusieurs siècles les peuples industriels et marins de l'Europe ont senti l'importance de la pêche des morues, et s'y sont livrés avec ardeur. Dès le quatorzième siècle, les Anglais et les habitants d'Amsterdam ont entrepris cette pêche, pour laquelle les Islandais, les Norvégiens, les Français et les Espagnols ont rivalisé avec eux plus ou moins heureusement ; et vers le commencement du seizième, les Français ont envoyé sur le grand banc de Terre-Neuve les premiers vaisseaux destinés à en rapporter des morues.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA MORUE

Leuvenhœck a trouvé que la somme totale des œufs que porte une morue ordinaire se monte à neuf millions trois cent quarante-quatre mille œufs.

Je dois faire remarquer, dit M. Anderson, que ce poisson insatiable a reçu de la nature un avantage singulier que beaucoup de nos gourmands souhaiteraient pouvoir partager avec lui : c'est que presque toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois ou quelque autre chose d'indigeste, il vomit son estomac, le retourne devant sa bouche, et, après l'avoir vidé et bien rincé dans l'eau de la mer il le retire à sa place et se remet à manger sur-le-champ.

Certaines morues sont remarquables par leur puissance digestive, vraiment extraordinaire : elles digèrent en peu de temps les crabes et les petites tortues, chair et écaille.

LA PÊCHE A LA MORUE

Pour la pêche de la morue, dit Duhamel, il est avantageux d'avoir une pluie fine, un temps couvert avec un vent de sud-ouest ou sud-sud-ouest. Les morues ne mordent pas volontiers lorsque le temps est pur ; l'air chargé de brumes est plus favorable pour la pêche.

Le plus fort de la pêche est ordinairement à la fin de juin et au commencement de juillet ; souvent même, quand la pêche est heureuse, la cargaison est finie en juillet ou au commencement d'août.

Les chaloupes pêcheuses parent le matin, étant munies d'une boussole, de haims, d'appâts, ordinairement d'un peu d'eau-de-vie et de vivres pour vingt-quatre heures.

Quand elles sont rendues au port qu'elles ont choisi, elles mouillent leur grappin, qui a un cordage d'environ deux pouces de grosseur et qui est au moins de cinquante à soixante brasses de longueur.

Chaque pêcheur ayant amarré les haims avec les meilleurs appâts qu'il peut se procurer, se tient debout, ayant deux lignes : il en tient une de chaque main, une qu'il a jeté à bâbord, l'autre, à tribord ; il les agite et leur donn continuellement des secousses.

Quand le pêcheur sent du poisson à l'une de ses lignes, il arrête l'autre à un boulet par une demi-clef, pendant qu'il relève l'autre, qu'il en retire du poisson et qu'il prépare l'appât. Tant qu'il pêche dans un bon fond, il n'a que le temps de faire cette même manœuvre alternativement à ses deux lignes.

LE MERLAN

MERLANDUS VULGARIS (N.)

De toutes les espèces de gades, le merlan est celle dont le nom et la forme extérieure sont le mieux connus dans une grande partie de l'Europe, et particulièrement dans la plupart des départements septentrionaux de la France. Les nuances qu'il présente sont très-brillantes : presque tout son corps resplendit de la blancheur de l'argent ; et l'éclat de cette couleur est relevé, au lieu d'être affaibli, par l'olivâtre qui règne quelquefois sur le dos, par la teinte noirâtre qui distingue les nageoires pectorales, ainsi que celle de la queue.

Tout le monde sait d'ailleurs que le corps du merlan est allongé et revêtu d'écaillés petites, minces et arrondies ; que ses nageoires dorsales sont au nombre de trois ; qu'il n'a pas de barbillons ; que sa mâchoire supérieure est plus avancée que l'inférieure ; que cette même mâchoire d'en haut est armée de plusieurs rangs de dents, et qu'on n'en voit qu'une rangée à la mâchoire d'en bas.

Le merlan habite dans l'Océan qui baigne les côtes européennes. Il se nourrit de vers, de mollusques, de crabes, de jeunes poissons. Il s'approche souvent des rivages, et voilà pourquoi on le prend pendant presque toute l'année.

ADDITION A L'ARTICLE DU MERLAN

A Dunkerque, dit Duhamel, le merlan est un des principaux objets de la pêche pendant les mois de décembre,

janvier et février; on en prend cependant à la ligne pendant toute l'année et avec des filets depuis le mois de mars jusqu'en septembre; mais il n'est pas toujours également bon; celui qu'on prend dans la saison du hareng est gros et a la chair ferme; il commence à avoir des œufs et de la laite vers la fin d'octobre; ce qui augmente jusqu'au mois de février; vers la fin de ce mois il devient maigre et allongé; sa chair est molle et diminue à la cuisson.

Les poissons malades ne mordent point aux appâts, c'est pour cette raison que ceux qu'on prend le printemps et l'été sont pêchés avec des filets, et cette circonstance, jointe au mauvais état des poissons dans cette saison, les rend méprisables; on n'en fait aucun cas et l'on peut, à ce sujet, rappeler ce que nous avons dit: que les poissons que l'on prend au filet, surtout ceux qu'on traîne, sont bien inférieurs à ceux qu'on prend avec les haims, lors même que toutes choses d'ailleurs sont égales.

LE THON

THYNNUS VULGARIS (COV.)

C'est presque toujours à la surface des eaux que les thons se livrent au repos, ou qu'ils s'abandonnent à l'action des diverses causes qui peuvent les déterminer à se mouvoir. On les voit, réunis en troupes très-nombreuses, bondir avec agilité, s'élancer avec force, cingler avec la vélocité d'une flèche. Leur vivacité est principalement produite par une queue très-longue, et qui, frappant

l'onde salée par une face très-étendue, ainsi que par une nageoire très-large, est animée par des muscles vigoureux, et soutenue de chaque côté par un cartilage qui accroît l'énergie de ces muscles puissants.

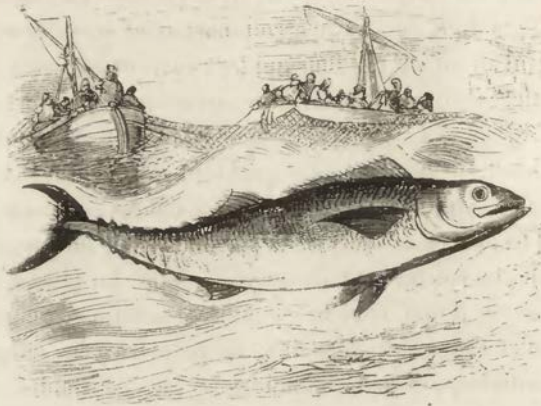
Lorsque, dans certaines saisons, et particulièrement dans celle de la ponte et de la fécondation des œufs, une nécessité impérieuse les amène vers quelque plage, ils serrent leurs rangs nombreux, ils se pressent les uns contre les autres, on les aperçoit naviguant sur la mer, ou nageant au milieu des flots qui les couvrent encore.

Malgré leur multitude, leur grandeur, leur force et leur vitesse, ces éléments des succès dans l'attaque ou dans la défense, un bruit soudain a souvent suspendu une tribu voyageuse de thons au milieu de sa course : on les a vus troublés, arrêtés et dispersés par une vive décharge d'artillerie, ou par un coup de tonnerre subit. Un objet d'une forme ou d'une couleur singulière suffit encore pour ébranler l'organe de leur vue, de manière à les effrayer et à interrompre leurs habitudes les plus constantes.

Ils ont besoin d'une assez grande quantité de nourriture, parce qu'ils présentent communément des dimensions considérables. Les observateurs modernes ont mesuré et pesé des thons de quinze à dix-huit pieds de longueur, et du poids de cent à cent vingt livres ; et cependant ces poissons, ainsi que tous ceux qui n'éclosent pas dans le ventre de leur mère, proviennent d'œufs très-petits : on a comparé la grosseur de ceux du thon à celle des graines de pavot.

Le corps de ce scombres est très-allongé, et semblable à une sorte de fuseau très-étendu. La tête est petite : l'œil

gros; l'ouverture de la bouche très-large; la mâchoire inférieure plus avancée que la supérieure, et garnie, comme cette dernière, de dents aiguës. Les couleurs qui le distinguent ne sont pas très-variées, mais agréables et brillantes : les côtés et le dessous de l'animal présentent l'éclat de l'argent; le dessus a la nuance de l'acier poli; l'iris est argenté, et sa circonférence dorée.



On peut dire, en général, qu'on trouve le thon dans presque toutes les mers chaudes ou tempérées de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. On s'occupe de la pêche de ces animaux sur plusieurs rivages de France et d'Espagne, depuis les premiers jours d'avril jusqu'en septembre; et l'on prétend que l'arrivée des maquereaux annonce celle des thons, qui les poursuivent pour les dévorer.

Ces derniers scombres montrent en effet une si grande avidité pour les maquereaux, qu'il suffit, pour les attirer

dans un piège, de leur présenter un leurre qui en imite grossièrement la forme.

Très-souvent, au lieu de se contenter de saler les thons par des moyens à peu près semblables à ceux qu'on emploie pour la morue, on les marine après les avoir coupés par tronçons, et en les préparant avec de l'huile et du sel. On renferme les thons marinés dans des barils.

Comme les thons sont ordinairement très-gras, il se détache de ces poissons, lorsqu'on les lave pour les saler, une huile communément assez abondante, qui est employée par les tanneurs.

ADDITION A L'ARTICLE DU THON

Ce poisson est naturellement fort craintif, et il suffit de faire beaucoup de bruit, ou qu'il tonne, pour le faire sauver et se jeter dans des fosses où les filets sont tendus ; il habite les lieux limoneux de la mer ; il mange de l'algue et de plusieurs autres plantes maritimes ; il est toujours en troupes ; on connaît qu'il approche par le bruit qu'il fait en agitant violemment l'eau de la mer par où il passe. La vitesse avec laquelle nagent le thon et plusieurs autres espèces de poissons, et la durée constante de cette vitesse ne paraîtraient pas vraisemblables, si elles n'étaient pas bien connues. M. de Chimbaud, étant parti de la Martinique pour la France, par la voie de Marseille, dit que, dans cette traversée, qui fut de plus de cent jours, il rencontra une quantité prodigieuse de thons qui l'accompagnèrent pendant quarante-sept jours ; ils disparurent tous au moment où l'on quitta l'Océan pour entrer dans le détroit de Gibraltar.

LA BONITE

THYNNUS PELAMYS (CUV.)

Cette bonite, dont le nom est si connu, est cependant encore assez mal connue elle-même.

L'ensemble formé par le corps et la queue de l'animal, musculoux, épais et pesant, finit par derrière en cône. Le dessus de la tête, le dos, les nageoires supérieures, sont d'un bleu noirâtre; les côtés sont bleus; la partie inférieure est d'un blanc argentin : quatre raies longitudinales un peu larges, et d'un brun noirâtre, s'étendent de chaque côté au-dessus de la ligne latérale; les nageoires thoraciques sont brunes; celle de l'anus est argentée; l'intérieur de la gueule est noirâtre, et ce qui est assez remarquable, c'est que l'iris, le dessous de la tête, et même la langue, paraissent revêtus de l'éclat de l'or.

La bonite a presque toujours plus de six décimètres de longueur : elle se nourrit quelquefois de plantes marines et d'animaux à coquille. On la rencontre dans le grand Océan, aussi bien que dans l'océan Atlantique; mais on ne la voit communément que dans les environs de la zone torride : elle y est la victime de plusieurs grands animaux marins; elle y périt aussi très-fréquemment dans les rets des navigateurs, qui trouvent le goût de sa chair d'autant plus agréable, que, lorsqu'ils prennent se scombre, ils ont été communément privés depuis plusieurs jours de nourriture fraîche.

LE MAQUEREAU

SCOMBER SCOMBERUS (L.)

C'est au sein même de l'Océan polaire que vivent, au moins pendant une saison assez longue, les troupes innombrables des (sombres) maquereaux. Les diverses cohortes que forment leurs réunions renferment dans ces mers arctiques d'autant plus d'individus, que, moins grands que les thons et d'autres poissons de leur genre, n'atteignant guère qu'à une longueur de sept décimètres, et doués par conséquent d'une force moins considérable, ils sont moins excités à se livrer les uns aux autres des combats meurtriers.

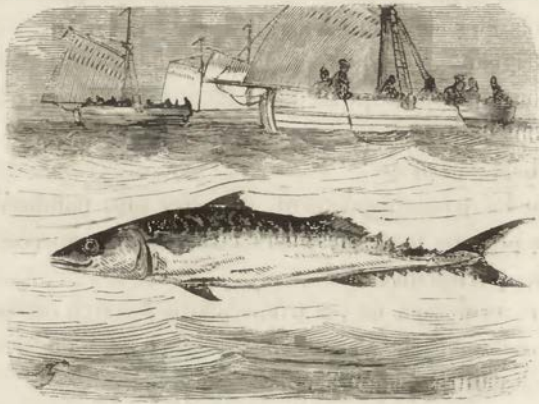
On les trouve également, et même plus nombreuses, dans presque toutes les mers chaudes ou tempérées des quatre parties du monde.

Les évolutions de ces tribus marines sont rapides, et leur natation est très-prompte, comme celle de presque tous les autres scombres.

On recherche ces poissons sur un grand nombre de côtes plus ou moins tempérées de l'Europe occidentale. Les pêcheurs des côtes nord-ouest et ouest de la France sont de tous les marins de l'Europe ceux qui s'occupent le plus de la recherche des maquereaux, et qui en prennent le plus grand nombre. Les temps orageux sont très-souvent ceux pendant lesquels on prend avec le plus de facilité les scombres maquereaux. Lorsqu'on en prend une trop grande quantité pour la consommation des pays

voisins du lieu de la pêche, on prépare ceux que l'on veut conserver longtemps et envoyer à de grandes distances, en les vidant, en les mettant dans du sel, et en les entassant ensuite, comme des harengs, dans des barils.

La chair des maquereaux étant grasse et fondante, les anciens l'exprimaient, pour ainsi dire, de manière à former une sorte de substance liquide ou de préparation particulière, à laquelle on donnait le nom de *garum*.



Pline dit combien ce *garum* était recherché, non-seulement comme un assaisonnement agréable de plusieurs mets, mais encore comme un remède efficace contre plusieurs maladies.

C'est par une suite de cette nature de leur chair grasse et huileuse que les maquereaux sont comptés parmi les poissons qui jouissent le plus de la faculté de répandre de la lumière dans les ténèbres. Ils luisent dans l'obscurité,

lors même qu'ils sont tirés de l'eau depuis très-peu de temps.

Lorsqu'on voit ce poisson nager entre deux eaux, et présenter au travers de la couche fluide qui le vernit, pour ainsi dire, toutes les nuances qu'il peut devoir à la rapidité de ses mouvements, il paraît d'une couleur de soufre, ou plutôt on le croirait plus ou moins doré sur le dos : mais, lorsqu'il est hors de l'eau, sa partie supérieure n'offre qu'une couleur noirâtre ondulée de bleu ; de grandes taches transversales, et d'une nuance bleuâtre sujette à varier, s'étendent de chaque côté du corps et de la queue, dont la partie inférieure est argentée, ainsi que l'iris et les opercules des branchies : presque toutes les nageoires sont grises ou blanchâtres.

Comme les appétits des maquereaux sont très-violents, et que leur nombre leur inspire peut-être une sorte de confiance, ils sont voraces et même hardis : ils attaquent souvent des poissons plus gros et plus forts qu'eux ; et on les a même vus quelquefois se jeter avec une audace aveugle sur des pêcheurs qui voulaient les saisir, ou qui se baignaient dans les eaux de la mer.

LE RÉMORA

ECHENEIS REMORA (L.)

L'histoire de ce poisson présente un phénomène relatif à l'espèce humaine.

Depuis le temps d'Aristote jusqu'à nos jours, cet animal a été l'objet d'une attention constante ; on lui attri-

buait des propriétés merveilleuses, des facultés absurdes, des forces ridicules. On croyait, suivant Pline, que ce petit poisson s'attachait à la carène des vaisseaux, et en retardait la marche; de là vient son nom formé de deux mots grecs, l'un signifiant *je retiens*, et l'autre *navire*.

La longueur totale de l'animal égale très-rarement trois décimètres. Sa couleur est brune et sans tache.

Le corps et la queue sont couverts d'une peau molle et visqueuse, sur laquelle on ne peut apercevoir aucune parcelle écailleuse qu'après la mort de l'animal et lorsque les téguments sont desséchés, et l'ensemble formé par la queue et le corps proprement dit est d'ailleurs très-allongé et presque conique.

La tête est très-volumineuse, très-aplatie, et chargée, dans sa partie supérieure, d'une sorte de bouclier ou de grande plaque. Cette plaque est allongée, ovale, amincie et membraneuse dans ses bords; son disque est armé de petites lames placées transversalement et attachées des deux côtés d'une arête ou saillie longitudinale qui partage le disque en deux. Ces lames sont solides, osseuses, presque parallèles les unes aux autres, très-aplaties, couchées obliquement, susceptibles d'être un peu relevées et dentelées comme une scie.

Le rêmora s'attache souvent aux cétacés et aux poissons d'une très-grande taille, tels que les squales, et particulièrement le squalé requin. Il y adhère très-fortement par le moyen des lames de son bouclier, dont les petites dents lui servent, comme autant de crochets, à se tenir cramponné. Toute la force d'un homme très-vigoureux ne peut pas suffire pour arracher ce petit poisson du côté du

squale sur lequel il s'est accroché, tant qu'on veut l'en séparer dans un sens opposé à la direction des lames.

Dans cette adhésion du rémora au squale, le premier de ces deux poissons n'opère aucune succion, comme on l'avait pensé. Le rémora ne s'attache, par le moyen des nombreux crochets qui hérissent son bouclier, que pour naviguer sans peine, profiter, dans ses déplacements, de mouvements étrangers, et se nourrir des restes de la proie du requin. Au reste, il demeure collé avec tant de constance à son conducteur, que lorsque le requin est pris, et que ce squale, avant d'être jeté sur le pont, éprouve des frottements violents contre les bords du vaisseau, il arrive très-souvent que le rémora ne cherche pas à s'échapper, mais qu'il demeure cramponné au corps de son terrible compagnon.

Lorsqu'on met un rémora dans un récipient rempli d'eau de mer plusieurs fois renouvelée en très-peu de temps, on peut le conserver en vie pendant quelques heures, et l'on voit presque toujours cet échénéis, privé de soutien et de corps étranger auquel il puisse adhérer, se tenir renversé sur le dos, et ne nager que dans cette position très-extraordinaire.

Lorsque les rémoras ne sont pas à portée de se coller contre quelque grand habitant des eaux, ils s'accrochent à la carène des vaisseaux ; et c'est de cette habitude que sont nés tous les contes que l'antiquité a imaginés sur ces animaux.

Du milieu de ces suppositions ridicules il jaillit cependant une vérité : c'est que dans les instants où la carène d'un vaisseau est hérissée, pour ainsi dire, d'un grand

nombre d'échénéis, elle éprouve, en cinglant au milieu des eaux, une résistance semblable à celle que feraient maître des animaux à coquille très-nombreux et attachés également à sa surface; qu'elle glisse avec moins de facilité au travers d'un fluide que choquent des aspérités, et qu'elle ne présente plus la même vitesse. Les circonstances où les échénéis se trouvent ainsi accumulés contre la charpente extérieure d'un navire ne sont pas extrêmement rares.

ADDITION A L'ARTICLE DU RÉMORA

On a encore donné aux rémoras le nom de pilotes, parce qu'on prétend qu'ils accompagnent communément au nombre de quatre ou cinq les requins qui suivent le vaisseau. Cependant dom Pernetti dit avoir vu plusieurs fois des requins sans cette escorte. Au reste, les requins, quoique naturellement voraces, ne font point de mal aux rémoras, qu'ils laissent nager, aller, venir autour d'eux, plonger de compagnie, etc. Mais, si l'on prend le requin, celui-ci, en se débattant dans l'eau, fait quitter prise à plusieurs des rémoras, qui, dit-on, paraissent alors fort inquiets; ils suivent néanmoins le vaisseau pendant quelque temps, en s'y attachant jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé un autre requin.

Mutianus rapporte qu'il se colla une si grande quantité de rémoras sous le vaisseau, que Périandre, tyran de Corinthe, envoyant un ordre de mutiler inhumainement trois cents enfants nobles de Corcyre, ne put presque avancer, malgré le vent favorable, et que l'on honorait à

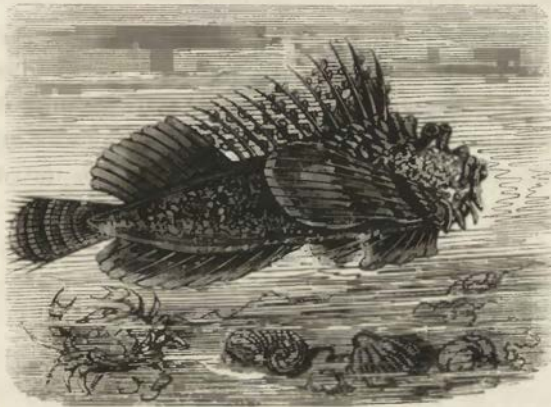
Guide, dans le temple de Vénus, les coquillages qui avaient opéré cette merveille.

(DE BOMARE.)

LA SCORPENE HORRIBLE

SYNANCEIA HORRIDA (SCHN.)

La tête de cette scorpène est très-grande et très-inegale dans sa surface : creusée par de profonds sinus, relevée en d'autres endroits par des protubérances très-



saillantes, hérissée d'aiguillons, elle est d'ailleurs parsemée, sur les côtés, de tubercules ou de callosités un peu arrondies, et cependant irrégulières et très-inegales en grosseur. Sur la nuque s'élèvent deux autres protubérances comprimées dans leur partie supérieure, anguleuses, et qui montrent sur leur côté extérieur une cavité

assez profonde; et ces deux éminences, réunies avec celles des yeux, forment sur la grande tête de l'horrible scorpène quatre sortes de cornes très-irrégulières, très-frappantes, et, pour ainsi dire, hideuses.

Les trois ou quatre premiers rayons de la nageoire du dos, très-gros, très-difformes, très-inégaux, très-irréguliers, ressemblent moins à des piquants de nageoire qu'à des tubérosités branchues, dont le sommet néanmoins laisse dépasser la pointe de l'aiguillon; la ligne latérale suit la courbure du dos.

Le corps et la queue sont garnis de tubercules calleux semblables à ceux qui sont répandus sur la tête.

La nageoire de la queue est arrondie et rayée; la couleur générale de l'animal est variée de brun et de blanc; et c'est dans les Indes orientales que l'on rencontre cette espèce, qui se nourrit de crabes et de mollusques : on l'a surnommée *crapaud de mer*, pour la rapprocher ainsi d'un des animaux terrestres les plus horribles à voir.

LE ROUGET

MULLUS BARBATUS (L.)

Avec quelle magnificence la nature n'a-t-elle pas décoré ce poisson ! Quels souvenirs ne réveille pas ce mulle, dont le nom se trouve dans les écrits de tant d'auteurs célèbres de la Grèce et de Rome ! C'est à sa brillante parure qu'il a dû sa célébrité. Et, en effet, non-seulement un rouge éclatant le colore en se mêlant à des teintes argentines sur ses côtés et sur son ventre; non-seulement ses nageoires

resplendissent des divers reflets de l'or ; mais encore le rouge dont il est peint, paraissant au travers des écailles très-transparentes qui revêtent l'animal, reçoit par sa transmission et le passage que lui livre une substance diaphane, polie et luisante, toute la vivacité que l'art peut donner aux nuances qu'il emploie, par le moyen d'un vernis habilement préparé. Voilà pourquoi le rouget montre encore la teinte qui le distingue lorsqu'il est dépouillé de ses écailles; et voilà pourquoi encore les Romains gardaient les rougets dans leurs viviers, comme un ornement.

Le rouget vit souvent de crustacés. Il n'entre que rarement dans les rivières; et il est des contrées où on le prend dans toutes les saisons. On le pêche non-seulement à la ligne, mais encore au filet.

On trouve le rouget dans plusieurs mers, près des côtes de l'Espagne, de la France.

Le rouget ne parvient ordinairement qu'à la longueur de sept à huit pouces. Il a la chair blanche, ferme et de très-bon goût.

LE SURMULET

MOLLUS SURMULETUS (L.)

Des raies dorées et longitudinales servent à distinguer ce poisson du rouget. Elles s'étendent non-seulement sur le corps et sur la queue, mais encore sur la tête, où elles se marient d'une manière très-agréable à l'œil avec le rouge argentin qui fait le fond de la couleur de cette partie. Le brillant de l'or resplendit d'ailleurs sur les na-

geaires, et c'est ainsi que les teintes les plus riches se réunissent sur le surmulet, comme sur le rouget, mais combinées dans d'autres proportions, et disposées d'après un dessin différent.

Le surmulet vit non-seulement dans la Méditerranée, mais encore dans la Baltique et dans les eaux de la Chine. Il y varie dans sa longueur depuis deux jusqu'à cinq décimètres.

LA PERCHE

PERCA FLUVIALIS (L.)

La perche habite parmi nous, elle peuple nos lacs et nos rivières; elle brille d'une couleur d'or mêlée de jaune et de vert, que rendent plus agréable à voir et le rouge répandu sur toutes les nageoires, excepté sur celle du dos, et des bandes transversales larges et noirâtres. Ces bandes sont inégales en longueur, ordinairement au nombre de six, et, ressemblant le plus souvent à des reflets qui ne paraissent que sous certains aspects, plutôt qu'à des couleurs fortement prononcées, elles se fondent d'une manière très-douce dans le vert doré du dos et des côtés de l'animal.

Les dents qui garnissent les deux mâchoires sont petites, mais pointues; d'autres dents sont répandues sur le palais et autour du gosier; la langue seule est lisse.

La perche ne parvient guère dans les contrées tempérées qu'à la longueur d'un pied et demi, et elle pèse alors quatre livres ou à peu près; mais, dans les pays plus rap-

prochés du nord, elle présente des dimensions bien plus considérables. On en a pêché en Angleterre du poids de huit ou dix livres. On en trouve, en Sibérie et dans la Laponie, d'une grandeur telle, que plusieurs écrivains les ont nommées monstrueuses.

Les perches se plaisent beaucoup dans les lacs. Elles les quittent néanmoins pour remonter dans les rivières et dans les ruisseaux, lorsqu'elles doivent frayer. On ne les voit guère que dans les eaux douces.

Au reste, la perche habite dans presque toute l'Europe; et, si elle est assez rare vers l'embouchure des rivières, elle est commune auprès de leurs sources et dans les lacs dont elle tire son origine.

Ses œufs sont souvent de la grosseur des graines de pavots. On a trouvé neuf cent quatre-vingt douze mille œufs dans une perche d'un peu plus d'une livre. Communément les œufs de perche éclosent, quoique la chaleur du printemps soit encore très-faible.

Le perche vit de proie, et ne peut attaquer avec avantage que de petits animaux; mais elle se jette avec avidité non-seulement sur des poissons très-jeunes ou très-faibles, mais encore sur des salamandres, des grenouilles et de petites couleuvres. Elle est même si vorace, qu'elle se précipite fréquemment et sans précaution sur des ennemis dangereux pour elle par leurs armes s'ils ne le sont pas par leurs forces. Elle veut souvent dévorer des épinoches; mais ces derniers poissons, s'agitant avec vitesse, font pénétrer leurs piquants dans le palais de la perche, qui dès lors, ne pouvant ni les avaler ni les rejeter, ni fermer sa bouche, est contrainte de mourir de faim.

Lorsqu'elle peut se procurer facilement la nourriture qui lui est nécessaire et qu'elle vit dans les eaux qui lui sont le plus favorables, elle est d'un goût exquis. Sa chair est d'ailleurs blanche, ferme et très-salubre. Les Romains la recherchaient dans le temps où le luxe de leur table était porté au plus haut degré.

Les perches du Rhin sont particulièrement très-estimées.

Les Lapons, dont le pays nourrit un très-grand nombre de grandes perches, se servent de la peau de ces animaux pour faire une colle qui leur est très-utile.

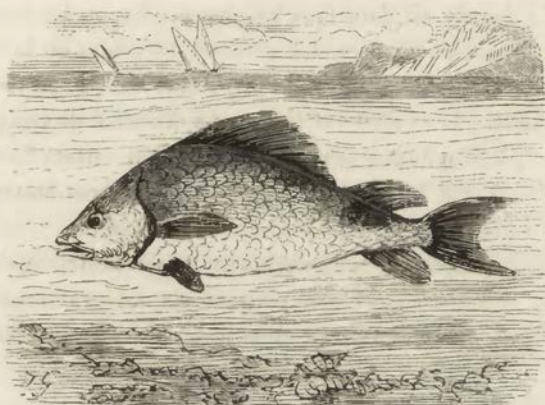
On prend les perches de plusieurs manières. Mais l'hameçon est l'instrument le plus favorable à la pêche de ces animaux : on le garnit ordinairement d'un très-petit poisson, ou d'un lombric, ou d'une patte d'écrevisse.

Les pêcheurs cependant ne sont pas les seuls ennemis que la perche doit redouter : elle est la proie, non-seulement des grands poissons, et particulièrement des grosses anguilles, mais encore des canards et d'autres oiseaux d'eau. De petits animaux, et notamment des cloportes, s'attachent quelquefois à ses branchies, et, déchirant, malgré tous ses efforts, son organe respiratoire, lui donnent bientôt la mort.

LA DORADE

CHRYSOPHRIS VULGARIS (CUV.)

Plusieurs poissons présentent un vêtement plus magnifique que la dorade ; aucun n'a reçu de parure plus élégante. Elle ne réfléchit pas l'éclat éblouissant de l'or et de la pourpre ; mais elle brille de la douce clarté de l'argent



et de l'azur. Le bleu céleste de son dos se fond avec d'autant plus de grâce dans les reflets argentins qui se jouent sur presque toute sa surface, que ces deux belles nuances sont relevées par le noir de la nageoire du dos, par celui de la nageoire de la queue, par les teintes foncées ou grises des autres nageoires, et par des raies longitudinales brunes qui s'étendent comme autant d'ornements de bon goût sur le corps argenté du poisson. Un crois-

sant d'or forme une sorte de sourcil remarquable au-dessus de chaque œil; une tache d'un noir luisant contraste, sur la queue et sur l'opercule, avec l'argent des écailles; et une troisième tache d'un beau rouge, se montrant de chaque côté audessus de la pectorale, et mêlant le ton et la vivacité du rubis à l'heureux mélange du bleu et du blanc éclatant, termine la réunion des couleurs les plus simples, et en même temps les mieux ménagées, les plus riches, et cependant les plus agréables.

La dorade vit dans tous les climats. Toutes les eaux lui conviennent : les flots des rivières, les ondes de la mer, les lacs, les viviers, l'eau douce, l'eau salée, l'eau trouble et épaisse, l'eau claire et légère. La diversité de température paraît n'altérer non plus ni ses qualités ni ses formes : elle supporte le froid du voisinage des glaces flottantes; elle résiste à la chaleur des mers des tropiques.

Sa grandeur est ordinairement considérable. Si elle ne pèse communément que cinq ou six kilogrammes dans certains parages, elle en pèse jusqu'à dix dans d'autres.

LA LIMANDE

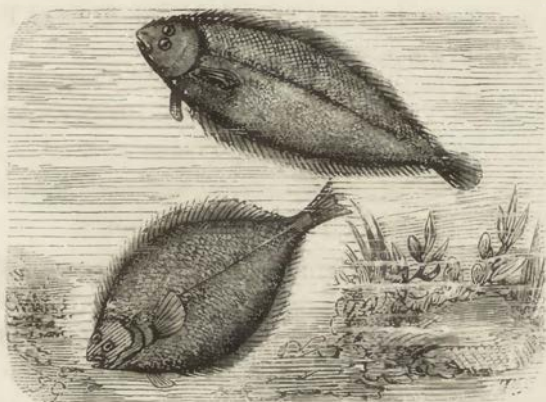
PLATESSA LIMANDA (CUV.)

Ce poisson, très-commun sur nos tables, se trouve non-seulement dans l'océan Atlantique, mais encore dans la Baltique et dans la Méditerranée. Le temps de l'année où il est le plus agréable au goût, au moins dans les contrées du nord de l'Europe, est la fin de l'hiver ou le commence-

ment du printemps. On le fait sécher sur plusieurs côtes de l'Angleterre et de la Hollande.

La limande vit de vers ou d'insectes marins, et très-souvent de petits crabes.

L'ouverture de sa bouche est étroite. Les deux mâchoires sont d'égale longueur ; mais on compte plus de dents à la supérieure qu'à l'inférieure. L'œil supérieur est placé au sommet de la tête. Le côté droit est jaune, le gauche blanc, l'iris couleur d'or, et la caudale brune.



LA SOLE

SOLEA VULGARIS (CUV.)

Ce poisson est recherché, même pour les tables les plus somptueuses. Sa chair est si tendre, si délicate et si agréable au goût, qu'on l'a surnommée la *perdrix de mer*. On

le trouve non-seulement dans l'océan Atlantique boréal, mais encore dans les environs de Surinam et dans la mer Méditerranée, où l'on en fait particulièrement une pêche abondante.

On le prend de plusieurs manières. On emploie des hameçons dormants auxquels on attache pour appât des fragments de petits poissons.

La chair de la sole a la propriété de pouvoir être gardée pendant plusieurs jours, non-seulement sans se corrompre, mais encore sans cesser d'acquérir un goût plus fin. Voilà pourquoi les soles de l'Océan sont meilleures à Paris qu'auprès du Havre.

LA PLIE

PLATessa VULGARIS (Cuv.)

La plie est bonne à manger ; mais, moins agréable au goût, moins tendre et moins délicate que la sole, elle est moins recherchée. Elle habite dans la Baltique et dans plusieurs autres mers. Le côté gauche de ce thoracin est d'un blanc bleuâtre pendant la jeunesse du poisson, et rougeâtre lorsqu'il est plus âgé ; l'ouverture de la bouche petite ; la mâchoire inférieure plus avancée que la supérieure, et garnie comme cette dernière d'une rangée de dents petites et mousses ; le gosier défendu, pour ainsi dire, par deux os très-rudes ; la langue lisse ; le palais dénué de dents ; la ligne latérale presque droite ; la base des nageoires du dos, de l'anus et de la queue, couverte de petites écailles ; l'anale précédée d'un aiguillon assez fort ;

la hauteur de l'animal plus grande que celle de la sole, à proportion de la longueur totale; l'estomac allongé; le canal intestinal très-sinueux; le pylôre voisin de deux ou quatre cœcums ou appendices; et l'épine dorsale composée de quarante-trois vertèbres.

La plie pèse quelquefois quatorze ou seize livres. Souvent on la sale ou on la sèche à l'air.

LE TURBOT

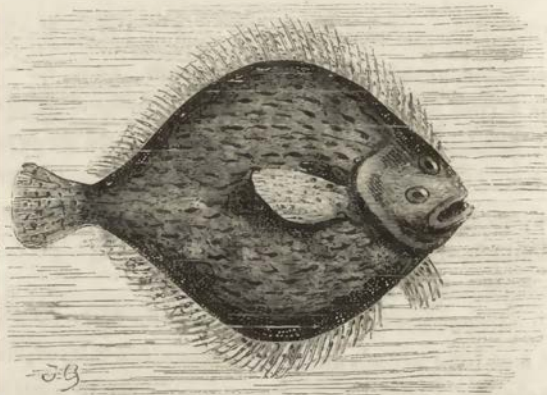
RHOMBUS MAXIMUS (CUV.)

Ce poisson est très-recherché, et doit l'être. Il réunit, en effet, la grandeur à un goût exquis, ainsi qu'à une chair ferme; et voilà pourquoi on l'a nommé *faisan de mer*, pendant qu'on a donné à la sole le nom de *perdrix marine*. Le turbot habite non-seulement dans la mer du Nord, mais encore dans la Méditerranée. On en prend quelquefois sur les côtes de France ou d'Angleterre, qui pèsent de vingt à trente livres.

Ce pleuronecte est très-goulu; sa voracité le porte souvent à se tenir auprès de l'embouchure des fleuves, ou de l'entrée des étangs qui communiquent avec la mer, pour trouver un plus grand nombre de jeunes poissons dont il se nourrit. Quoique très-grand, il ne se contente pas d'employer sa force contre sa proie : il a recours à la ruse. Il se précipite au fond de la mer, applique son large corps contre le sable, trouble l'eau autour de lui, et, se tenant en embuscade au milieu de cette eau agitée, trompe ses victimes et les dévore. Au reste, les turbots sont très-diffi-

ciles dans le choix de leur nourriture; ils ne touchent guère qu'à des poissons vivants ou très-frais.

Les pêcheurs d'Angleterre vont à la recherche des turbots dans des canots qui portent trois hommes. Chacun d'eux a trois cordes ou lignes de trois milles anglais de longueur; on attache à chaque corde, de six pieds en six pieds, un crochet auquel tient un poisson en vie; des plombs maintiennent des lignes dans le fond de la mer; des morceaux de liège en indiquent la place; et on se règle sur les marées pour jeter ou relever les cordes.



La forme générale du turbot est un losange. La mâchoire inférieure, plus avancée que la supérieure, est garnie, comme cette dernière, de plusieurs rangées de petites dents. Les nageoires sont jaunâtres avec des taches et des points bruns; le côté gauche est marbré de brun et de jaune; le côté droit, qui est l'inférieur, est blanc avec des taches brunes.

LE CARRELET

RHOMBES BARBATUS (CUV.)

Le carrelet est très-commun. On le trouve dans l'Océan Atlantique boréal, ainsi que dans la Méditerranée. Il se plaît particulièrement dans cette dernière mer, auprès des côtes de la Sardaigne. Il pénètre quelquefois dans les fleuves.

Le carrelet et le turbot sont les pleuronectes qui présentent le plus de largeur ou plutôt de hauteur. On doit remarquer d'ailleurs la mâchoire inférieure du carrelet, un peu plus avancée que la supérieure les différentes rangées de dents petites, inégales et pointues, qui arment les deux mâchoires et la couleur blanche du côté droit de l'animal.

LE GLANIS

SILURUS GLANIS (L.)

Le glanis est un des plus grands habitants des fleuves et des lacs. On l'a comparé à d'énormes cétacés; on l'a nommé la baleine des eaux douces.

Un individu de cette espèce, vu en Poméranie, avait la gueule assez grande pour qu'on pût y faire entrer facilement un enfant de six ou sept ans. On trouve dans le Volga des glanis de douze ou quinze pieds de longueur. Un de ces poissons, pêché dans l'Oder, pesait huit cents livres.

Le glanis a la tête grosse et très-aplatie de haut en bas ; le museau très-arrondi par devant ; la mâchoire inférieure un peu plus avancée que celle d'en haut, ces deux mâchoires garnies d'un très-grand nombre de dents petites et recourbées ; quatre os ovales, hérissés de dents aiguës, et situés au fond de la gueule ; l'ouverture de la bouche très-large ; les yeux ronds, saillants, très-écartés l'un de l'autre, et extrêmement petits.

La couleur générale de l'animal est d'un vert mêlé de noir, qui s'éclaircit sur les côtés et encore plus sur la partie inférieure du poisson, et sur lequel sont distribuées des taches noirâtres irrégulières. Les pectorales sont jaunes, ainsi que la dorsale et les ventrales ; ces dernières ont leur extrémité bleuâtre.

Ce silure habite non-seulement dans les eaux douces de l'Europe, mais encore dans celles de l'Asie et l'Afrique. On ne l'a trouvé que très-rarement dans la mer.

Il vit de proie, mais il ne poursuit pas ses victimes ; il préfère la ruse à la violence ; il se place en embuscade ; il se retire dans des creux ; il se couvre de limon ; il épie avec patience les poissons dont il veut se nourrir. La couleur obscure de sa peau empêche qu'on ne le distingue aisément au milieu de la vase. Ses longs barbillons, auxquels il donne des mouvements semblables à ceux des vers, attirent les animaux imprudents, qu'il engloutit d'autant plus aisément qu'il tient presque toujours sa bouche béante.

Il ne quitte que pendant un mois ou deux le fond des rivières où il a établi sa pêche : c'est ordinairement vers le printemps qu'il se montre de temps en temps à la sur-

face de l'eau ; et c'est dans cette même saison qu'il dépose ses œufs près des rives.

Le glanis est exposé bien peu souvent à se défendre contre des poissons voraces assez forts pour oser l'attaquer. Mais les anguilles, les lotes, et d'autres poissons beaucoup plus petits se nourrissent de ses œufs.

Sa chair est blanche, grasse, douce, agréable au goût, mais mollasse, visqueuse et difficile à digérer. Dans les environs du Volga, dont les eaux nourrissent un très-grand nombre d'individus de cette espèce, on fait avec leur vessie natatoire une colle assez bonne.

LE SAUMON

SALMO SALAR (L.)

Ce poisson se plaît dans presque toutes les mers. Il préfère partout le voisinage des grands fleuves et des rivières, dont les eaux douces et rapides lui servent d'habitation pendant une très-grande partie de l'année. Il n'est point étranger aux lacs immenses ou aux mers intérieures qui ne paraissent avoir aucune communication avec l'Océan.

Il tient le milieu entre les poissons marins et ceux des rivières. S'il croit dans la mer, il naît dans l'eau douce ; si pendant l'hiver il se réfugie dans l'Océan, il passe la belle saison dans les fleuves. Il en recherche les eaux les plus pures. Il parcourt avec facilité toute la longueur des plus grands fleuves ; il parvient jusqu'en Bohême par l'Elbe, en Suisse par le Rhin, etc.

Dans les contrées tempérées, les saumons quittent la

mer vers le commencement du printemps. Si les chaleurs de l'été deviennent trop fortes, ils se réfugient dans les endroits les plus profonds, où ils peuvent jouir de la fraîcheur qu'ils recherchent. Ils redescendent dans la mer vers la fin de l'automne, pour remonter de nouveau dans les fleuves à l'approche du printemps.

Ils s'éloignent de la mer en troupes nombreuses, et présentent souvent, dans l'arrangement de celles qu'ils forment, autant de régularité que les époques de leurs grands voyages.

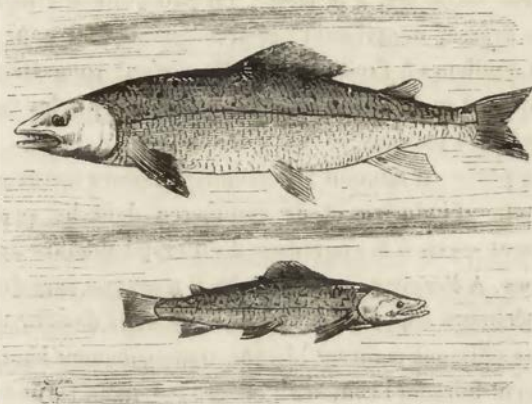
Lorsqu'ils nagent, ils se tiennent au milieu du fleuve et près de la surface de l'eau ; et comme ils sont souvent très-nombreux, qu'ils agitent l'eau violemment, et qu'ils font beaucoup de bruit, on les entend de loin comme le murmure sourd d'un orage lointain. Si la température de la rivière, la lumière du soleil, la qualité de l'eau leur conviennent, ils voyagent lentement ; ils jouent à la surface du fleuve ; mais s'ils veulent se dérober à quelque sensation incommode, éviter un danger, échapper à un piège, ils s'élancent avec tant de rapidité que l'œil a de la peine à les suivre.

Indépendamment de leur queue longue, agile et vigoureuse, ils ont, pour attaquer ou pour se défendre, une ou deux rangées de dents nombreuses et très-pointues qui garnissent les mâchoires et le palais. Six ou huit dents semblables à ces dernières sont placées sur la langue. Les écailles qui recouvrent le corps et la queue sont d'une grandeur moyenne.

Le front, la nuque, les joues et le dos sont noirs ; les côtés bleuâtres ou verdâtres dans leur partie supérieure,

et argentés dans l'inférieure; la gorge et le ventre d'un rouge jaune; les membranes branchiales jaunâtres; les pectorales jaunes à leur base et bleuâtres à leur extrémité; les ventrales et l'anale d'un jaune doré. La première nageoire du dos est grise et tachetée, l'adipeuse noire, et la caudale bleue.

La femelle ne se contente pas, dit-on, de choisir le lieu le plus favorable à la ponte; elle creuse un trou de quatre



ou cinq décimètres de profondeur où elle se décharge de ses œufs, et qu'elle recouvre ensuite de sable avec sa queue.

On suppose les saumons âgés de deux ans lorsqu'ils pèsent de trois à quatre kilogrammes; âgés de cinq ou six ans, ils pèsent cinq ou six kilogrammes, et parviennent bientôt à un développement très-considérable.

Les saumons vivent d'insectes, de vers et de jeunes poissons. Ils saisissent leur proie avec beaucoup d'agi-

lité; et, par exemple, on les voit s'élaner avec la rapidité de l'éclair sur les moucheron, les papillons, les sauterelles et les autres insectes que les courants charrient, ou qui voltigent au-dessus de la surface des eaux.

Ils sont poursuivis par les grands habitants des mers et de leurs rivages, par les squales, par les phoques, par les marsouins. Les gros oiseaux d'eau les attaquent aussi; et les pêcheurs leur font surtout une guerre cruelle.

Leur chair est, à la vérité, un peu difficile à digérer, mais grasse, nourrissante et très-agréable au goût. Elle plaît d'ailleurs à l'œil par sa belle couleur rougeâtre. Ses nuances et sa délicatesse ne sont cependant pas les mêmes dans toutes les eaux.

La pêche du saumon forme dans plusieurs contrées une branche d'industrie et de commerce dont les produits peuvent servir à la nourriture d'un grand nombre de personnes. A Berghen, par exemple, il n'est pas rare de voir les pêcheurs apporter deux mille saumons dans un jour.

Les saumons meurent bientôt, non-seulement lorsqu'on les tient hors de l'eau, mais encore lorsqu'on les met dans une huche qui n'est pas placée au milieu d'une rivière. Des pêcheurs prétendent que, pour empêcher ces poissons de perdre leur goût, il faut se presser de les tuer dès le moment où on les tire de l'eau. Mais lorsqu'après la mort de ces animaux on veut les transporter à de grandes distances, on les vide, on les coupe en morceaux, on les saupoudre de sel, on les renferme dans des tonnes, on les couvre de saumure.

Les grands avantages que procure la pêche du saumon

doivent faire désirer d'acclimater cette espèce dans les pays où elle manque.

ADDITION A L'ARTICLE DU SAUMON

Voici, selon Dubamel, comment se fait la pêche du saumon, au Canada.

« Dans la plupart des rivières, il y a, de distance en distance, de rapides chutes d'eau en cascades, entre lesquelles il y a des endroits où l'eau coule uniformément; les Canadiens font une fascine assez longue pour traverser une rivière, et ils l'établissent dans les endroits où l'eau coule paisiblement, le plus qu'ils le peuvent vers le haut de ces endroits auprès d'une chute; ils forment avec des pierres, des piquets et des fascinages, une espèce de parc carré qui peut avoir dix mètres de côté; un côté de ce parc est établi par le travers de la chute en cascade, et le côté opposé qui répond à la partie où le cours de l'eau est tranquille, reste ouvert, afin que rien ne s'oppose à l'entrée du saumon dans le parc : tout étant ainsi disposé, plus de cinquante Canadiens se mettent sur la fascine, et la poussent vers le parc; d'autres plongent, et font le plus de bruit qu'ils peuvent pour forcer le poisson d'entrer dans le parc; quand le fascinage y est rendu, on voit une multitude de saumons qui se montrent à la superficie de l'eau; alors tous les pêcheurs se mettent à assommer ces poissons à coup de bâtons ou à les percer avec des pieux; sans doute qu'il s'en sauve en s'élançant par-dessus les bords du parc; néanmoins il arrive assez souvent qu'à chaque coup de fascine on prend jus-

qu'à cent saumons, et quand on a répété plusieurs fois cette même manœuvre, chaque pêcheur prend la part du poisson qui lui revient, et l'emporte chez lui. »

LA TRUITE

SALMO FARIO (L.)

La truite n'est pas seulement un des poissons les plus agréables au goût, elle est encore un des plus beaux. Ses écailles brillent de l'éclat de l'argent et de l'or ; un jaune doré, mêlé de vert, resplendit sur les côtés de la tête et du corps. Les pectorales sont d'un brun mêlé de violet ; les ventrales et la caudale dorées ; la nageoire adipeuse est couleur d'or avec une bordure brune ; l'anale variée de pourpre, d'or et de gris de perle ; la dorsale, parsemée de petites gouttes purpurines ; le dos, relevé par des taches noires ; et d'autres taches rouges entourées d'un bleu clair, réfléchissant sur les côtés de l'animal les nuances vives et agréables des rubis et des saphirs.

On la trouve dans presque toutes les contrées du globe, et particulièrement dans presque tous les lacs élevés.

Sa tête est assez grosse ; sa mâchoire inférieure un peu plus avancée que la supérieure, et garnie, comme cette dernière, de dents pointues et recourbées. On compte six ou huit dents sur la langue ; on en voit trois rangées de chaque côté du palais.

La truite a ordinairement trois ou quatre décimètres de longueur, et pèse alors deux ou trois hectogrammes.

On en pêche cependant, dans quelques rivières, du poids de quatre ou six livres.

La truite aime une eau claire, froide, qui descende de montagnes élevées, qui s'échappe avec rapidité, et qui coule sur un fond pierreux.

Les grandes chaleurs peuvent incommoder la truite au point de la faire périr. Aussi la voit-on vers le solstice d'été, lorsque les nuits sont très-courtes et qu'un soleil ardent rend les eaux presque tièdes, quitter les bassins pour aller habiter au milieu d'un courant.

Elle nage contre la direction des eaux les plus rapides avec une vitesse qui étonne l'observateur, et elle s'élance au-dessus des digues ou des cascades de plus de deux mètres de haut.

La truite se nourrit de petits poissons très-jeunes, de petits animaux à coquille, de vers, d'insectes, et particulièrement d'éphémères, qu'elle saisit avec adresse lorsqu'elles voltigent auprès de la surface de l'eau.

D'ordinaire, les truites quittent, au commencement ou vers le milieu de l'automne, les grandes rivières pour aller frayer dans les petits ruisseaux. Elles cherchent un gravier couvert par un léger courant.

On marine la truite comme le saumon, et on la sale comme le hareng.

LA TRUITE SAUMONÉE

SALMO TRUTTA (L.)

La truite-saumonée, par sa forme, sa couleur et ses habitudes, se rapproche beaucoup du saumon et de la

truite ; elle montre même quelques-uns des traits qui caractérisent l'un ou l'autre.

La truite saumonée habite dans un très-grand nombre de contrées ; mais on la trouve principalement dans les lacs des hautes montagnes et dans les rivières froides qui en sortent ou qui s'y jettent. Elle se nourrit de vers, d'insectes aquatiques et de très-petits poissons. Les eaux vives et courantes sont celles qui lui plaisent : elle aime les fonds de sable ou de cailloux. Ce n'est ordinairement que vers le milieu du printemps qu'elle quitte la mer pour aller dans les fleuves, les rivières, les lacs et les ruisseaux, choisir l'endroit commode et abrité où elle dépose ses œufs.

Elle parvient à une grandeur considérable. Quelques individus de cette espèce pèsent quatre ou cinq kilogrammes ; et ceux même qui n'en pèsent encore que trois ont déjà plus de six décimètres de longueur.

Sa tête est petite et en forme de coin ; ses mâchoires sont presque également avancées ; les dents qui les garnissent sont pointues et recourbées, et celles d'une mâchoire s'emboîtent entre celles de la mâchoire opposée. On voit d'ailleurs trois rangées de dents sur le palais, et deux rangées sur la langue. Les yeux sont petits ainsi que les écailles.

Le nez et le front sont noirs ; les joues d'un jaune mêlé de violet ; le dos et les côtes d'un noir plus ou moins mêlé de nuances violettes ; la gorge et le ventre blancs ; la caudale et l'adipeuse noires ; les autres nageoires grises ; les taches noires répandues sur le poisson quelquefois angulaires, mais le plus souvent rondes.

La bonté de sa chair dépend très-souvent de la qualité des eaux où elle séjourne ; mais, en général, et surtout un peu avant le frai, cette chair est toujours tendre, exquise et facile à digérer. Elle perd beaucoup de son bon goût lorsque la rivière où la truite-saumonée se trouve reçoit une grande quantité de saletés.

On pêche les truites-saumonées avec des filets, des nasses et des lignes de fond, auxquelles on attache ordinairement des vers. Dans les endroits où l'on en prend un grand nombre, on les sale, on les fume, on les marine.

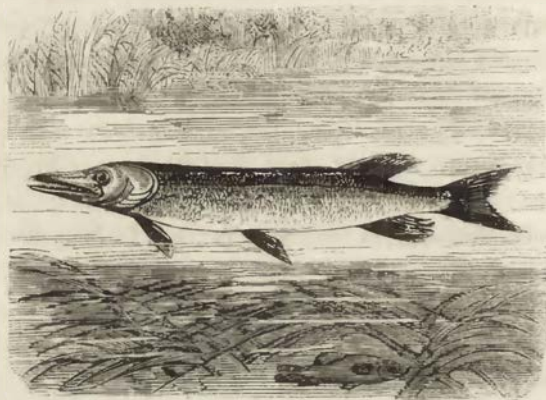
Bloch a observé sur une truite-saumonée un singulier phénomène de phosphorescence. Entrant un soir dans sa chambre, il y aperçut une lumière blanchâtre et brillante qui le surprit d'abord, mais dont il découvrit bientôt la cause : cette lumière provenait d'une tête de truite-saumonée. Les yeux, la langue, le palais et les branchies, répandaient surtout une grande clarté. Quand il touchait ces parties, il en augmentait l'éclat ; et lorsqu'avec le doigt qui les avait touchées il frottait une autre partie de la tête, il lui communiquait la même phosphorescence. Ces effets s'affaiblirent à mesure que la substance visqueuse se dessécha.

LE BROCHET

ESOX LUCIUS (LAC.)

Le brochet est le requin des eaux douces, il y règne en tyran dévastateur, comme le requin au milieu des mers. S'il a moins de puissance, il ne rencontre pas de rivaux

aussi redoutables ; si son empire est moins étendu, il a moins d'espace à parcourir pour assouvir sa voracité ; si sa proie est moins variée, elle est souvent plus abondante, et il n'est point obligé, comme le requin, de traverser d'immenses profondeurs pour l'arracher à ses asiles. Insatiable dans ses appétits, il ravage avec une promptitude effrayante les viviers et les étangs. Féroce sans discernement, il n'épargne pas son espèce, il dévore ses propres



petits. Goulu sans choix, il déchire et avale avec une sorte de fureur les restes mêmes des cadavres putréfiés. Cet animal de sang est d'ailleurs un de ceux auxquels la nature a accordé le plus d'années.

L'ouverture de sa bouche s'étend jusqu'à ses yeux. Les dents qui garnissent ses mâchoires sont fortes, acérées et inégales : les unes sont immobiles, fixes, et plantées dans les alvéoles ; les autres mobiles, et seulement attachées à la peau, donnent au brochet un nouveau rapport de cen-

formation avec le requin. On a compté sur le palais sept cents dents de différentes grandeurs, et disposées sur plusieurs rangs longitudinaux, indépendamment de celles qui entourent le gosier. Le corps et la queue sont très-allongés, très-souples et très-vigoureux.

Pendant sa première année, sa couleur générale est verte; elle devient dans la seconde année grise, et diversifiée par des taches pâles, qui, l'année suivante, présentent une nuance d'un beau jaune. Ces taches sont irrégulières, distribuées presque sans ordre, et toujours nombreuses. Elles acquièrent souvent l'éclat de l'or pendant le temps du frai, et alors le gris de la couleur générale se change en un beau vert. Lorsque le brochet séjourne dans des eaux d'une nature particulière, qu'il éprouve la disette, ou qu'il peut se procurer une nourriture trop abondante, ses nuances varient. On le voit, dans certaines circonstances, jaune avec des taches noires. Au reste, parvenu à une certaine grosseur, il a presque toujours le dos noirâtre et le ventre blanc avec des points noirs.

Sous Charles IX, roi de France, des brochets, réunis dans un bassin du Louvre, venaient, lorsqu'on les appelait, recevoir la nourriture qu'on leur avait préparée.

La vessie natatoire du brochet est simple, mais grande; et sans cet instrument, ce poisson ne parcourrait pas, avec la rapidité qu'il développe, les espaces qu'il franchit contre les courants des fleuves impétueux.

C'est dans les rivières, les fleuves, les lacs et les étangs qu'il se plaît à séjourner. On ne le voit dans la mer que lorsqu'il y est entraîné par des accidents passagers, et re-

tenu par des causes extraordinaires qui ne l'empêchent pas d'y dépérir ; mais on l'a observé dans presque toutes les eaux douces de l'Europe.

Le brochet parvient jusqu'à la longueur de deux ou trois mètres, et jusqu'au poids de quarante ou cinquante kilogrammes. Il croit très-promptement. En 1497, on prit à Kaiserslauteren, près de Manheim, un brochet qui avait plus de dix-huit pieds de longueur, qui pesait trois cent soixante livres, et dont le squelette a été conservé pendant longtemps à Manheim. Il portait un anneau de cuivre doré, attaché, par ordre de l'empereur Barberousse, deux cent soixante-sept ans auparavant.

On prend les brochets de diverses manières : en hiver, sous les glaces ; en été, pendant les orages, qui, en éloignant d'eux leurs victimes ordinaires, les portent davantage vers les appâts ; dans toutes les saisons, au clair de la lune ; dans les nuits sombres, au feu des bois résineux.

Leur chair est agréable au goût. On les sale dans beaucoup d'endroits, après les avoir vidés, nettoyés et coupés par morceaux.

LE VOLANT

EXOCETUS SP. (AUCT.)

Ce genre ne renferme que des poissons volants, et c'est ce que désigne le nom qui le distingue.

Le volant, comme les autres exocets, est bel à voir, mais sa beauté, ou plutôt son éclat, ne lui sert qu'à le faire découvrir de plus loin par des ennemis contre les-

quels il a été laissé sans défense. L'un des plus misérables des habitants des eaux, continuellement inquiet, agité, poursuivi par des scombres ou des coriphènes, s'il abandonne pour échapper l'élément dans lequel il est né, s'il s'élève dans l'atmosphère, il trouve, en retombant dans la mer, un nouvel ennemi, dont la dent meurtrière le saisit, le déchire et le dévore ; ou, pendant la durée de son court trajet, il devient la proie des frégates et des autres oiseaux carnassiers qui infestent la surface de l'océan. Veut-il chercher sa sûreté sur le pont des vaisseaux, le bon goût de sa chair lui ôte ce dernier asile ; le passager avide lui a bientôt donné la mort qu'il voulait éviter.

Sa parure brillante se compose de l'éclat argentin qui resplendit sur presque toute sa surface, dont l'agrément est augmenté par l'azur du sommet de la tête, du dos et des côtés, et dont les teintes sont relevées par le bleu plus foncé de la nageoire dorsale, ainsi que de celles de la poitrine et de la queue.

La tête du volant est un peu aplatie par-dessus, par les côtés et par-devant. La mâchoire d'en bas est plus avancée que la supérieure ; l'une et l'autre sont garnies de dents très-petites.

Les grandes nageoires pectorales, que l'on a comparées à des ailes, sont un peu rapprochées du dos.

La longueur ordinaire de ces poissons est de deux ou trois décimètres. On les trouve dans presque toutes les mers chaudes ou tempérées.

LE HARENG

CLUPEA HARENGUS (L.)

Le hareng est une de ces productions naturelles dont l'emploi décide de la destinée des empires. La graine du caféyer, la feuille du thé, les épices de la zone torride, le ver qui file la soie, ont moins influé sur les richesses des nations que le hareng de l'océan Atlantique. Le luxe ou le caprice demande les premiers, le besoin réclame le hareng.

Ce poisson a la tête petite ; l'œil grand ; l'ouverture de la bouche courte ; la langue pointue et garnie de dents délicées ; le dos épais ; la partie supérieure noirâtre ; l'opercule distingué par une tache rouge ou violette ; les côtés argentins ; les nageoires grises ; la laite double ; la vessie natatoire simple et pointue à ses deux bouts.

Il a une caudale très-haute et très-longue ; il a reçu par conséquent une large rame, et voilà pourquoi il nage avec force et vitesse.

Sa chair est imprégnée d'une sorte de graisse qui lui donne un goût très-agréable, et qui la rend aussi plus propre à répandre dans l'ombre une lueur phosphorique. La nourriture à laquelle il doit ces qualités consiste communément en œufs de poisson, en petits crabes et en vers.

On a cru pendant longtemps que les harengs se retiraient périodiquement dans les régions du cercle polaire ; mais il n'est plus permis de croire à ces grands et péri-

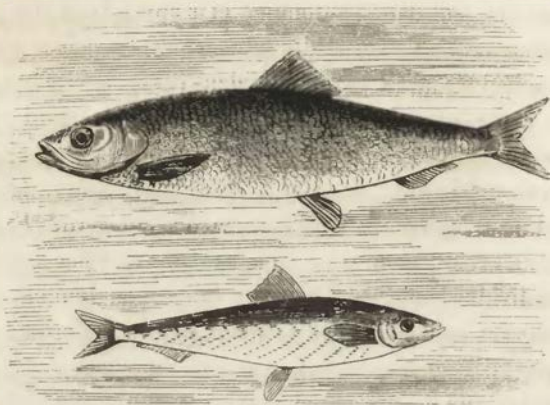
diques voyages; ou pour continuer d'y croire, il faudrait rejeter les observations les plus sûres.

Chaque année cependant les voit arriver vers les îles et les régions continentales de l'Amérique et de l'Europe qui leur conviennent le mieux, ou vers les rivages septentrionaux de l'Asie. Toutes les fois qu'ils ont besoin de chercher une nourriture nouvelle, et surtout lorsqu'ils doivent se débarrasser de leur laite ou de leurs œufs, ils abandonnent le fond de la mer, soit dans le printemps, soit dans l'été, soit dans l'automne, et s'approchent des embouchures des fleuves et des rivages propres à leur frai.

Les légions qu'ils composent, dans ces temps remarquables, couvrent une grande surface, et cependant elles offrent une image d'ordre. Les plus grands, les plus forts ou les plus hardis, se placent dans les premiers rangs, que l'on a comparés à une sorte d'avant-garde. Et que l'on ne croie pas qu'il ne faille compter que par milliers les individus renfermés dans ces rangées si longues et si pressées. Combien de ces animaux meurent victimes des cétacés, des squales, d'autres grands poissons, des différents oiseaux d'eau; et néanmoins, combien de millions périssent dans les baies, où ils s'étouffent et s'écrasent, en se précipitant, se pressant et s'entassant mutuellement contre les bas-fonds et les rivages! combien tombent dans les filets des pêcheurs! Il est telle petite anse de la Norvège où plus de vingt millions de ces poissons ont été le produit d'une seule pêche: il est peu d'années où l'on n'en prenne, dans ce pays, plus de quatre cents millions.

Ces poissons ne forment, pour tant de peuples, une branche immense de commerce, que depuis le temps où

l'on a employé, pour les préserver de la corruption, les différentes préparations que l'on a successivement inventées et perfectionnées. Avant la fin du quatorzième siècle, époque à laquelle Guillaume Deukelzoon, pêcheur célèbre de Flandre, trouva l'art de saler les harengs, ces animaux devaient être et étaient en effet moins recherchés; mais, dès le commencement du quinzième siècle, les Hollandais employèrent à la pêche de ces clupées de grands filets et



des bâtiments considérables et allongés, auxquels ils donnèrent le nom de *buys*; et depuis ce même siècle, il y a eu des années où ils ont mis en mer trois mille vaisseaux et occupé quatre cent cinquante mille hommes pour la pêche de ces osseux.

Les filets dont ces mêmes Hollandais se servent pour prendre les harengs ont de mille à douze cents mètres de longueur; ils sont composés de cinquante ou soixante parties distinctes. On les fait avec une grosse soie que l'on

fait venir de Perse, et qui dure deux ou trois fois plus que le chanvre. On les noircit à la fumée pour que leur couleur n'effraye pas les harengs. La partie supérieure de ces instruments est soutenue par des tonnes vides ou par des morceaux de liège; et leur partie inférieure est maintenue par des pierres ou par d'autres corps pesants, à la profondeur convenable.

On jette ces filets dans les endroits où une grande abondance de harengs est indiquée par la présence des oiseaux d'eau, des squales et des autres ennemis de ces poissons, ainsi que par une quantité plus ou moins considérable de substance huileuse ou visqueuse, qui s'étend sur la surface de l'eau au-dessus des grandes troupes de ces clupées, et que l'on reconnaît facilement lorsque le temps est calme. Ces animaux, comme plusieurs autres poissons, se précipitent vers les feux qu'on leur présente; et on les attire dans les filets en les trompant par le moyen des lumières.

On prépare les harengs de différentes manières. On sale en pleine mer ceux que l'on trouve les plus gras et que l'on croit les plus succulents. On les nomme *harengs nouveaux* ou *harengs verts*, lorsqu'ils sont le produit de la pêche du printemps ou de l'été; et *harengs pecs* ou *pekels*, lorsqu'ils ont été pris pendant l'automne ou l'hiver. Communément ils sont fermes, de bon goût, très-sains, surtout ceux du printemps : on les mange sans les faire cuire et sans en relever la saveur par aucun assaisonnement. Dans d'autres contrées on les fume ou *saure*, en les salant très-peu, en ne les exposant à la fumée que pendant peu de temps, et en ne leur donnant ainsi qu'une couleur dorée.

La préparation qui procure particulièrement au commerce d'immenses bénéfices est celle des *harengs blancs*. Dès que les harengs sont hors de la mer, on les ouvre, on en ôte les intestins, on les met dans une saumure assez chargée pour que ces poissons y surnagent ; on les en tire au bout de quinze ou dix-huit heures : on les met dans des tonnes ; on les transporte à terre, on les *encaque* de nouveau ; on les place, par lits, dans les *caques* ou tonnes qui doivent les conserver, et on sépare ces lits par des couches de sel.

Lorsque la pêche des harengs a été très-abondante en Suède, et que le prix de ces poissons y baisse, on en extrait de l'huile qu'on retire en faisant bouillir les harengs dans de grandes chaudières ; on la purifie avec soin ; on s'en sert pour les lampes.

ADDITION A L'ARTICLE DU HARENG

Les harengs quittent nos côtes aux mois de juin et d'août ; la route est prescrite et la marche réglée. Tous ces poissons partent ensemble ; il n'est pas permis à aucun de s'écarter. Point de maraudeurs, point de déserteurs. Ils continuent de côte en côte leur marche, jusqu'au terme marqué. Ce peuple est nombreux et le passage est long ; dès que le gros de l'armée est passé il n'en paraît plus jusqu'à l'année suivante.

Si quelque chose est digne d'admiration dans la marche de ces animaux, c'est l'attention que ceux de la première rangée, qui marche en file et sert de signal aux autres, portent sur les mouvements des harengs signaux,

leurs conducteurs. Lorsque les harengs sortent du nord, la colonne est incomparablement plus longue que large, mais dès qu'elle entre dans une vaste mer, elle s'élargit au point d'avoir une étendue plus considérable que la largeur de la Grande-Bretagne et de l'Islande ensemble. S'agit-il d'enfiler un canal? Aussitôt la colonne s'allonge aux dépens de la largeur, sans que la vitesse de la marche en soit aucunement ralentie. C'est ici surtout où les signaux et les mouvements sont un spectacle digne d'admiration et d'étonnement. Nulle armée, si bien disciplinée qu'elle soit, ne les exécute avec autant d'harmonie et de précision.

(VALMONT DE BOMARE.)

LA SARDINE

CLEPEA SARDINA (CUV.)

La sardine a la tête pointue, assez grosse, souvent dorée; le front noirâtre; les yeux gros; les opercules ciselés et argentés; les écailles tendres, larges et faciles à détacher; le ventre terminé par une carène longitudinale, aiguë, tranchante et recourbée; quinze ou seize centimètres de longueur; les nageoires petites et grises; les côtés argentins; le dos bleuâtre.

On la trouve non-seulement dans l'Océan Atlantique boréal, mais encore dans la Méditerranée, et particulièrement aux environs de la Sardaigne, dont elle tire son nom. Elle s'y tient dans les endroits très-profonds; mais pendant l'automne elle approche des côtes pour frayer.

Les individus de cette espèce s'avancent alors vers les rivages en troupes si nombreuses, que la pêche en est très-abondante. On les mange frais, ou salés, ou fumés. La branche de commerce qu'elles forment est importante dans plusieurs contrées de l'Europe.

L'ALOSE

ALOSA VULGARIS (CUV.)

On doit remarquer dans l'alose la petitesse de la tête; les petites dents qui garnissent le bord de la mâchoire supérieure; la surface unie de la langue, qui est un peu libre dans ses mouvements; la facilité avec laquelle les écailles se détachent; le peu d'étendue de presque toutes les nageoires; les deux taches brunes de la caudale; la couleur grise et la bordure bleue des autres; les quatre ou cinq taches noires que l'on voit de chaque côté du poisson, au moins lorsqu'il est jeune; les nuances argentées du corps et de la queue; le jaune verdâtre du dos, etc.

Les aloses habitent non seulement dans l'océan Atlantique septentrional, mais encore dans la Méditerranée. Elles quittent leur séjour marin lorsque le temps du frai arrive; elles remontent alors dans les grands fleuves; et l'époque de ce voyage annuel est plus ou moins avancé dans le printemps, dans l'été, et même dans l'automne ou dans l'hiver, suivant le climat.

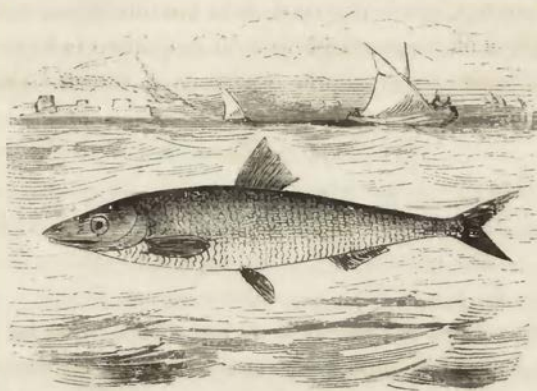
On a écrit qu'elles redoutaient le fracas d'un tonnerre violent, mais que des sons ou des bruits modérés ne leur déplaisaient pas, et que, dans certaines rivières, les pê-

cheurs attachaient à leurs filets des arcs de bois garnis de clochettes dont le tintement ne les effrayait pas.

L'ANCHOIS

ENGRULIS VULGARIS (CUV.)

Il n'est guère de poisson plus connu que l'anchois de tous ceux qui aiment la bonne chère. Ce n'est pas pour son volume qu'il est recherché, car il n'a souvent qu'un



décimètre ou moins de longueur ; il ne l'est pas non plus pour la saveur particulière qu'il présente lorsqu'il est frais ; mais on consomme une énorme quantité d'individus de cette espèce lorsqu'après avoir été salés ils sont devenus un assaisonnement des plus agréables et des plus propres à ranimer l'appétit. On les prépare en leur ôtant la tête et les entrailles ; on les pénètre de sel ; on les renferme dans

des barils avec des précautions particulières; on les envoie à de très-grandes distances sans qu'ils puissent se gâter. Ils sont employés, sur les tables modestes comme dans les festins somptueux, à relever la saveur des végétaux et à donner aux sauces un piquant de très-bon goût. Les Grecs et les Romains faisaient avec ces clupées une liqueur que l'on nommait *garum*, et qu'ils regardaient comme une des plus précieuses. Les anchois étaient alors, comme aujourd'hui, répandus dans la Méditerranée, ainsi que le long des côtes occidentales de l'Espagne et de la France. On préfère les pêcher pendant la nuit; on les attire, comme les harengs, par le moyen de feux distribués avec soin. Le temps où on les prend est celui où ils quittent la haute mer pour venir frayer auprès des rivages; et cette dernière époque varie suivant les pays.

LA CARPE

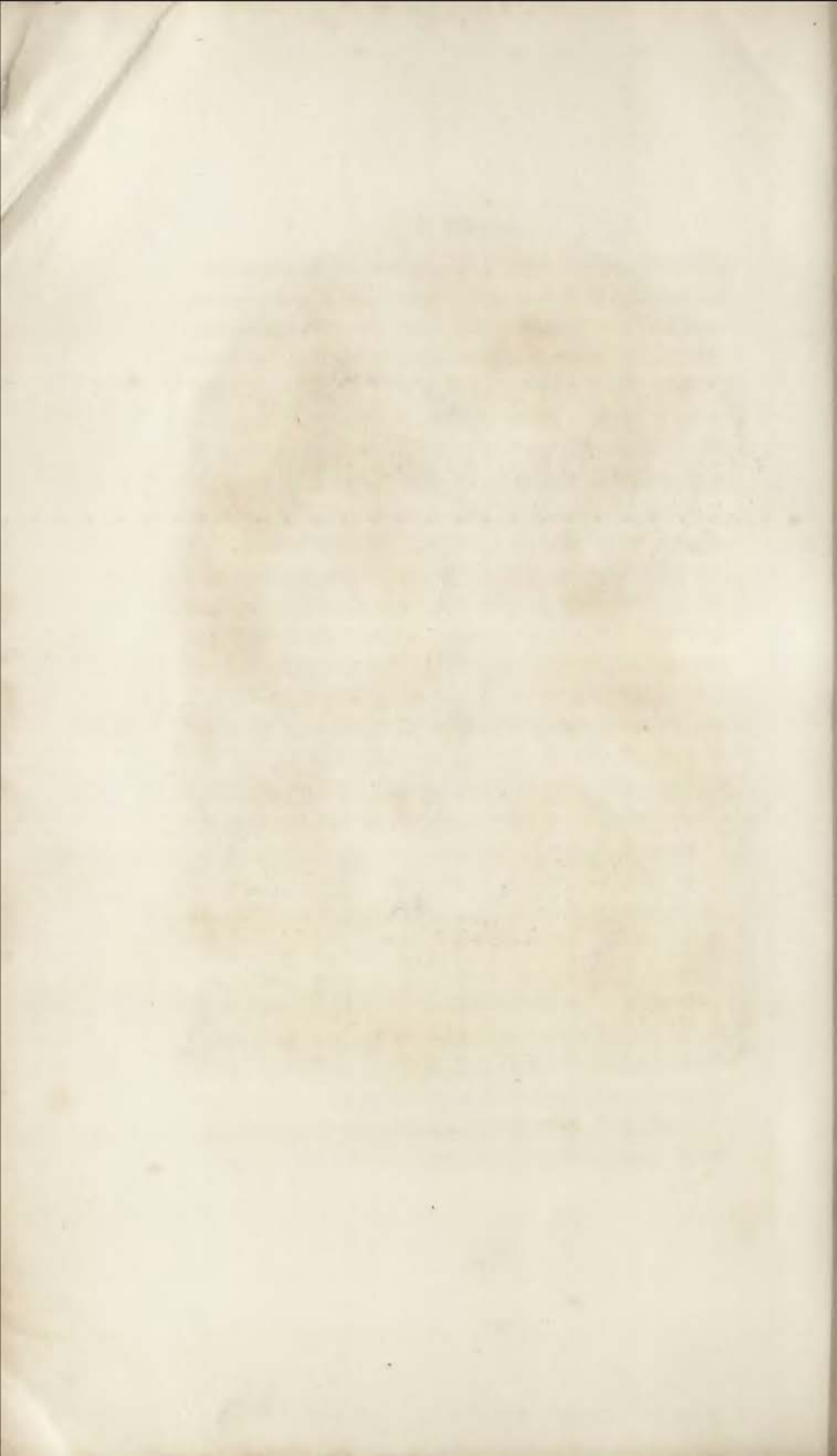
CYPRINUS CARPIO (L.)

Les carpes se plaisent dans les étangs, dans les lacs, dans les rivières qui coulent doucement. Il y a même dans les qualités des eaux des différences qui sont si sensibles pour ces cyprins, qu'ils abondent quelquefois dans une partie d'un lac ou d'un fleuve, et sont très-rares dans une autre partie peu éloignée cependant de la première.

Ces cyprins frayent en mai, et même en avril, quand le printemps est chaud. Ils cherchent alors les places couvertes de verdure pour y déposer ou leur lait ou leurs œufs.



LA CARPE



A cette même époque, les carpes qui habitent dans les fleuves ou dans les rivières s'empressent de quitter leurs asiles, pour remonter vers des eaux plus tranquilles.

Leur tête est grosse; leurs lèvres épaisses; leur front est large; leurs quatre barbillons sont attachés à leur mâchoire supérieure; leurs écailles sont grandes et striées.

Ordinairement un bleu foncé paraît sur leur front et sur leurs joues; un bleu verdâtre sur leur dos; une série de petits points noirs le long de leur ligne latérale; un jaune mêlé de bleu et de noir sur leurs côtés; un jaune plus clair sur leurs lèvres, ainsi que sur leur queue; une nuance blanchâtre sur leur ventre, une rouge-brun sur leur anale; une teinte violette sur leurs ventrales et sur leur caudale, qui de plus est bordée de noirâtre ou de noir.

On en pêche dans plusieurs lacs de l'Allemagne septentrionale qui pèsent plus de quinze kilogrammes. En 1744 on en pêcha une à Bichofshause, près de Francfort sur l'Oder, qui avait plus de trois mètres de long, plus d'un mètre de haut, des écailles très-larges, et pesait trente-cinq kilogrammes.

Ces poissons deviennent très-vieux; Buffon a parlé de carpes de cent cinquante ans, vivantes dans les fossés de Pontchartrain.

Lorsque les carpes sont très-vieilles, elles sont sujettes à une maladie qui souvent est mortelle, et qui se manifeste par des excroissances semblables à des mousses, et répandues sur la tête ainsi que le long du dos. Elles peuvent, quoique jeunes, mourir de la même maladie, si des eaux de la neige, ou des eaux corrompues parviennent en trop grande quantité dans leur séjour.

* C'est surtout dans leur patrie naturelle que les carpes jouissent des facultés qui les distinguent. Ce séjour que la nature leur a prescrit depuis tant de siècles, et sur lequel l'art ne paraît pas avoir influé, est l'Europe méridionale. Elles ont été néanmoins transportées avec facilité dans des contrées plus septentrionales.

Les carpes se multiplient avec une facilité si grande, que les possesseurs d'étangs sont souvent embarrassés pour restreindre une reproduction qui ne peut accroître le nombre des individus qu'en diminuant la part d'aliment qui peut appartenir à chacun de ces poissons, et par conséquent en rapetissant leurs dimensions, en dénaturant leurs qualités, en altérant particulièrement la saveur de leur chair.

Dans les fleuves, les rivières et les grands lacs, on pêche les carpes avec la *seine* : on emploie pour les prendre, dans les étangs, différentes sortes de filets dans lesquels on met un appât. On peut aussi se servir de l'hameçon pour la pêche des carpes.

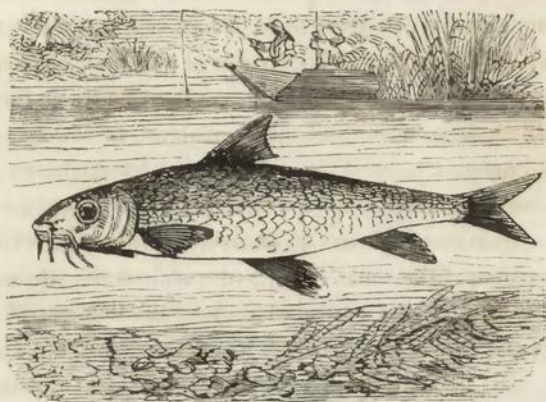
LE BARBEAU

BARBUS VULGARIS (CUV.)

Ce poisson a quelques rapports extérieurs avec le brochet, à cause de l'allongement de sa tête, de son corps et de sa queue. La partie supérieure de ce cyprin est olivâtre; les côtés sont bleuâtres au-dessus de la ligne latérale, et blanchâtres au-dessous de cette même ligne, qui est droite

et marquée par une série de points noirs; le ventre et la gorge sont blancs.

Le barbeau se plaît dans les eaux rapides qui coulent sur un fond de cailloux; il aime à se cacher parmi les pierres et sous les rives avancées. Il se nourrit de plantes aquatiques, de limaçons, de vers et de petits poissons. Il parvient au poids de neuf ou dix kilogrammes. On le pêche dans les grands fleuves de l'Europe, et particulièrement



dans ceux de l'Europe méridionale. Il ne produit que vers sa quatrième ou sa cinquième année. Le printemps est la saison pendant laquelle il fraye: il remonte alors dans les rivières, et dépose ses œufs sur des pierres, à l'endroit où la rapidité de l'eau est la plus grande. On le pêche avec des filets ou à la ligne.

Les barbeaux se réunissent en troupes de douze, de quinze et quelquefois de cent individus. Ils se renferment

dans une grotte commune, à laquelle leur association doit le nom de *niché* que leur donnent les pêcheurs.

C'est encore au genre cyprin qu'appartiennent le goujon, la tanche, etc., et ces charmants poissons rouges (cyprins dorés) qu'on peut conserver vivants de longues années dans des bocaux pleins d'eau.

ADDITION A L'ARTICLE DU BARBEAU

On dit communément que les œufs du barbeau sont dangereux parce qu'ils donnent le mal de ventre et excitent à vomir. Cela tient à ce qu'ils émeuvent l'humeur colérique; ceux qui en mangent beaucoup sont tourmentés du flux de ventre et de grandes douleurs d'estomac. Cela vient, suivant quelques naturalistes, de ce que les barbeaux, au temps où les saules sont en fleur, qui sont le long des rivages, mangent les fleurs de ces arbres tombées dans l'eau; mais pourquoi les œufs seulement auraient-ils cette mauvaise qualité et non pas toute la chair des barbeaux? Les barbeaux ont la chair blanche molle, de goût assez bon, mais flegmatique et pleine d'arêtes. Les gourmands préfèrent la tête comme étant le morceau le plus délicat. Quand le barbeau est grand et vieux il est plus estimable et meilleur.

(RONDELET.)

L'HÉLÈNE

MURENOPHIS HELUSA (LOC.)

Cette murénophis est la *murène* si fameuse des anciens. Dénudée de pectorales et de nageoires du ventre; ayant

sa dorsale, sa caudale et sa nageoire de l'anüs non-seulement très-basses, mais recouvertes d'une peau épaisse qui empêche d'en distinguer les rayons et la forme; semblable aux serpents par sa conformation presque cylindrique, ainsi que par ses proportions déliées; douée d'une grande souplesse et d'une grande force, flexible dans ses parties, agile dans ses mouvements, elle nage comme la couleuvre rampe.

Les murénophis établissent donc des liens assez étroits entre la classe des poissons et celle des reptiles.

Les dents de l'hélène étant fortes, nombreuses, et pointues ou recourbées, sa morsure a été souvent assez dangereuse pour qu'on ait cru que ce poisson était venimeux. Une humeur visqueuse et très-abondante enduit la peau, et donne à l'animal la faculté de glisser facilement au milieu des obstacles, et de n'être retenu qu'avec beaucoup de peine.

Les femelles ont des couleurs plus variées que les mâles; leurs nuances ne sont pas toujours les mêmes, mais ordinairement leur museau est noirâtre. Un brun rougeâtre et tacheté de jaune distingue le dessus de la tête; la partie supérieure du corps et de la queue offre une teinte d'un brun également rougeâtre, et d'autant plus foncée qu'elle est plus près de la caudale; des points noirs et des taches jaunes, larges et pointillées ou mouchetées de rougeâtre, sont distribuées sur ce fond brun; la partie inférieure et les côtés de ces mêmes femelles sont d'une couleur fauve, relevée par de petites raies et par des taches brunes.

Les hélènes sont d'ailleurs si voraces, que lorsqu'elles manquent de nourriture elles rongent la queue les unes

des autres. Elles ne meurent pas pour avoir perdu une partie considérable de leur queue, non plus que lorsqu'elles sont longtemps hors de l'eau, dont elles peuvent se passer pendant quelques jours, si la sécheresse de l'atmosphère n'est pas trop grande, ou si le froid n'est pas trop violent.

On pêche cette murénoplis avec des nasses et des lignes de fond; mais son instinct la fait souvent échapper à la ruse. Lorsqu'elle a mordu à l'hameçon, elle l'avale pour pouvoir couper la ligne avec ses dents, ou bien elle se renverse et se roule sur cette ligne, qui cède quelquefois à ses efforts.

L'UNIBRANCHAPERTURE MARBRÉE

SYNBRANCHIUS SP. (BL.)

Dans les eaux douces et bourbeuses de Surinam se trouve la marbrée, dont la chair est grasse, mais quelquefois imprégnée d'un goût et d'une odeur de vase; elle est vorace, et se nourrit de petits animaux. Ses lèvres sont charnues; chaque narine n'a qu'un orifice. Les yeux sont bleus; le dos est d'un olivâtre foncé; le ventre et les côtés sont d'un vert jaunâtre; les taches qui font paraître l'animal comme marbré présentent des nuances violettes.

CETACÉS

VUE GÉNÉRALE DES CÉTACÉS

Que notre imagination nous transporte à une grande élévation au-dessus du globe.

La terre tourne au-dessous de nous : le vaste Océan encoint les continents et les îles ; seul il nous paraît animé. A la distance où nous sommes placés, les êtres vivants qui peuplent la surface sèche du globe ont disparu à nos yeux ; nous n'apercevons plus ni les rhinocéros, ni les hippopotames, ni les éléphants, ni les crocodiles, ni les serpents démesurés : mais, sur la surface de la mer, nous voyons encore des troupes nombreuses d'êtres animés en parcourir avec rapidité l'immense étendue, et se jouer avec les montagnes d'eau soulevées par les tempêtes.

Les cétacés vivent comme les poissons au milieu des mers ; et cependant ils respirent comme les espèces terrestres. Ils habitent le froid élément de l'eau ; et leur sang est chaud, leur sensibilité très-vive, leur affection pour leurs semblables très-grande, leur attachement pour leurs petits très-ardent et très-courageux.

Ils sont immenses, ils se meuvent avec une grande vitesse ; et cependant ils sont dénués de pieds proprement

dits, ils n'ont que des bras. Mais leur séjour a été fixé au milieu d'un fluide assez dense pour les soutenir par sa pesanteur, assez susceptible de résistance pour donner à leurs mouvements des points d'appui pour ainsi dire solides, assez mobile pour s'ouvrir devant eux, et n'opposer qu'un léger obstacle à leur course.

De tous les animaux, aucun n'a reçu un aussi grand domaine : non-seulement la surface des mers leur appartient, mais les abîmes de l'Océan sont des provinces de leur empire. Si l'atmosphère a été départie à l'aigle, s'il peut s'élever dans les airs à des hauteurs égales aux profondeurs des mers dans lesquelles les cétacés se précipitent avec facilité, il ne parvient à ces régions éthérées qu'en luttant contre les vents impétueux et contre les rigueurs d'un froid assez intense pour devenir bientôt mortel.

La température de l'Océan est, au contraire, assez douce, et presque uniforme dans toutes les parties de cette mer universelle un peu éloignée de la surface de l'eau, et par conséquent de l'atmosphère.

Comme, d'un autre côté, on peut croire que les grands cétacés ont vécu plus de mille ans, disons que le temps leur appartient comme l'espace.

On a divisé les cétacés en deux ordres : le premier ordre comprend les cétacés privés de dents; le second ordre comprend les cétacés pourvus de dents. Le premier ordre forme deux genres et le second en forme dix.



J. Verelst

LA BALEINE

LA BALEINE FRANCHE

WALRUS, MAMMIFÈRES

En traitant de la baleine, nous ne voulons parler qu'à la rigueur, et cependant l'imagination sera étonnée par l'immensité des sujets que nous examinerons.

Sous leurs yeux les plus grands animaux, la masse et le volume démesurés de leur corps, l'étonnant de leur force, en le regardant, la nature paraît tout étonnée et paraître un vainqueur.

Les individus de cette espèce que l'on rencontre à une assez grande distance du pôle septentrional, ont depuis vingt jusqu'à quarante mètres de hauteur. Leur développement, dans l'adulte, est de plus, pour le mâle, de leur longueur de leur queue, dans les proportions dans la même proportion avec leur masse de la queue. La plus grande caractéristique se présente en effet la longueur de la longueur. Dans un individu de quarante huit pieds de long, elle n'est, tout au plus, que de sept pieds.

Le poids total d'un individu de cette espèce peut être de cent mille livres.

On a dit que les baleines étaient plus nombreuses que les mâles, quoiqu'il en soit de cette espèce, celle de la baleine femelle sur la baleine mâle, l'une et l'autre, sous de la queue, possèdent une queue inférieure.

En s'approchant subitement de cette masse immense, on la voit en quelques instants se changer en un tout autre

LA BALEINE FRANCHE

BALENA MYSTICETUS (L.)

En traitant de la baleine, nous ne voulons parler qu'à la raison ; et cependant l'imagination sera émue par l'immensité des objets que nous exposerons.

Nous aurons sous les yeux le plus grand des animaux. La masse et la vitesse concourent à sa force : l'Océan lui a été donné pour empire ; et, en le créant, la nature paraît avoir épuisé sa puissance merveilleuse.

Les individus de cette espèce, que l'on rencontre à une assez grande distance du pôle arctique, ont depuis vingt jusqu'à quarante mètres de longueur. Leur circonférence, dans l'endroit le plus gros de leur tête, de leur corps ou de leur queue, n'est pas toujours dans la même proportion avec leur longueur totale. La plus grande circonférence surpassait en effet la moitié de la longueur dans un individu de quarante-huit pieds de long, elle n'égalait pas cette même longueur totale dans d'autres individus longs de plus de cent pieds.

Le poids total de ces derniers individus surpassait trois cent mille livres.

On a écrit que les femelles étaient plus grosses que les mâles. Quoi qu'il en soit de cette supériorité de la baleine femelle sur la baleine mâle, l'une et l'autre, vues de loin, paraissent une masse informe.

En s'approchant néanmoins de cette masse informe, on la voit en quelque sorte se changer en un tout mieux or-

donné. On peut comparer ce gigantesque ensemble à une espèce de cylindre immense et irrégulier, dont le diamètre est égal, ou à peu près, au tiers de la longueur.

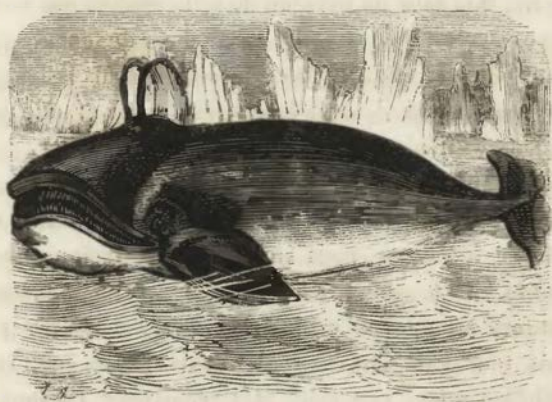
La tête forme la partie antérieure de ce cylindre démesuré; son volume égale le quart et quelquefois le tiers du volume total de la baleine. Elle est convexe par-dessus, de manière à représenter une portion d'une large sphère. Vers le milieu de cette grande voûte et un peu sur le derrière, s'élève une bosse, sur laquelle sont placés les orifices des deux *évents*.

On donne ce nom d'*évents* à deux canaux qui partent du fond de la bouche, parcourent obliquement, et en se courbant, l'intérieur de la tête, et aboutissent vers le milieu de sa partie supérieure. Le diamètre de leur orifice extérieur est ordinairement le centième, ou environ, de la longueur totale de l'individu.

Ils servent à rejeter l'eau qui pénètre dans l'intérieur de la gueule de la baleine franche, ou à introduire jusqu'à son larynx, et par conséquent jusqu'à ses poumons, l'air nécessaire à la respiration de ce cétacé, lorsque ce grand mammifère nage à la surface de la mer, mais que sa tête est assez enfoncée dans l'eau pour qu'il ne puisse aspirer l'air par la bouche sans aspirer en même temps une trop grande quantité de fluide aqueux.

La baleine fait sortir par ces événements un assez grand volume d'eau pour qu'un canot puisse en être bientôt rempli. Elle lance ce fluide avec tant de rapidité, particulièrement quand elle est animée par des affections vives, tourmentée par des blessures et irritée par la douleur, que le bruit de l'eau qui s'élève et retombe en colonnes ou se disperse

en gouttes, effraye presque tous ceux qui l'entendent pour la première fois, et peut retentir fort loin, si la mer est très-calme. On a comparé ce bruit, ainsi que celui que produit l'aspiration de la baleine, au bruissement sourd et terrible d'un orage éloigné. On a écrit qu'on le distinguait d'aussi loin que le coup d'un gros canon. On a prétendu d'ailleurs que cette aspiration de l'air atmosphérique et ce double jet d'eau communiquaient à la surface de la mer un mou-



vement que l'on apercevait à une distance de plus de deux mille mètres. Et comment ces effets seraient-ils surprenants, s'il est vrai, comme on l'a assuré, que la baleine franche fait monter l'eau qui jaillit de ces événements jusqu'à plus de treize mètres de hauteur?

L'ouverture de la bouche de la baleine franche est très-grande; elle se prolonge jusqu'au-dessous des orifices supérieurs des événements; elle s'étend même vers la base de la nageoire pectorale; et l'on pourrait dire par conséquent

qu'elle va presque jusqu'à l'épaule. Si l'on regarde l'animal par côté, on voit le bord supérieur et le bord inférieur de cette ouverture présenter, depuis le bout du museau jusqu'àuprès de l'œil, une courbe très-semblable à la lettre S placée horizontalement.

Les deux mâchoires sont à peu près aussi avancées l'une que l'autre. Celle de dessous est très-large, surtout vers le milieu de sa longueur.

L'intérieur de la gueule est si vaste dans la baleine franche, que dans un individu de cette espèce, qui n'était encore parvenu qu'à soixante-douze pieds de longueur, et qui fut pris en 1726, au cap de Hourdel, dans la baie de la Somme, la capacité de la bouche était assez grande pour que deux hommes aient pu y entrer sans se baisser.

La langue est molle, spongieuse, arrondie par devant, blanche, tachetée de noir sur les côtés, adhérente à la mâchoire inférieure, mais susceptible de quelques mouvements. Sa longueur surpasse souvent neuf mètres; sa largeur est de trois ou quatre. Elle peut donner plus de six tonneaux d'huile; et Duhamel assure que lorsqu'elle est salée, elle peut être recherchée comme un mets délicat.

La baleine franche n'a pas de dents; mais tout le dessous de la mâchoire supérieure, ou, pour mieux dire, toute la voûte du palais est garnie de lames que l'on désigne par le nom de *fanon*. Donnons une idée nette de leur contexture, de leur forme, de leur grandeur, de leur couleur, de leur position, de leur nombre, de leur mobilité et de leur développement.

La surface d'un fanon est unie, polie, et semblable à

celle de la corne. Il est composé de poils, ou plutôt de crins, placés à côté les uns des autres dans le sens de sa longueur, très-rapprochés, réunis et comme collés par une substance gélatineuse, qui, lorsqu'elle est sèche, lui donne presque toutes les propriétés de la corne, dont il a l'apparence.

Chacun de ces fanons est d'ailleurs très-aplati, allongé, et très-semblable, par sa forme générale, à la lame d'une faux. Il se courbe un peu dans sa longueur comme cette lame, diminue graduellement de hauteur et d'épaisseur, se termine en pointe, et montre sur son bord inférieur ou concave un tranchant analogue à celui de la faux. Ce bord concave ou inférieur est garni, presque depuis son origine jusqu'à la pointe du fanon, de crins qu'aucune substance gélatineuse ne réunit, et qui représentent, le long de ce bord tranchant et aminci, une sorte de frange d'autant plus longue et d'autant plus touffue qu'elle est plus près de la pointe ou de l'extrémité du fanon.

La couleur de cette lame cornée est ordinairement noire et marbrée de nuances moins foncées; mais le fanon est souvent caché sous une espèce d'épiderme dont la teinte est grisâtre. Il n'est pas rare de mesurer des fanons de cinq mètres de longueur.

L'œil est placé immédiatement au-dessus de la commissure des lèvres, et par conséquent très-près de l'épaule de la baleine. Presque également éloigné du monticule des événements et de l'extrémité du museau, très-rapproché du bord inférieur de l'animal, très-écarté de l'œil opposé, il ne paraît destiné qu'à voir les objets auxquels la baleine présente son immense côté; et il ne faut pas négliger d'ob-

server que voilà un rapport frappant entre la baleine franche, qui parcourt avec tant de vitesse la surface de l'Océan et plonge dans ses abîmes, et plusieurs des oiseaux privilégiés qui traversent avec tant de rapidité les vastes champs de l'air et s'élancent au plus haut de l'atmosphère. L'œil de la baleine est cependant placé sur une espèce de petite convexité qui, s'élevant au-dessus de la surface des lèvres, lui permet de le diriger de telle sorte, que lorsque l'animal considère un objet un peu éloigné, il peut le voir de ses deux yeux à la fois, rectifier les résultats de ses sensations, et mieux juger de la distance.

Mais ce qui étonne dans le premier moment de l'examen, c'est que l'œil de la baleine soit si petit, qu'on a peine quelquefois à le découvrir. Son diamètre n'est souvent que la cent quatre-vingt-douzième partie de la longueur totale du cétacé. Il est garni de paupières, comme l'œil des autres mammifères : mais ces paupières sont si gonflées par la graisse huileuse qui en occupe l'intérieur, qu'elles n'ont presque aucune mobilité; elles sont d'ailleurs dénuées de cils.

La queue de la baleine a la figure d'un cône, dont la base s'applique au corps proprement dit. Ce grand instrument de natation est le plus puissant de ceux que la baleine a reçus ; mais il n'est pas le seul. Ses deux bras peuvent être comparés aux deux nageoires pectorales des poissons : au lieu d'être composés, ainsi que ces nageoires, de rayons soutenus et liés par une membrane, ils sont formés, sans doute, d'os que nous décrirons bientôt, de muscles, et de chair tendineuse, recouverts par une peau épaisse ; mais l'ensemble que chacun de ces bras présente

consiste dans une sorte de sac aplati, arrondi dans la plus grande partie de sa circonférence, terminé en pointe, ayant une surface assez étendue pour que sa longueur surpasse le sixième de la longueur totale du cétacé, et que sa largeur égale le plus souvent la moitié de sa longueur, réunissant enfin tous les caractères d'une rame agile et forte.

Le baleineau, en venant au monde, a toujours plus de sept ou huit mètres.

Il est, pendant le temps qui suit immédiatement sa naissance, l'objet d'une grande tendresse, et d'une sollicitude qu'aucun obstacle ne lasse, qu'aucun danger n'intimide. La mère le soigne même quelquefois pendant trois ou quatre ans. Elle ne le perd pas un instant de vue. S'il ne nage encore qu'avec peine, elle le précède, lui ouvre la route au milieu des flots agités, ne souffre pas qu'il reste trop longtemps sous l'eau, l'instruit par son exemple, l'encourage, pour ainsi dire, par son attention, le soulage dans sa fatigue, le soutient lorsqu'il ne ferait plus que de vains efforts, le prend entre sa nageoire pectorale et son corps, l'embrasse avec tendresse, le serre avec précaution, le met quelquefois sur son dos, l'emporte avec elle, modère ses mouvements pour ne pas laisser échapper son doux fardeau, pare les coups qui pourraient l'atteindre, attaque l'ennemi qui voudrait le lui ravir, et, lors même qu'elle trouverait aisément son salut dans la fuite, combat avec acharnement, brave les douleurs les plus vives, renverse et anéantit ce qui s'oppose à sa force, ou répand tout son sang et meurt plutôt que d'abandonner l'être qu'elle chérit plus que sa vie.

Cependant quel temps est nécessaire pour que ce baleineau si chéri, si soigné, si défendu, parvienne au terme de son accroissement?

On l'ignore. On ne connaît pas la durée du développement des baleines; nous savons seulement qu'il s'opère avec une grande lenteur.

Quelques auteurs ont pensé que la baleine franche se nourrissait de poissons, et particulièrement de gades, de scombres et de clupées; ils ont même indiqué les espèces de ces osseux qu'elle préférerait; mais il paraît qu'ils ont attribué à la baleine franche ce qui appartient au *nordcaper* et à quelques autres baleines. La *franche* n'a vraisemblablement pour aliments que des crabes et des mollusques, tels que des *actinies* et des *elios*. Ces animaux, dont elle fait sa proie, sont bien petits; mais leur nombre compense le peu de substance que présente chacun de ces mollusques ou insectes. Ils sont si multipliés dans les mers fréquentées par la baleine franche, que ce cétacé n'a souvent qu'à ouvrir la gueule pour en prendre plusieurs milliers à la fois.

Au reste, à quelque distance que la baleine franche doive aller chercher l'aliment qui lui convient, elle peut la franchir avec une grande facilité; sa vitesse est si grande, que ce cétacé laisse derrière lui une voie large et profonde, comme celle d'un vaisseau qui vogue à pleines voiles. Elle parcourt onze mètres par seconde. Elle va plus vite que les vents alizés; deux fois plus prompte, elle dépasserait les vents les plus impétueux; trente fois plus rapide, elle aurait franchi l'espace aussitôt que le son. En supposant que douze heures de repos lui suffisent par jour, il ne lui

faudrait que quarante-sept jours ou environ pour faire le tour du monde, en suivant l'équateur, et vingt-quatre jours pour aller d'un pôle à l'autre, le long d'un méridien.

A la force individuelle les baleines franches peuvent réunir la puissance que donne le nombre. Quelque troublées qu'elles soient maintenant dans leurs retraites boréales, elles vont encore souvent par troupes. Ne se disputant pas une nourriture qu'elles trouvent ordinairement en très-grande abondance, et n'étant pas habituellement agitées par des passions violentes, elles sont naturellement pacifiques, douces, et entraînées les unes vers les autres par une sorte d'affection. Mais, si elles n'ont pas besoin de se défendre les unes contre les autres, elles peuvent être contraintes d'employer leur puissance pour repousser des ennemis dangereux, ou d'avoir recours à quelques manœuvres pour se délivrer d'attaques importunes, se débarrasser d'un concours fatigant, et faire cesser des douleurs trop prolongées.

Un insecte de la famille des crustacés, et auquel on a donné le nom de *pou de baleine*, tourmente beaucoup la baleine franche. Il s'attache si fortement à la peau de ce cétacé, qu'on la déchire plutôt que de l'en arracher. Il se cramponne particulièrement à la commissure des nageoires, aux lèvres, aux parties de la génération, aux endroits les plus sensibles, et où la baleine ne peut pas, en se frottant, se délivrer de cet ennemi dont les morsures sont très-douloureuses et très-vives, surtout pendant le temps des chaleurs.

D'autres insectes pullulent aussi sur son corps. Très-souvent l'épaisseur de ses téguments la préserve de leur

piqûre, et même du sentiment de leur présence ; mais, dans quelques circonstances, ils doivent l'agiter, comme la mouche du désert rend furieux le lion et la panthère, au moins, s'il est vrai, ainsi qu'on l'a écrit, qu'ils se multiplient quelquefois sur la langue de ce cétacé, la rongent et la dévorent, au point de la détruire presque en entier et de donner la mort à la baleine.

Ces insectes et ces crustacés attirent fréquemment sur le dos de la baleine franche un grand nombre d'oiseaux de mer qui aiment à se nourrir de ces crustacés et de ces insectes, les cherchent sans crainte sur ce large dos, et débarrassent le cétacé de ces animaux incommodes, comme le pique-bœuf délivre les bœufs qui habitent les plaines brûlantes de l'Afrique des larves de taons ou d'autres insectes fatigants et funestes.

Elle a trois autres ennemis très-redoutables : le squalo, le cétacé auquel nous donnons le nom de *dauphin gladiateur*, et le squalo requin.

La baleine franche appartient aux deux hémisphères.

Dans le douzième, le treizième et le quatorzième siècle, les baleines franches étaient si répandues auprès des rivages français, que la pêche de ces animaux y était très-lucrative ; mais, harcelées avec acharnement, elles se retirèrent vers des latitudes plus septentrionales.

Il y a plus de deux ou trois siècles que les Basques, ces marins intrépides, les premiers qui aient osé affronter les dangers de l'Océan glacial et voguer vers le pôle arctique, animés par le succès avec lequel ils avaient pêché la baleine franche dans le golfe de Gascogne, s'avancèrent en haute mer, parvinrent, après différentes tentatives, jus-

qu'aux côtes d'Islande et à celles du Groenland, développèrent toutes les ressources d'un peuple entreprenant et laborieux, équipèrent des flottes de cinquante ou soixante navires, et, aidés par les Islandais, trouvèrent dans une pêche abondante le dédommagement de leurs peines et la récompense de leurs efforts.

Les Anglais et les Hollandais, au commencement du dix-septième siècle, marchèrent sur leurs traces.

Les navires qu'on emploie à la pêche de la baleine ont ordinairement de cent à cent vingt pieds de longueur. On les double d'un bordage de chêne assez épais et assez fort pour résister au choc des glaces. On leur donne à chacun depuis six jusqu'à huit ou neuf chaloupes, d'un peu plus de vingt-quatre pieds de longueur, de six pieds ou environ de largeur, et de trois pieds de profondeur, depuis le plat-bord jusqu'à la quille. Un ou deux harponneurs sont destinés pour chacune de ces chaloupes pêcheuses. On les choisit assez adroits pour percer la baleine, encore éloignée, dans l'endroit le plus convenable, assez habiles pour diriger la chaloupe suivant la route de la baleine franche, même lorsqu'elle nage entre deux eaux, et assez expérimentés pour juger de l'endroit où ce cétacé élèvera le sommet de sa tête au-dessus de la surface de la mer, afin de respirer par ses événements l'air de l'atmosphère.

Le harpon qu'ils lancent est un dard un peu pesant et triangulaire, dont le fer, long de près d'un mètre, doit être doux, bien corroyé, très-affilé au bout, tranchant des deux côtés, et barbelé sur ses bords. Ce fer, ou le dard proprement dit, se termine par une douille de près d'un

mètre de longueur, et dans laquelle on fait entrer un manche très-gros, et long de deux ou trois mètres. On attache au dard même, ou à sa douille, la ligne, qui est faite du plus beau chanvre, et que l'on ne goudronne pas pour qu'elle conserve sa flexibilité, malgré le froid extrême que l'on éprouve dans les parages où l'on fait la pêche de la baleine.

La lance dont on se sert pour cette pêche diffère du harpon, en ce que le fer n'a pas d'ailes ou oreilles qui empêchent qu'on ne la retire facilement du corps de la baleine, et qu'on n'en porte plusieurs coups de suite avec force et rapidité. Elle a souvent cinq mètres de long, et la longueur du fer est à peu près le tiers de la longueur totale de cet instrument.

Le printemps est la saison la plus favorable pour la pêche des baleines franches, aux degrés très-voisins du pôle.

Les avantages que l'on tire de la pêche des baleines franches ont facilement engagé, dans nos temps modernes, les peuples entreprenants et déjà familiarisés avec les navigations lointaines, à chercher ces cétacés partout où ils ont espéré de les trouver. On les poursuit maintenant dans l'hémisphère austral comme dans l'hémisphère arctique, et dans le Grand-Océan boréal comme dans l'Océan atlantique septentrional; on les y pêche même, au moins très-souvent, avec plus de facilité, avec moins de danger, avec moins de peine.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA BALEINE

Ce que les anciens ont dit sur le poisson conducteur de la baleine paraît absolument fabuleux, et les modernes n'ont rien observé de semblable. Peut-être ont-ils pris pour guide de la baleine le *baleineau*, que la mère suit toujours jusqu'à ce qu'elle l'ait sevré.

Il n'est pas rare de voir sur la baleine des plantes, des coquillages ou autres animaux testacés qui y sont attachés; ce monstre flottant est pour eux une île ou un rocher. Il y a une espèce de gland de mer presque semblable à la baleine du Groenland, qui se trouve dans les mêmes parages, et que l'on nomme le *nord caper*.

Les petits sont nourris par leur mère pendant un an, et les Anglais les appellent alors *courtes-têtes*. Ils sont extrêmement gras, et donnent, dit-on, cinquante tonneaux de graisse. Les mères, au contraire, sont alors fort maigres. Lorsqu'ils ont deux ans, on les nomme *bêtes*, parce qu'ils sont comme hébétés après avoir été sevrés. Ils ne donnent alors que vingt-huit tonneaux de graisse; après ce temps, on ne sait guère leur âge que par la longueur de leurs barbes.

(VALMONT DE BOMARE.)

LA BALEINE BOSSUE

BALENA GIBBOSA (L.)

Cette baleine a sur le dos cinq ou six bosses ou émi-

nences. Ses fanons sont blancs, et, dit-on, plus difficiles à fondre que ceux de la baleine franche.

Elle a d'ailleurs de très-grands rapports avec ce dernier cétacé. On l'a particulièrement observée dans la mer voisine de la Nouvelle-Angleterre.

LA BALEINOPTÈRE JUBARTE

BALCINOPTERA BOOPS (N.)

La jubarte se plaît dans les mers du Groenland ; on la trouve surtout entre cette contrée et l'Islande : mais on l'a vue dans plusieurs autres mers de l'un et l'autre hémisphère. Il paraît qu'elle passe l'hiver en pleine mer, et qu'elle ne s'approche des côtes et n'entre dans les anses que pendant l'été ou pendant l'automne.

Elle a ordinairement dix-sept ou dix-huit mètres de longueur. Dans un jeune individu de cette espèce, décrit par Sibbald, et qui était long de quinze mètres et un tiers, la circonférence auprès des bras était de sept mètres ; la largeur de la mâchoire inférieure, vers le milieu de sa longueur, d'un mètre et demi ; la longueur de l'ouverture de la gueule, de trois mètres et deux tiers ; la longueur de la langue, de deux mètres ou environ ; la distance du bout du museau aux orifices des évents, de plus de deux mètres ; la longueur des pectorales, d'un mètre et deux tiers ; la largeur de ces nageoires, d'un demi-mètre ; la distance de la nageoire du dos à la caudale, de plus de trois mètres ; la distance de l'aнус à l'extrémité de cette

nageoire de la queue, de près de cinq mètres ; et la longueur du baléas, de deux tiers de mètre.

Le corps, très-épais vers les nageoires pectorales, se rétrécit ensuite, et prend la forme d'un cône très-allongé, continué par la queue, dont la largeur, à son extrémité, n'est, dans plusieurs individus, que d'un demi-mètre.

Les orifices des deux évents sont rapprochés l'un de l'autre, au point de paraître ne former qu'une seule ouverture. Au-devant de ces orifices, on voit trois rangées de petites protubérances très-arrondies.

La mâchoire inférieure est un peu plus courte et plus étroite que celle d'en haut. L'œil est situé au-dessus et très-près de l'angle formé par la réunion des deux lèvres ; l'iris paraît blanc ou blanchâtre. Au delà de l'œil est un trou presque imperceptible : c'est l'orifice du conduit auditif.

Les fanons sont noirs, et si courts, qu'ils n'ont souvent qu'un tiers de mètre de longueur.

La langue est grasse, spongieuse, et quelquefois hérissée d'aspérités. Elle est de plus recouverte, vers sa racine, d'une peau lâche qui se porte vers le gosier, et paraîtrait pouvoir en fermer l'ouverture, comme une sorte d'opercule.

Quelquefois la jubarte est toute blanche. Ordinairement cependant la partie supérieure de ce cétacé est noire ou noirâtre ; le dessous de la tête et des bras, très-blanc ; le dessous du ventre et de la queue, marbré de blanc et de noir. La peau, qui est très-lisse, recouvre une couche de graisse assez mince.

Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que, depuis le des-

sous de la gorge jusque vers l'anus, la peau présente de longs plis longitudinaux qui, le plus souvent, se réunissent deux à deux vers leurs extrémités, et qui donnent au cétacé la faculté de dilater ce tégument assez profondément sillonné. Le dos de ces longs sillons est marbré de noir et de blanc : mais les intervalles qui les séparent sont d'un beau rouge qui contraste, d'une manière très-vive et très-agréable à la vue, avec le noir de l'extrémité des fanons, et avec le blanc éclatant du dessous de la gueule, lorsque l'animal gonfle sa peau, que les plis s'effacent, et que les intervalles de ces plis se relèvent et paraissent. On a écrit que la jubarte tendait cette peau, ordinairement lâche et plissée, dans les moments où, saisissant les animaux dont elle veut se nourrir, elle ouvre une large gueule, et avale une grande quantité d'eau, en même temps qu'elle engloutit ses victimes. Mais nous verrons, à l'article de la *baleinoptère museau pointu*, quel organe particulier ont reçu les cétacés dont la peau du ventre, ainsi sillonnée, peut se prêter à une grande extension.

On a remarqué que la jubarte lançait l'eau par ses évents avec moins de violence que les cétacés qu'elle égale en grandeur : elle ne paraît cependant leur céder ni en force ni en agilité, au moins relativement à ses dimensions. Vive et pétulante, gaie même et folâtre, elle aime à se jouer avec les flots. Impatiente, pour ainsi dire, de changer de place, elle disparaît souvent sous les ondes, et s'enfonce à des profondeurs d'autant plus considérables, qu'en plongeant elle baisse sa tête et relève sa caudale au point de se précipiter, en quelque sorte, dans

une situation verticale. Si la mer est calme, elle flotte endormie sur la surface de l'Océan; mais bientôt elle se réveille, s'anime, se livre à toute sa vivacité, exécute avec une rapidité étonnante des évolutions très-variées, nage sur un côté, se couche sur son dos, se retourne, frappe l'eau avec force, bondit, s'élançe au-dessus de la surface de la mer, pirouette, retombe, et disparaît comme l'éclair.

Elle aime beaucoup son petit, qui ne l'abandonne que lorsqu'elle a donné le jour à un nouveau cétacé. On l'a vue s'exposer à échouer sur des bas-fonds, pour l'empêcher de se heurter contre les roches. Naturellement douce et presque familière, elle devient néanmoins furieuse, si elle craint pour lui : elle se jette contre la chaloupe qui le poursuit, la renverse, et emporte sous un de ses bras la jeune jubarte qui lui est si chère.

La plus petite blessure suffit quelquefois pour la faire périr, parce que ses plaies deviennent facilement gangréneuses; mais alors la jubarte va très-fréquemment expirer bien loin de l'endroit où elle a reçu le coup mortel. Pour lui donner une mort plus prompte, on cherche à la frapper avec une lance derrière la nageoire pectorale : on a observé que si l'arme pénètre assez avant pour percer le canal intestinal, le cétacé s'enfonce très-promptement sous les eaux.

Les cétacés de cette espèce paraissent unis l'un à l'autre par une affection très-forte. Duhamel rapporte qu'on prit en 1725 deux jubartes qui voguaient ensemble. La première qui fut blessée jeta des cris de douleur, alla droit à la chaloupe, et d'un seul coup de queue meurtrit

et précipita trois hommes dans la mer. Elles ne voulurent jamais se quitter; et, quand l'une fut tuée, l'autre s'étendit sur elle et poussa des gémissements terribles et lamentables.

Ceux qui auront lu l'histoire de la jubarte ne seront donc pas étonnés que les Islandais ne harponnent presque jamais la jubarte : ils la regardent comme l'amie de l'homme, et, mêlant avec leurs idées superstitieuses les inspirations du sentiment et les résultats de l'observation, ils se sont persuadés que la Divinité l'a créée pour défendre leurs frêles embarcations contre les cétacés féroces et dangereux. Ils se plaisent à raconter que lorsque leurs bateaux sont entourés de ces animaux énormes et carnassiers, la jubarte s'approche d'eux au point qu'on peut la toucher, s'élançe sous leurs rames, passe sous la quille de leurs bâtiments, et, bien loin de leur nuire, cherche à éloigner les cétacés ennemis, et les accompagne jusqu'au moment où, arrivés près du rivage, ils sont à l'abri de tout danger.

Au reste, la jubarte doit souvent redouter le physétère microps.

Elle se nourrit non-seulement du testacé nommé *planorbe boréal*, mais encore de l'*ammodyte appât*, du *salmon arctique*, et de plusieurs autres poissons.

LA BALEINOPTÈRE GIBBAR

BALENOPTERA PHYSALUS (N.)

Le gibbar habite dans l'océan Glacial arctique, particulièrement auprès du Groenland. On le trouve aussi dans l'océan Atlantique septentrional. Il s'avance même vers la ligne, dans cet océan Atlantique.

Le gibbar peut égaler la baleine franche par sa longueur, mais non par sa grosseur. Son volume et sa masse sont très-inférieurs à ceux du plus grand des cétacés.

Le gibbar se nourrit de poissons assez grands, surtout ceux qui vivent en troupes très-nombreuses. Il préfère les gades, les scombres, les salmons, les clupées, et particulièrement les maquereaux, les salmons arctiques et les harengs.

Il les atteint, les agite, les trouble, et les engloutit d'autant plus aisément, que, plus mince et plus délié que la baleine franche, il est plus agile et nage avec une rapidité plus grande. Il lance aussi avec plus de violence, et élève à une plus grande hauteur, l'eau qu'il rejette par ses évents, et qui, retombant de plus haut, est entendue de plus loin.

LE NARWAL VULGAIRE

MONODON MONOCEROS (L.)

Le narwal est, à beaucoup d'égards, l'éléphant de la mer. Parmi tous les animaux que nous connaissons, eux

seuls ont reçu ces dents si longues, si dures, si pointues, si propres à la défense et à l'attaque. Tous deux ont une grande masse, un grand volume, des muscles vigoureux, une peau épaisse. Mais les résultats de leur conformation sont bien différents : l'un, très-doux par caractère, n'use de ses armes que pour se défendre, ne repousse que ceux qui le provoquent, ne perce que ceux qui l'attaquent, n'écrase que ceux qui lui résistent, ne poursuit et n'immole que ceux qui l'irritent ; l'autre, impatient, pour ainsi dire, de toute supériorité, se précipite sur tout ce qui lui fait ombrage, se jette en furieux contre l'obstacle le plus insensible, affronte la puissance, brave le danger, recherche le carnage, attaque sans provocation, combat sans rivalité, et tue sans besoin.

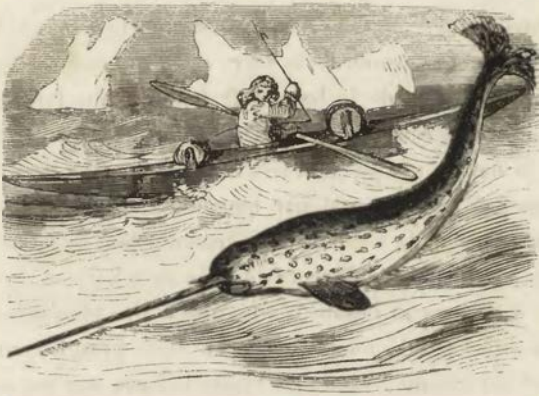
Ce narwal est remarquable par la longue dent qui part de sa mâchoire supérieure et connue sous le nom de *corne* ou *défense de licorne*.

Cette dent est cannelée en spirale. On ne sait pas encore si la courbe produite par cette cannelure va, dans tous les individus, de gauche à droite, ou de droite à gauche : mais on sait que les pas de vis formés par cette spirale sont très-nombreux, et que le plus souvent on en compte plus de seize. La nature de cette dent se rapproche beaucoup de celle de l'ivoire.

Ce cétacé nage avec une si grande vitesse, que le plus souvent il échappe à toute poursuite ; et voilà pourquoi il est si rare de prendre un individu de cette espèce, quoiqu'elle soit assez nombreuse.

Tous les narwals n'ont pas les mêmes couleurs : les uns sont noirs, les autres gris, les autres nuancés de

noir et de blanc. Le plus grand nombre est d'un blanc quelquefois éclatant et quelquefois un peu grisâtre, parsemé de taches noires, petites, inégales, irrégulières.



ADDITION A L'ARTICLE DU NARWAL VULGAIRE

En 1684, dit V. de Bomare, le capitaine Dirck Petersen rapporta à Hombourg une tête de narwal à deux dents ou à deux cornes osseuses, mais qui parut être fort rare.

Il est parlé, dans l'*Histoire naturelle des Antilles*, d'une espèce de licorne qui diffère du narwal par sa corne qui sort du front et non de la mâchoire supérieure; par les dents qui garnissent sa gueule et par sa nourriture, qui diffère de celle du narwal. Suivant les relations, les licornes des grandes Indes, de l'Afrique et de l'Amérique, sont des espèces différentes de celles du nord.

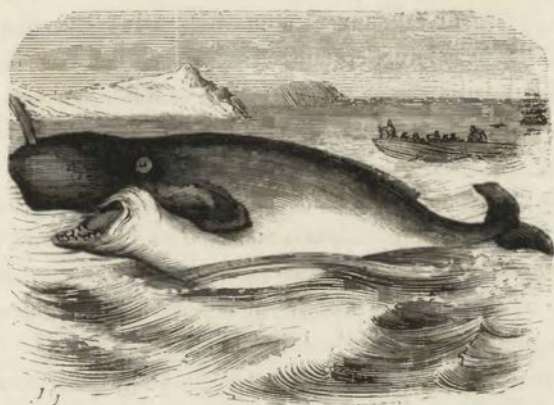
LE CACHALOT MACROCÉPHALE

CATODON MACROCEPHALUS (LAC.)

Quel colosse nous avons encore sous les yeux ! Nous voyons un des géants de la mer, des dominateurs de l'Océan, des rivaux de la baleine franche. Moins fort que le premier des cétacés, il a reçu des armes formidables, que la nature n'a pas données à la baleine. Des dents terribles par leur force et par leur nombre garnissent les deux côtés de la mâchoire inférieure. Son organisation intérieure, un peu différente de celle de la baleine, lui impose d'ailleurs le besoin d'une nourriture plus substantielle, que des légions d'animaux assez grands peuvent seules lui fournir. Aussi ne règne-t-il pas sur les ondes en vainqueur pacifique comme la baleine ; il y exerce un empire redouté.

Sa tête est une des plus volumineuses, si elle n'est pas la plus grande de toutes celles que l'on connaît. Sa longueur surpasse presque toujours le tiers de la longueur totale du cétacé. Elle paraît comme une grosse masse tronquée par devant, presque cubique, et terminée par conséquent à l'extrémité du museau par une surface très-étendue, presque carrée, et presque verticale. C'est dans la surface inférieure de ce cube immense, mais imparfait, que l'on voit l'ouverture de la bouche, étroite, longue, un peu plus reculée que le bout du museau, et fermée à la volonté du cachalot par la mâchoire d'en bas, comme par un vaste couvercle renversé.

Chaque branche de la mâchoire d'en bas a quelquefois cependant un tiers de mètre d'épaisseur. La chair des gencives est ordinairement très-blanche, dure comme de la corne, revêtue d'une sorte d'écorce profondément ridée, et ne peut être détachée de l'os qu'après avoir éprouvé pendant plusieurs heures une ébullition des plus fortes.



Le nombre des dents qui garnissent de chaque côté la mâchoire d'en bas est de vingt-trois, suivant le professeur Gmelin ; et, selon plusieurs écrivains, il varie depuis vingt-trois jusqu'à trente.

Ces dents sont fortes, coniques, un peu recourbées vers l'intérieur de la gueule. Les deux premières et les quatre dernières de chaque rangée sont quelquefois moins grosses et plus pointues que les autres. Elles ont à l'extérieur la couleur et la dureté de l'ivoire ; mais elles sont, à l'intérieur, plus tendres et plus grises.

L'œil est situé plus haut que dans plusieurs grands cétacés. On le voit au-dessus de l'espace qui sépare l'ouverture de la gueule, de la base de la pectorale, et à une distance presque égale de cet espace et du sommet de la tête. Il est noirâtre, entouré de poils très-ras et très-difficiles à découvrir. Cet organe n'a d'ailleurs qu'un très-petit diamètre.

Les deux événements aboutissent à une même ouverture, dont la largeur est souvent d'un sixième de mètre. L'animal lance avec force, et à une assez grande hauteur, l'eau qu'il fait jaillir par cet orifice. Mais ce fluide, au lieu de s'élever verticalement, décrit une courbe dirigée en avant.

On trouve dans le macrocéphale, comme dans les autres cachalots, deux substances remarquables : l'une est le *blanc de baleine*; et l'autre est l'*ambre gris*.

La tête du cachalot macrocéphale, cette tête si grande, si élevée même dans celle de ses portions qui saille le plus en avant, renferme, dans sa partie supérieure, une cavité très-vaste et très-distincte de celle qui contient le cerveau, et qui est très-petite. Le capitaine Colnett nous dit, dans la relation de son voyage, que dans un macrocéphale pris auprès de la côte occidentale du Mexique en août 1795, cette cavité occupait près du quart de la totalité de la tête.

De cette cavité on retire jusqu'à dix-huit et vingt tonneaux de ce blanc liquide appelé adipocin ou blanc de baleine.

L'ambre gris se trouve dans le canal intestinal du macrocéphale. Il est parsemé de fragments de mâchoires du

mollusque nommé *seiche*, parce que le cachalot macrocéphale se nourrit principalement de ce mollusque, et que ces mâchoires sont d'une substance de corne qui ne peut pas être digérée.

Il n'est qu'un produit des excréments du cachalot, mais ce résultat n'a lieu que dans certaines circonstances, et ne se trouve pas par conséquent dans tous les individus. Il faut, pour qu'il existe, qu'une cause quelconque donne au cétacé une maladie assez grave, une constipation forte, qui se dénote par un affaiblissement extraordinaire, par une sorte d'engourdissement et de torpeur, et se termine quelquefois d'une manière funeste à l'animal par un abcès à l'abdomen.

L'ambre contenu dans le canal intestinal du macrocéphale n'a pas le même degré de dureté que celui qui flotte sur l'Océan, ou que les vagues ont rejeté sur le rivage; mais, exposé à l'air, il acquiert bientôt la consistance et l'odeur forte et suave qui le caractérisent.

Le cachalot nage avec beaucoup de vitesse; ne le cédant par sa masse qu'à la baleine franche, il n'est pas surprenant qu'il réunisse une grande force aux armes terribles qu'il a reçues. Il s'élance au-dessus de la surface de l'Océan avec plus de rapidité que les baleines, et par un élan plus élevé. Un cachalot que l'on prit en 1715 auprès des côtes de Sardaigne, et qui n'avait encore que seize mètres de longueur, rompit d'un coup de queue une grosse corde avec laquelle on l'avait attaché à une barque; et, lorsqu'on eut doublé la corde, il ne la coupa pas, mais il entraîna la barque en arrière, quoiqu'elle fût poussée par un vent favorable.

La Méditerranée n'est pas la seule mer intérieure dans laquelle pénètre le macrocéphale : il appartient même à presque toutes les mers.

La mère montre pour son petit une affection plus grande encore que dans presque toutes les autres espèces de cétacés. Ce sentiment de la mère pour le jeune cétacé auquel elle a donné le jour se retrouve même dans presque tous les macrocéphales pour les cachalots avec lesquels ils ont l'habitude de vivre.

Les macrocéphales résistent plus longtemps que beaucoup d'autres cétacés aux blessures que leur font la lance et le harpon des pêcheurs. On ne leur arrache que difficilement la vie, et on assure qu'on a vu de ces cachalots respirer encore, quoique privés de parties considérables de leurs corps, que le fer avait désorganisées au point de les faire tomber en putréfaction.

ADDITION A L'ARTICLE DU CACHALOT

C'est toujours vers le cap Nord et sur les côtes de Fins-narchie, dit V. de Bomare, qu'habitent les cachalots. Un capitaine de vaisseau assure avoir vu arriver, un jour, du côté du Groenland, une grande troupe de ces animaux, à la tête de laquelle il y en avait un de plus de cent pieds de long qui paraissait être le roi, et qui, à l'aspect du vaisseau, avait fait un bruit si terrible en soufflant l'eau, que ce bruit avait été comme celui des cloches, et si fort, que le vaisseau en avait tremblé pendant quelque temps ; qu'à ce signal toute la troupe s'était sauvée avec précipitation.

Le cachalot doit être beaucoup plus léger que sa masse énorme ne semble le comporter, et doit se mouvoir facilement dans le milieu où il vit. Comme le sang de cet animal mort depuis plusieurs jours est encore très-liquide, très-vermeil et très-miscible à l'eau, et qu'une petite partie de ce sang peut teindre une grande quantité d'eau, on a la facilité de suivre cet animal très-longtemps à la piste de son sang dans l'eau de mer lorsqu'il a été blessé.

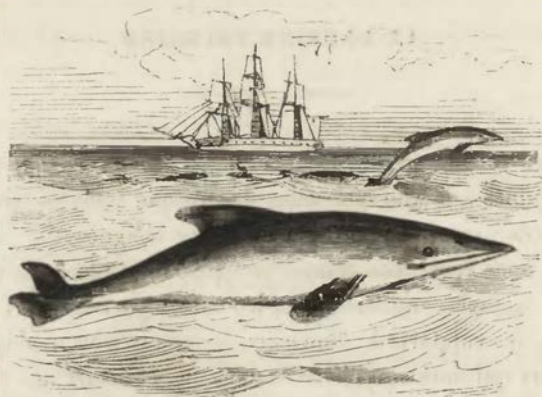
LE DAUPHIN VULGAIRE

DELPHINUS DELPUS (L.)

Les formes générales du dauphin vulgaire sont plus agréables à la vue que celles de presque tous les autres cétacés : ses proportions sont moins éloignées de celles que nous regardons comme le type de la beauté. Sa tête, par exemple, montre, avec les autres parties de ce cétacé, des rapports de dimension beaucoup plus analogues à ceux qui nous ont charmés dans les animaux que nous croyons les plus favorisés par la nature. Son ensemble est comme composé de deux cônes allongés presque égaux, et dont les bases sont appliquées l'une contre l'autre. La tête forme l'extrémité du cône antérieur; aucun enfoncement ne la sépare du corps proprement dit, et ne sert à la faire reconnaître : mais elle se termine par un museau très-distinct du crâne, très-avancé, très-aplati de haut en bas, arrondi dans son contour de manière à présenter l'image d'une portion d'ovale, marqué à son origine par

une sorte de pli, et comparé par plusieurs auteurs à un énorme bec d'oie ou de cygne, dont ils lui ont même donné le nom.

Les deux mâchoires composent ce museau ; et, comme elles sont aussi avancées ou presque aussi avancées l'une que l'autre, il est évident que l'ouverture de la bouche n'est pas placée au-dessous de la tête, comme dans les cachalots.



Le nombre des dents peut varier, suivant l'âge ou suivant le sexe. Des naturalistes n'en ont compté que quarante-deux à la mâchoire d'en haut, et trente-huit à celle d'en bas.

Le canal auditif, cartilagineux, tortueux et mince, se termine à l'extérieur par un orifice des plus étroits.

Le dauphin nage très-fréquemment et avec beaucoup de rapidité. L'instrument qui lui donne cette grande vi-

tesse se compose de sa queue et de la nageoire qui la termine. Cette nageoire est divisée en deux lobes, dont chacun n'est que peu échancré, et dont la longueur est telle, que la largeur de cette caudale égale ordinairement deux neuvièmes de la longueur totale du cétacé.

En agitant cette rame rapide, le dauphin cingle avec tant de célérité, que les marins l'ont nommé la *flèche de la mer*.

Le dauphin est d'autant moins gêné dans ses bonds et dans ses circonvolutions, que son plus grand diamètre n'est que le cinquième ou à peu près de sa longueur totale, et n'en est très-souvent que le sixième pendant la jeunesse de l'animal.

Au reste, cette longueur totale n'excède guère dix pieds.

Lorsque les dauphins nagent en troupe nombreuse, ils présentent souvent une sorte d'ordre : ils forment des rangs réguliers ; ils s'avancent quelquefois sur une ligne, comme disposés en ordre de bataille ; et, si quelqu'un d'eux l'emporte sur les autres par sa force ou par son audace, il précède ses compagnons, parce qu'il nage avec moins de précaution et plus de vitesse ; il paraît comme leur chef ou leur conducteur, et fréquemment il en reçoit le nom des pêcheurs ou des autres marins.

Les dauphins se nourrissent de substances animales : ils recherchent particulièrement les poissons ; ils préfèrent les morues, les églefins, les persèques, les pleuronectes ; ils poursuivent les troupes nombreuses de muges jusqu'après des filets des pêcheurs ; et, à cause de cette sorte de familiarité hardie, ils ont été considérés comme

les auxiliaires de ces marins, dont ils ne voulaient cependant qu'enlever ou partager la proie.

On les a vus non-seulement dans l'Océan Atlantique septentrional, mais encore dans le Grand-Océan équinoxial, auprès des côtes de la Chine, près des rivages de l'Amérique méridionale, dans les mers qui baignent l'Afrique, dans toutes les grandes méditerranées, dans celle particulièrement qui arrose et l'Asie et l'Europe.

Les dauphins n'ayant pas besoin d'eau pour respirer, et ne pouvant même respirer que dans l'air, il n'est pas surprenant qu'on puisse les conserver très-longtemps hors de l'eau, sans leur faire perdre la vie.

On a distingué les dauphins d'un brun livide; ceux qui ont le dos noirâtre, avec les côtés et le ventre d'un gris de perle moucheté de noir; ceux dont la couleur est d'un gris plus ou moins foncé: et enfin ceux dont toute la surface est d'un blanc éclatant comme celui de la neige.

La femelle du dauphin est remarquable par la tendresse qu'elle montre pour ses petits

ADDITION A L'ARTICLE DU DAUPHIN

Sous l'empire d'Auguste, dit Pline, un dauphin, qui était entré dans le lac Lucrin, prit beaucoup d'amitié pour l'enfant d'un homme pauvre des environs. Cet enfant allait de Boïes à Pouzzoles pour se rendre à l'école; et, s'arrêtant, d'ordinaire, vers l'heure de midi, sur le bord du lac, il avait, à plusieurs reprises, attiré le dauphin en l'appelant du nom de Simon et en lui donnant des morceaux de pain dont il avait soin de faire provision à cet effet. En quelque temps donc que ce fût du jour, dès

que l'enfant appelait le dauphin, celui-ci, quoique caché au fond de l'onde, accourait aussitôt, et, après avoir été régalé de la main de l'enfant, il le recevait sur son dos, renfermant dans une espèce de gaine les pointes dont la partie supérieure de son dos est armée. L'enfant, ainsi monté, traversait la mer pour se rendre à l'école et la repassait de la même manière. Ce jeu dura ainsi plusieurs années jusqu'à ce qu'une maladie ayant enlevé l'enfant, le pauvre dauphin, qui venait de temps en temps à l'endroit ordinaire et qui ne le trouvait plus, fut saisi (le croirait-on?) d'un regret si violent, qu'il en mourut.

(Cité par DELACROIX.)

LE MARSOUIN

PHOCÆNA VULGARIS (CUV.)

Le marsouin ressemble beaucoup au dauphin vulgaire ; il présente presque les mêmes traits ; il est doué des mêmes qualités ; il offre les mêmes attributs ; il éprouve les mêmes affections : et cependant quelle différence dans leur fortune ! le dauphin a été divinisé, et le marsouin porte le nom de *pourceau de la mer*. Mais le marsouin a reçu son nom de marins et de pêcheurs grossiers : le dauphin a dû sa destinée au génie poétique de la Grèce si spirituelle, et les Muses, qui seules accordent la gloire à l'homme, donnent seules de l'éclat aux autres ouvrages de la nature.

L'ensemble formé par le corps et la queue du marsouin représente un cône très-allongé. Ce cône n'est cependant

pas assez régulier pour que le dos ne soit pas large et légèrement aplati. Vers les deux tiers de la longueur du dos, s'élève une nageoire assez peu échancrée par derrière, et assez peu courbée dans le haut, pour paraître de loin former un triangle rectangle. La tête un peu renflée, au-dessus des yeux, ressemble d'ailleurs à un cône très-court, à sommet obtus, et dont la base serait opposée à celle du cône allongé que forment le corps et la queue.



La longueur totale du marsouin peut aller jusqu'à plus de trois mètres, et son poids à plus de dix myriagrammes.

La distance qui sépare l'orifice des événements, de l'extrémité du museau, est ordinairement égale aux trois vingt-sixièmes de la longueur de l'animal; la longueur de la nageoire pectorale égale cette distance; et la largeur de la nageoire de la queue atteint presque le quart de la longueur totale du cétacé.

Cette grande largeur de la caudale, cette étendue de la

rame principale du marsouin, ne contribuent pas peu à cette vitesse étonnante que les navigateurs ont remarquée dans la natation de ce dauphin, et à cette vivacité de mouvements qu'aucune fatigue ne paraît suspendre, et que l'œil a de la peine à suivre.

Le marsouin, devant lequel les flots s'ouvrent, pour ainsi dire, avec tant de docilité, paraît se plaire à surmonter l'action des courants et la violence des vagues que les grandes marées poussent vers les côtes ou ramènent vers la haute mer.

Lorsque la tempête bouleverse l'Océan, il en parcourt la surface avec facilité, non-seulement parce que la puissance électrique, qui, pendant les orages, règne sur la mer comme dans l'atmosphère, l'anime, l'agite, mais encore parce que la force de ses muscles peut aisément contrebalancer la résistance des ondes soulevées.

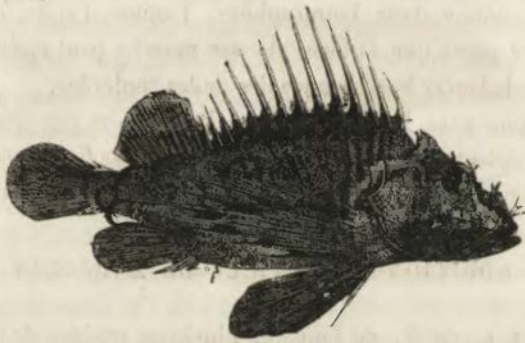
Il joue avec la mer furieuse. Pourrait-on être étonné qu'il s'ébatte sur l'Océan paisible, et qu'il se livre pendant le calme à tant de bonds, d'évolutions et de manœuvres ?

ADDITION A L'ARTICLE DU MARSOUIN

Il y a, dit V. de Bomare, plusieurs espèces de marsouins. L'une, entre autres que l'on nomme le *marsouin commun*, se trouve dans toutes les mers et voyage par troupes : elle est bonne à manger. Il y en a aussi une espèce que l'on nomme *moine de mer*, parce qu'elle est revêtue d'une espèce de capuchon. Les marsouins ont un grognement semblable à celui du cochon. On voit de ces animaux de mer approcher des côtes de Normandie et d'Angle-

terre. On regarde la rencontre de ces animaux comme un présage de mauvais temps.

On dit, ce qui paraît singulier, que tous les ans, dans le mois de juin, le marsouin devient aveugle par l'effet d'une petite membrane ou espèce de taie qui referme ses yeux. Les Irlandais ne manquent pas de profiter de cette saison, et ils en chassent quelquefois jusqu'à trois cents, d'un seul coup, vers les côtes, où ils les prennent facilement.



LE DAUPHIN ORQUE

PHOCÆNA ORCA (N.)

Ce nom d'orque nous rappelle plusieurs de ces fictions enchanteresses que nous devons au génie de la poésie. Il retrace aux imaginations vives, il réveille dans les cœurs sensibles les noms fameux d'Andromède et de Persée, il porte notre pensée vers l'immortel Arioste couronné au milieu des grands poètes de l'antiquité. Ne repoussons jamais ces heureux souvenirs : ne rejetons pas les fleurs du jeune âge des peuples ; elles peuvent embellir l'autel de la nature, sans voiler son image auguste. Disons cependant, pour ne rien dérober à la vérité, que l'orque des naturalistes modernes n'est pas le tyran des mers, qui a pu servir de type pour les tableaux de l'ancienne mythologie, ou de la féerie qui l'a remplacée.

L'orque néanmoins jouit d'une grande puissance ; elle exerce un empire redoutable sur plusieurs habitants de l'Océan. Sa longueur est souvent de plus de vingt-cinq pieds, et quelquefois de plus de trente ; sa circonférence, dans l'endroit le plus gros de son corps, peut aller jusqu'à quinze pieds ; et même, suivant quelques auteurs, sa largeur égale plus de la moitié de sa longueur.

On la trouve dans l'océan Atlantique, où on l'a vue, auprès du pôle boréal, dans le détroit de Davis, vers l'embouchure de la Tamise, ainsi qu'aux environs du pôle antarctique ; et elle a été observée par le capitaine Colnett dans le grand Océan, auprès du golfe de Panama. Le

voisinage de l'équateur et celui des cercles polaires peuvent donc lui convenir ; elle peut donc appartenir à tous les climats.

La couleur générale de ce cétacé est noirâtre : la poitrine, le ventre et une partie du dessous de la queue, sont blancs ; et l'on voit souvent derrière l'œil une grande tache blanche.

La nageoire de la queue se divise en deux lobes, dont chacun est échancré par derrière ; la dorsale, placée de manière à correspondre au milieu du ventre, a quelquefois près d'un mètre et demi de hauteur. La tête se termine par un museau très-court et arrondi : elle est d'ailleurs très-peu bombée ; et même, lorsqu'on l'a dépouillée de ses téguments, le crâne paraît non-seulement très-aplati, mais encore peu concave dans sa partie supérieure.

La mâchoire d'en haut est un peu plus longue que celle d'en bas : mais cette dernière est beaucoup plus large que la supérieure ; elle présente de plus, dans sa partie inférieure, une sorte de renflement.

Les dents sont inégales, coniques, mousses et recourbées à leur sommet ; leur nombre doit beaucoup varier, surtout avec l'âge, puisque Artédi dit qu'il y en a quarante à la mâchoire d'en bas, et que dans la tête osseuse d'une jeune orque, qui fait partie de la collection du Muséum, on n'en compte que vingt-deux à chaque mâchoire.

L'œil est situé très-près de la commissure des lèvres, mais un peu plus haut. Les pectorales, larges et presque ovales, sont deux rames assez puissantes.

Les orques n'ont pas d'intestin cœcum.

Elles se nourrissent de poissons, particulièrement de pleuronectes ; mais elles dévorent aussi les phoques : elles sont même si voraces, si hardies et si féroces, que, lorsqu'elles sont réunies en troupes, elles osent attaquer un grand cétacé, se jettent sur une baleine, la déchirent avec leurs dents recourbées, opposent l'agilité à la masse, le nombre au volume, l'adresse à la puissance, l'audace à la force, agitent, tourmentent, couvrent de blessures et de sang leur monstrueux ennemi, qui, pour éviter la mort ou des douleurs cruelles, est quelquefois obligé de se dérober par la fuite à leurs attaques meurtrières, et qui, troublé par leurs mouvements rapides et par leurs manœuvres multipliées, se précipite vers les rivages, où il trouve dans les harpons des pêcheurs des armes bien plus funestes.

LE DAUPHIN GLADIATEUR

PHOCOENA GLADIATOR (N.)

Ce cétacé ressemble beaucoup à l'orque ; mais ses armes réelles sont plus puissantes, et ses armes apparentes sont plus grandes. Sa dorsale, qu'on a comparée à un sabre, est beaucoup plus haute que celle de l'orque. D'ailleurs, cette nageoire est située très-près de la tête, et presque sur la nuque. Sa hauteur surpasse le cinquième de la longueur totale du cétacé, et ce cinquième est souvent de deux mètres. Cette dorsale est recourbée en arrière, un peu arrondie à son extrémité, assez allongée pour ressembler à la lame du sabre d'un géant ; et cependant à sa base elle a

quelquefois trois quarts de mètre de largeur. La peau du dos s'étend au-dessus de cette proéminence, et la couvre en entier.

Le museau est très-court; et sa surface antérieure est assez peu courbée pour que de loin il paraisse comme tronqué.

Les mâchoires sont aussi avancées l'une que l'autre. Les dents sont aiguës.

L'œil, beaucoup plus élevé que l'ouverture de la bouche, est presque aussi rapproché du bout du museau que la commissure des lèvres.

La pectorale est très-grande, très-aplatie, élargie en forme d'une énorme spatule, et compose une rame dont la longueur peut être de deux mètres, et la plus grande largeur de plus d'un mètre.

La caudale est aussi très-grande: elle se divise en deux lobes dont chacun a la figure d'un croissant et présente sa concavité du côté du museau. La largeur de cette caudale est de près de trois mètres.

Voilà donc deux grandes causes de vitesse dans la natation et de rapidité dans les mouvements que nous présente le gladiateur; et cet attribut est confirmé par ce que nous trouvons dans des notes manuscrites dont nous devons la connaissance à sir Joseph Banks. Mon illustre confrère m'a fait parvenir ces notes, avec le dessin d'un gladiateur mâle, pris dans la Tamise le 10 juin 1795. Ce cétacé, après avoir été percé de trois harpons, remorqua le bateau dans lequel étaient les quatre personnes qui l'avaient blessé, l'entraîna deux fois depuis *Blackwal* jusqu'à *Greenwich*, et une fois jusqu'à *Deptfort*, malgré une

forte marée qui parcourait *huit milles* dans une heure, et sans être arrêté par les coups de lance qu'on lui portait toutes les fois qu'il paraissait sur l'eau. Il expira devant l'hôpital de Greenwich. Ce gladiateur, dont nous avons fait graver la figure, avait trente et un pieds anglais de longueur, et douze pieds de circonférence dans l'endroit le plus gros de son corps.

Pendant qu'il respirait encore, aucun bateau n'osa en approcher, tant on redoutait les effets terribles de sa grande masse et de ses derniers efforts.

La force de ce dauphin gladiateur rappelle celle d'un autre individu de la même espèce, qui arrêta le cadavre d'une baleine que plusieurs chaloupes remorquaient, et l'entraîna au fond de la mer.

Les gladiateurs vont par troupes : lors même qu'ils ne sont réunis qu'au nombre de cinq ou six, ils osent attaquer la baleine franche encore jeune ; ils se précipitent sur elle, comme des dogues exercés et furieux se jettent sur un jeune taureau. Les uns cherchent à saisir sa queue, pour en arrêter les redoutables mouvements ; les autres l'attaquent vers la tête. La jeune baleine, tourmentée, harassée, forcée quelquefois de succomber sous le nombre, ouvre sa vaste gueule ; et à l'instant les gladiateurs affamés et audacieux déchirent ses lèvres, font pénétrer leur museau ensanglanté jusqu'à sa langue, et en dévorent les lambeaux avec avidité. Le voyageur de Pagès dit avoir vu une jeune baleine fuir devant une troupe cruelle de ces voraces et hardis gladiateurs, montrer de larges blessures, et porter ainsi l'empreinte des dents meurtrières de ces féroces dauphins.

Mais ces cétacés ne parviennent pas toujours à rencontrer, combattre, vaincre et immoler de jeunes baleines : les poissons forment leur proie ordinaire.

Je lis dans les notes manuscrites dont je dois la connaissance à sir Joseph Banks, que, pendant une quinzaine de jours, où six dauphins gladiateurs furent vus dans la Tamise, sans qu'on pût les prendre, les aloses et les carrelets furent extraordinairement rares.

On a trouvé les cétacés dont nous parlons dans le détroit de Davis et dans la Méditerranée d'Amérique, ainsi qu'auprès du Spitzberg. Ils peuvent fournir de l'huile assez bonne pour être recherchée.

Toute leur partie supérieure est d'un brun presque noir, et leur partie inférieure d'un beau blanc. Cette couleur blanche est relevée par une tache noirâtre, très-longue, très-étroite et pointue, qui s'étend de chaque côté de la queue en bande longitudinale, et s'avance vers la pectorale, comme un appendice du manteau brun ou noirâtre de l'animal. On peut voir aussi, entre l'œil et la dorsale, un croissant blanc qui contraste fortement avec les nuances forcées du dessus de la tête.

LE DAUPHIN NÉSARNAK

DELPHINUS NESARNAK (LAC.)

Ce cétacé a le corps et la queue très-allongés. Sa plus grande épaisseur est entre les bras et la dorsale : aussi, dans cette partie, son dos présente-t il une grande convexité. La tête proprement dite est arrondie ; mais le museau, qu'on en distingue très-facilement, est aplati, et un

peu semblable à un bec d'oie ou de canard, comme celui du dauphin vulgaire. La mâchoire inférieure avance plus que celle d'en haut : l'une et l'autre sont garnies de quarante ou quarante-deux dents presque cylindriques, droites et très-émoussées au sommet, même lorsque l'animal est jeune.

L'évent est situé au-dessus de l'œil, mais un peu plus près du bout du museau que l'organe de la vue.

Les pectorales sont placées très-bas, et par conséquent d'une manière très-favorable à la natation du nésarnak, mais petites, et de plus échancrées ; ce qui diminue la surface de cette rame.

La dorsale, peu étendue, échancrée et recourbée, s'élève à l'extrémité du dos la plus voisine de la queue, et se prolonge vers la caudale par une saillie longitudinale, dont la plus grande hauteur est quelquefois un vingt-deuxième de la longueur totale du cétacé.

Les deux lobes qui composent la caudale sont échancrés, et leurs extrémités courbées en arrière.

La couleur générale du nésarnak est noirâtre : quelques bandes transversales, d'une nuance plus foncée, la relèvent souvent sur le dos ; une teinte blanchâtre paraît sur le bas des côtés de ce dauphin.

Ce cétacé a soixante vertèbres, et n'a pas de cœcum.

Sa longueur totale est de plus de dix pieds. La caudale a plus d'un pied et demi de largeur.

On le prend difficilement, parce qu'il s'approche peu des rivages. Il est cependant des contrées où l'on se nourrit de sa chair, de son lard, et même de ses entrailles.

On a écrit que la femelle mettait bas pendant l'hiver. Son lait est gras et nourrissant.

Le nésarnak vit dans l'océan Atlantique septentrional.

LE DAUPHIN DIODON

DELPHINUS DIODON (HUNT.)

Ce dauphin parvient à une longueur qui égale celle de quelques physétères et de quelques cachalots. Un diodon pris auprès de Londres en 1785 avait vingt pieds de longueur, et le savant anatomiste Hunter, qui en a publié la première description dans les *Transactions de la Société royale*, a eu dans sa collection le crâne d'un dauphin de la même espèce, qui devait être long de plus de quarante pieds.

Ce cétacé a le museau aplati et allongé comme celui du dauphin vulgaire et comme celui du nésarnak ; mais sa mâchoire inférieure ne présente que deux dents, lesquelles sont aiguës et situées à l'extrémité de cette mâchoire d'en bas. Le front est convexe. La plus grande grosseur de ce diodon est auprès des pectorales, qui sont petites, ovales et situées sur la même ligne horizontale que les commissures des lèvres. La dorsale, très-voisine de l'origine de la queue, est conformée comme un fer de lance, pointue et inclinée en arrière. La caudale montre deux lobes échancrés. La couleur générale du cétacé est d'un brun noirâtre, qui s'éclaircit sur le ventre.

LE DAUPHIN VENTRU

PHOCÆNA VENTRICOSA (N.)

Ce cétacé ressemble beaucoup à l'orque : il a de même le museau très-court et arrondi ; mais sa mâchoire inférieure n'est pas renflée comme celle de l'orque. Au lieu du gonflement que l'on ne voit pas dans sa mâchoire d'en bas, son ventre, ou, pour mieux dire, presque toute la partie inférieure de son corps, offre un volume si considérable, que la queue paraît très-mince. On croit cette queue proprement dite d'autant plus étroite, que sa largeur est inférieure, à proportion, à celle de la queue de presque tous les autres cétacés ; elle a même ce petit diamètre transversal dès son origine, et sa forme générale est presque cylindrique.

Très-près de cette même queue s'élève la dorsale, dont la figure est celle d'un triangle rectangle, et qui par conséquent est plus longue et moins haute que celle de plusieurs autres dauphins.

Des teintes noirâtres sont mêlées avec le blanc de la partie inférieure de l'animal. Cette espèce, dont les naturalistes doivent la connaissance à Hunter, parvient au moins à la longueur de six mètres.

LE DAUPHIN FÉRÉS

DELPHINUS FERES (BONNAT.)

Ce cétacé, dont le professeur Bonnaterre a le premier publié la description, a le dessus de la tête élevé et con-

vexe, et le museau arrondi et très-court. Une mâchoire n'avance pas plus que l'autre. On compte à celle d'en haut, ainsi qu'à celle d'en bas, vingt dents inégales en grandeur, et dont dix sont plus grosses que les autres, mais qui sont toutes semblables par leur figure. La partie de chaque dent que l'alvéole renferme est égale à celle qui sort des gencives, et représente un cône recourbé et un peu aplati : l'autre partie est arrondie à son sommet. ovoïde, et divisée en deux lobes par une rainure longitudinale. La peau qui recouvre le férés est fine et noirâtre. Ce dauphin parvient à une longueur de près de quinze pieds. Celle de l'os du crâne est le septième ou à peu près de la longueur totale du cétacé.

Le 22 juin 1787, un bâtiment qui venait de Malte, ayant mouillé dans une petite plage de la Méditerranée, voisine de Saint-Tropez, du département du Var, fut bientôt environné d'une troupe nombreuse de férés, suivant une relation adressée par M. Lambert, habitant de Saint-Tropez, à M. l'abbé Turles, chanoine de Fréjus, et envoyé par ce dernier au professeur Bonnaterre. Le capitaine du bâtiment descendit dans sa chaloupe, attaqua un de ces dauphins, et le perça d'un trident. Le cétacé, blessé et cherchant à fuir, aurait entraîné la chaloupe, si l'équipage n'avait redoublé d'efforts pour la retenir. Le férés lutta avec une nouvelle violence ; le trident se détacha, mais enleva une large portion de muscles : le dauphin *poussa quelques cris* ; tous les autres cétacés se rassemblèrent autour de leur compagnon ; ils firent entendre des *mugissements profonds*, qui effrayèrent le capitaine et ses matelots, et ils voguèrent vers le golfe de Grimeau, où

ils rencontrèrent, dans un grand nombre de pêcheurs, de nouveaux ennemis. On les assaillit à coups de hache; leurs blessures et leur rage leur arrachaient des *sifflements aigus*. On tua, dit-on, près de cent de ces férés; la mer était teinte de sang dans ce lieu de carnage. On trouva les individus immolés remplis de graisse; et leur chair parut rougeâtre comme celle du bœuf.

LE DAUPHIN DE DUHAMEL

DELPHINUS HAMELI (LAC.)

Nous consacrons à la mémoire du savant et respectable Duhamel ce cétacé qu'il a fait connaître, et dont la description et un dessin lui avaient été envoyés de Vannes par M. Desforges-Maillard. Un individu de cette espèce avait été pris auprès de l'embouchure de la Loire. Il y avait passé les mois de mai, juin et juillet, blessé dans sa nageoire dorsale, se tenant entre deux petites îles, s'y nourrissant facilement des poissons qui y abondent, et y poursuivant les marsouins avec une sorte de fureur. Il avait plus de dix-huit pieds de longueur, et son plus grand diamètre transversal n'était que de trois pieds ou environ. Ses dents, au nombre de vingt-quatre à chaque mâchoire, étaient longues, et indiquaient la jeunesse de l'animal. L'orifice des événements avait beaucoup de largeur. La distance entre cette ouverture et le bout du museau n'égalait pas le tiers de l'intervalle compris entre l'œil et cette même extrémité. L'œil était ovale et placé presque au-dessus de

la pectorale, qui avait un mètre de long et un demi-mètre de large. On voyait la dorsale presque au-dessus de l'anus. La mâchoire inférieure, la gorge et le ventre présentaient une couleur blanche, que faisait ressortir le noir des nageoires et de la partie supérieure du cétacé. La peau était très-douce au toucher.

LE DAUPHIN DE PÉRON

DELPHINAPTERUS LEUCORAMPHUS (PÉRON.)

Nous donnons à ce dauphin le nom du naturaliste plein de zèle qui l'a observé, et qui, dans le moment où j'écris, brave encore les dangers d'une navigation lointaine pour accroître le domaine des sciences naturelles. Les cétacés de l'espèce du *dauphin de Péron* ont la forme et les proportions du marsouin. Leur dos est d'un bleu noirâtre, qui contraste d'une manière très-agréable avec le blanc éclatant du ventre et des côtés, et avec celui que l'on voit au bout de la queue, à l'extrémité du museau, et à celle des nageoires.

Ils voguent en troupes dans le grand Océan austral. M. Péron en a rencontré des bandes nombreuses, nageant avec une rapidité extraordinaire, dans les environs du cap sud de la terre de Diémen, et par conséquent vers le quarante-quatrième degré de latitude australe.

LE DAUPHIN DE COMMERSON

DELPHINAPTERUS COMMERSONI (N.)

Les trois grandes parties du monde, l'Amérique, l'Afrique et l'Asie, dont on peut regarder la Nouvelle-Hollande comme une prolongation, se terminent, dans l'hémisphère austral, par trois promontoires fameux, le cap Horn, le cap de Bonne-Espérance et celui de Diémen. De ces trois promontoires, les deux plus avancés vers le pôle antarctique sont le cap Diémen et le cap Horn. Nous avons vu des troupes nombreuses de dauphins remarquables par leur vélocité et par l'éclat du blanc et du noir qu'ils présentent, animer les environs du cap Diémen, où le naturaliste Péron les a observés : nous allons voir les environs du cap Horn montrer des bandes considérables d'autres dauphins également dignes de l'attention du voyageur par le blanc resplendissant et le noir luisant de leur parure, ainsi que par la rapidité de leurs mouvements. Ces derniers ont été décrits par le célèbre Commerson, qui les a trouvés auprès de la terre de Feu et dans le détroit de Magellan, lors du célèbre voyage autour du monde de notre Bougainville. Mais le blanc et le noir sont distribués bien différemment sur les dauphins de Péron et sur ceux de Commerson : sur les premiers, le dos est noir, et l'extrémité du museau, de la queue et des nageoires offre un très-beau blanc ; sur les seconds, le noir ne paraît qu'aux extrémités, et tout le reste reluit comme une surface polie, blanche, et, pour ainsi dire,

argentée. C'est pendant l'été de l'hémisphère austral, et un peu avant le solstice, que Commerson a vu ces dauphins argentés, dont les brillantes couleurs ont fait dire à ce grand observateur qu'il fallait distinguer ces cétacés même parmi les plus beaux habitants des mers. Ils jouaient autour du vaisseau de Commerson, et se faisaient considérer avec plaisir par leur facilité à l'emporter de vitesse sur ce bâtiment, qu'ils dépassaient avec promptitude, et qu'ils enveloppaient avec célérité au milieu de leurs manœuvres et de leurs évolutions.

Ils étaient moins grands que des marsouins. Si, contre nos conjectures, les dauphins de Commerson et ceux de Péron n'avaient pas de nageoire dorsale, nous n'avons pas besoin de dire qu'il faudrait les placer dans le genre des *delphinaptères*, avec les *bélugas* et les *sénédettes*.



INSECTES

MYRIAPODES — ARACHNIDES — CRUSTACÉS
ZOOPHYTES

On appelle *insectes* proprement dits les animaux articulés dont le corps est composé d'une tête, d'un thorax et d'un abdomen distinct, et a trois paires de pattes. Leur respiration se fait par des tubes aérifères nommés *trachées*.

COLÉOPTÈRES

Le caractère distinctif de cet ordre d'insectes est d'avoir quatre ailes dont les supérieures, dites élytres, plus ou moins dures, plus ou moins coriaces, servent d'étuis aux ailes inférieures, ailes membraneuses, pliées en travers sous les premières.

Les Coléoptères offrent des formes généralement fines et gracieuses; sur leurs ailes se peignent mille reflets mé-

talliques. Ils vivent peu, tout au plus trois mois, et cependant plusieurs d'entre eux restent cachés dans la terre à l'état de larves deux et quelquefois trois ans avant de voir la lumière. Parlons des principaux insectes de cet ordre.

Le Cerf-volant ou Lucane est remarquable par ses deux grandes cornes mobiles, ses quatre antennes et sa trompe. Il se nourrit d'une liqueur qui sort du bois des chênes. La femelle n'a pas de cornes et s'appelle biche. On voit voler les lucanes surtout le soir, à la fin d'une belle journée d'été. On les trouve attachés au feuillage ou aux branches des chênes.

Les larves des lucanes passent plusieurs années enfermées dans le bois de chêne avant de devenir insectes parfaits.

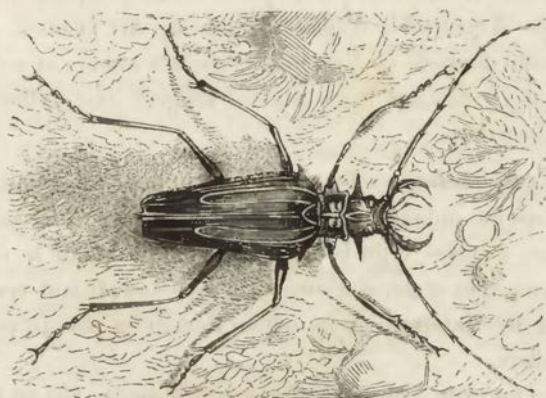


Le Prion.

Le Prion. — Insecte remarquable par ses antennes longues en soie, le plus souvent dentelées d'un seul côté.

insérées non pas sur le bec, mais au devant des mandibules ; le corps et le corselet sont déprimés, et ce dernier présente des bords dentelés et épineux ; les élytres, toujours longues et larges, couvrent entièrement les ailes.

Le prione se trouve surtout dans les forêts, dans les hautes futaies, où il fait un tort considérable aux bois destinés à la marine et à la construction ; c'est dans le tronc des chênes et des hêtres qu'il place ses larves.



Psalidognate de Friend.

Les larves du prione¹ sont semblables à celles des capricornes. Leur corps est droit, presque quadrangulaire ; la tête est munie de deux fortes mandibules, dont l'insecte se sert pour ronger la substance ligneuse, après l'avoir ramollie à l'aide d'une sorte de salive qu'il y dégorge. Elles se creusent de longues galeries dans lesquelles elles

¹ Dictionnaire des sciences naturelles.

avancent à la manière des ramoneurs dans les cheminées.

On compte plusieurs espèces de priones : le *prione corroyeur*, le *prione arlequin*, etc...

Psalidognate de Friend. — Insecte dont il y a encore fort peu d'échantillons dans les musées de l'Europe, et qui est assez peu connu même des naturalistes; c'est en Danemark, en Suède et en Norvège qu'on le trouve le plus souvent. Il est remarquable par la forme gracieuse de son corps; il ressemble d'ailleurs beaucoup aux priones, dans la tribu desquels on l'a rangé. Pour ses mœurs et ses habitudes, elles ont beaucoup de rapport avec celles des longicornes.

Le Hanneton. — Insecte bien connu, qui a fait les délices des enfants. Il y a des hannetons d'un vert métallique, d'autres d'un brun foncé, d'autres dont le corps est très-velu et garni d'une sorte de coton. Il faut remarquer les antennes du hanneton terminées par de petits feuillets.

La larve de hanneton reste environ quatre ans en terre et, quand elle sort à l'état de hanneton, elle cause de grands ravages et devient le fléau des jardiniers.

Pendant le jour, les hannetons restent attachés sans mouvement aux feuilles des arbres; le soir venu, ils volent en bandes nombreuses, sans méfiance, et se heurtent à tous les obstacles et se font prendre très-facilement.

Le Dermeste. — Insecte au corps noir ou brun; antennes plus longues que la tête. Le dermeste est un en-

nemi redoutable surtout pour les pelleteries et les collections d'histoire naturelle ; car il ronge les peaux et même les plumes. Parmi les principaux dermestes, nous citerons celui du lard, le dermeste velu qui se cache dans le bois pourri. L'arsenic les tue.

Le Bouclier. — Cet insecte doit son nom à la forme de ses ailes qui ressemblent assez aux boucliers des anciens. On le trouve surtout dans les cadavres d'animaux déjà en putréfaction.

Le Bousier. — On le trouve surtout dans la bouse de vache, sa demeure ordinaire. C'est un insecte d'un assez beau vert bleu ; toujours propre, toujours luisant. Souvent il forme des petites boules de bouse qu'il transporte, pour son usage particulier, à d'assez grandes distances.

Le Fossoyeur ou Nérophore. — Cet insecte naît et vit de la mort même ; cherchez-le dans les cadavres, où il dépose ses œufs, où il reste toute sa vie. Les fossoyeurs forment une espèce de société ; quand ils ont mangé suffisamment ils enterrent les cadavres des souris ou des rats, pour réserver une nourriture à leurs larves. Leur couleur est noire ou d'un noir mêlé de bandes jaunes.

La Coccinelle ou Bête à bon Dieu. — Insecte que l'enfant, trop souvent cruel, épargne cependant presque toujours. La coccinelle ne nuit à aucune plante ; laissez-la donc passer sans lui faire de mal ; admirez ses jolies ailes parsemées de petits points noirs ; voyez comme elle court avec rapidité !

Le Scarabée Nasicorne. — Ce scarabée est remarquable par la corne recourbée qui orne sa tête ; de là vient qu'on l'a souvent appelé rhinocéros. Son corps est d'un brun châtain ; le ventre est couvert de poils d'un gris assez foncé.

Les Égyptiens faisaient du scarabée l'emblème du soleil et le sculptaient au pied de la statue des dieux et des héros.

Le plus grand scarabée que l'on connaisse est le scarabée-Hercule ; il atteint jusqu'à cinq pouces et demi de longueur.

Les Gyrins ou Tourniquets. — Insectes de couleur noire avec quatre pattes postérieures en nageoires ; ils doivent leur nom aux petits cercles circulaires qu'ils décrivent avec rapidité à la surface de l'eau. Ils nagent et plongent très-bien ; leur enveloppe est imperméable. On trouve leur nymphe enfermée dans une espèce de coque ovale d'un gris foncé. Ils vivent de feuilles et d'herbes.

Non-seulement les tourniquets nagent dans l'eau, mais ils marchent sur terre et volent dans l'air. Le tourniquet hydrophile atteint un pouce et demi de longueur.

Le Carabe-Bombardier. — Les carabes non-seulement attaquent les autres insectes, mais ils se dévorent entre eux. Ce sont de petits animaux aux formes gracieuses, aux antennes longues et minces.

Le carabe-bombardier doit son nom à la singulière faculté qu'il a, s'il se voit attaqué par un ennemi, de lancer avec bruit par l'anus une fumée d'un bleu assez clair. En entendant cette détonation, plusieurs insectes, et entre

autres le grand carabe, restent frappés d'épouvante et cessent, du moins pour un temps, leur poursuite.

Le Staphylin-Bourdon. — Insecte à ailes courtes; à mandibules fortes qui lui servent à pincer son ennemi. Le staphylin se nourrit d'insectes vivants ou morts; on les trouve souvent en compagnie des fossoyeurs ou nécrophores dans les carcasses de chevaux et d'autres grands animaux.

Le Taupin ou Élater. — Cet insecte a la faculté, quand on le renverse sur le dos, de se redresser et de sauter en l'air, comme mû par une espèce de ressort.

Il y a des taupins si lumineux, qu'avec huit ou dix de ces insectes enfermés dans une bouteille, on peut lire l'écriture la plus fine au milieu des ténèbres. On dit que, dans certains pays des Indes, les femmes s'en servent la nuit comme de lampes.

Le Lampyre ou Vert-luisant. — Sous le feuillage des verts buissons, près des ruisseaux, dans l'herbe fraîche, vous avez vu souvent, pendant les belles nuits d'été, briller une lumière mystérieuse; cette lumière sort du corps du lampyre ou vert-luisant. La femelle rampe sur le sol, le mâle s'élève dans l'air; c'est une étincelle vivante; même mort, même écrasé sous nos pieds, le lampyre répand encore sa clarté. Dans le midi de la France, on nomme encore le lampyre luciole (de *lux*, *lucis*, en latin lumière).

Le Ténébrion. — Son nom lui vient de ce qu'il vit dans les lieux obscurs et ténébreux, dans les caves, dans les crevasses des murs, d'où il exhale une odeur infecte.

Certaines personnes superstitieuses croient que de terribles malheurs menacent une maison quand les ténébrions s'y rassemblent en grand nombre. Leurs ailes ne leur servent pas à voler, et ils ne marchent même que très-lentement. Couleur noire.

Le Charançon. — Insecte redoutable, fléau du cultivateur, cause de famine pour tout un pays. Auriez-vous cru le charançon un animal si funeste en le voyant si gracieux de forme et souvent si brillant de couleurs ? La larve qu'il dépose dans un grain de blé rouge vite ce grain et va à son tour déposer une autre larve dans un autre grain ; comme ces insectes se trouvent souvent au nombre de plusieurs millions dans un grenier, vous pouvez vous expliquer les immenses dégâts dont ils sont cause.

Le Capricorne. — Bel et gracieux insecte, remarquable surtout par ses longues antennes rejetées en arrière et diminuant ordinairement, d'une manière insensible, depuis leur base jusqu'à la pointe. La couleur, toujours brillante, est tantôt rouge, tantôt verte. Plusieurs capricornes (que l'on trouve principalement dans les saules, exhalent une délicieuse odeur de musc : les capricornes musqués.)

La Cantharide. — Insecte d'un vert doré, ayant environ neuf lignes de long ; avec des yeux saillants et qui brillent comme de l'or. Les cantharides se trouvent principalement sur les frênes, d'où on les fait tomber, soit en les asphyxiant par des vapeurs de vinaigre, soit, d'une manière plus simple, en secouant l'arbre, le matin, quand elles sont engourdies par la fraîcheur de la nuit. Elles sont utiles en médecine et servent, réduites en poudre et mê-

lées à un corps gras, à composer des emplâtres. Les larves des cantharides ressemblent à des chenilles et se nourrissent de fourmis.

Il faut prendre garde de toucher aux cantharides : leur contact seul suffit pour causer une irritation très-vive à la peau ; il ne faut pas non plus respirer l'odeur qui s'exhale d'elles quand elles se réunissent en grand nombre sur un arbre.

Le Gribouri. — Cet insecte est aussi funeste à la vigne que le charançon aux épis. Le gribouri se cache dans les ceps d'où il sort avec le printemps pour ronger et couper les bourgeons. Le gribouri le plus connu dans nos contrées a la tête verte et le reste du corps d'un vert un peu moins foncé. Il est à peu près gros comme une punaise. Pour le faire quitter les ceps, on plante çà et là des fèves, il va se loger dans leurs feuilles et on l'enlève avec elles pour le brûler au pied des vignes ; ses larves aiment à se retirer dans le fumier et dans les endroits humides.

ORTHOPTÈRES

Le caractère distinctif de cet ordre d'insectes est d'avoir quatre ailes dont les supérieures sont plutôt membranées que cornées, et dont les inférieures sont repliées en éventail sous les premières. Les Orthoptères vivent peu de temps, mais ils font de très-grands ravages dans nos champs, ce sont les plus destructeurs des insectes. Citons les noms de quelques-uns.

Le perce-oreille. — On l'a accusé de crimes bien imaginaires : d'entrer dans les oreilles, de percer le cerveau, etc. ; il n'est funeste qu'aux fleurs. Cependant Valmont de Bomare rapporte le fait suivant. « Je me souviens, dit-il, que, dans mon enfance, un de mes frères me fit entrer un perce-oreille dans l'oreille, et que j'en fus comme fou pendant quatre jours : l'accident se termina par un léger mal de tête. Pour me venger, je jouai le même tour à ce frère, qui en fut beaucoup plus affecté que moi, car il y avait des moments où il courait se plonger la tête dans un seau d'eau ; dans d'autres instants, il saignait du nez, et croyait voir un arc-en-ciel. »

Le perce-oreille est long, très-vif ; à l'extrémité de son ventre, il porte deux pinces mobiles ; son corps, légèrement aplati, présente une couleur brune plus ou moins foncée.

Les Grillons. — On connaît le *grillon des champs*, insecte portant des antennes minces et fines, plantées sur une grosse tête ronde et luisante, avec des yeux jaunes. A l'extrémité du ventre, il a une pointe dure composée de deux lames enfermées dans une double gaine ; avec ces lames il fait un trou en terre pour y déposer ses œufs ; il vit de racines, de fourmis et de petits insectes. — Le *grillon domestique*. Il vit peut-être un peu à nos dépens, mais ne le chassons pas du foyer où son chant nous réjouira, surtout en hiver, quand l'âtre pétille. Les nègres d'Afrique, qui, trop souvent, ont pour ennemis les hommes et surtout les hommes blancs, regardent les grillons domestiques comme leurs amis et les protec-

teurs de leurs pauvres cases; ils les achètent fort cher à des marchands qui les apportent de très-loin dans des fours en fer battu.

Le Taupe-Grillon ou Courtilière. — Insecte d'un gris plus ou moins foncé atteignant la longueur d'un doigt : tête assez petite, yeux brillants et noirâtres; pattes garnies de griffes. Le taupe-grillon habite surtout les lieux humides. Il vit de blé, d'avoine, et, chose singulière, il a plusieurs estomacs comme les animaux ruminants.

On dit que quand un porc, en fouillant la terre, avale un de ces insectes, il meurt presque aussitôt : le taupe-grillon lui déchire l'estomac. On a ajouté au nom de grillon celui de taupe, parce que cet insecte creuse le sol, et forme au-dessus de son trou des monceaux de terre, à la manière de la taupe.

Pour détruire les taupes-grillons, on verse dans leur trou de l'eau mêlée d'un peu d'huile de lin, de noix ou d'essence de térébenthine.

Les Sauterelles. — La grande sauterelle atteint souvent deux pouces de long; sa tête, regardée de côté, ressemble assez à celle d'un cheval. C'est véritablement un animal ruminant : elle a deux estomacs. Le mâle a pour organe de la voix un grand trou fermé d'une membrane transparente et placé à la base des élytres; c'est surtout au coucher du soleil qu'on l'entend. La sauterelle vit d'herbes, de fruits et de miel. Elle pince assez fort. On sait quels affreux ravages produisent les troupes de sauterelles.

En Orient, on regarde les sauterelles comme un mets

délicat, et on les apprête de différentes manières avec du beurre ou de l'huile, ou avec du vinaigre.

NÉVROPTÈRES

Le caractère distinctif de cet ordre est d'avoir quatre ailes nues et transparentes, soutenues par des nervures longitudinales et transversales formant une espèce de réseau. Ces ailes, plus longues que l'abdomen, sont tantôt droites, horizontales, tantôt inclinées et quelquefois croisées.

Les larves des Névroptères sont carnassières; les névroptères ont une vie bien courte mais pleine de bonheur et de joie. Belles et gracieuses, elles voltigent à la surface des eaux transparentes, elles se posent sur les fleurs, elles s'enivrent de leurs parfums; après un beau jour de soleil, le soir vient leur apporter le doux sommeil de la mort, sans qu'elles s'en aperçoivent.

Les Libellules ou Demoiselles. — L'élégance de leur taille a mérité à ces insectes le nom de demoiselles. Avant de parcourir les airs, elles sont restées dans l'eau dix ou onze mois à l'état de larves, vivant comme des poissons; puis, le printemps venu, les voilà métamorphosées en beaux insectes ailés. Les libellules mangent toutes sortes de petits insectes. Elles pondent leurs œufs sur les feuilles des plantes aquatiques, après y avoir percé des petits trous au moyen de deux plaques écailleuses en forme de

scie, placées à l'extrémité de l'abdomen. Linné a surnommé la libellule l'épervier des insectes.



Les Libellules ou demoiselles.

Les Thermès ou Thermites, encore appelés Fourmis blanches. — Insectes exotiques regardés justement par Linné comme le plus grand fléau des deux Indes : ils percent les poutres, les charpentes des maisons ; ils mangent de toute espèce de nourriture. Ils vivent en société dans des villes souterraines bâties par eux, et gardées nuit et jour par des thermès-soldats, plus gros et quinze fois plus lourds de corps que les simples citoyens ou *thermites travailleurs*.

Sparrmann, qui a étudié avec soin ces insectes, dit que la femelle peut pondre jusqu'à soixante œufs par minute.

Ces insectes forment des magasins pour l'hiver, et leurs principales provisions consistent en gommés et en résines

serrées avec ordre dans des chambres construites solidement, et dont les murs sont revêtus d'un vrai ciment ou mortier fait par eux.

Il y a aussi des thermès qui, au lieu de villes souterraines, se bâtissent des nids au milieu des branches d'arbres. On a vu de ces nids gros comme deux hommes.

Le thermès commun est de couleur brune, ses ailes sont pâles; l'abdomen est gros.

Le Fourmilier ou Fourmi-lion. — Le fourmi-lion est un petit insecte sans ailes, à l'état de larve, ayant six pattes et douze yeux, d'un gris jaunâtre avec trois raies noires. Il ne marche qu'à reculons. Avidé, carnassier, il classe ses ennemis non en plaine, mais à l'affût; il dresse ses pièges dans des terrains sablonneux, au pied des murs. Il creuse une sorte d'entonnoir au fond duquel il se cache, attendant sa proie qu'il frappe de ses deux cornes pointues, et dont il suce ensuite le sang jusqu'à la dernière goutte. Si sa victime veut se défendre, il l'engloutit vivante sous un monceau de sable pour la tuer plus commodément.

Le fourmi-lion vit surtout de mouches, de cloportes et de fourmis. Parvenu à l'état d'insecte parfait, il est d'un gris jaunâtre; ses ailes, d'un tiers plus longues que son ventre, transparentes, présentent plusieurs taches brunes; les pattes ont des taches jaunes.

Les Hémiérobés. — Ces insectes vivent tout au plus trois jours sous la forme d'insectes parfaits. Leur tête est large, leurs yeux saillants, d'un rouge bronzé; leurs ailes très-grandes, très-minces, très-déliées. Leurs larves atta-

quent les pucerons, les sucent, et se fabriquent des vêtements de plusieurs couleurs avec leurs dépouilles séchées au soleil.

On a vu de ces larves vivre vingt-quatre heures après avoir eu la tête coupée.

Éphémères. — Elles doivent leur nom à la courte durée de leur vie. Il y en a qui naissent au coucher du soleil et qui ne doivent pas le contempler à son lever ; on les voit s'agiter, décrire mille cercles, au clair de la lune, se poser sur mille fleurs plus belles les unes que les autres ; elles se hâtent de jouir de l'existence : *elles cueillent la vie*, comme dit un poète.

Les éphémères ont la tête grosse, les antennes très-courtes, les yeux gros et saillants ; quatre ailes transparentes et délicates ; de l'extrémité de leur ventre sortent deux ou trois filets qui leur servent à se maintenir sur les eaux.

On raconte qu'aux environs d'un lac de Carniole, elles sont si multipliées, que leurs cadavres forment des tas énormes capables de répandre la corruption dans l'air, si les paysans n'avaient soin de les enlever par charretées pour en faire un excellent engrais. Les poissons sont très-avides de leurs œufs, qui servent d'amorces aux pêcheurs.

Les larves des éphémères vivent près de trois ans au fond des eaux, enfermées dans la terre glaise qu'elles choisissent de préférence pour se creuser des logements.

LES HYMÉNOPTÈRES

Le caractère distinctif de cet ordre d'insectes est d'avoir quatre ailes membraneuses avec nervures longitudinales à peine marquées ; les femelles ont le ventre armé d'une tarière ou d'un aiguillon qui leur sert à se défendre, à percer les végétaux, et à creuser des trous où elles déposent leurs œufs.

Les larves des Hyménoptères sont privées de pattes pour la plupart et incapables, par conséquent, d'aller chercher leur nourriture ; heureusement que leurs parents, pleins de tendresse pour elles, leur prodiguent les soins les plus dévoués tant qu'elles en ont besoin. De tous les insectes, les hyménoptères se font le plus remarquer par leur instinct.

Les Abeilles. — Ce sont des insectes à tête triangulaire, à bouche composée d'une lèvre supérieure, de deux mandibules et d'une trompe fort longue et très-souple. — Le ventre des femelles et des ouvrières est armé d'un aiguillon à dentelures fines qui l'empêchent de sortir du corps où l'abeille l'a introduit ; elle meurt elle-même victime de sa vengeance. Avec le poil dont son corps est garni, elle ramasse le pollen des fleurs, dont elle forme de petites pelotes au moyen des palettes triangulaires attachées à leurs jambes postérieures.

Parmi les abeilles domestiques, on trouve trois sortes d'individus :

1° *L'abeille mâle ou faux-bourdon*, moins grosse que

L'abeille femelle, dépourvue de dard, plus velue au corselet, plus lisse au ventre. Le faux-bourdon ne sert qu'à la reproduction de l'espèce; aussi, quand il s'est acquitté de ses fonctions, les abeilles ouvrières le tuent sans pitié, ne voulant pas avoir à nourrir pendant l'hiver un citoyen faméant et inutile.



2° *L'abeille femelle.* Elle est seule dans la ruche qu'elle gouverne en *reine* absolue et adorée de tout son peuple. On la reconnaît à son ventre énorme en proportion du reste du corps; sa taille égale le double de celle des autres abeilles. Elle peut pondre jusqu'à cent œufs par jour. Pour servantes dévouées, qui ne s'occupent que d'elle, qui ne travaillent que pour elle et ses enfants, elle a de vingt à trente mille abeilles. Si la reine meurt, la désolation se répand dans la ruche; si la reine part, toutes les abeilles la suivent.

5° *L'abeille ouvrière*; elle est plus petite que la reine et le faux-bourdon. C'est elle qui va aux provisions, qui travaille dans la ruche, et qui nourrit les larves de la reine; elles ne peuvent être mères elles-mêmes, mais elles aiment d'une affection vraiment maternelle les enfants de leur reine. Comme l'abeille ouvrière, dans ses courses lointaines et aventureuses, rencontre souvent des ennemis redoutables, elle porte à l'extrémité de son ventre une arme terrible, un double dard empoisonné. Ce dard s'enfonce dans les chairs et ne peut que difficilement en être retiré. Malheureusement l'abeille périt victime de sa juste vengeance; car, avec son dard, elle perd souvent une partie considérable de son corps.

On ne saurait trop admirer l'activité infatigable et la merveilleuse industrie des abeilles ouvrières; non-seulement elles se chargent de nourrir leur république, mais elles se bâtissent de vraies maisons. Elles enduisent l'intérieur de leur ruche d'une matière grasse appelée *propolis*, pour la garantir de la pluie et de l'humidité; elles font des cellules pour les petits de leur reine, et des greniers pour garder leur miel et leur cire.

La culture des abeilles produit des bénéfices très-considérables. Réaumur estime qu'un bon essaim de deux ans donne annuellement vingt à vingt-cinq livres de miel, et deux livres et demie de cire.

Le célèbre Huber de Genève est l'auteur qui a écrit les choses les plus curieuses et les plus intéressantes sur les abeilles; il a inventé la ruche à vitraux et à compartiments mobiles, qui permet d'étudier les insectes dans tous les détails de leur vie intérieure.

Les abeilles ont pour ennemis le papillon tête-de-mort, certaines chenilles, et surtout les hirondelles.

L'*abeille-bourdon* doit son nom au bourdonnement que produit le mouvement de ses ailes supérieures. Elle établit son nid dans la terre avec des petits brins de mousse. Chaque nid ne contient jamais plus d'une cinquantaine d'individus, tant mâles que femelles. Tous les bourdons travaillent à la confection des gâteaux. Les bourdons ont pour ennemis les fouines, les mulots, les blaireaux, les fourmis et les chenilles.

L'Andrène-maçonne. — Sorte d'abeille noire et fort velue, de la grosseur de l'abeille domestique. L'andrène femelle, qui seule travaille à son nid, fait une sorte de mortier avec du sable et de la terre qu'elle arrose d'une liqueur gluante dégorgée de son estomac. Son petit édifice a environ un pouce de hauteur sur six lignes de diamètre; elle dépose dedans un œuf avec la quantité nécessaire de nourriture pour la larve qui doit éclore. Elle construit jusqu'à sept ou huit cellules de la même grandeur, l'une à côté de l'autre, et elle recouvre le tout d'une grosse maçonnerie. De chacun de ces tombeaux sort, dix ou onze mois après, une andrène parfaitement formée.

L'Andrène minceuse et l'Andrène tapissière font leurs nids dans la terre.

Les Guêpes se distinguent facilement des abeilles et des autres hyménoptères à leur taille très-mince, et surtout à leur livrée de raies jaunes et noires. Elles habitent généralement sous terre et sur les branches des arbres.

La guêpe commune, de la grosseur d'une abeille, se

creuse sous terre un souterrain, où elle construit un gâteau de quatorze à quinze pouces de diamètre. Ce gâteau n'est point en cire, mais il ressemble à un grossier papier gris. Il renferme jusqu'à douze et quinze étages, avec des colonnades fort régulières.

Les guêpes ne font pas de provisions et ne vivent que de rapines. On en a vu souvent massacrer les abeilles domestiques ; elles fréquentent surtout les boutiques des bouchers, pour manger la viande crue et saignante.

Vers la fin d'octobre, il éclate une guerre intestine dans les guêpiers, dont les habitantes se massacrent sans pitié et tuent même leurs petits. C'est à peine si quelques femelles échappent au carnage en se réfugiant dans quelque trou de vieux murs.

La guêpe de Cayenne suspend son nid aux branches d'arbre et lui donne la forme d'une cloche renversée.

Les sociétés des guêpes ne sont jamais aussi nombreuses que celles des abeilles.

L'Ichneumon, appelé encore *mouche à antennes vivantes*, a quatre ailes, et le ventre uni au thorax par un filet très-fin. De la queue de la femelle sort une tarière dont elle se sert pour percer les corps, les matières les plus dures. Elle dépose ses œufs dans le corps même des chenilles, des charançons, des araignées, des pucerons, qui deviennent ainsi le nid, la proie vivante, et bientôt la proie morte de ces parasites.

Les Fourmis. — C'est à tort qu'on a dit que les fourmis font des provisions pour l'hiver. A quoi leur servi-

raient des provisions durant cette saison qu'elles passent dans un engourdissement complet ?

Les deux espèces de fourmis les plus connues en France sont : la petite fourmi rouge des jardins et la grosse fourmi des bois.

Le lieu où les fourmis établissent leur domicile s'appelle fourmilière ; il est peuplé de fourmis mâles, de fourmis femelles et de fourmis ouvrières.

Les mâles, les plus petites des fourmis par la taille, ont quatre ailes transparentes ; les femelles, outre ces quatre ailes, ont encore un aiguillon à l'extrémité du ventre ; les ouvrières ont un aiguillon, mais point d'ailes.

On ne rencontre guère que les ouvrières et les femelles dans les fourmilières ; car les mâles vagabonds voltigent çà et là aux alentours.

Les fourmis aiment les terrains secs ou les creux des vieux arbres pourris. Laissons parler le savant Latreille, qui a si bien et si longtemps étudié leurs mœurs :

« Le premier soin des hommes qui veulent fonder une colonie est de choisir un local favorable pour y former des habitations et s'y livrer à la culture des terres, ou un genre d'industrie conforme aux vues des associés. Dirigées par la sagesse de leur instinct, nos fourmis pensent aussi à se mettre d'abord à l'abri des intempéries de l'air et des divers accidents qui pourraient menacer leurs jours ; les espèces étant très-multiples, et chacune étant réunie en une société particulière, il est facile de concevoir qu'il y a de la diversité dans les plans d'exécution. Cette société peut s'établir dans un vieux tronc d'arbre, celle-ci sous une pierre, cette autre dans des cavités sou-

terraines ; mais ne disputons pas des goûts. Elles s'accordent toutes en ce point : que la colonie ne soit pas exposée aux inondations, qu'elle reçoive, autant qu'il est possible, la bénigne influence de l'astre du jour ; que le sol où elles vont jeter les fondements de leur ville se prête facilement aux travaux, afin qu'on y puisse creuser profondément, et pratiquer aux environs différents grands chemins partant, comme des rayons, du centre de la colonie ou de la nouvelle cité. N'allez cependant pas concevoir une idée brillante des succès de tant de travaux : nos fourmis ne nous offrent pas dans leurs constructions un genre d'architecture comparable à celui des abeilles. L'habitation des premières diffère autant de celles des secondes que la hutte d'un lapin d'un Louvre.

De longues files d'animaux presque imperceptibles, charriant, les uns un brin de paille, une feuille, un fragment de bois, les autres un grain de sable, une molécule de terre ; le tout pour servir à la construction d'une petite ville, étonnent nos regards. Ici ce sont des architectes et des maçons à leurs ordres ; là, des vivandiers qui portent un grain de blé, une parcelle de fruit ; j'en vois mille qui traînent une chenille, un hanneton, tout colosses qu'ils sont pour eux. Voyez donc ces squelettes de lézard, de souris, et admirez le fruit de l'habileté de nos ostéologues : mais, en voyant nos fourmis accumuler tant de denrées les unes sur les autres, ne vous laissez pas prévenir et n'allez pas adopter les erreurs que l'antiquité nous a transmises sur le compte de nos ouvrières si intelligentes. Ne leur donnons pas plus d'esprit, plus d'intelligence qu'il ne faut. Voudriez-vous leur prêter l'idée de

former des magasins, des greniers? Si elles font une si grande récolte, c'est pour agrandir leur édifice, le consolider, c'est surtout pour conserver les germes d'une postérité du soin de laquelle elles furent chargées. Engourdis par le froid, sommeillant, en hiver, avec la nature, qu'auraient besoin nos fourmis de ces provisions?

Malgré la multitude des travailleurs, tout se passe dans ces sociétés avec ordre et intelligence : point de trouble, un même esprit les anime et fixe parmi eux l'union et la paix. Ce n'est pas que le sentiment de la colère leur soit étranger. Un petit animal, d'autres insectes, des fourmis même, mais d'une espèce différente, se glissent témérairement, par méprise, si vous voulez, dans une habitation où ils n'ont pas acquis le droit de citoyen. L'alarme se répand aussitôt ; après quelques moments de tumulte, d'irrésolution, on prend son parti, on se rallie, on en vient aux mains, et l'imprudent étranger se sauve rarement, ou s'il en échappe, ce n'est qu'après avoir reçu autant d'attaques ou de blessures qu'il y a de points sur la surface de son corps. L'affaire n'est souvent que partielle et le gros de la république n'y prend pas part. Toutes jalouses que soient nos fourmis de leurs droits, elles sont cependant hospitalières avec quelques animaux. J'ai trouvé dans le nid de la fourmi fauve de jeunes cloportes qui s'y promenaient sans recevoir le moindre outrage, et près de la fourmi noire cendrée la larve d'un hanneton ou d'une cétoine.

Quelque courte que soit la vie de ces travailleurs, elle n'en est pas moins sujette à quelque accident. Mais dans une société bien ordonnée les malheureux sont toujours

secourus, et c'est ce que j'ai vu arriver dans celle de nos fourmis. Le fait suivant, dont j'ai été témoin, semble prouver que la commisération est naturelle à ces animaux, du moins dans leur espèce.

Si l'on passe, à plusieurs reprises, le doigt sur la route que suivent les fourmis, on divise le courant des émanations qui leur servent de guides. On leur oppose un obstacle qui les arrête sur-le-champ, les oblige à rebrousser chemin, ou à se détourner ; ce n'est qu'à la longue qu'elles franchissent la barrière. Le sens de l'odorat se manifestant d'une manière aussi sensible, je voulais profiter de cette remarque pour en découvrir le siège. On a soupçonné depuis longtemps qu'il résidait dans les antennes. Je les arrachai à plusieurs fourmis fauves ouvrières auprès du nid desquelles je me trouvais. Je vis aussitôt ces petits animaux que j'avais ainsi mutilés tomber dans un état d'ivresse ou de folie. Ils erraient çà et là et ne reconnaissaient pas leur chemin. Ils m'occupaient ; mais je n'étais point le seul. Quelques autres fourmis s'approchèrent de ces pauvres affligées, portèrent leur langue sur leurs blessures, et y laissèrent tomber une goutte de liqueur. Cet acte de sensibilité se renouvela plusieurs fois ; je l'observai avec une loupe. Animaux compatissants ! quelle leçon ne donnez-vous pas aux hommes ?

Continuons d'examiner leurs habitudes et leurs travaux. Voyez-vous cette fourmi accrochée à une autre, et se faisant traîner par elle ; celle-ci arrêter une voyageuse comme elle, et lui demander en quelque sorte des nouvelles de sa bonne et de sa mauvaise fortune ? Mélon-nous avec ces travailleurs, introduisons-nous dans leur de-

meure, et, pour mieux connaître le génie de ces différents peuples, passons d'une cité à une autre.

Tous les matériaux sont voiturés, et déjà ils sont mis en œuvre. Ici s'élève une pyramide contrastant par sa grandeur avec la petitesse de son architecte : différents corps la composent, et chacune des parcelles des atomes qui sont les pierres de l'édifice a été isolément le sujet d'une corvée.

La sagesse a conduit l'exécution de l'édifice ; établi sur un terrain incliné, les eaux ne pourront y séjourner. Différentes avenues, dont les entrées sont des ouvertures circulaires, aboutissent à la nourricière et au dépôt des provisions. La fourmi noire creuse à fleur de terre des galeries ; la fourmi maçonne construit des espèces de tourelles au-dessus de l'entrée de son nid ; la fourmi noire des prés de L. Geer se creuse dans la terre des boyaux longs et tortueux. Cette pierre est le toit d'une maison habitée par une famille innombrable ; de simples monticules composés d'une terre pulvérisée signalent l'humble demeure de plusieurs autres ; les fourmis rouge-bois, pubescentes, quadri-ponctuées, ont formé dans des troncs d'arbre de vrais labyrinthes.

Les fourmis travaillent souvent à découvert, sous nos yeux, et forment des sociétés infiniment peuplées. Mais il n'en est pas ainsi de toutes les espèces. Je viens d'en découvrir deux dont le genre de vie doit être extraordinaire. Les ouvrières de ces espèces sont aveugles, ou leurs yeux sont si petits, qu'ils échappent aux nôtres, quoique leur force soit augmentée par le secours du microscope. Existassent-ils, ces yeux, ils ne seraient guère plus utiles

à ces fourmis que ne le sont à la taupe ceux qu'elle reçoit de la nature. Les fourmis resserrées et aveugles, voilà les noms de ces deux espèces anomales. La manière de vivre de celles-ci m'est totalement inconnue. Relégué dans les forêts de la Guyane, ce petit animal n'aura pas encore probablement de longtemps son historien. Quant à la fourmi resserrée, il ne faut pas entreprendre, pour l'étudier, un voyage si lointain. Elle est parmi nous, au milieu d'une grande cité, de Paris. Je l'ai trouvée sous les pierres, au jardin du Luxembourg, dans l'ancien jardin des Chartreux, etc. Condamnée à passer ses jours dans des retraites obscures, inaccessibles à la lumière, vous ne la verrez point courant au grand jour avec les autres. Si elle sort de son antre ténébreux, c'est, certes, bien rarement, ou, tout au plus, la nuit. Je n'ai rien vu qui annonçât chez elle la prévoyance que nous avons admirée dans d'autres espèces. Il paraît qu'elle se contente de ce qu'elle peut trouver dans les environs de sa retraite; au surplus, rien de surprenant : la société n'est composée que d'une douzaine d'individus. La nature a proportionné ses travaux à ses forces. Ayant un sens de moins, il ne fallait pas lui imposer la même tâche qu'aux autres fourmis plus favorisées.

LÉPIDOPTÈRES OU PAPILLONS

Le trait distinctif de cet ordre d'insectes est d'avoir quatre ailes écailleuses, aux couleurs plus ou moins variées, plus ou moins éclatantes.

Les larves des Lépidoptères s'appellent chenilles. Elles sont allongées, molles, souvent couvertes de poils, quelquefois épineuses ; leur corps de forme cylindrique se divise en douze anneaux. Leurs mandibules, fortes et solides, sont mues par des muscles puissants et peuvent briser des corps très-durs tels que bois, corne, etc. Elles se nourrissent surtout de feuilles, de fleurs, de fruits et suffisent à elles seules pour dévaster en peu de temps un jardin, un verger, une forêt. Cependant plusieurs chenilles préfèrent les matières animales telles que la graisse, la laine, la peau desséchée, la cire, etc.

Les chenilles ont toujours au moins huit pattes, jamais plus de seize. Il y a toujours six pattes écailleuses et en forme de griffes nommées jambes antérieures ; les autres sont cylindriques et armées de petits crochets aigus. Certaines chenilles, au lieu de pattes postérieures, ont deux crochets faits comme les cornes du limaçon. Leurs yeux sont six ou sept points noirs et circulaires.

Leurs mâchoires sont placées verticalement au lieu de l'être horizontalement ; leurs poumons sont des petits tuyaux aérifères aboutissants à des trous ou stigmates placés sur chaque côté de l'insecte et au nombre de dix-

huit ou dix-neuf. Leur sang est blanc et coule dans une longue artère dorsale qui remplace le cœur.

Les chenilles changent de peau au moins huit fois dans le cours de leur vie, puis elles se filent une soie très-mince, très-délicate, s'enferment dans un cocon, deviennent alors *chrysalides* et de *chrysalides papillons*.

Nous remarquerons que les chenilles des plus beaux papillons de jour et de nuit ont seize pattes ; certaines chenilles à quatorze pattes sont armées de deux aiguillons avec lesquels elles savent très-bien se défendre contre les mouches parasites ; la chenille-teigne n'a que huit pattes.

Le genre des papillons a été divisé en six familles comprenant plus de cinq cents espèces :

1^{re} famille : les *Chevaliers*, avec des ailes antérieures plus longues de l'angle postérieur à l'extrémité que de cette extrémité à la base.

2^e famille : les *Héliconiens*, avec des ailes ovales, allongées, les postérieures plus petites, sans poussière farineuse en quelques parties.

3^e famille : les *Parnassiens*, avec des ailes arrondies, antérieures et postérieures à peu près égales, quelques parties sans poussière farineuse.

4^e famille : les *Danaïdes*, avec des ailes entières arrondies presque égales en grandeur, blanches ou variées.

5^e famille : les *Nymphales*, avec des ailes dentelées sur les bords.

6^e famille : les *Plébéiens*, papillons plus petits que les précédents, bruns, bleus, ou verdâtres, ornés d'yeux.

On partage encore les papillons en diurnes, crépuscu-

lares et nocturnes, d'après les heures de leur apparition ordinaire.

Nous emprunterons à Latreille de courtes notices sur quelques-uns des papillons les plus remarquables.

Diurnes. — L'Uranie-Prométhée est originaire des contrées de la zone torride. Il rivalise, par sa beauté, avec les pierres précieuses, les fleurs, les oiseaux au plumage admirable; sur ces ailes étincellent l'or, l'argent, l'émeraude et l'azur; les deux couleurs qui frappent le plus les regards dans l'uranie-prométhée sont les bandes d'un jaune brillant entrecoupées par des nuances de pourpre et de vert satiné.



Papillon Petit-Nacré.

On le trouve surtout à Madagascar.

La grande Tortue est remarquable par ses ailes anguleuses, fauves au-dessus, avec bordure noire interrompue par de petites lignes jaunes et une rangée de taches blan-

châtres, trois taches noires sur les supérieures près des côtés, et quatre plus petites au-dessous.

Elle est très-commune en Europe.

Le Vulcain est remarquable par ses ailes doubles, un peu anguleuses, noires et traversées au-dessus par une bande d'un rouge couleur de feu ; quelques taches blanches sur les supérieures ; le dessous des inférieures est marbré d'un brun de diverses nuances. Il est commun en Europe et surtout dans le Tyrol.

Le Mars est remarquable par ses ailes d'un fauve orangé en dessus, tachetées de noirâtre et traversées d'une bande blanche ou roussâtre sur les deux faces ; un point noir circulaire se trouve sur chacune et l'on remarque quelques points noirâtres à la côte des antérieures ; une suite de petites taches noirâtres en dessus des postérieures ; face inférieure d'un gris jaunâtre fauve avec des taches blanches et des taches fauves. Il est commun en Europe.

Le grand Porte-queue est remarquable par ses ailes jaunes à nervures noires et les taches jaunes lunulées sur leur bord postérieur, mais assez courtes, noires sur les antérieures, les postérieures terminées en queue étroite et ornées sur leur bordure d'une rangée de taches bleues dont la plus interne est ocellée.

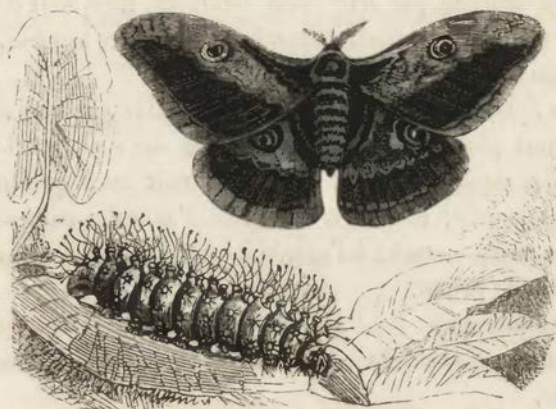
Il est commun en Europe.

L'Adonis est remarquable par ses ailes d'un bleu cèleste dans les mâles avec le bord postérieur noir et une frange blanche ; les inférieures ont une rangée de points noirs vers ce bord ; le dessus, dans les femelles, est brun avec une raie fauve près du bord postérieur ; le dessous des quatre ailes supérieures est cendré et celui des infé-

rieures brun ; les quatre ont une rangée de taches fauves, plusieurs points noirs cerclés de blanc, et dans leur milieu une petite tache noire presque triangulaire environnée aussi de blanc.

Il est commun en France.

Nocturnes. — Le papillon du ver à soie est peu remarquable par ses couleurs, mais tout le monde connaît



Le Bombyx.

les immenses avantages que nous retirons de ce précieux insecte; il peut être mis de niveau avec les plus utiles de nos animaux domestiques, puisqu'il occupe des millions de bras et fait circuler dans le commerce bien des millions en numéraire. Il nous fournit cette matière que des mains industrieuses mettent en œuvre et convertissent en des étoffes dont le tissu et les couleurs l'emportent sur toutes les autres.

Le ver à soie est originaire des Indes et de la Chine.

Le grand Paon de nuit est remarquable par ses ailes rondes d'un brun foncé en grande partie ; une tache verdâtre, ronde, se voit au milieu de chacune d'elles et sur la partie obscure. Il est très-commun aux environs de Paris.

La Feuille-morte présente une couleur d'un roux plus ou moins foncé ; ailes supérieures en toit, traversées par trois lignes noirâtres onduleuses ; les inférieures sont marquées pareillement de deux lignes noirâtres et dépassent les précédentes par leur bord antérieur. Elles sont dentelées postérieurement ; antennes pectinées et arquées. Il se trouve dans toute l'Europe.

Le Sphinx tête de mort est remarquable par une tête de mort plus ou moins bien dessinée sur son corselet ; les ailes supérieures sont d'un brun noir avec quelques taches jaunes ; le ventre est formé d'anneaux jaunes et noirs, et du corselet à l'extrémité de l'abdomen s'étend une bande brune.

Seul entre tous les lépidoptères il fait entendre un cri plaintif, une sorte de gémissement, quand on le tourmente.

Les personnes superstitieuses considèrent ce sphinx comme un insecte de mauvais augure.

On le trouve très-souvent dans les bois des environs de Paris.

HÉMIPTÈRES

Le trait distinctif de cet ordre d'insectes est d'avoir quatre ailes dont les supérieures, coriaces dans leur première moitié, sont membraneuses dans leur partie terminale ; tête petite, bouche garnie de trois filets minces, aigus, formant un véritable suçoir, qui leur sert à pomper le suc des plantes et le sang des animaux. Il faut remarquer que l'Hémiptère, en sortant de son œuf, est un insecte à peu près parfait auquel il ne manque que des ailes, il ne subit donc qu'une métamorphose demi-complète, il change seulement de peau.

Les Fulgores. — Insectes à couleurs variées, à corselet moins long, mais plus large que la tête, à élytres arrondies. Quelques fulgores ont la singulière propriété de répandre dans les ténèbres une lumière très-brillante ; de là leur nom de *Fulgore porte-lanterne* et *porte-chandelle*.

Les Cigales. — On en compte trois espèces principales. La *cigale plébéienne* est un insecte à tête noire tachetée de jaune ; à petits yeux placés en saillie de chaque côté, à corselet luisant, à ailes minces et transparentes. Le mâle présente sous le ventre deux cavités nommées timbales et recouvertes de deux calottes écailleuses ; c'est à l'aide de cet appareil qu'il produit une sorte de chant aigu que tout le monde connaît. La femelle porte à l'extré-

mité de l'abdomen une tarière qui lui sert à scier et à couper les branches pour déposer ses œufs en sûreté. Les nymphes de la cigale étaient regardées autrefois par les Orientaux et surtout par les Grecs comme un mets très-délicat.

La *cigale Grand diable* porte sur son corselet deux larges cornes; le *Petit diable* a trois cornes du même genre.

La Punaise domestique. — Insecte court, plat rhomboïdal, de couleur roussâtre, exhalant une odeur puante, d'où lui vient son nom; deux petits yeux bruns, trompe recourbée, renflée dans son milieu, très-aigüe et très-dure.

La punaise choisit pour domicile les endroits exposés au soleil et à la chaleur; elle se cache dans les vieux murs, dans les cloisons, dans les matelas et paillasses, dans les bois de lit, etc.; la saleté l'attire.

On la détruit par l'essence de térébenthine, les fumigations de soufre, l'eau de savon noir, le tabac, etc.

La Punaise des jardins. — Insecte de couleur verte tachetée de blanc et de rouge. C'est l'ennemie des chenilles qu'elle aveugle et tue à coups d'aiguillons et mange ensuite.

La Cochenille. — Insecte assez semblable à la punaise domestique par sa forme; il est originaire de l'Amérique et principalement du Mexique, où on le trouve attaché aux feuilles du cactus, des citronniers, des orangers, de la vigne, des ananas, etc.; vivante, la cochenille est couleur d'un blanc sale; morte et écrasée, elle fournit un

rouge éclatant. Le mâle seule de la cochenille a des ailes.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille en Amérique.

Le Kermès. — Ce petit insecte fournit une très-belle teinture pour les étoffes de soie et de laine. On le trouve sur beaucoup d'arbres et principalement sur le chêne, l'érable, le sapin, le coudrier, le tilleul et le néliier. Le mâle seul a des ailes au nombre de deux, ce qui le rapproche des Diptères dont nous parlerons plus tard ; ses antennes sont ornées de poils en aigrette ; à l'extrémité du ventre il porte deux queues assez allongées. Les femelles sont plus grosses que les mâles, acquièrent vite un embonpoint excessif, se gonflent et meurent sans pouvoir changer de place, quand elles ont pondu leurs œufs.

Le Puceron. — Petit insecte bien connu et qu'on trouve à peu près indistinctement sur toutes sortes d'arbres, de fleurs et de plantes. Il y a des pucerons avec des ailes, d'autres sans ailes, ceux-ci sont bruns ou noirs ; ceux-là verts ou orangés. Ils ont une trompe pour sucer le suc des fleurs et des feuilles. Les femelles sont remarquables par leur merveilleuse fécondité ; elles sont alternativement ovipares ou vivipares, c'est-à-dire que tantôt elles pondent des œufs, tantôt elles donnent le jour à des petits pucerons tout formés.

De chaque côté du ventre de ces insectes, on remarque deux cornicules ou petites cornes d'où sort continuellement une liqueur miellée dont les fourmis sont très-avides et qu'elles viennent sucer, mais sans faire de mal à l'in-

secte, qui leur sert de vache nourricière. On distingue les pucerons du hêtre, qui sont couverts d'un duvet cotonneux; le puceron du hêtre armé d'une très-longue trompe; le puceron de l'orme, qui s'enferme dans une sorte de vessie faite par lui dans les feuilles, etc.

La Notonecte ou Punaise à avirons. — Cet insecte est un habile nageur et même un très-bon plongeur quand il se voit poursuivi; on distingue deux sortes de notonectes: le grand notonecte à tête arrondie, à trompe très-aiguë, à corselet lisse jaune et noir; le petit notonecte qui est privée d'ailes et d'élytres. Les notonectes sont carnassiers à défaut d'autre proie, ils se tuent et se mangent entre eux.

DIPTÈRES

Le trait distinctif de cet ordre d'insectes est d'avoir deux ailes membraneuses, plus ou moins diaphanes, et presque toujours accompagnées d'appendices écailleux appelés *balanciers ailerons* ou *cuillerons*, qui leur servent à régulariser leur vol; yeux fort grands; antennes longues et filiformes; corselet arrondi; bouche en forme de trompe ou de bec, sans mandibules ni mâchoires proprement dites; cette bouche sert à pomper des sucs, et non à déchirer des matières solides.

Les Cousins, insectes bien connus par leur bourdonnement incommode et par leur piqure empoisonnée. Leur trompe longue et aiguë se compose d'un étui ren-

fermant de quatre à six aiguillons, et accompagné, dans plusieurs espèces, de pulpes plumeux. Leurs ailes, examinées à la loupe, présentent des poils et des aigrettes assez semblables aux aigrettes des papillons.

Les cousins pondent leurs œufs sur la surface des eaux croupissantes; ils les attachent au moyen d'une matière glutineuse, et les laissent ainsi flotter; leurs larves changent trois fois de peau avant de devenir nymphes; elles restent à l'état de nymphes pendant deux jours, puis, devenues insectes parfaits, on les voit se poser sur leurs propres dépouilles, s'en servir comme d'un bateau, et prendre leur vol.

On a calculé que chaque femelle de cousin pouvait pondre environ trois cent cinquante œufs par an. Les femelles seules piquent les hommes et les animaux. Le meilleur remède contre leurs blessures est l'alcali volatil.

Le Taon, plus grand qu'une mouche ordinaire, a des yeux larges et panachés, les ailes parsemées de bandes noires.

Sa bouche est armée de deux dents aiguës qui se meuvent de droite à gauche; avec ces deux dents il fait de cruelles morsures aux chevaux et aux bœufs.

L'Hippobosque ou Mouche-araignée, ou Mouche de cheval, a le corps très-aplati, couvert de poils, d'une couleur brune et jaune, des ailes blanches, diaphanes, et plus longues que le corps. Sa trompe, fine comme un cheveu, fait à la peau des animaux une profonde blessure d'où le sang sort en abondance.

Une expérience curieuse a prouvé que, pour accélérer

l'éclosion de l'œuf de l'hippobosque, il suffisait de le plonger quelques minutes dans l'eau chaude. Cette mouche s'acharne surtout après les chevaux.

Les Œstres, mouches d'un brun noirâtre ou d'un jaune plus ou moins foncé avec des ailes ponctuées. Les œstres déposent leurs œufs dans la peau des quadrupèdes, et jusque dans leur nez et dans leurs intestins. On connaît surtout l'œstre du cerf, du cheval et du mouton. Les larves des œstres, armées de pointes et de crochets, ne peuvent être facilement rejetées des cavités où elles se fixent et restent attachées jusqu'à leur entier développement.

La Mouche domestique. — Tout le monde la connaît. Nous ferons remarquer que quand on écrase entre ses doigts une tête de mouche, il en sort non pas du sang, comme on l'a cru, mais une humeur spéciale contenue dans les yeux.

Autrefois certaines provinces d'Espagne étaient si infestées de mouches, qu'on avait organisé un corps particulier de *destructeurs de mouches*, commandé par un chef appelé *grand-veneur de mouches*.

La larve de la mouche domestique se cache et vit dans le fumier de cheval.

La Mouche de la viande a la tête d'un jaune doré, à corselet noir, à ventre d'un bleu foncé, à pattes noires, à ailes brunes, et est très-connue des bouchers. Elle préfère la viande à toute autre nourriture, et non-seulement elle s'en nourrit, mais elle la corrompt en l'arrosant d'une

liqueur visqueuse, et en déposant ses petites larves vivantes entre les fibres.

La Mouche à selc porte des ailes croisées ; sa bouche est armée de deux scies qui lui servent à faire de profondes incisions dans les jeunes arbres pour déposer ses œufs sous leur écorce.

APTÈRES

Le trait distinctif de ces insectes est de n'avoir point d'ailes.

La Puce, insecte couvert d'une peau coriacée et écailleuse, la tête armée de petites scies, saute très-haut au moyen de ses pattes postérieures. Elle s'attaque aux hommes comme aux animaux.

La femelle dépose ses œufs dans les étoffes de laine, les larves sont rougeâtres, et se changent en nymphes, après s'être renfermées dans une petite coque faite par elles.

On raconte qu'un ouvrier anglais fit traîner à une puce un carrosse d'ivoire à six chevaux conduits par un postillon, et portant huit personnes.

La Chique. — Sorte de petite puce qui s'enfonce profondément dans les chairs, surtout sous les ongles des pieds, où elle s'établit avec sa nombreuse famille ; sa blessure occasionne une démangeaison douloureuse et détermine quelquefois des ulcères assez graves. Il faut avoir soin de

bien vider la plaie et de la brûler. On recommande aussi l'application sur la partie atteinte de feuilles de tabac.

Le Pou est armé d'une trompe d'où sort un aiguillon vingt fois plus petit qu'un cheveu; ses pattes ont des griffes; sa peau est dure, tendue, transparente, couverte de petits poils. On peut, à l'aide du microscope, distinguer très-bien tous les mouvements vitaux des organes intérieurs de cet insecte.

Les œufs de pou sont nommés lentes ou lendes; elles contiennent le pou tout formé.

La fécondité de la femelle est véritablement prodigieuse, elle peut pondre neuf mille petits dans l'espace d'un mois.

Le pou des bêtes a reçu le nom de *ricin*, et diffère des pous de l'homme par les mandibules dont sa bouche est munie, et par sa taille plus mince et plus allongée.

MYRIAPODES OU MILLE-PIEDS

Le signe distinctif des animaux de cette classe est leur grand nombre de pattes. Il y a des myriapodes frugivores, d'autres carnassiers; on les trouve dans toutes les parties du monde.

La Scolopendre. — Insecte venimeux, à bouche armée de

deux longs crocs par lesquels elle distille une liqueur âcre qui s'infiltré dans la blessure; point de distinction entre le ventre et le corselet. On la trouve sous les pierres, dans la terre, dans le bois pourri; dès qu'elle se voit attaquée, elle se roule en spirale. Certaines scolopendres sont douées de facultés électriques.

Les Cloportes. — Quelques auteurs rangent maintenant les cloportes dans la classe des crustacés. On distingue les cloportes terrestres et les cloportes aquatiques.

Les cloportes terrestres ont quatre antennes; deux petites pointes à leur queue; ils se roulent souvent en boule. Le cloporte femelle a, comme la sarigue, une poche ventrale où elle cache et fait éclore ses œufs après les avoir pondus.

ARACHNIDES

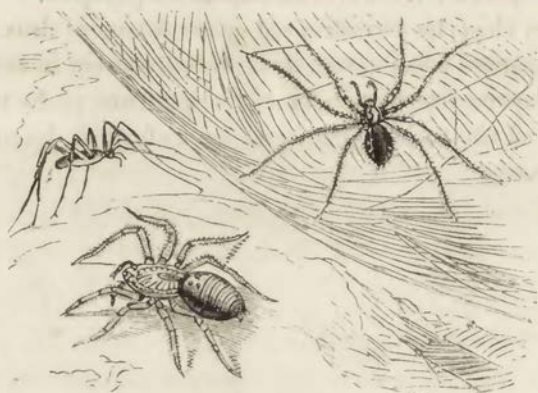
Cette classe d'animaux se compose d'animaux articulés dont la tête se confond avec le thorax, dont la bouche est formée de mandibules se mouvant de haut en bas, de mâchoires avec palpes; ventre énorme supporté par huit pattes à crochets.

Les Araignées proprement dites respirent par des poumons; d'autres Arachnides respirent par des trachées

comme les insectes ; de là les noms d'araignides pulmonaires et d'araignides trachéennes.

Disons quelques mots sur les araignées les plus connues.

L'Araignée domestique, velue, jaunâtre, ou d'un brun tacheté, a huit yeux. A l'extrémité de son ventre on remarque six mamelons ou filières, d'où sort la liqueur gluante qui fournit le fil par des ouvertures que l'araignée élargit ou resserre à son gré. Elle change de peau tous les



L'Araignée tarentule.

ans. Les mouches qu'elle prend dans ses filets sont sa nourriture habituelle. On sait que le célèbre chancelier Pelisson apprivoisa si bien une araignée domestique qu'elle venait, au son d'un instrument de musique, chercher de la nourriture entre ses doigts.

L'Araignée des jardins a six yeux ; elle est blanche, grise ou verte ; elle tend autour des plantes ses toiles cir-

culaires, se mettant en embuscade au centre pour fondre de là sur sa proie.

L'Araignée vagabonde, au lieu d'attendre les insectes, les poursuit ouvertement. Ses six grands yeux sont disposés de manière qu'elle voit très-bien tout ce qui se passe autour d'elle sans même changer de place. Ses bras sont terminés par un petit bouquet de plumes.

Le Faucheux est remarquable par ses longues pattes; il n'a que deux yeux placés sur un tubercule. C'est lui qui fait en automne ces soies connues sous le nom de *fls* ou *cheveux de la bonne Vierge*. Il dépose ses œufs en terre.

La Tarentule ou Araignée enragée. On la trouve principalement à Tarente, ville de la Pouille; de là lui vient son nom. On a dit que sa piqure était fort dangereuse et ne pouvait se guérir que par la musique. Ces deux assertions sont également fausses.

L'Hydrachné ou Araignée d'eau a la faculté de pouvoir plonger et de nager; elle forme, au moyen de ses fils, une sorte de petite cloche, un ballon qu'elle remplit d'air et sous laquelle elle se retire, au fond de l'eau, pour manger en sûreté les insectes qu'elle a pris. Elle est très-commune sur nos étangs.

En général il faut dire que les araignées sont plutôt utiles que nuisibles; elles nous délivrent d'un grand nombre de mouches, cousins et autres insectes. On a essayé de tirer quelque parti de leur soie. Réaumur a calculé que, pour avoir une livre de cette soie, il fallait nourrir assez longtemps vingt-huit mille araignées de jardin.

Les femmes du Kamschatka mangent avec délices toutes sortes d'araignées.

Le Scorpion ressemble assez à une petite écrevisse; ses deux grands bras sont terminés par une double pince avec laquelle il saisit et serre fortement sa proie; à l'extrémité de la queue est un crochet creux, arme terrible dont le scorpion frappe ceux qui l'attaquent et ses victimes.



Le Scorpion.

Le venin du scorpion vieux se trouve renfermé dans une petite capsule membraneuse au bout de la queue, et s'échappe par un conduit qui traverse le crochet dans toute sa longueur. La blessure du scorpion, surtout dans les pays chauds, est toujours dangereuse et souvent mortelle. La personne piquée doit avaler quelques gouttes d'alcali-volatile et en faire pénétrer extérieurement dans la plaie.

La femelle du scorpion est vivipare; elle montre pour

ses petits une tendresse extrême et les emporte parfois avec elle sur son dos.

Les scorpions d'Europe n'atteignent guère que deux ou trois centimètres de long ; en Afrique et dans l'Inde, ils ont jusqu'à quinze centimètres. Ils se nourrissent de vers, d'insectes, etc., et souvent se tuent et se dévorent entre eux.

CRUSTACÉS

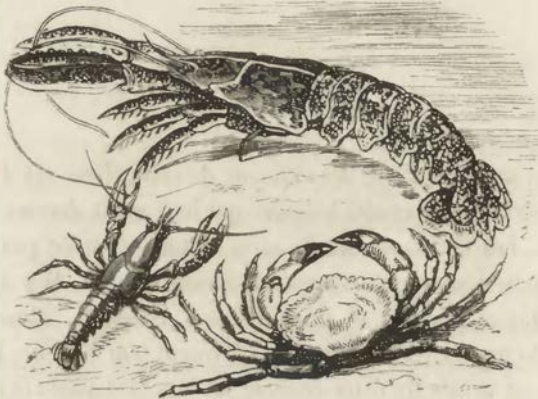
Le signe distinctif des animaux de cette classe est d'être couverts d'une croûte calcaire qui leur a fait donner leur nom. Les Crustacés ont le sang blanc, respirent par des branchies et se nourrissent de proie vivante. Il y a des crustacés ovipares et des crustacés vivipares. Plusieurs mâchoires fortes et puissantes forment leur bouche. Leur tête est armée de deux cornes ; ils ont huit pieds et deux espèces de bras ; si quelques-uns de ces membres tombent, il leur en repousse d'autres à la place.

On trouve les crustacés dans toutes les mers et dans les eaux douces.

L'Écrevisse naît dans les rivières ; elle nage avec sa queue et marche à reculons. Dans cet animal et dans ceux qui marchent de cette manière, on a remarqué avec surprise que le foie et l'estomac sont placés au-dessus du cœur.

Voici comment Valmont de Bomare parle de la mue de l'écrevisse :

« Par la mue, l'écrevisse se dépouille non-seulement de sa robe écailleuse, mais aussi de toutes les parties osseuses et cartilagineuses ; elle sort de son écaille et la laisse entièrement vide. Elle tire sa tête en arrière, et dégage ses yeux, ses cornes, ses bras, et successivement toutes ses jambes, dont les deux premières paraissent être les plus



Homard, Écrevisse et Crabe.

difficiles à dégainer. Elle étend la queue et la dépouille de ses écailles : c'est un moment critique qui fait périr beaucoup d'écrevisses. En vingt-quatre heures la membrane qui recouvre l'animal devient une écaille solide et presque aussi dure que l'ancienne. »

L'écrevisse pond au commencement de l'hiver ; les œufs sortent par deux ouvertures placées sous le ventre.

Le Homard ou Écrevisse de mer est d'un brun verdâtre avec les filets des antennes rougeâtres; ses pattes sont très-grosses et terminées par de fortes pinces; il a vingt branchies, assez semblables à des bras, de chaque côté du corps.

La Langouste, que l'on confond souvent avec le homard, en diffère surtout par ses pattes non garnies de pinces, par ses antennes très-longues et hérissées de piquants. Sa cuirasse, d'un brun verdâtre, présente dans certains endroits des nuances de rouge foncé et de bleu jaunâtre. Comme le homard, elle se tient en hiver dans les profondeurs de la mer et se rapproche du rivage en été.

Le crabe. — Animal amphibie qu'on trouve dans la mer, dans les eaux douces et à terre. Sa cuirasse, plus large que longue, présente à ses bords des crénelures et des découpures en dents de scie; de grosses et fortes pinces terminent ses pattes antérieures; sa queue est cachée sous son ventre; il se nourrit d'animaux aquatiques morts ou vivants. Il marche tantôt en avant, en arrière et en côté; il se défend courageusement contre ses ennemis les polypes, les calmars, les seiches. On le fait cuire comme l'écrevisse. Quand le flot le jette sur le rivage, il se cache dans le sable.

LES CRABES EN CAMPAGNE

C'est une règle générale, dit le P. du Tertre, que les crabes et les tourlouroux (autres crabes), comme les serpents, les lézards et d'autres reptiles, descendent tous les

ans à la mer pour se baigner et changer de coquille ou de peau et pondre leurs œufs ! C'est un spectacle admirable de les voir descendre au mois d'avril ou de mai, lorsque les premières pluies commencent à tomber. Ils sortent tous des creux d'arbres, des souches pourries, de dessous les roches et d'une infinité de trous qu'ils font en terre. On en voit les champs couverts, de sorte qu'il faut se faire place et les chasser devant soi pour mettre le pied à terre sans en écraser quelqu'un. La plupart se rangent le long des rivières ou des ravines les plus humides, pour se retirer dans les lieux frais avant que la pluie leur manque, et se mettre à l'abri des chaleurs.

Toute cette descente se fait avec tant d'ordre, qu'ils semblent conduits par un maréchal de camp bien expérimenté. Ils se divisent ordinairement en trois bandes, dont la première n'est composée que de mâles qui sont plus gros et plus robustes que les femelles, et, prenant l'avant-garde de l'armée, ils sont souvent arrêtés par le défaut de place et contraints de faire halte autant qu'il y a de nouveaux changements dans l'air. Cependant tout le gros de l'armée, qui n'est presque composé que de femelles, se tient clos dans les montagnes jusqu'aux grandes pluies, part alors et fait des bataillons d'une lieue et demie de longueur, large de quarante à cinquante pas, et si serrés qu'à peine peut-on découvrir la terre.

Trois ou quatre jours après suit l'arrière-garde, qui est composée de mâles et de femelles, en même ordre et en aussi grand nombre que les autres. Mais, outre le grand nombre de ces bataillons réglés, qui suivent le cours des rivières ou des ravins, tous les bois sont remplis de trai-

neurs, mais un peu moins que les lieux où passent les troupes. Les crabes marchent seulement durant la nuit et les jours de pluie, car ils s'exposent rarement au soleil. Lorsqu'ils font rencontre de pays découverts et qu'il fait tant soit peu de soleil, ils s'arrêtent à la lisière du bois et attendent que la nuit soit venue pour passer; si quelqu'un s'approche du gros de l'armée et leur donne l'épouvante, ils font une retraite confuse à reculons, présentent toujours les armes en avant, qui sont leurs mordants dont ils serrent jusqu'à emporter pièce et faire jeter les hauts cris à ceux qui en sont attrapés. Ils frappent de temps en temps ces mordants l'un contre l'autre, comme pour menacer, et font un si grand cliquetis de leurs écailles, qu'on croirait entendre le bruit des corselets et tassettes d'un régiment suisse. Il y a des années où ils sont trois mois à accomplir leur voyage.

(Histoire des Voyages.)

ZOOPHYTES

OU ANIMAUX-PLANTES

Ces animaux, qui ressemblent aux plantes par leur forme et leur organisation, forment la transition naturelle du règne animal au règne végétal.

L'Oursin ou Hérisson de mer ou Chataigne d'eau est un animal de forme circulaire ou ovale et couvert de pointes épineuses; ces sortes de piquants lui servent de pieds et pour avancer il se recule sur lui-même; de plus, quand il veut se fixer sur les plantes marines, il fait sortir de son corps un fil gluant avec lequel il s'attache solidement.

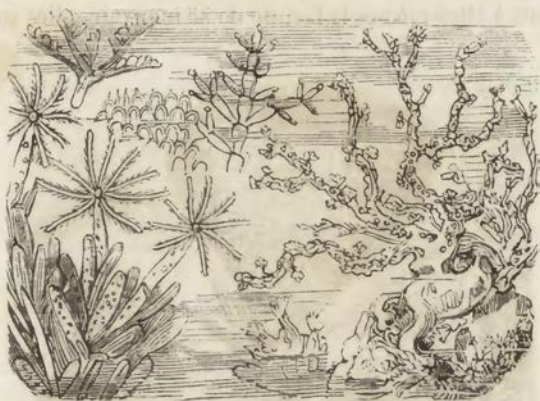


L'Oursin et plusieurs coquillages.

L'oursin, de couleur verdâtre ou violacée, devient rouge par la cuisson comme l'écrevisse dont il a le goût.

Les Polypes, animaux rayonnés, très-petits, de forme cylindrique, de consistance molle et gélatineuse, à bouche garnie de filets mobiles ou tentacules, se trouvent dans la mer et dans les eaux douces. Ils se reproduisent de différentes manières, tantôt par des œufs, tantôt par des bourgeons, tantôt par boutures, pour ainsi dire.

On a remarqué que les morceaux d'un polype découpé en plusieurs endroits reproduisent un grand nombre d'animaux de même espèce. On dit que les polypes s'avalent entre eux-mêmes sans se faire de mal ; ils entrent vivants, et sortent vivants du corps l'un de l'autre. Leurs pattes, à peine de l'épaisseur du fil d'araignée le plus mince, sont susceptibles d'une très-grande extension, et peuvent saisir des vers souvent plus gros que le polype lui-même.



Dans les mers voisines des tropiques, les polypes se trouvent en nombre incalculable. Ils se font des cellules pierreuses appelées *polypiers* qui forment d'immenses écueils et de véritables îles ; dès que les polypes atteignent la surface de l'eau, ils ne peuvent plus vivre dans leur ancienne demeure ; ils l'abandonnent donc, et celle-ci, tôt ou tard, se couvre de terre végétale, et devient fertile.

C'est dans les polypiers que nous trouvons le corail.

LES EPONGES

L'animalité des éponges n'est guère visible que dans les premiers temps de leur vie, alors qu'elles nagent librement au moyen de cils vibratiles qui garnissent la surface de leur corps; plus tard, elles se fixent sur les rochers, et, s'étant à elles-mêmes la faculté de se mouvoir, elles gran-



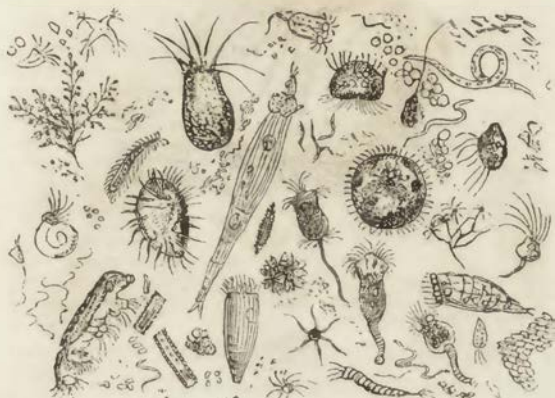
Les Éponges.

dissent sur place sans donner aucun signe de sensibilité. Elles affectent alors différentes formes, et ressemblent à des ruches à miel, à des éventails, à des entonnoirs, à des chapeaux, à des mouchoirs et à des cierges, etc., etc.

Les éponges les plus estimées en Europe sont celles que fournit la Méditerranée.

INFUSOIRES

Ce sont des zoophytes microscopiques, et qui se développent en grand nombre dans les eaux corrompues ; leur corps est tantôt rond ou ovale, tantôt allongé, hérissé de petits cils, traversé (dit-on) par un canal alimentaire avec ou sans ouverture extérieure. Quelques naturalistes



Infusoires.

pensent que les infusoires naissent spontanément des liquides corrompus ; d'autres, et nous partageons leur sentiment, croient qu'ils se propagent par génération comme tous les autres animaux.

Le célèbre Leuwenhoek a calculé que mille millions

d'animalcules, qu'on trouve dans l'eau commune, n'arriveraient pas, réunis ensemble, à égaler en grosseur un grain de sable ordinaire.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

OISEAUX.	4	Le faucon.	45
Les aigles.	5	Le hobereau.	47
Rapaces.	4	La crécerelle.	48
Le grand aigle.	4	Le rochier.	50
L'aigle commun.	10	L'émerillon.	51
Le petit aigle.	11	Nyctérins.	52
Le pygargue.	12	Les oiseaux de proie noc-	
Le balluzard.	15	turnes.	52
Le gipacète.	14	Le duc ou grand duc.	54
L'orfraie.	15	Le hibou ou moyen duc.	57
Le jean-le-blanc.	16	Le scops ou petit duc.	60
Les vautours.	18	La hulotte.	61
Le pernoptère.	20	Le chat-huant.	62
Le griffon.	21	L'effraie ou la fresaie.	65
Le vautour ou grand vau-		La chouette ou la grande	
tour.	22	chevêche.	66
Le vautour à aigrettes.	25	La chevêche ou petite	
Le petit vautour.	24	chouette.	68
Le condor.	25	Merles.	70
Le milan et les buses.	27	Les pies-grièches.	70
Le milan.	28	La pie-grièche grise.	71
La buse.	51	La pie-grièche rousse.	75
La bondrée.	52	L'écorcheur.	74
L'oiseau Saint-Martin.	54	Les gobe-mouches, les mou-	
La soubuse.	54	cherolles et les tyrans.	74
La harpaye.	55	Le gobe-mouche.	75
Le busard.	56	Le gobe-mouche noir à	
L'épervier.	57	collier ou gobe-mouche	
L'autour.	57	de Lorraine.	76
Le gerfaut.	40	Le roi des gobe-mouches.	78
Le lanier.	41	Les gobe-moucheons.	78
Le sacre.	42	Le savau.	79

Les titiris ou pipiris. . .	79	La fauvette à tête noire. .	168
Le loriot.	81	Le rouge-gorge.	171
Les grives.	85	Le roitelet.	175
La grive.	85	La lavandière et les bergeronnettes ou bergeronnettes. .	175
La draine.	85	La bergeronnette grise. .	176
La litorne.	86	L'alouette.	177
Le mauvis.	87	Hirondelles.	179
Le merle.	88	L'engoulevent.	179
Le merle de roche. . . .	92	L'hirondelle de cheminée ou l'hirondelle domestique.	181
Les fourmiliers.	95	Le martinet noir.	186
Le roi des fourmiliers. .	94	Pics.	187
Le grand tangara.	95	Le pic vert.	187
Gros-bees.	96	Le coucou.	189
L'ortolan.	96	Psittacés. — Les Oiseaux	
Le bruant de France. . .	98	barbus.	192
Les veuves.	99	Le barbu à gorge noire. .	192
La veuve au collier d'or.	100	Le barbican.	195
Le gros-bec.	102	Les toucans.	195
Les bengalis et les sénégalis.	105	Les Perroquets.	195
Le bengali.	105	Les kakatoès.	195
Le sénégalis.	107	Le jaco ou perroquet cendré.	196
Le bouvreuil.	109	Les perruches à courte queue de l'ancien continent. . .	198
Le pinson.	115	La perruche à tête noire. .	199
Le moineau.	116	Les aras.	200
Le friquet.	119	Gallinacés.	202
Le serin des Canaries. . .	120	Le pigeon.	202
La linotte.	127	Le ramier.	204
Le chardonneret.	128	La tourterelle.	205
L'étourneau.	150	Le tetras ou le grand coq de bruyère.	206
Coracés.	154	La gélinotte.	208
Le corbeau.	154	La perdrix grise.	208
La corbine ou corneille noire.	158	La perdrix rouge d'Europe	211
La pie.	140	La caille.	212
Le geai.	145	Le paon.	214
L'oiseau de paradis. . . .	148	Le faisan.	215
Grimpereaux.	150	Le faisan doré ou le tricolor huppé de la Chine. . . .	217
La huppe.	150	Le coq.	217
Le grimpereau.	155	Le dindon.	225
L'oiseau-mouche.	155	La pintade.	225
Le colibri.	156		
Le martin-pêcheur ou l'alcyon.	156		
Motacilles.	159		
Les mésanges.	159		
Le rossignol.	161		

Le hocco	226	L'ibis.	244
L'outarde.	227	La grue.	247
Brachyptères.	228	L'oiseau royal.	249
L'autruche.	228	La cigogne.	250
Le casoar.	255	Le héron commun.	254
Les oiseaux aquatiques.	255	Le butor.	256
Echassiers.	255	La bécasse.	257
Les pluviers.	255	La bécassine.	258
Le grand pluvier ou cour-		Palmipèdes.	259
lis de terre.	256	Le cygne.	259
Le vanneau.	257	L'oie.	265
Les combattants ou paons		Le canard.	268
de mer.	259	Le pélican.	275
La foulque.	259	La frégate.	277
La poule d'eau.	240	Le cormoran.	279
La poule sultane ou le		Le goéland à manteau noir.	281
porphyryon.	242	Le grand plongeon.	282
Le coullis.	245	Le pingouin.	285

DEUXIÈME PARTIE

Les tortues.	4	La mugissante.	47
La tortue franche.	4	La rainette verte ou com-	
Le luth.	7	mune.	47
La bourbeuse.	8	Le crapaud commun.	50
La tortue scorpion.	9	Les Serpents.	55
La grecque ou la tortue de		La vipère commune.	59
terre commune.	9	La vipère noire.	65
Les Lézards.	11	L'aspic.	64
Le crocodile ou le croco-		Le céraste.	66
dile proprement dit.	12	Le serpent à lunettes des Indes-	
Le gavial ou le crocodile à		Orientalas, ou le naja.	68
mâchoires allongées.	20	La couleuvre verte et jaune ou	
La dragonne.	21	la couleuvre commune.	70
L'iguane.	21	La couleuvre à collier.	75
Le basilic.	24	La couleuvre des dames.	74
Le lézard gris.	25	Le boa ou devin.	74
Le lézard vert.	28	Le serpent à sonnette ou boi-	
Le caméléon.	50	quira.	79
Le dragon.	55	L'orvet.	82
La salamandre terrestre.	57	L'enfumé.	84
Grenouilles.	40	Poissons.	86
La grenouille commune.	40	La lamproie.	87
La rousse.	45	La raie batis.	89

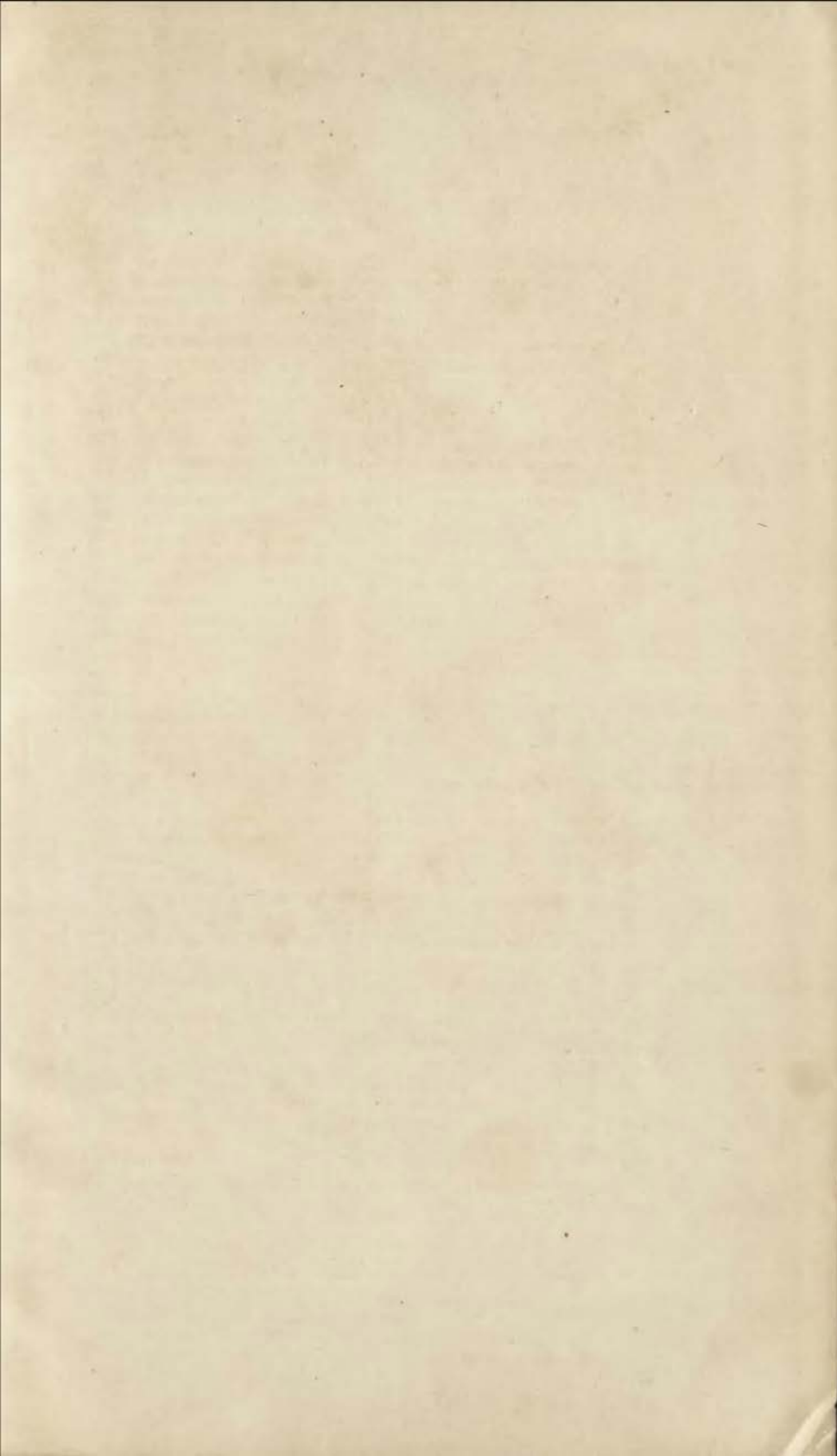


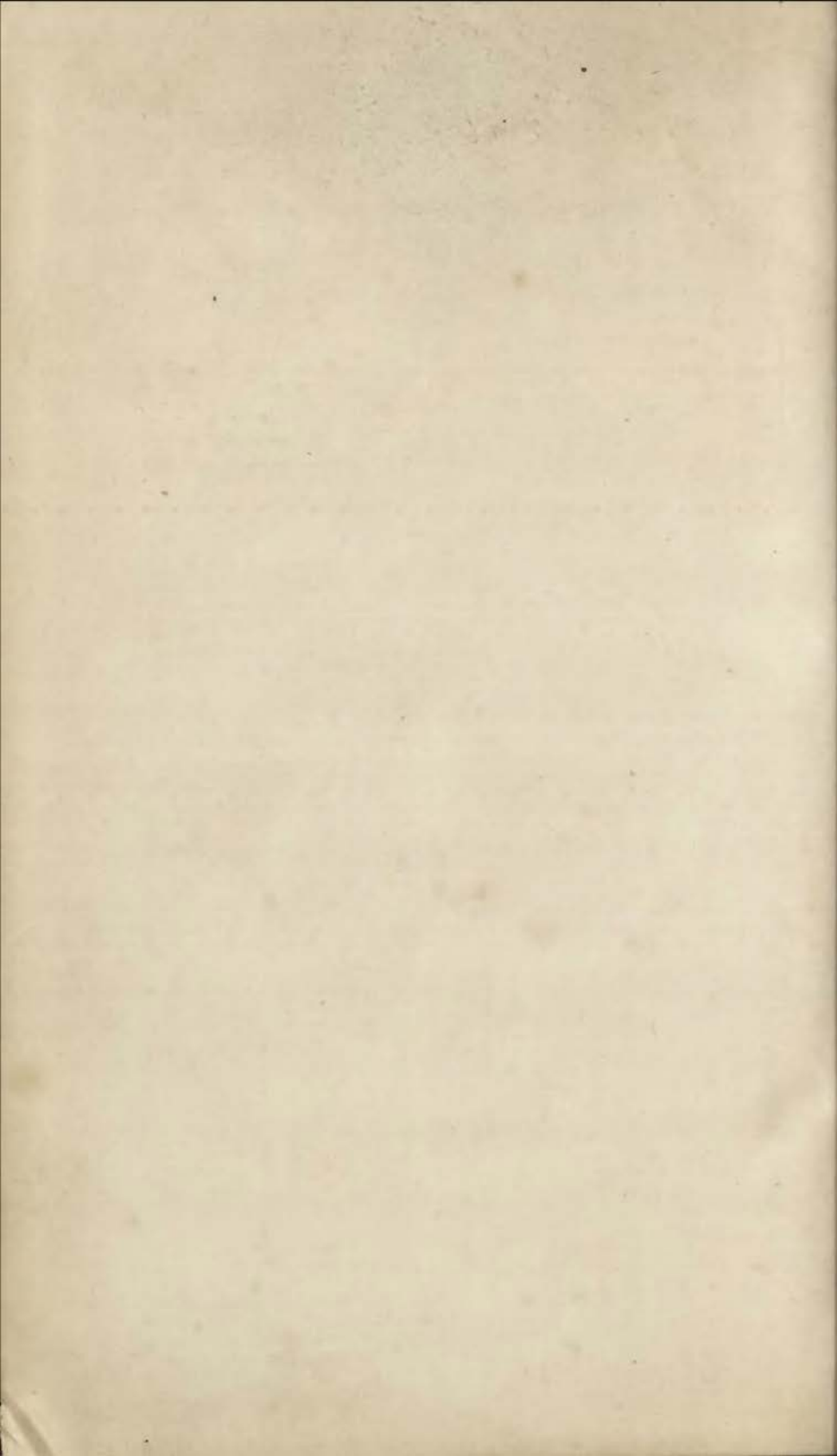
La torpille.	95	L'anchois.	175
La raie aigle.	95	La carpe.	174
Le requin.	96	Le barbeau.	176
La scie.	101	L'héline.	178
La baudroie.	102	L'unibranchiptérature mar-	
La baliste vieille.	105	brée.	180
La chimère arctique.	105	Cétacés.	181
L'esturgeon.	107	La baleine franche.	185
Le tétrodon perroquet.	109	La baleine bossue.	186
La lune de mer.	110	La baleinoptère jubarte.	196
Le gymnote électrique.	112	Le baleinoptère gibbar.	201
L'anguille.	115	Le narwal vulgaire.	201
Le congre.	118	Le cachalot macrocéphale.	204
L'espadon.	119	Le dauphin vulgaire.	209
Le loup de mer.	121	Le marsouin.	215
La morue.	125	Le dauphin orque.	217
Le merlan.	127	Le dauphin gladiateur.	219
Le thon.	128	Le dauphin nésarnak.	222
La bonite.	152	Le dauphin diodon.	224
Le maquereau.	154	Le dauphin ventru.	225
Le rémora.	155	Le dauphin férés.	225
La scorpenè horrible.	159	Le dauphin de Duhamel.	227
Le rouget.	140	Le dauphin de Péron.	228
Le surmulet.	141	Le dauphin de Commerson.	229
La perche.	142	Insectes.	251
La dorade.	145	Coléoptères.	255
La limande.	146	Orthoptères.	259
La sole.	147	Névroptères.	242
La pie.	148	Hyménoptères.	246
Le turbot.	149	Lépidoptères ou papillons.	257
Le carrelet.	151	Ilémoptères.	265
Le glanis.	151	Diptères.	266
Le saumon.	155	Aptères.	269
La truite.	158	Myriapodes ou mille-pieds.	270
La truite saumonée.	159	Arachnides.	271
Le brochet.	161	Crustacés.	275
Le volant.	164	Zoophytes ou animaux plantes	279
Le hareng.	166	Eponges.	282
La sardine.	171	Infusoires.	282
L'aloë.	172		

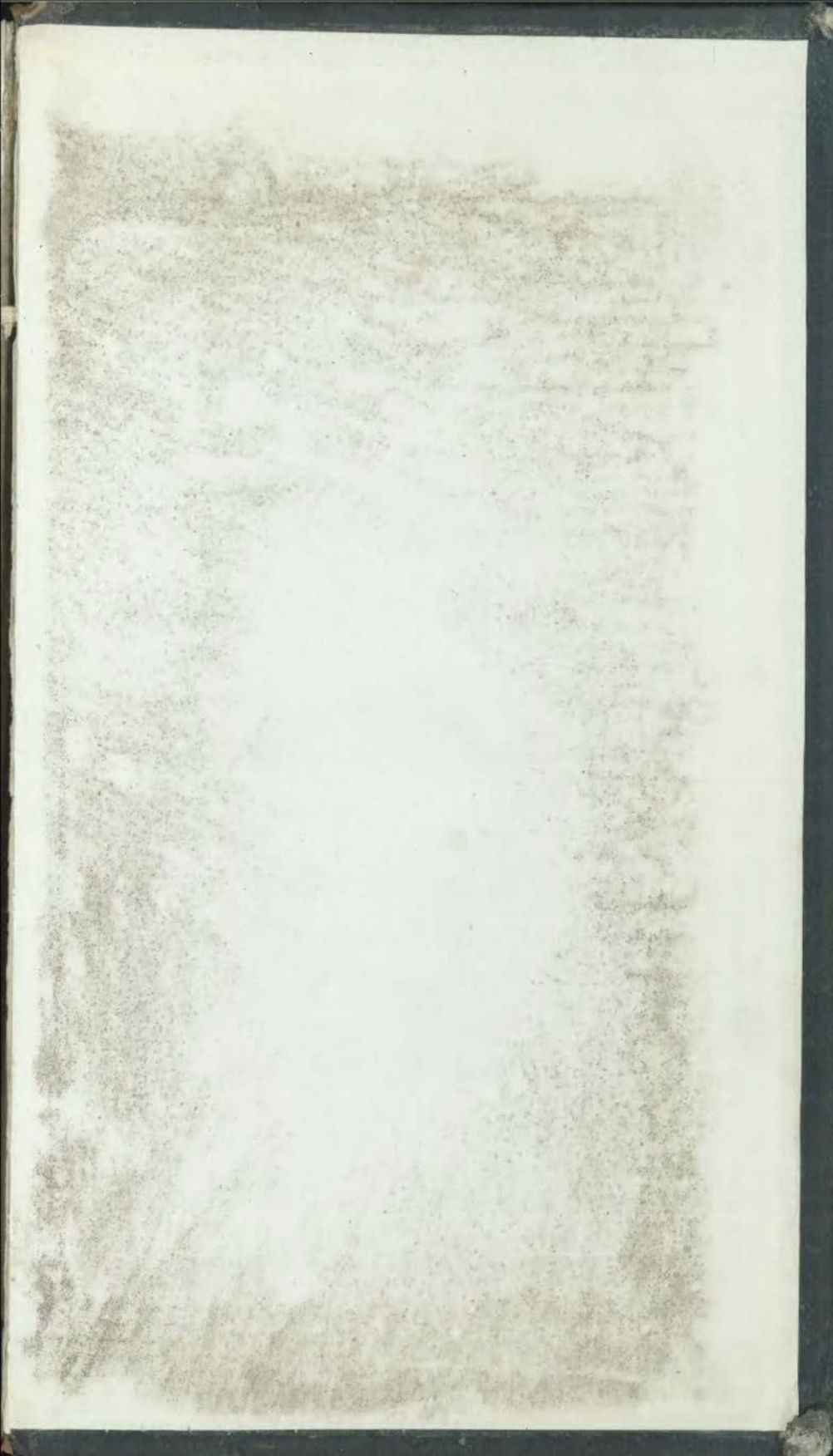
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



498









Polska Akademia Nauk
Biblioteka Instytutu im. M. Nenckiego

Sygnatura **20798**





ŒUVRES
DE
BUFFON



OISEAUX, INSECTES
REPTILES
POISSONS



[A large, irregular piece of aged, yellowish-brown paper is pasted over the text in this section, obscuring the original titles.]